

HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE.

TOME SECONDE.

0

H

P

DE

An

C

12. 1. 8. 16

HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE.

OU L'ON TRAITE

DE SON ORIGINE, DE SES PROGRES,
& des diverses Révolutions qui lui sont
arrivées jusqu'à notre tems.

André François Bourreau

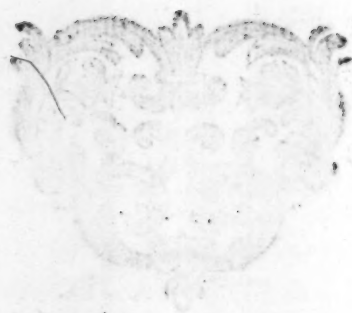
Par MR. Deslandes

TOME SECOND.



A LONDRES,
Chez JEAN NOURSE.
MDCCXLII.

Phil 803.1



C

✻

De

I.

II.

III.

IV.

V.

VI.

I.

II.

III.

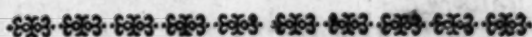
IV.

TABLE

DES

CHAPITRES

DU TOME II.



LIVRE TROISIÈME.

Des deux principales Sectes de Philosophie qui ont illustré la Grece, & de leurs Fondateurs Thalès & Pythagore.

CHAPITRE XI. Page 1

- | | |
|---|----|
| I. <i>Des Systèmes,</i> | 2 |
| II. <i>Abrégé de la Vie de Thalès,</i> | 5 |
| III. <i>Qu'il étoit Athée,</i> | 9 |
| IV. <i>Remarques sur les Philosophes Athées,</i> | 11 |
| V. <i>Ce que Thalès pensoit des Démonz,</i> | 12 |
| VI. <i>Il croyoit que l'Eau étoit le principe de toutes choses,</i> | 13 |

CHAPITRE XII. 20

- | | |
|--------------------------------|---------|
| I. <i>De la Secte Ionique,</i> | ibid. |
| II. <i>D'Anaximandre,</i> | 21 |
| III. <i>D'Anaximènes,</i> | 25 |
| IV. <i>D'Anaxagore,</i> | 28 |
| Tome II. | * V. De |

T A B L E

V. De Diogene d' Apollonie ,	37
VI. D' Archelaüs	38
VII. Ce qu'on doit penser du Traité attribué à Plutarque , des Opinions des Philosophes ,	39

CHAPITRE XIII. 42

I. Abrégé de la Vie de Pythagore ,	ibid.
II. Diverses erreurs qui ont couru sur son compte ,	50
III. De sa Morale ,	54
IV. Remarques sur ses Symboles ,	55
V. D'où venoit sa défense de manger des fèves ,	56
VI. Ce qu'il disoit du concert que font les Astres ,	61
VII. S'il est le premier Auteur de la Métempsychose ,	63
VIII. Abrégé de sa Doctrine sur les Nombres ,	67
IX. Divers traits qui ont rapport à cette Doctrine ,	71

CHAPITRE XIV. 82

I. Des Disciples de Pythagore ,	ibid.
II. Des Réglemens qu'il leur faisoit observer ,	84
III. Que sa femme & ses enfans s'appliquoient à l'étude de la Philosophie ,	87
IV. Trois opinions particulières aux Pythagoriciens ,	88
V. D'Empédocle ,	90
VI. D'Archytas ,	93
VII. D'Alcméon ,	94

VIII. De

DES CHAPITRES.

7	VIII. <i>De Philolaüs,</i>	95
8	IX. <i>De Timée de Locres,</i>	97
i-	X. <i>D'Ocellus de Lucanie,</i>	ibid.



LIVRE QUATRIÈME.

De Socrate & de ses Disciples, surtout
de ceux qui ont établi de nouvelles
Sectes de Philosophie.

6	CHAPITRE XV.	107
es	I. <i>Abrégé de la Vie de Socrate,</i>	109
1	II. <i>Divers reproches qu'on lui a faits,</i>	115
-	III. <i>Ce que c'étoit que son Génie,</i>	122
3	IV. <i>Plaisante pensée de Plutarque sur ce</i> <i>sujet,</i>	124
4-	V. <i>De la Sette des Sophistes,</i>	127
7.	VI. <i>De la préférence que donnoit Socrate</i> <i>à la Morale,</i>	129
te	VII. <i>Accusations intentées contre lui,</i>	133
1	VIII. <i>De sa mort,</i>	136
2	IX. <i>Du grand nombre de ses Disciples,</i>	140

4	CHAPITRE XVI.	141
-	I. <i>Abrégé de la Vie de Phédon,</i>	142
7	II. <i>Qu'il fut Fondateur de la Sette d'Eli-</i> <i>de,</i>	143
8	III. <i>De Plistane,</i>	144
o	IV. <i>De Ménédème,</i>	ibid.
3	V. <i>Jugement sur tous ces Philosophes,</i>	145
4	* 2	CHAPITRE

T A B L E

CHAPITRE XVII. 148

- I. *Abrégé de la Vie d'Euclide*, ibid.
- II. *Des repas Philosophiques*, 151
- III. *Que la Dialectique faisoit toute l'éducation d'Euclide*, 152
- IV. *De ses principaux Disciples*, 154
- V. *De la Secte Olympique*, 158
- VI. *De Stilpon*, 159

CHAPITRE XVIII. 162

- I. *Abrégé de la Vie d'Aristippe*, ibid.
- II. *Ce qu'il pensoit des Sensations*, 166
- III. *Principes de sa Morale*, 168
- IV. *De quelle maniere les Anciens peignoient la volupté*, 170
- V. *Différence de la Morale d'Aristippe & de celle d'Epicure*, 173
- VI. *Des Principaux Disciples d'Aristippe*, 175
- VII. *De la Secte d'Hégésias*, 176
- VIII. *De la Secte d'Anniceris*, 179

CHAPITRE XIX. 180

- I. *Origine de la Secte des Cyniques*, 181
- II. *D'Antisthène*, 182
- III. *De Diogene*, 184
- IV. *Des autres Principaux Cyniques*, 185
- V. *Jugement sur leurs mœurs & leur Doctrine*, 186

CHAPITRE XX. 193

- I. *Abrégé de la Vie de Platon*, ibid.
- II. *Défauts qu'on lui a reprochez*, 197
- III. *Jugement sur les Dialogues*, 199
- IV. *Erreurs*

DES CHAPITRES.

IV. Erreurs & contradictions qui s'y rencontrent ,	201
V. De son Systême du Monde ,	205
VI. De ce qu'il pensoit de Dieu ,	207
VII. Des Anges ou Démon ,	209
VIII. Des Ames ,	211
IX. S'il a eu quelque connoissance des Livres saints ,	223
X. Ce qu'on doit penser de la Trinité Platonicienne ,	232
XI. Ce que signifie le mot λόγος dans les Ecrits de Platon ,	240

CHAPITRE XXI. 244

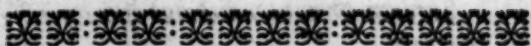
I. Du Lieu ou Platon enseignoit ,	ibid.
II. Surquoi il fondeoit l'art de douter ,	245
III. De la seconde Académie ,	253
IV. De la troisième ,	260
V. De la quatrième & de la cinquième ,	263

CHAPITRE XXII. 265

I. Abrégé de la Vie d'Aristote ,	266
II. Il est accusé d'impiété ,	269
III. Plan général de ses Ouvrages ,	270
IV. Jugement sur ses Traitez de Belles-Lettres & de Morale ,	272
V. Jugement sur sa Logique ,	273
VI. Jugement plus détaillé sur sa Physique ,	274
VII. Principales erreurs qu'on lui reproche ,	290
VIII. De Théophraste ,	293

LIVRE

T A B L E



LIVRE CINQUIÉME.

De la Secte Eléatique, d'Héraclite, de
Pyrrhon, de Démocrite, d'Epicu-
re, &c.

CHAPITRE XXIII. 299

I. De la Secte Eléatique,	300
II. De Xénophane,	301
III. Qu'il y a plus de maux que de biens sur la Terre,	304
IV. De Parménide,	310
V. De Mélissus,	313
VI. De Zénon d'Elée,	314
VII. De Leucippe,	318
VIII. Du Systéme des Atomes,	319

CHAPITRE XXIV. 323

I. Abrégé de la Vie de Démocrite,	324
II. S'il s'aveugla de dessein prémédité,	327
III. Ce qu'il ajouta au Systéme de Leu- cippe,	328
IV. Qu'il croyoit la pluralité des Mondes,	329
V. De ses entretiens avec Hyppocrate,	331
VI. Raisons qu'on a eues de le mettre en regard avec Héraclite,	333
VII. Remarques sur la Vie & la Doctrine d'Héraclite,	336

CHAPITRE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE XXV. 340

- I. *Abrégé de la Vie d'Epicure*, 341
- II. *Du Jardin où il se renfermoit avec ses Disciples*, 343
- III. *Ce qu'il pensoit des Dieux*, 345
- IV. *De sa Religion particuliere*, 346
- V. *Détail de son Systéme sur les Atomes*, 348
- VI. *Du Clinamen, ou mouvement de déclinaison*, 353
- VII. *Des images qui sortent continuellement des corps*, 356

CHAPITRE XXVI. 362

- I. *De Protagoras*, *ibid.*
- II. *D'Anaxarque & de Pyrrhon*, 364
- III. *De son indifférence*, 365
- IV. *Extrait du Livre de Sextus l'Empirique intitulé, les Hypotyposes ou Institutions Pyrroniennes*, 368

CHAPITRE XXVII. 378

- I. *Raisons pour excuser les Philosophes Grecs*, *ibid.*
- II. *Du tems qu'Athènes a été la plus florissante*, 380
- III. *Ce qui contribua à y ruiner la Philosophie*, 384
- IV. *Révolutions arrivées dans la Grèce*, 385
- V. *En quel tems finirent les Ecoles d'Aristote, de Platon & d'Epicure*, 390

CHAPITRE XXVIII. 396

- I. *De la Théologie des Grecs*, 397
- II. *Origine de la Secte des Stoïciens*, 401
- III. *Abrégé*

TABLE DES CHAPITRES.

III. <i>Abrégé de la Vie de Zénon,</i>	ibid.
IV. <i>Abrégé de sa Morale,</i>	403
V. <i>Ce qu'il pensoit de la Liberté,</i>	408
VI. <i>De la Physiologie des Stoïciens, & de leur Sytème du Monde,</i>	413
VII. <i>De quelques fameux Stoïciens,</i>	419



LIVRE SIXIÈME.

Des Philosophes qui ont fleuri à Alexandrie sous les Ptolomées.

CHAPITRE XXIX. 425

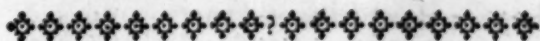
I. <i>Fondation de l'Empire des Lagides,</i>	426
II. <i>De la Ville d'Alexandrie, & du caractère de ses Habitans,</i>	427
III. <i>Des secours qu'on y trouvoit pour les Sciences,</i>	430
IV. <i>Défauts des Sçavans qui y ont fleuri,</i>	435
V. <i>Des Juifs d'Alexandrie,</i>	439
VI. <i>Des Chrétiens de la même Ville,</i>	441
VII. <i>Que le Christianisme a été pris dans les commencemens pour une Secte Philosophie,</i>	442

Fin de la Table des Chapitres
du Tome II.

HISTOIRE



HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE.



LIVRE TROISIEME.

DES DEUX PRINCIPALES SECTES
DE PHILOSOPHIE QUI ONT
ILLUSTRÉ LA GRECE; ET DE
LEURS FONDATEURS, THALÈS,
PYTHAGORE.

CHAPITRE XI.

I. *Des Systèmes.* II. *Abregé de la Vie de*
Tome II. A Tha-

2 HISTOIRE CRITIQUE

Thalès. III. Qu'il étoit Abbé. IV. Remarques sur les Philosophes Athées. V. Ce que Thalès pensoit des Démon & des Génies. VI. Il croyoit que l'eau étoit le principe de toutes choses.

I.

Des Systé-
mes.

LA Grece fut long-tems plon-
gée dans une barbarie éton-
nante , presque sans mœurs
& sans Loix. Elle en sortit
heureusement par le secours favora-
ble de la Poësie : elle revint comme
d'un long sommeil , interrompu seu-
lement de quelques songes vuides &
trompeurs. Cette Poësie , par l'élégance
de ses tours , par la variété de ses des-
criptions , par la naïveté de ses senti-
mens , par la noblesse de son style , a
mérité le nom de Théologie. Mais il
faut avouer que la vérité étoit encore
dans le nuage ; qu'on la fouhaitoit avec
ardeur , plus qu'on ne la distinguoit avec
lumière , & que souvent on embrassoit
l'ombre fugitive , pour le corps même.
Mais toujours ce qu'il y avoit d'apre-
té farouche dans la Nation , ce qui
étoit contraire aux Loix de la simple Na-
ture , s'adoucissoit par degrez : les es-
prits pliez , quoiqu'avec beaucoup de
peines , prenoient une certaine teintu-
re

re du beau , qui devoit fructifier dans la suite. Peut-être qu'il est plus difficile de commencer en de certaines circonstances , que de perfectionner en d'autres.

Les sept Sages parurent ensuite , & ils entrevirent de loin qu'il y avoit une science des mœurs , nécessaire aux hommes égarés de leurs voyes , & générale par rapport aux principes ; mais quel'application de ces mêmes principes n'étoit pas une chose aisée ni facile dans le détail. On croit sentir à-peu-près ce que les hommes devoient faire ; mais différentes combinaisons d'événemens , les cas particuliers , dérangent cette Science. Les Maximes que j'ai empruntées des sept Sages , font voir qu'il leur manquoit plus de bonne Morale qu'ils n'en possédoient. La Morale elle-même est une de ces choses qui doivent le plus au tems , aux réflexions fines , aux vices trop souvent répétez , aux fautes successives des hommes. Auroit-on pu leur prescrire des règles , s'ils n'avoient commencé par s'égarer eux-mêmes ? Mais enfin toutes les parties de la Philosophie prirent un air réglé & sérieux sous Thales & sous Pythagore , tous les deux nez avec de grands talens , & ce qui rend les talens plus utiles , avec celui de se faire écouter. Ils avoient de plus le l. 1.

Diog.
Laërt. in
Thal.
Cic. l. 1.
de Nat.
Deor. Lact.

4 HISTOIRE CRITIQUE

génie de Syftème, génie heureux, & qui fert à rassembler sous un seul coup d'œil toutes les faces d'un objet. Dans la Philosophie naiffante on se voyoit un grand nombre de connoiffances, d'idées; mais qui demeuroident éparfes & défunies, faute d'ordre & de liaison. Je ne prétens point pour cela louer tout ce qu'ont dit Thalès & Pythagore; mais ce qu'ils ont dit nous a aplani les chemins, nous a ouvert les routes, & peut-être (ce qui n'est pas de moins important) nous fauve-t-il la peine humiliante de le redire. Combien d'erreurs, combien de fictions où l'esprit se joue à pure perte, nous échapperoient encore aujourd'hui, si l'on ne nous avoit prévenus? Quels services, tout circonspects & tout avisez que nous sommes, ne rendons-nous pas encore à nos neveux? Il y a je ne fçai quelle fatalité dans la marche des Sciences, qui se fait encore avec une si prodigieuse lenteur: il faut que tout le chimérique, tout le ridicule, tout l'inutile s'épuife avant qu'on arrive à quelque chose de précis & de réglé: il faut qu'une infinité d'hommes se trompent, afin que les autres hommes ne se trompent plus.

I I.

Je viens à Thalès. Sa famille, com- Abrégé de
 me je l'ai déjà insinué , étoit très-illus- la Vie de
 tre , plus encore par la dignité des sen- Thalès
 timens que par l'éclat de son origine. Diog.
 Ses Ancêtres avoient quitté les grands Laërt. ubi
 établissemens qu'ils possédoient dans la suprà.
 Phénicie ; parceque d'un côté ils se res- Plut. de
 pectoient trop pour obéir à des Tyrans Herod.ma-
 odieux , & que de l'autre , ces Tyrans lig.
 étoient si bien fermes que nul vengeur
 de l'oppression publique ne pouvoit
 percer jusqu'à eux. C'est ainsi que des
 personnes de vertu abandonnent quel-
 quefois & leur Patrie & les Emplois
 qui les distinguoient , aimant mieux se
 dérober aux affaires & y renoncer par
 vertu , que de se résoudre par une mol-
 le complaisance à les voir dans un dé-
 sordre qu'ils ne peuvent corriger , ni
 punir.

Digne imitateur des sentimens désin-
 téressés de sa famille , Thalès se refusa
 à toute sorte de gain , & il n'exigea ja-
 mais de ses Disciples aucune récompen-
 se en argent , satisfait de cette espece
 de gloire qui revient à un honnête-
 homme , de pouvoir instruire les autres.
 Je sçai que ses voyages l'avoient mis en
 état d'acquérir un fonds inépuisable de

6 HISTOIRE CRITIQUE

connoissances , & surtout de connoissances entées sur les Mathématiques. Il en avoit appris les premiers élémens des Prêtres de Memphis , qui ne s'appliquoient guères qu'aux choses d'usage & de pratique , sans entrer dans des Thé-

Jambl.
vitâ Py-
thag. l. 2.

ries plus curieuses qu'utiles. Thalès profita de leurs leçons ; mais en génie supérieur , & il les instruisit à son tour. La manière dont il se servit pour mesurer la hauteur des Pyramides , en comparant l'ombre qu'elles jettent à midi avec l'ombre que jette un corps exactement connu & mesuré , leur parut très-ingénieuse , & Proculus assure qu'elle a dans la suite donné lieu à la quatrième proposition du sixième Livre d'Euclide. Mais la partie des Mathématiques que Thalès cultiva davantage , ce fut l'Astronomie , intéressante pour qui même ne sçait point s'intéresser. Il découvrit plusieurs propriétés des triangles sphériques , il partagea la Sphere en cinq cercles parallèles d'où s'ensuit la division des cinq Zones , il détermina le diamètre apparent du Soleil : toutes observations d'autant plus difficiles à faire , que personne ne lui en avoit montré l'exemple. Thalès fut encore le premier qui donna des raisons Physiques des Eclipses de Soleil & de Lune , & qui se moquant des idées ridi-
cu-

eules, effrayantes, qu'on s'en formoit, les fit regarder comme un effet naturel & périodique qui devoit arriver de tems-en-tems.)

Hérodote rapporte, que dans un combat opiniâtre entre les Lydiens & les Mèdes, il arriva une Eclipsé de Soleil qui épouvanta si fort les deux Nations, qu'elles mirent bas les armes & refusèrent de continuer la bataille. Thalès de Milet avoit prédit cette Eclipsé avec assez d'exactitude, & elle fut comme le signal de la paix que ces deux Peuples conclurent après une guerre de cinq ans: elle abrégéa beaucoup de préliminaires inutiles. Il est agréable de penser que l'Astronôme se trouvoit alors le mortel le plus propre à être Général d'Armée: il auroit profité avantageusement de la terreur décisive de ses ennemis. On s'apperçoit par l'Histoire d'Hérodote, que Thalès servit quelque-tems d'Ingénieur dans l'Armée de Crésus. Lorsque ce Prince, que la fortune conduisoit par degrés au plus grand des malheurs, marcha contre Cyrus, il se vit arrêté par le fleuve Halys, que les Turcs nomment aujourd'hui le *Casitrimac*. Il n'y avoit sur cette riviere ni bateau ni pont. Thalès la rendit guéable, en détournant son cours pendant quelques

Lib. 1.

Plut. de
plac. Phi-
los. l. 2.

8 HISTOIRE CRITIQUE

heures, & en rendant ensuite le fleuve à son lit ordinaire. Cette adresse mérite des louanges ; mais peut-elle entrer en comparaison avec celle de nos Ingénieurs, qui ont inventé tant de manières différentes pour faire passer à une Armée toute sorte de rivières & de fossés ? Un d'eux a même offert de dresser en moins de vingt minutes un pont capable de faire défilier quinze hommes de front.

Les Eclipses paroissent de tems immémorial en droit d'effrayer les hommes ; car de quoi ne sont-ils point effrayez ? On diroit qu'ils mettent toute leur adresse à se forger mille sujets de crainte, de frayeur, d'appréhension ; & par conséquent à se dégrader devant des yeux Philosophes. Une autre Eclipsé de Soleil répandit la consternation dans Athènes, cette Ville si sçavante & si éclairée. Périclès alors s'avança vers le Peuple, & comme il avoit été élevé dans l'école de Thalès, il rassura les esprits étonnez, en leur expliquant ce que son Maître lui avoit appris de la cause des Eclipses. Plusieurs siècles après, un Général Romain eut le bonheur de raffermir aussi son Armée chancelante, & prête à prendre la fuite ; mais ce fut au sujet d'une Eclipsé de Lune. Tant il est vrai, remarque Valere-

lere-Maxime, que les Sciences sont né- Lib. 8.
cessaires en des occasions où à peine
paroissent-elles de mise & de quel-
que usage. Amassons toujours des con-
noissances, elles trouveront leur place,
même lorsque nous y penserons
le moins.

III.

On accuse Thalès d'avoir nié la Di- Qu'il étoit
vinité, & c'est un reproche grave qui Athée.
lui est commun avec ses Disciples, Aug. l. 8.
Anaximandre & Anaximènes. Ils cro- de Civit.
yoient tous, que la matiere avoit d'elle- Dei.
même la force de s'arranger : ils lui
donnoient je ne sçai quelle ame répar-
due partout, qui avoit la faculté d'or-
ganiser ses moindres parties; faculté
qui ne diminueoit rien de son propre
fonds: ils ajoutoient que la Matiere est
dans un mouvement perpétuel, & pas-
se par toute sortes de formes; que cha-
que chose n'a qu'une existence si pré-
cipitée & si fugitive, qu'on ne peut
pas assurer précisément qu'elle existe,
puisqu'elle n'existe qu'un moment &
change aussi-tôt après.

Tertullien rapporte que Thalès étant In Apolog.
à la Cour de Crésus, ce Prince or-
gueilleux lui demanda une explication
claire & nette de la Divinité: Après

A 5 plusieurs

10 HISTOIRE CRITIQUE

plusieurs réponses vagues, le Philosophe convint qu'il n'avoit rien à dire qui contentât. Et que pouvoit-il dire

Lib. 1. de dans son système? Cicéron avoit re-
Nat. Deor. marqué quelque chose de semblable

du Poëte Simonide. On lui proposa d'éclaircir ce que c'est que Dieu, & il promit de répondre en peu de jours. Ce délai passé, il en demanda un autre, & puis un autre encore; & comme on le pressoit vivement, il hazarda les paroles suivantes : *Plus j'examine cette matiere, & plus je la trouve au-dessus de mon intelligence.* Les Grands-Génies sentent seuls l'embarras des difficultez, les esprits foibles croient tout voir, & se flattent de tout expliquer; les premieres lueurs les réveillent, & ils n'attendent point la clarté vive que doit répandre le Soleil. Il n'y a guères de sujets qui méritent plus de retenir la liberté de nos jugemens, que ce qui regarde la Divinité : elle est inaccessible à nos regards curieux, & elle ne peut se dévoiler, quelque soin

De Doct. qu'on prenne. *En effet, comme dit*
Christ. l. 1. Saint Augustin, *Dieu est un Etre dont*
Idem Serm. on parle, sans en pouvoir rien dire; qu'on
117. de estime, sans en pouvoir marquer le véri-
verb. table prix; qu'on compare toujours d'une
Evang. maniere basse & indigne; qui est enfin
Joan. c. 1. supérieur à toutes les définitions. Les
Peres

Peres de l'Eglise, surtout ceux qui ont vécu dans les quatre premiers siècles, ont tenu le même langage. Les uns l'appeloient *l'innomable & l'incompréhensible* : les autres désignaient sous ces titres, la profondeur, le silence, le profond, l'ineffable. Celui qui a été long-tems sans proférer aucune bonne parole, celui qui ne pouvoit être connu par lui-même, celui qui s'est fait connoître par le Verbe qu'il renfermoit dans son sein ou dans son cœur.

IV.

Parmi les Philosophes Grecs il y a eu beaucoup d'Athées, ou de Philosophes qui ne pouvant se prêter aux superstitions folles & indécentes, si répandues dans la Grece, aimoient mieux ne point reconnoître de Divinitez, que de reconnoître les Divinitez frivoles & chimériques qu'adoroit le Peuple. En quoi certes il n'étoient point si blâmables, & n'ont point été effectivement blâmés par les Peres de l'Eglise, d'autant plus que ces Philosophes avoient des qualitez morales, qui montroient avec évidence qu'ils ne faisoient point de la débauche le prix de leur incrédulité. Quelques-uns même d'entr'eux affectoient d'avoir de ces Autels portatifs, où brilloit une

Remarques sur les Philosophes Athées.

Just. Apol
Clem.
Alex. in
Adm ad
Gentes.
La Mothe
le Vay. de
la verr. des
Payens, 1.
part.

12 HISTOIRE CRATIQUE

figures Panthée ou Polythée, qui représentoit les attributs de tous les Dieux & de toutes les Déeses ensemble. Que suit-il de-là? C'est que le Paganisme une fois posé, je trouve qu'on deshonoreroit moins la Divinité, en la refusant tout-à-fait, qu'en substituant à sa place des Etres indignes de ce nom suprême. Ne valoit-il pas mieux dire avec Protagoras, il n'y a point de Dieux, que d'en feindre qui fussent pleins de foiblesses, de dissensions & de crime, comme Homère & Hésiode; ou d'en supposer qui eussent des figures circulaires, comme la plupart des Epicuriens?

V. les pensées sur la Com. princip. les 2. dern. vol.

V. Chr. Joach. Jani Tract. de Atheis eorumque Sectis variis. 1668.

Un certain *Lyfippus Epirota* avoit composé l'Histoire des Philosophes Athées. Cette Histoire, si elle étoit parvenue jusqu'à nous, feroit une partie importante de celle de l'esprit humain; car en général, je ne pense pas qu'on doive ensevelir les raisonnemens de certains Auteurs qui combattent les vérités établies; parceque ces raisonnemens toujours faux ne font que les établir encore davantage. O Dieu, ta gloire est en sureté, tu la tires du sein même des contradictions!

V.

Ce que Thalès

Malgré l'Athéisme de Thalès, il croyoit

voit que tout étoit peuplé de Démons ^{pensoit des} & de Génies. Il soutenoit que ces Etres ^{Démons &} invisibles veilleient sans cesse sur la ^{des Génies.} conduite des hommes, & délioient jus- ^{Cic.deLeg.} qu'à leurs moindres pensées. Il faisoit ^{l. 2.} même de cet article un des principaux points de sa morale, en avouant que rien ne lui sembloit plus propre à clouer, pour ainsi dire, les Peuples entiers dans leur devoir, & à remplir chaque particulier de cette espece de vigilance sur lui-même, que Pythagore nomma dans la suite le sel de la vie. En effet, il n'y a point de secret plus favorable pour conserver dans toutes ses actions la décence qui leur est due, que de se persuader qu'elles sont éclairées par des intelligences supérieures, & qui en décident sans prévention, parcequ'elles en pénètrent les motifs sans intérêt & encore sans obscurité.

V I.

Pour ce qui regarde la Physique de ^{Il croyoit} Thalès, il pensoit que l'eau étoit le prin- ^{que l'Eau} cipe de toutes choses. Il enseignoit que ^{étoit le} malgré sa nature homogène, elle se trou- ^{principe de} ve disposée à prendre diverses sortes de ^{toutes cho-} figures, à se métamorphoser en tous les corps possibles, à devenir arbre, métal, os sang, vin, blé, &c. Il ajoutoit ^{que}

14 HISTOIRE CRITIQUE

que les vapeurs étoient la nourriture ordinaire des astres, & l'Océan leur Echan-
son. Ne seroit-ce point là que le Poë-
te voluptueux de Théos auroit puisé
une de ses plus ingénieuses folies? *La
Terre, dit-il, boit la pluie : les Astres
boivent le suc de la Terre : la Mer boit
l'air, le Soleil boit la Mer : la Lune boit
le Soleil. Tout boit enfin. Pourquoi donc,
chers amis, ne voulez-vous pas que je
boive?*

Sext. Em-
pyr. Pyrrh.
Hypot. l. 3.

Parlons plus sérieusement. Il y a ap-
parence que Thalès voulant remonter
aux premiers principes des choses, ne
se servit pour cela que du témoignage
des sens, juges infailibles en ce qui est
de leur ressort, mais hors de là très-
fautifs. Thalès s'aperçut donc par le
moyen de ses yeux, que l'eau est un
aliment universel, & préparé par les
mains de la Nature; que les plantes lui
doivent leur accroissement & leurs va-
riétéz infinies; que tous les animaux se
nourrissent ou de ces plantes, ou d'autres
animaux qui s'en étoient nourris aupara-
vant; qu'enfin le manque d'eau mène à
la suite & la disette & la stérilité, deux
fléaux qui font périr les Nations entie-
res; elles-mêmes hâtant leur perte, & ne
prenant point les précautions nécessaires
pour soutenir les disgraces de la vie.
Sans doute qu'il avoit encore conjecturé
qu'il

qu'il n'y a guères de corps qu'on ne puisse légitimement soupçonner d'avoir été eau, ou dumoins fluides. Tels sont les diamans, les crystaux, les métaux, les minéraux, les perles, toutes les pierres : on a même observé, que la plupart des substances métalliques redeviennent eau, après qu'on les a réduites en chaux ou en sels. D'ailleurs, Thalès avoit long-tems séjourné en Egypte, où l'on croyoit que tout avoit commencé par être une pâte molle & bourbeuse, où même on regardoit l'Eau comme la plus grande de toutes les Divinitez. C'est Phurn, c. 4. pour cela que les Anciens Poètes assurèrent que Vénus qui est la Déesse de la génération, & pour ainsi dire, l'ame de ce qui vit, de ce qui respire, étoit née de la mer. Tout cela engagea ce Philosophe à poser l'eau pour le fondement de son système; car les systèmes sont en quelque maniere le repos de l'esprit. Il ne distingua point le principe fondamental en d'autres principes subalternes & accessaires, persuadé que l'eau seule pouvoit suppléer à tout, & que c'étoit la cause efficiente & formelle de tout.

Quelques Chymistes on voulu réviser, pour me servir d'une de leurs expressions, le principe de Thalès, & entr'autres David von-der-Becke, & Jean-Baptiste ven-Helmont. L'Ouvrage
du

du premier, plus connu en Allemagne que dans les autres Pays, a pour titre : *Experimenta & Meditationes circa naturalium rerum principia*. A l'égard du second, ses Ecrits, au-travers de mille faux raisonnemens & de mille expériences hazardées, brillent de je ne sçai quel esprit d'invention. Ce Philosophe principalement se félicitoit d'avoir un Alkaëst, ou dissolvant général, capable de décomposer tous les corps, & de les résoudre en une liqueur insipide, malgré la plus étroite tissure de leurs parties. Mais cet Alkaëst si vanté, il ne l'a jamais donné au Public ; car c'est ne lui rien donner que de s'envelopper de termes obscurs & mystérieux qu'aucun homme n'entend, & qu'aucun homme raisonnable ne cherche à deviner.

Le défaut de tous ces systêmes, comme je l'ai déjà insinué, venoit de ce qu'on s'arrêtoit trop au premier coup d'œil jetté sur la face de la Nature. En effet, l'eau est un véhicule propre à charrier des parties de différent genre, lesquelles se trouvant en suffisante quantité & en certaine disposition, forment des assemblages ou durs, ou friables, ou opaques, ou trasparens. Mais seule, elle n'est capable que de fluidité & de congélation, ce qui mérite d'être singulièrement observé. L'eau ne peut offrir

frir des corps réels & durables ; à moins qu'on ne suppose qu'elle est imprégnée ou de sels ou de souphres , dont elle tenoit les molécules écartées les unes des autres. Et lorsque ces molécules se rapprochent , soit par l'évaporation de l'eau , soit de quelque autre manière , alors se forment des corps véritablement dignes de ce nom. Mais l'eau n'en a point l'honneur , si ce n'est que son mouvement naturel & intérieur contribue à l'arrangement de leurs parties intégrales : arrangement pourtant qui ne se feroit qu'avec beaucoup de lenteur , si d'autres causes ne s'y joignoient.

La manière dont Thalès envisagea son grand Principe, le conduisit encore à deux pensées importantes : l'une , qu'il n'y a point de corps proprement dits , mais des assemblages momentanées , de petits corps liez les uns aux autres , & dont chacun à part ne seroit ni visible ni palpable : l'autre , que tout arrive par la force répandue dans l'Univers , & par une certaine succession qu'on devine mieux qu'on ne peut l'expliquer. C'étoit dans le langage de Thalès , d'ailleurs dans celui dont il se paroît quelquefois , *Providentia constans judicium & immutabilis potestas*. L'ordre si merveilleux de la Nature y feroit soupçonner une sorte de fatalité , si l'on ne sçavoit que l'Etre
suprême

suprême combine le moral & le physique par des loix qui leur sont propres & assorties; de maniere qu'il laisse aux agens libres toute la liberté, toute la spontanéité de leurs actes, & qu'il produit dans les corps toute l'activité de leurs mouvemens, toutes les modifications qui leur surviennent. Je répéterai ici que dans l'Antiquité les Philosophes les plus indulgens à la mollesse du cœur, ont été les plus grands partisans de la Liberté: au-lieu que les Philosophes qui se piquoient d'une vie austère & d'une morale rigide, étoient tous défenseurs de la Nécessité & du Fatalisme.

J'ai dit que les Egyptiens avoient soutenu avant Thalès, que la réunion de toutes choses s'étoit faite par l'eau. Je dirai encore, qu'ils soutenoient que la Terre, comme un navire abandonné à lui-même, flottoit dans un Océan immense, & qu'il en suivoit toutes les irrégularitez, tous les caprices. De-là sont venues beaucoup d'expressions qui se rencontrent dans les Ouvrages des Anciens, & même dans l'Ecriture Sainte: par exemple, que la Terre est environnée d'eau, qu'elle est une Isle, qu'elle court souvent risque de périr & de faire naufrage: que les rivières & les fontaines sont des échapemens de la mer extérieure qui s'insinue à-travers les pores

V. Sen.
Quæst.
Natur. l. 6.
& Aristot.
Metaph. l.
3. V. etiam
Manil. l. 4.

pores de la Terre : qu'elle panche tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, &c. La Géographie a particulièrement souffert de cette erreur primitive, & elle ne pouvoit manquer d'en souffrir. Quand on se trompe en quelque point, bien-tôt on se trompe en plusieurs, & enfin on se trompe en tous : tant la chaîne des vérités est étroite & serrée d'une manière imperceptible.

Les Mahométans qui voyagent si peu, & qui par-là même se préfèrent à toutes les autres Nations, comme n'ayant aucun besoin de leur secours, croient encore aujourd'hui que la Terre est bornée par une haute montagne de figure conique, derrière laquelle se cache le Soleil pendant les nuits; & qu'au-delà tout est inaccessible, tout est inhabité. Ils ajoutent que Mahomet fait illusion à ce morceau de Physique dans le quarante-neuvième chapitre de l'Alcoran; c'est-à-dire, dans celui où il se livre avec le moins de retenue à de folles imaginations. Un pareil trait me rappelle ce Voyageur de l'Antiquité, qui presque éteint par ses longues courses, vint mourir au pied des hautes montagnes dont est hérissé le détroit de Gibraltar du côté de l'Afrique, & qui grava sur une pierre l'Epitaphe suivante : *N'y aura-t-il point quelqu'un encore plus extravagant*

Tournef.
Voyage du
Lev. t. 2.

*travagant que moi, qui veuille sçavoir ce
qui est au-delà de ces montagnes ?*

CHAPITRE XII.

I. De la Secte Ionique. II. D'Anaximandre. III. D'Anaximénès. IV. D'Anaxagore. V. De Diogène d'Apollonie. VI. D'Archelaüs. VII. Ce qu'on doit penser du Traité attribué à Plutarque, des Opinions des Philosophes.

I.

De la Secte
Ionique.

LA grande réputation qu'avoit Thalès dans l'Ionie, lui attira un grand nombre de Disciples & d'Amis: car on ne pouvoit être l'un sans l'autre. Heureux le Maître, qui plait en enseignant, & qui touche le cœur avant que d'éclairer l'esprit! ses instructions en deviennent & plus rapides & plus persuasives. Thalès eut parmi ses disciples jusqu'à une Courtisane. C'étoit la fameuse Aspasia, qui fut presque une autre Hélène par les guerres qu'elle causa. On juge bien que du métier dont elle étoit, il faloit une beauté privilégiée, & encore plus d'esprit que de beauté, plus de talens

Plut. in Pericle. Menag. in Mulier. Philos.

talens peut-être que d'esprit, pour transmettre son nom à la postérité. Aussi Périclès, le plus grand Capitaine de son siècle, aimait-il Aspasia jusqu'à la fureur; & Socrate, le plus adroit des Philosophes, recherchoit-il passionnément sa conversation. La Courtisane les traitoit selon leur goût & leur caractère, prodiguoit à l'un ses caresses, & brilloit devant l'autre par des graces infinies. Au reste, Thalès fut le fondateur de la Secte Ionique, composée principalement de Physiciens & d'Astrônomes, de gens qui s'adonnoient pour toute leur vie à la recherche des choses naturelles. Cette Secte est en regard avec l'Italique, dont Pythagore fut l'inventeur, & qui s'étendit particulièrement dans la grande Grèce. Il est étonnant combien la Philosophie excitoit alors de mouvemens. C'étoit une occupation sérieuse, durable, indépendamment des circonstances; & on se croyoit honoré de lui donner des jours, que nous donnons aujourd'hui lâchement aux affaires ou aux plaisirs. Encore, s'il y avoit à choisir, les plaisirs enchanteurs devroient-ils l'emporter.

II.

Thalès mourut fort âgé, & au milieu D'Anaxi-
de mandre,

22 HISTOIRE CRITIQUE

de sa famille philosophique. Anaximandre , qui étoit son ami & de tous les tems , recueillit la succession , & se trouva à la tête de l'Ecole de Milet. Souvent un emploi brillant fait connoître celui que l'obscurité auroit anéanti : on s'efforce de paroître avec succès , parcequ'on est en place de paroître. Selon Anaximandre , tout venoit de l'Infini & tout s'y replongeoit à son tour. Mais qu'est-ce que l'Infini ? Il ne paroît pas que le Philosophe successeur de Thalès expliquât sa pensée , ni même qu'il pût l'expliquer. Il disoit bien que l'Infini est immuable , qu'il ne souffre aucun déchet ni aucun changement : il ne vouloit pas de distinction réelle entre la substance & ses modifications, ou accidens : il ajoutoit que l'Infini est tout, que l'action de la créature n'est point une modification de sa substance , parce qu'à proprement parler elle n'agit point; que tout est également arrangé dans l'Infini , également certain , sans variation & sans succession. Mais quoi de plus obscur , de moins propre à éclairer l'esprit ? Cependant ce système , tel que je viens de l'exposer , a été saisi avidement par quelques Anglois , & entre autres par le Duc de Buckingham dans son Discours si bizarre sur la Religion.

Plus heureux en matiere d'Astronomie,

Diog.
Laërt. in
Anaxim.

mie, Anaximandre observa le premier Plin. l. 2. l'obliquité du Zodiaque, d'où dépend la connoissance des Equinoxes & des Solstices; & cette connoissance importante dans son siècle, il la poussa aussi loin qu'elle pouvoit aller. Homere, dit Strabon, fut très-sçavant dans la Geog. l. 1. Géographie. Après lui se distinguèrent Anaximandre & Hécatee de Milet. Le premier osa dresser une Table Géographique, & personne avant lui n'avoit formé une pareille entreprise: le second donna un Traité curieux sur la même matiere, où il tâcha surtout de marquer la situation des fleuves & des montagnes. Depuis Anaximandre, ces sortes de Tables devinrent plus communes, & on ne manqua point de les perfectionner, comme étant d'une utilité infinie. Les Princes en ornoient leurs Cabinets; & les Conquérens, pour conserver la mémoire des batailles qu'ils avoient gagnées, en faisoient faire plusieurs copies, qu'ils répandoient après dans les Principaux Temples. On voyoit au milieu de celui de Jupiter Hammon une Table Géographique toute d'Or, qui venoit d'Alexandre victorieux de tant de Nations différentes, & qu'il avoit fait dresser par les Géographes & les Arpenteurs qui suivoient son Armée.

Une

24 HISTOIRE CRITIQUE

Une découverte avantageuse n'en de-
 Eliañ. l. 7. meure point là. Dès le tems de Socra-
 te il y eut des Mappemondes, ou des
 Tables Générales qui représentoient la
 Terre en raccourci, &, pour ainsi dire,
 sous un même point de vue. Car ce
 Philosophe voulant rabbaïsser le faste
 du jeune Alcibiade, qui se félicitoit de
 ses nombreux héritages, le mena de-
 vant une de ses Mappemondes, & le pria
 de lui montrer où étoit l'Attique, &
 dans l'Attique où étoient ses terres. Al-
 cibiade décontenancé ne put en venir
 à bout, & avoua que de si petits objets
 ne méritoient point d'être insérez dans
 une Table Générale. Alors le Philoso-
 phe le regardant avec un souris amer,
 lui dit : *Homme vain, hé! quel est donc*
le motif si important de votre orgueil?
 Sénèque a encore renchéri sur So-
 crate; car pour se moquer des Romains
 qui faisoient sonner trop haut & la mul-
 titude & la rapidité de leurs conquêtes,
 il leur crioit sans cesse : N'oubliez pas
 que cette Terre où vous navigez, où
 vous prenez des Villes, où vous don-
 nez des batailles, où vous partagez
 les Couronnes à votre gré, n'est
 qu'un point, un grain de sable, moins
 encore, eu égard à la grandeur de l'U-
 nivers.

III. Anaxi-

III.

Anaximandre obtint pour successeur D'Anaximénès dans l'Ecole de Milet, Anaximénès, le-quel établit l'air pour le principe de toutes choses. Mais comme il tomboit au même tems d'accord que l'air est infini, son sentiment revenoit à celui d'Anaximandre, mais un peu déguisé. Tous les deux ne reconnoissoient d'autre Divinité que ce même Infini; en s'expliquant de la maniere suivante. Toute la Nature est corporelle; c'est-à-dire, inanimée, brute, sans aucune force. Mais le mouvement qui lui a été communiqué, l'a élevée, pour ainsi dire, à la Divinité. Cette Divinité pourtant n'est point une suite de la nature des corps; mais seulement de la totalité des corps arrangez dans le meilleur ordre où ils peuvent l'être.

Je trouve quelques traces du système d'Anaximénès dans Varron & dans Plin: mais il y offre, ce me semble, un air moins choquant & moins désagréable. Ces deux illustres Romains pen- Varro l. 1. soient que les germes, les semences de de re rusti. toutes choses, tombent des Astres par câ. une espece de sympathie; qu'elles sont Plin. l. 2. conservées dans l'air comme dans un lieu d'entrepas; qu'enfin la Terre pré- V. Hard. parée les reçoit comme le principe de in hunc

Tome II.

B

sa Plin, lib.

De Deo
Socratis.

sa fertilité, & comme un gage de la correspondance qui est entre elle & le Ciel. On a même, suivant Apulée, poussé plus loin cette opinion, qui est déjà susceptible de tours ingénieux : on a cru que le Ciel renfermoit exactement & les figures & les ressemblances de tout ce qui naît, de tout ce qui brille sur la Terre : on a distingué l'Astronomie en supérieure & en inférieure, persuadé que l'une dépend de l'autre, & que toutes les parties de l'Univers ont une beauté de rapport & d'assortiment : enfin, on a tiré le mot *Cælum* d'un autre mot Latin qui signifie *gravure* ; parcequ'on supposoit que toutes les productions de la terre sont effectivement gravées dans le Ciel. Le Poète Ennius l'appelloit, *ce beau Bouclier de l'Univers, où se trouvent de si excellentes représentations des plantes & des animaux terrestres*. L'image est poétique, mais tirée d'une très-ancienne Philosophie.

Dois-je ajouter que les Juifs Cabbalistes, & après eux Postel, Agrippa, Pic de la Mirande, Robert Fludd, Jaques Gaffarel, ont regardé le Ciel comme un véritable Livre, où est écrit tout ce qui se passe dans la Nature ? Et qu'on ne croye pas que ce soit-là une exagération, ou une pen-
sée

ſée métaphorique. Réellement, ils ſ'imaginoyent que tout eſt tracé dans le Ciel en caractères Hébreux, & que ces caractères forment des mots & des lignes ſéparées les unes des autres. Mais cet Alphabet céleſte n'eſt point facile à déchiffrer : il eſt au-deſſus de la portée ordinaire des hommes, & peu ont été aſſez heureux pour y parvenir. Guillaume Poſtel aſſure cependant, & avec ſerment, qu'il en avoit la clé. Pourvoir-il ſe flatter d'être cru ?

Parmi les inventions attribuées à Anaximénès, la plus conſidérable eſt d'avoir trouvé le Cadran ſolaire. Ce fut à Lacédémone que ſe montra d'a-
Plin. ubi ſuprà.
 bord cet ouvrage nouveau, & il y cauſa une ſurpriſe générale. Tous les yeux admirerent, dumoins ceux qui ſçavent admirer, comment l'ombre formée par le ſtyle, marquoit avec tant de précision les mouvemens du Soleil, & partageoit le jour en des parties égales. Chez les anciens Grecs les heures ne ſignifioient que les ſaiſons de l'année ; & c'eſt pour cela qu'Homère les nomma les Portières du Ciel. D'abord il n'y en eut que trois, parcequ'il n'y avoit que trois ſaiſons, le Printems, l'Été, l'Hyvér. Enſuite il y en eut cinq, parcequ'on ajouta aux trois autres l'Automne & le Solſtice d'Hyvér, ou ſa par-

28 HISTOIRE CRITIQUE

tie la plus foible. Enfin, quand on prit la résolution de partager le jour en douze parties égales, on appella heure chaque partie ; & les Poëtes dirent que c'étoient douze sœurs au service de Jupiter, & qui gardoient continuellement les barrières du Ciel, pour les ouvrir & les refermer à son gré.

V.

D'Anaxagore.

Cic. de Orat. l. 3.

Valer. Maxim. l. 8.

Après la mort d'Anaximénès, l'Ecole de Milet fut transférée à Lampsaque par un de ses Disciples, qui étoit le fameux Anaxagore, l'homme de son tems, peut-être, qui sçavoit le mieux allier à la sagesse des conseils la fermeté de l'exécution. Jeune encore & maître d'un bien considérable, deux écueils dont la vertu se sauve malaisément, il se livra sans réserve à l'étude de la Philosophie ; à cette étude, dis-je, qui exclut presque toutes les autres. Aussi les soins domestiques, le détail humiliant du ménage, cent petites attentions qui consomment la plus grande partie de la vie, ne l'arrêteraient point. Ses Parens lui reprochoient sans cesse, à la manière des parens, que tout son patrimoine s'enlevoit par sa négligence, & il leur reprenoit d'un ton décisif : *Le tems que j'aurois mis*
à

à le conserver je l'ai mis à m'instruire. A tout prendre, ai-je eu tort? La vie d'Anaxagore fut également soutenue & désintéressée sans aucun intervalle de foiblesse. Il préféra toujours, suivant l'expression Grecque, une goutte de sagesse à une tonne de fortune.

On lui demandoit un jour, quel emploi feroit le mieux à un homme qui sçait penser; & il se contenta de montrer de la main le Ciel, persuadé que le spectacle brillant & toujours nouveau qu'il offre à tous les yeux, fournit d'assez grands sujets de réflexions pour n'en point rechercher d'autres.

Sta, & considera mirabilia Dei.

Diog.

Laërt. in

Anax.

Cic. l. 2.

de Nat.

Deor.

Job. Cap.

37.

Se sentant assez fort des connoissances qu'il avoit acquises en Ionie, Anaxagore passa à Athènes, où, quoiqu'étranger, il lia bien-tôt une étroite amitié avec les Citoyens les plus distinguez, & surtout avec Périclès. Mais ce qu'on doit admirer le plus, c'est qu'il n'employa jamais son crédit à se procurer des avantages personnels, il l'employa tout entier à faire connoître ceux qui en avoient besoin, & qui languissoient dans l'obscurité. Le plus grand mérite est celui qui met tous les autres en état de rendre à la Société les services effectifs, ou qu'ils peuvent, ou qu'ils doivent lui rendre.

Cependant Anaxagore déplut à cette espece de gens , qui se font de quelque apparence de vertu un titre pour haïr & persécuter leurs Adversaires. Sous le vain prétexte qu'il blâmoit trop ouvertement ce qu'il y avoit de plus autorisé à Athènes, on le traîna en prison, on le chargea de fers. Périclès accourut au secours de son ami maltraité; mais avec tout son crédit, avec son éloquence même, il ne put empêcher qu'on ne le condamnât à une amende de cinq talens, & à l'exil. Que je plains ces hommes de mérite, qui par leur zèle & par un courage d'esprit préférable au zèle même, s'attirent l'inimitié de ceux que choque toute vérité dite hardiment! Il y a longtemps qu'on s'apperçoit que cette malheureuse étrangere ne rencontre parmi nous que des disgrâces & des contradictions.

Anaxagore quitta sans peine la Grece où il avoit été si peu ménagé, & il revint dans sa Patrie où il fut en revanche très-consideré. Après quelques doutes il se fixa à Lampsaque, où se rendirent tous les Ecoliers qu'avoit eu Anaximénès. Il les conduisit avec beaucoup d'ordre & de sagesse, cherchant encore plus à les nourrir de sentimens mâles & généreux, qu'à leur inspirer

inspirer des connoissances nouvelles. Au lit de mort on lui demanda s'il n'auroit pas souhaité de rendre les derniers soupirs à Clazomene qui étoit le lieu de sa naissance, & entre les bras de sa famille : Cela m'est assez indifférent, reprit-il ; le chemin qui conduit à l'autre Monde, n'est pas plus long de Lampsaque que de Clazomene.

Undique tantum via est apud Inferos, Tusc. disoit Cicéron. Les amis d'Anaxagore, sincèrement amis, ne l'oublièrent point après sa mort. Ils firent dresser sur son tombeau deux Autels, Quæst. l. r. l'un dédié au Bon-sens & l'autre à la Vérité. Ils vouloient par-là consacrer sa mémoire autant qu'elle pouvoit l'être. Quel éloge plus magnifique que celui d'homme vrai, d'homme raisonnable !

Pour ce qui regarde les sentimens d'Anaxagore, il s'éleva fort au-dessus de tout ce qui avoit paru avant lui dans l'Ecole de Milet. Il reconnut une intelligence suprême, un entendement infini, qui avoit donné l'ordre, la vie & des proportions justes à tout. Il se déclara hautement contre ceux qui d'un côté n'admettoient qu'une matière vile & informe, & de l'autre croyoient que le hazard ou une fatalité aveugle avoit suffi pour mettre l'Uni-

32 HISTOIRE CRITIQUE

vers dans la symmétrie où il se trouve. Sur cela se récrie Aristote, qu'il falloit que tous les Physiciens qui ont précédé Anaxagore, fussent yvres : Car sans avoir perdu la raison, continue-t-il, peut-on attribuer au hazard la structure de l'Univers, ce merveilleux tout-ensemble, qui ne perd que de n'être point assez connu ? Mais par malheur Aristote lui-même a été soupçonné de croire que tout devoit sa naissance à une fatalité aveugle. Il est assez ordinaire parmi les hommes, que l'Athée écrive contre ceux qui ont les mêmes sentimens que lui ; soit qu'il se respecte encore assez pour n'oser révéler ses égaremens au Public, soit qu'il y ait bien des momens où l'esprit malgré lui-même n'est plus la dupe des insinuations du cœur.

Metaphys.
l. 1.

Lucret.
l. 1.

Ce premier Etre une fois établi, &, pour ainsi parler, rendu sensible, Anaxagore n'eut pas de peine à en déduire sa Doctrine des *Homœoméries* ou des parties similaires : Doctrine assez ingénieuse, & plus imposante encore qu'ingénieuse, pour le tems où elle fut proposée. Or voici ce qu'Anaxagore entendit par ces *Homœoméries*. » Dieu » ayant trouvé la matiere dans un de- » sordre très-grand, & le désordre ne » pouvant jamais lui plaire, parceque » c'est

» c'est un mal, une imperfection ; Dieu,
 » dis-je, voulut rappeler toutes cho-
 » ses à un plan plus réglé , & plus
 » digne de lui. Pour cela il divisa
 » la matiere en une infinité de peti-
 » tes parties, qui devoient être com-
 » me les élémens des corps , & qui
 » étoient semblables dans leurs moin-
 » dres qualitez à ces corps mêmes.
 » Toutes ces parties dispersées avec
 » art , ont une tendance naturelle à se
 » rejoindre , & se rejoignent effective-
 » ment , quand les différens besoins de
 » la Nature le demandent. Ainsi le
 » pain qu'on mange , les alimens qu'on
 » prend , renferment des particules de
 » sang , de lymphe , d'esprits animaux ;
 » de nerfs , de cheveux , d'ongles , les-
 » quelles vont se rendre par leur mou-
 » vement propre , & par je ne sçai quel
 » instinct , aux endroits qui leur sont
 » destinez. Ainsi le bois qu'on allu-
 » me contient des particules de feu,
 » de fumée , d'eau , de cendres , de
 » sels lixiviels , qui se détachent les
 » unes des autres , & qui , après avoir
 » quelque tems nagé dans l'air , vont
 » former de nouveau bois ». De cer-
 » te maniere , Anaxagore croyoit expli-
 » quer tous les Phénomènes de la Natu-
 » re ; & il les expliquoit à la vérité,
 » plus en Historien qui rapporte des faits,

qu'en Philosophe qui les approfondit.

Mais ce qu'on peut tirer de plus utile de son système, ce sont les trois observations suivantes. La première, que presque tous les Sçavans de l'Antiquité ont jugé que le mouvement est essentiel à la matiere ; quelques uns seulement ont ajouté que Dieu avoit réglé ce mouvement, qui d'abord & de lui-même n'étoit assujetti à aucune Loi : au lieu qu'il est assez avéré, que la matiere est indifférente au mouvement & au repos, soit qu'on regarde le repos comme une négation du mouvement ; soit qu'on le regarde comme une véritable force, un principe suffisant de résistance, *vis inertia*.

D'illustres Modernes, en reconnoissant que Dieu a imprimé tout le mouvement à la matiere, ont reconnu en même tems, que malgré les choses innombrables des corps & les distributions inégales de ce mouvement, la même quantité subsistoit toujours, & qu'elle avoit pour mesure commune le produit de la masse par la vîtesse, ainsi que le vouloit Descartes, ou le produit de la masse par le quarré de la vîtesse, ainsi que le veulent aujourd'hui tous les Mathématiciens Etrangers : ce qui paroît mieux s'accorder avec la force des corps, ou les hauteurs auxquelles cette force
peut

peut élever les corps pesans. La seconde observation, c'est que les mêmes Philosophes qui soutenoient que le mouvement est essentiel à la matiere, soutenoient aussi que Dieu avoit corrigé ce qu'il y avoit de desordonné dans ce mouvement, & l'ayant réduit à des Loix générales, il n'eut plus aucun besoin d'y mettre la main. *Ille ipse omnium Conditor & Rector*, dit Sénèque, *scripsit quidem fata, sed sequitur: semper parat, semel jussit.* De Provid. c. 5. La matiere devint une espece de principe actif, & sa fécondité s'accrut à l'infini. Toutes les modifications furent la suite du premier mouvement: elles étoient comme enchaînées d'une maniere si invincible, qu'elles devoient se succéder les uns aux autres sans aucun obstacle. Il n'y a point d'événement qui ne tienne & à ce qui l'a précédé, & à ce qui s'en est ensuivi: tout est lié par des nœuds inaltérables. Ainsi, il n'a falu pour l'ordre & l'arrangement de l'Univers, qu'un seul acte de la volonté Divine, qu'une seule opération de l'Etre Tout-Puissant. Toute cette doctrine pourroit bien passer pour une explication mal-entendue du premier Chapitre de la Génèse, où il est dit que le Seigneur ayant achevé tous ses ouvrages en six jours, se reposa le septième, & cessa de rien produire.

La dernière observation regarde plus particulièrement Anaxagore que les deux autres, & lui fait assez d'honneur ; car elle suppose quelque conformité entre son système des *Homœomeries*, & celui des plus judicieux Philosophes de notre âge, qui sont persuadés qu'il y a des substances primordiales répandues dans tous les mixtes ; lesquelles, quoiqu'il arrive à ces mixtes, gardent leur figure déterminée ainsi que des élémens inaltérables, & sont invincibles à tous les chocs & à toutes les attaques du dehors. Telles sont les particules salines, nitreuses, gypseuses, métalliques, sulfureuses, arsénicales, &c. qui entrent dans la composition des mixtes, & qui malgré leurs différens changemens ne souffrent jamais aucune altération, reparoissent sous leurs formes ordinaires, & reprennent leurs premières qualitez, soit par un effet naturel, soit par le secours de l'Art qui met la Nature en état d'agir.

Outre ces substances primordiales, dont la solidité ou la force intérieure est proportionnée à la quantité de mouvement qui subsiste dans l'Univers, il y a encore une matière indifférente à tout, & répandue partout, laquelle sert à lier ces corps primordiaux & élémentaires, & à leur donner un état de consistance & de visibilité. Cette matière
suffit

suffit pour conserver à tous les corps leur caractère intime & essentiel , & pour les varier à l'infini , selon les pores où elle se fige , selon les couloirs par où elle s'échappe , selon les creusets où elle se cuit , selon les matrices où elle se raffine ; en un mot , selon les filieres où elle passe. Mais tout ceci demanderoit un plus long éclaircissement. Je reviens à Anaxagore.

V.

Comme il jouissoit d'une réputation De Diogè-
très-étendue , autant en qualité d'hom- ne d'Apol-
me d'esprit dont les entretiens peuvent lonie.
délasser, qu'en qualité d'homme de grand
sens à qui on peut parler d'affaires , il
étoit souvent appelé par les Princes qui
régnoient dans l'Asie Mineure , & qui
avoient besoin de ses lumières, soit pour
établir de nouvelles Loix , soit pour ré-
diger par écrit des Traitez de Paix ou
d'alliance ; & alors Diogène d'Apollonie
présidoit à l'Ecole de Lampsaque , & y
présidoit noblement. Ce Diogène , es-
prit souple & adroit , susceptible de tou-
tes les formes qu'il vouloit prendre ,
avoit une idée peu commune sur l'air ,
qu'il croyoit contenir quelque chose
d'immatériel ; mais faute de termes pro-
pres , il n'expliquoit pas plus ouverte-
ment sa pensée.

Le

38 HISTOIRE CRITIQUE

V. ejus
Tract. ubi
continen-
tur suspi-
ciones de
latent.
qualit.
aëris.

Le curieux Mr. Boyle, à qui la Philosophie expérimentale a tant d'obligations, après beaucoup de doutes & d'incertitudes, étoit enfin tombé d'accord que l'air renferme quelque qualité occulte, & qu'on ne connoîtra jamais bien, faute de connoître tous les corps souterrains qui envoient des exhalaisons, & dont il sort des écoulemens presque insensibles qui se répandent dans notre atmosphère. Il appelloit d'ailleurs l'air le réservoir des corpuscules ou des esprits séminaux, le lieu du nitre volatil ou de l'esprit universel, qui est plein d'action, & qui tient de la nature du feu.

VI.

D'Arche-
laüs.

Le dernier Professeur de l'Ecole Ionique, fut enfin Archelaüs. Il ne changea presque rien à la doctrine d'Anaxagore, qui avoit alors un grand éclat; mais il se chercha un plus grand théâtre, une nouvelle patrie plus propre à faire briller ses connoissances, la ville d'Athènes où venoient se rendre tous ceux qui avoient des talens, & où les talens se perfectionnoient encore par l'estime & par la haute considération dont on les honoroit; récompense plus précieuse & plus agréable pour qui la
scit

sçait goûter , que toutes les richesses du monde ! Archelaüs commença donc une carrière plus pénible à Athènes. Il fut transporté d'une joye secrète , quand il se vit entouré de Disciples clairvoyans & attentifs, qui ne serendoient pas aux premières lueurs : il renouvella de force & de courage pour s'attirer leur estime. Qu'il est difficile de plaire à certaines gens ! mais aussi qu'on est flatté , quand on leur a plu ! Alexandre dans la plus périlleuse occasion de sa vie , s'écrioit : O Athéniens , qu'il m'en coûte cher pour être loué de vous !

Au nombre des Disciples d'Archelaüs se trouva Socrate. Un homme si célèbre fait la gloire & l'éloge du Maître , qui ne fut point jaloux de le voir bientôt s'élever au-dessus de lui-même. L'art de former de grands Génies demande qu'on le soit à plus d'un titre , quoique par modestie on craigne quelquefois de le paroître.

V II.

Parmi les Oeuvres mêlées de Plutar- Ce qu'on
que, se trouve un Traité partagé en doit penser
cinq Livres, & qui a pour titre, des Opi- du Traité
nions des Philosophes. Ce Traité , si attribué à
je ne me trompe , fait également tort & Plutarque,
à l'Auteur sous le nom duquel il a paru, des Opi-
& à ceux dont il rapporte les sentimens Philoso-
dans phes.

40 HISTOIRE CRITIQUE

dans un assez grand desordre. Et pour commencer par l'Auteur, qu'y a-t-il de moins juste, de moins conforme au génie de Plutarque, que tout ce Traité? Je n'y reconnois, ni son style grave & sentencieux, ni sa maniere d'écrire prolix à la vérité, mais toujours nourrie de traits frapans & d'exemples instructifs. D'ailleurs, Plutarque n'avance presque rien qu'il ne fasse connoître au même tems ce qu'il en pense. Un jugement prompt & d'ordinaire assez sûr, pourvu qu'il ne s'agisse point des idées Platoniciennes, caractérise toutes ses compilations; & c'est par-là qu'il les rend utiles, & d'un détail agréable. Mais dans ce seul Traité, Plutarque n'est plus lui-même; il donne le vrai & le faux sans aucune discussion; on ne sçait quand il loue ni quand il blâme, quand il n'est que simple narrateur, ou quand il ajoute du sien. Je conclus de-là, ou qu'il vouloit se moquer des anciens Philosophes en leur attribuant tant de paradoxes, tant de choses insoutenables; ou que ce qu'il a écrit n'est qu'un essai informe, des matériaux préparés pour un plus grand Ouvrage.

En effet, tout système de Philosophie est tel de sa nature, qu'il doit être montré en entier pour plaire. Ce qu'on en détache, les morceaux isolez perdent
tout

tout leur prix ; parcequ'on a rompu le
 précieux enchaînement qui les éclaire
 & les fortifie. Des propositions rendues
 vraisemblables par la liaison d'un systé-
 me qui y conduit imperceptiblement,
 peuvent paroître douteuses, quelquefois
 même ridicules , quand on les ôte de
 leur place. Que des preuves, par exem-
 ple , que donnent les Cartésiens de la
 spiritualité de l'ame & de la Justice d'un
 Dieu vengeur sous lequel on ne peut
 être puni qu'on ne l'ait mérité ; que de
 ces preuves, dis-je, quelqu'un sépare le
 sentiment que les Bêtes sont de pures
 machines ; ce sentiment ne paroîtra-t-il
 point absurde ? Qu'on dise tout crûment
 avec le plus grand Métaphysicien de no-
 tre siècle , que nous voyons toutes cho-
 ses en Dieu ; ne courra-t-on point ris-
 que d'être raillé , à-moins qu'on n'ait
 combattu auparavant les différentes ma-
 nieres dont les Philosophes supposent
 que nous voyons les objets du dehors,
 & qu'on n'ait montré qu'il ne reste que
 celle-là de probable ! Qu'on répète enfin
 d'après quelques Philosophes Anglois ,
 Disciples de l'illustre Mr. Newton, que
 Dieu a besoin de tems en tems de por-
 ter la main à ses ouvrages pour les em-
 pêcher de se décomposer ; à combien
 de reproches ne sera-t-on point suj-t, si
 l'on n'explique d'après les mêmes Phi-
 losophes

42 HISTOIRE CRITIQUE

losophes ce que c'est que l'inertie des corps, la tendance qu'ils ont au repos, tendance qui les porteroit tous à s'arrêter enfin, si Dieu ne réveillait la Nature par des mouvemens propres & successifs, qui marquent évidemment que toute action consiste à donner sans cesse une nouvelle force aux choses qu'elle veut entretenir & conserver !

CHAPITRE XIII.

- I. *Abrégé de la vie de Pythagore.* II. *Diverses erreurs qui ont couru sur son compte.* III. *De sa Morale.* IV. *Remarques sur ses Symboles.* V. *D'où venoit sa défense de manger des fèves.* VI. *Ce qu'il disoit du concert que font les Astres.* VII. *S'il est le premier Auteur de la Métempsychose.* VIII. *Abrégé de sa doctrine sur les nombres.* IX. *Divers traits qui ont rapport à cette doctrine.*

I.

Abrégé de
la vie de
Pythagore.

JE ne m'engagerai point dans aucun détail de Critique, ni sur la patrie de Pythagore, ni sur l'année de sa naissance, ni sur le genre de sa mort. Ce détail

tail seroit plus curieux qu'utile, & le plaisir d'y avoir atteint la dernière précision, ne dédommageroit point de la peine qu'on y auroit essuyée. Je m'arrêterai donc à l'opinion la plus commune, suivant laquelle Pythagore naquit à Samos, où Mnésarque son pere faisoit un petit commerce de bijoux & de pierres gravées. Malgré ce trafic cependant, malgré les disgraces de la fortune, Mnésarque tiroit son origine d'Ancée qui avoit régné à Samos, & qui étoit lui-même un des descendans du fameux Ancée de Céphalonie : ce que je ne dis point par une frivole ostentation, pénétré que je suis qu'il n'y a que les actions seules qui louent & qui ennoblissent.

Pythagore passa les premières années de sa vie, comme on les passe d'ordinaire : mal guidé, il les perdit entièrement. Par bonheur que cette perte fut bien-tôt réparée. Un de ses oncles, qui pensoit au-dessus de ce que les parens ont coutume de penser, fut touché de ses reparties pleines de feu, & il l'envoya à Thalès & à Phérécide, qui fleurissoient alors dans l'Asie mineure. Le jeune-homme redoubla d'esprit quand il se vit dans un lieu où l'on pouvoit étudier, loin des caresses trompeuses & de ces entretiens de femmes qui éner-

vent

44 HISTOIRE CRITIQUE

vent les plus beaux naturels. Il fit même des progrès si rapides, que Thalès effrayé des talens extraordinaires de son Eleve, lui conseilla d'aller en Egypte, & de s'attacher principalement aux Prêtres

Jambl.c.2. de Memphis. *Quand on a le bonheur de leur plaire*, ajouta Thalès, *on est sûr de puiser dans les véritables sources de la sagesse. Ils vous ouvrent tous leurs trésors.* En effet, ces Prêtres de Memphis, aussi-bien que ceux de Thébés, employoient tout le tems qui leur restoit des fonctions sacrées & des exercices du Temple, à étudier les choses naturelles, & à instruire un certain nombre de jeunes-gens : & ils ne s'avilissoient

Strab.apud point comme les autres Prêtres du Paganisme, qui après être revenus des Temples & des lieux d'oraison, passaient le reste du jour à table ou parmi des femmes de débauche.

L'Egypte ne termina pas les courses sçavantes de Pythagore. Il alla partout où il y avoit des Philosophes à voir, & des connoissances à acquérir ; & partout on le regarda comme un homme extraordinaire, l'oseraï-je dire ? Presque comme un Dieu. Sa modestie, son désintéressement, un air recueilli & circospect, le distinguoient encore plus que sa pénétration, que son immense avidité de tout approfondir. Combien l'honnête-

Phonnête-homme l'emporte-t-il sur l'homme sçavant ! Combien la vertu ajoute-t-elle de lustre aux connoissances ! Enrichi, & pour ainsi parler, chargé d'une abondante récolte, Pythagore revint dans sa patrie. Mais il la trouva inondée de gens de guerre, pleine de troubles & de dissensions, gémissante sous l'autorité tyrannique de Polycrate. Un séjour si triste ne pouvoit convenir à un Philosophe ami de la paix, & qui cherchoit un Gouvernement modéré. Aussi Pythagore s'exila-t-il volontairement de l'Isle de Samos, incertain encore du séjour qu'il choisiroit.

Dans cette espece d'exil si honorable pour lui, il parcourut Délos & la plus grande partie du Péloponnese ; il s'instruisit à fond des judicieuses loix de Minos, & se composa une morale toute de faits singuliers & d'exemples frappans : enfin, il se fixa pour toujours dans cette partie de l'Italie si florissante alors, & qu'on nommoit par honneur la Grande Grece. Ce fut-là que Pythagore répandit à pleines mains toutes les connoissances qu'il avoit acquises par ses voyages. Son zèle intrépide & s'irritant même des obstacles, se plioit, s'étendoit à tout. Magistrats, Guerriers, Just. l. 20. Laboureurs, femmes, enfans, il instruisoit chacun dans ses devoirs, & il Jambl. c. accompagnoit 32.

46 HISTOIRE CRITIQUE

Cœl. Rho-
dig. Antiq.
Lect. l. 10.

accompagnait encore ses instructions de ce charme secret qui les fait aimer. En témoignage de quoi, on rapporte que jamais Philosophe n'a eu des Disciples plus fidèles ni plus reconnoissans que Pythagore. Ce qu'il avoit prononcé passoit pour un oracle, pour un Texte divin. Non seulement on n'osoit combattre sa doctrine : on étoit encore très-attentif à la tenir secrète, & à empêcher qu'elle ne perdît de son prix, en passant par des mains peu philosophes. Aussi Pythagore recommandoit-il à ses Disciples de ne point souffrir d'hironnelles dans leurs maisons ; c'est-à-dire, des causeurs & des espions qui divulguent les secrets domestiques, & ce qui doit être éternellement caché.

Vitruv. l.
9.

L'étude de la Philosophie, ce qui n'est point surprenant par rapport à ceux qui la saisirent du bon côté, conduit Pythagore à l'étude des Mathématiques. Lui & Thalès, poussez d'une noble émulation, avancèrent beaucoup la Géométrie parmi les Grecs, & l'enrichirent d'une infinité de théorèmes & de problèmes curieux. Ce qui sert aujourd'hui d'occupation à la jeunesse qu'on veut élever utilement, a dû coûter autrefois beaucoup de travaux. Les routes que nous trouvons les plus faciles & les plus commodés, ont été taillées dans le

vif

vif du roc , & le premier coup de marteau ne s'est point donné sans peine.

J'ajouterai ici , que Pythagore faisoit grand cas de sa qualité de Mathématicien , & en juger dumoins par les Médailles qui sont parvenues jusqu'à nous. Fulvius Ursinus en rapporte une où l'on voit d'un côté la tête d'Hérennia Estruscilla , femme de Trajan Dece ; & au revers Pythagore est représenté assis devant une colonne qui soutient un globe , sur lequel il appuie sa main gauche , & de la droite il semble vouloir indiquer quelque chose. Dans le revers d'une autre Médaille frappée à l'honneur de Commode , & qui se trouve dans le Cabinet du Roi , Pythagore est représenté tenant à la main cette baguette dont se servoient les anciens Géometres , pour tracer leurs figures sur le sable : figures qui donnerent lieu à un Etranger , que la tempête avoit jetté dans une Ile inconnue , de s'écrier avec admiration , *J'apperois des pas d'hommes*. En effet , ce n'est point aux habillemens somptueux ni aux parures étudiées , qu'on les reconnoit , c'est à l'usage qu'ils osent faire de leur esprit.

Mais ce qui prouve plus que tout le reste , l'application constante de Pythagore aux Sciences exactes , c'est qu'il est le premier qui ait réduit la Musique en

Art ;

Art; je veux dire, la chose du monde qui paroïssoit la moins susceptible de contrainte & de réglés. Un jour qu'il se promenoit aux environs d'une forge, prêt à profiter de toutes les expériences qui se présenteroient, il pensa qu'on pourroit donner à l'ouïe quelque secours qui assurât ses décisions, à-peu-près comme on en a donné à la vuë & au toucher, deux sens principaux; dont l'un se rectifie par l'usage de l'Equerre & de la Règle, l'autre par celui de la balance & des mesures. Plein de cette pensée, il entendit par hazard le bruit de plusieurs marteaux, qui tombant sur une enclume, formoient un mélange assorti de sons & rendoient des accords parfaits. Il y distingua l'octave, la quinte, la quarte. Un si heureux événement l'engagea d'entrer dans la forge; & il s'y assura par beaucoup de répétitions faites à propos, que la différence de ses sons n'étoit fondée que sur les différentes pesanteurs des marteaux, & qu'on ne devoit point tenir compte, ni de leurs figures, ni de la situation du fer qu'on battoit, ni de la diversité qui pouvoit se rencontrer dans l'impétuosité du coup. Il examina donc avec toute l'attention possible, la pesanteur de ces marteaux: il s'en retourna après chez lui. Là

ayant

ayant planté un long bâton en forme de chevalier d'un angle de sa chambre à l'autre , il y attacha quatre cordes de même maniere, de même longueur , de même grosseur ; & afin que son expérience fût plus exacte , il eut soin que ces cordes fussent tendues ou tirées par des poids. Il remarqua ensuite dans leurs accords les mêmes consonances qu'il avoit remarquées à la forge. Car le ton de la première corde tendue par un poids de 12. livres , comparé au ton de la seconde tendue par un poids de 6 livres , étoit dans le rapport de 2 à 1 , qui est l'octave. La plus voisine de celle-ci tirée par un poids de 8 livres , rendoit un ton qui étoit à celui de la première comme 3 à 2 ou 12 à 8 ; ce qui forme la quinte. Enfin la quatrième corde tirée par un poids de 9 livres rendoit un ton qui comparé à celui de la première , formoit la quarte. Tous ces rapports convinquirent Pythagore à tel point , qu'il inventa un instrument , sur lequel il trouva moyen de rapporter la même tension que les poids avoient produite dans les cordes ; & comme il vit avec plaisir que cette règle étoit toujours sûre , il l'appliqua dans la suite à plusieurs autres instrumens. On peut chercher un détail plus circonstancié dans les Auteurs qui ont écrit sur la Musique

Tome II. C des

50 HISTOIRE CRITIQUE
des Anciens : ce que j'ai hazardé suffit
pour la gloire de Pythagore.

I I.

Diverses
erreurs qui
ont couru
sur son
compte.

Huet. in
Dem. E-
vang.

Strom. l. 1.

Van Dale
de Arist. 6.
c. 37.
De plac.
Philos. l. 1.

Au-reste, comme les grandes réputa-
tions sont sujettes à une infinité d'er-
reurs & de mécomptes, la réputation
de ce Philosophe n'en fut point exemp-
te. On avoit trop d'intérêt à le produi-
re sur la Scène. Les uns feignirent qu'il
étoit encore en Egypte, lorsque ce
Royaume fut subjugué par Cambyse, &
qu'il se trouva au nombre des Prison-
niers que ce Prince fit transporter à Ba-
bylone; que là il connut les Prophetes
Daniel & Ezéchiel, qu'il se familiarisa
avec eux, qu'il en apprit mille choses
rares & curieuses: desorte que Clément
Alexandrin nomme sa Philosophie la
Philosophie Hébraïque. Les autres sou-
tinrent que Pythagore lui-même étoit
Juif, & qu'il avoit emprunté sa fameuse
Tétractys du *Tétragrammaton* des Hé-
breux, nom ineffable, tout rempli d'une
vertu secrète, & qu'il étoit défendu
de prononcer. Mais ce sont-là de vaines
conjectures, que notre siècle a aus-
si heureusement que sans peine, réfu-
tées. Et pour ne point m'écarter ici de
la *Tétractys* des Pythagoriciens, j'avoue-
rai d'après Plutarque, que ce n'étoit
rien

rien autre chose qu'un serment mystérieux, dont ils se servoient pour donner plus de poids & d'autorité à leur parole. » Nous jurons, disoient-ils, par V. aurea
 » le nombre quatre, nombre qui est Carn.
 » saint de sa nature & qui constituë
 » l'essence même de Dieu. Comment
 » cela ? En rappelant les quatre plus es-
 » sentielles perfections, son unité, sa
 » puissance infinie, sa bonté, sa sa-
 » gesse. » Ce serment brilloit surtout
 dans la bouche de Pythagore, qu'on
 soupçonne encore d'avoir donné le nom
 de *Tétractys* au nombre trente-six. Et Plut. de Is.
 sa raison étoit, que comme l'essence di- & Osir.
 vine est désignée par quatre, l'ame du
 monde est désignée par quatre fois neuf,
 & la beauté de ce dernier nombre,
 ajoûtoit Plutarque, consiste en ce qu'il
 est formé des quatre premiers pairs &
 des quatre premiers impairs joints en-
 semble. Voilà un échantillon des pro-
 priétez imaginaires dont les Anciens se
 remplissoient l'esprit ; propriétés cepen-
 dant qu'on doit moins attribuer à Py-
 thagore qu'à ses Disciples, extrêmement
 jaloux de se faire admirer. Il y a un
 Ouvrage de l'Abbé Trithème presque
 aussi fou que dévot, lequel a pour ti-
 tre : Des Cachets Magiques & des Chif-
 fres Planétaires inventez par les Anciens
 Philosophes, & essayez à diverses repri-

52 HISTOIRE CRITIQUE

ses sur la vertu du *Tétragrammaton*.

In Tetr.
Pythag.

Valentin Weigel, moitié Philosophe, moitié visionnaire, a cru que la *Tétractys* de Pythagore étoit une Arithmétique quaternaire, dont il avoit seul la clé, & qui épargnoit toutes les difficultez qu'on rencontre ordinairement, & les fractions & les incommensurables & les signes radicaux. Cette Arithmétique doit être mise en regard avec la Binaire, proposée par quelques Modernes; mais dont il ne paroît point qu'on ait fait jusqu'ici, ni grand cas, ni grand usage. Je ne sçai où Weigel a puisé cette conjecture: ce n'est pas la première, ni la seule, qu'il ait risquée. Dumoins, je n'en trouve aucun vestige dans ceux qui ont écrit sur cette matière, dans Nicomaque parmi les Grecs, dans Boëce & Apulée parmi les Latins.

Mais de toutes les erreurs qui se sont répandues sur le compte de Pythagore, la plus importante est l'accusation de Reuchl. de la plus importante est l'accusation de
arte Cabal. Magie. On a porté même cette accusa-
l. 2. tion si loin, qu'on la regarde comme un
homme très-profond dans cette Science, ou plutôt dans ce néant de toute
Science, & qu'on lui a attribué je ne
sçai combien d'inventions subtiles, mystérieuses. Telles sont le Miroir Astro-
nomique, ou l'art d'entendre ce qui est
pronostiqué par la Lune; la Rouë d'O-

Naudé,
Apol. &c.
c. 10.

nc-

nomancie , ou le rapport que les noms propres ont entr'eux ; la Sphère de Divination ; le Systême particulier des couleurs , où l'on prouve que vuës pendant le sommeil , elles sont toutes des signes de prospérité hors le bleu-Céléste. Plîne le Naturaliste y ajoute la Médecine superstitieuse & Magique , celle qui consiste dans les sympathies & les antipathies , dans le combat réciproque des qualitez élémentaires , dans mille autres suppositions pareilles , requës par la foule avide & crédule des ignorans ; c'est-à-dire , par le plus grand nombre.

Lib. 21.

Mais à tous ces reproches de Magie intentez contre Pythagore , j'ai deux choses à répondre. La première , que c'est une des accusations qui se hazarde & le plus aisément & le plus volontiers , parcequ'on ne court aucun péril à la hazarder : *Facilius infamatur quàm probatur* , disoit un autre Philosophe pour-
 Apul. in
 Apol.
 suivi pour le même crime , & également innocent. La seconde , c'est qu'il y a grande apparence que des gens prévenus de fausses idées , & trop dans le goût de ceux qui *sui questus causâ fictas* Ennius
suscitant sententias , emprunterent le apud Cic.
 nom de Pythagore , pour se donner l. 1. de Di-
 plus de crédit & de relief auprès des vin.
 Peuples follement attirés par la nouveauté. C'est ainsi qu'en agissent les

34 HISTOIRE CRITIQUE

Imposteurs de profession , & cette conduite frauduleuse ne leur réussit pas trop mal.

I I I.

De la Mo-
rale.

Diog.
Laërt. in
Pythag.

Antiph. a-
pud Porph.
l. 2. de ab-
stin.

Ælian. l. 1.

Quelque net que me paroisse Pythagore du soupçon de Magie , je conviens pourtant qu'il y avoit donné lieu par ses manieres obscures & affectées : c'étoit-là son caractère. Il aimoit à se couvrir de voiles mystérieux ; il tâchoit par des Enigmes & des sous-entendus , à se faire deviner. Au fond cependant rien n'étoit plus pur que la Morale de ce Philosophe : rien n'étoit plus conforme aux différens besoins de la Société. Il recommandoit à tout le monde de porter le joug pénible des Loix , aux dépens même des avantages particuliers. Il faisoit valoir incessamment les égards de la tolérance que les hommes se doivent les uns au autres , & qui leur est si nécessaire dans cette variété infinie d'opinions où ils se trouvent malgré eux. Il ne donnoit le nom de sages qu'à ceux qui sont prêts de tout sacrifier à la vérité , richesses , honneurs , famille , réputation même , & qui s'étudient à répandre de solides bienfaits sur les autres : *Par-là* , ajoûtoit-il , *on participe à la Divinité , on s'y unit de la*

la matiere la plus noble & la plus intime.

I V.

Cependant une Morale si sensée n'ob- Remar-
tenoit son effet que par réflexion ; le ques sur ses
premier coup d'œil n'étoit point pour Symboles.
elle ; & la raison , c'est qu'en la pro-
posant Pythagore l'envelopoit de Sym-
boles & d'allégories qui font toujours
quelque peine ; surtout quand la prati-
que doit s'ensuivre. Au-lieu de dire
simplement : *Ne vous présentez dans
les Temples qu'avec un air modeste , dé-
cent & recueilli* , il disoit à ses Disci-
ples : *Ne sacrifiez point aux Dieux les
pieds nuds*. Au-lieu de dire : *Ne vous
rendez pas la vie douloureuse , en vous
chargeant à pure perte de trop de soins
& de trop d'affaires* , il disoit : *Ne vous
amusez pas à couper du bois dans votre
chemin*. Au-lieu de dire : *Soyez prêt &
actif à toutes les heures du jour* , il di-
soit : *Ne tuez jamais de coq*. Au-lieu de
dire : *Ne vous liez par aucun vœu ni
par aucun serment* , il disoit : *Gardez-
vous de porter au doigt de bague qui
vous gêne*. Au-lieu de dire enfin : *N'ai-
grissez point un homme déjà en colere* ,
il disoit : *N'attisez point le feu avec vo-
tre épée*

Plut. de
M. & Osir.
Bayle,
Diction.
Crit. à l'ar-
ticle Py-
thag.

Tout ce détail de Symboles & d'allégories nous paroît aujourd'hui assez froid , assez puérile. Ce qui pourroit cependant le faire pardonner à Pythagore , c'est qu'il l'avoit trouvé établi en Egypte , où les Hiéroglyphes répandus sur tous les Edifices publics , produisoient à - peu - près le même effet : & comme ces Hiéroglyphes l'avoient frappé dans sa jeunesse , il eut bien de la peine à se défendre d'une sorte d'imitation dans l'âge avancé. J'ajouterai ici que le Législateur des Juifs , qui comme le Philosophe Grec avoit été élevé parmi les Egyptiens , ne dédaigna point de se servir en quelques rencontres de ces Symboles , & qu'il les préféra même à une instruction plus ouverte & plus développée : sans doute parceque cette instruction allégorique répondoit mieux aux vuës qu'il pouvoit alors avoir.

V.

D'où venoit sa défense de manger des fèves.
Porph. de Abst. l. I.
& 4.

Pour ce qui regarde la défense de manger des fèves , que pouvoit - elle être autre chose qu'un précepte de santé , qu'un conseil salutaire de s'abstenir de ce légume , & en général de tous les mets dont on avoit reconnu de mauvaises suites ? La Médecine , qui dans

dans les commencemens devoit être assez imparfaite, (si cependant c'étoit une imperfection d'avoir peu de remèdes, & de les tirer des plantes usuelles) de préférer la voix de la Nature aux Systèmes composez, toujours exclusifs d'un grand nombre de faits particuliers: la Médecine, dis-je, ne roula d'abord que sur cette connoissance pratique des alimens, les uns favorables, les autres nuisibles à la santé. Les Egyptiens y excellèrent par-dessus tous les autres Peuples; mérite dont ils étoient redevables à leur extrême sobriété: & c'est d'eux apparemment que les Juifs tirent la distinction si fameuse dans la Loi de Moïse, des animaux mondes & des animaux immondes. Mais ce qui n'étoit en Egypte qu'un précepte de santé, devint parmi les Hébreux une pratique de Religion. A l'égard de Pythagore, on dit qu'il étoit si plein de la défense de manger des fèves, qu'il Diog. Laërt. ubi supra. aimoit mieux se faire tuer par des assassins qui le poursuivoient, que de traverser un champ semé de ce légume, & de le fouler aux pieds.

J'avoue qu'une pareille histoire a tout l'air d'une Fable, & encore d'une Fable ridicule, insipide. Le Philosophe Grec pouvoit-il ignorer ce que le Droit naturel prescrit à chaque homme, qu'il

58 HISTOIRE CRITIQUE

est obligé avant toutes choses de pourvoir à sa sûreté, de veiller à sa conservation? Les Juifs étoient les seuls qui eussent sur cette matiere des usages opposez à ceux de tous les autres hommes, & qui les jours du Sabbat négligeassent absolument & leur propre défense & les soins les plus chers à la vie. Pour cela même ils coururent ces jours-là beaucoup de hazard, ils souffrirent beaucoup de pertes & de disgraces; & l'Auteur des Antiquitez Hébraïques observe que cette inaction totale du jour du Sabbat ne contribua pas peu à la prise & à la ruine de la Ville Sainte, les ennemis en profitant pour pousser leurs ouvrages, avancer leurs machines, établir leurs terrasses, sans aucune crainte d'être détournés.

Reland.
Antiq. Hebraïc. P. 4.

Je viens présentement au fond du Systême de Pythagore, fond des plus riches, puisque d'un côté toute la Philosophie des Orientaux s'y trouve comme absorbée, & que de l'autre les Platoniciens y ont puisé comme dans une source féconde, leurs principaux dogmes. D'abord Pythagore reconnoissoit un Dieu, non point hors du monde; mais renfermé dans le monde même, unissant toutes ses parties les unes avec les autres, seul principe du mouvement

Jambl. de
Myst. Pro-
clusin Tim.

mouvement & cependant immobile. Suivant cette doctrine, louée de Saint Justin Martyr, Dieu est répandu partout, il meut tout, il agit tout : il est l'ame universelle, l'ame du monde, cachée seulement & obscurcie par la matiere qui lui tient lieu, si j'ose ainsi parler, de masque & d'enveloppe. Toutes les ames particulieres sont des écoulemens, des portions de cette ame infinie. Elle seule subsiste, tandis que les autres sont dans un mouvement continuel, passant par plusieurs épreuves, & souhaitent sans cesse de se rejoindre à leur Océan. Spinoza Epist. 29.
 nomme les ames particulieres, des modifications subites & passageres de l'ame du monde. Les Platoniciens, dans leur langage poétique, les regardoient comme des sœurs cadettes entièrement soumises à leur sœur aînée, entièrement dépendantes d'elle. interOpera posth.

Entre Dieu ou l'ame du monde, & les ames particulieres, sont distribuées trois classes de substances intelligentes, qui se succèdent dans une proportion égale, & forment ce que les Egyptiens appelloient la Chaîne d'Osiris qui environne tout l'Univers. La premiere classe comprend les Dieux subalternes ou inférieurs, ainsi nommez parcequ'ils sont les Conseillers de l'E-

De Opif.
mundi.

tre suprême, les exécuteurs de ses volontez. La seconde renferme les Dieux intermédiaires, ou Démons, ou Génies, qui président sur les Astres & peuplent toutes les parties de l'Univers; sans quoi il seroit, dit Philon, comme un corps inanimé, comme une masse qui n'a ni beauté ni agrément. Enfin la troisième contient les Héros qui doivent leur naissance aux Dieux intermédiaires, & qui pendant toutes leur vie ont paru avec éclat & avec distinction, sous la qualité la plus aimable de toutes, celle de Bienfaiteurs.

Quoique toutes ces substances intelligentes agissent chacune à leur manière, il faut cependant avouer qu'il n'y a que l'Etre suprême qui agisse véritablement, & dont l'action n'ait point de bornes, parcequ'elle embrasse une étendue infinie. Pour les ames particulières, elles étoient heureuses dans leur origine, & le seroient encore si elles n'avoient point failli. Le châtimement a suivi de près la faute : elles ont été plongées dans des corps, où le sensible, dit agréablement Porphyre, les tient attachées comme une espece de clou, & leur ôte la liberté de s'en séparer. Quelques-unes de ces ames, nettoyyées de leurs souillures, retourneront à leur principe au bout d'un certain tems : les autres

autres continueront à animer successivement des corps plus ou moins parfaits, suivant qu'elles se seront bien ou mal comportées.

VI.

Tout ce qui s'unit à la matiere devient nécessairement mauvais, limité, défectueux : c'est l'imperfection même. Ainsi les ames liées aux corps se trouveroient dans une stupidité affreuse, si elles n'avoient la faculté de se ressouvenir d'une partie de ce qu'elles ont sçu auparavant. Voilà la reminiscence tant célébrée par les Platoniciens. Et comme le concert mélodieux que font les Astres, est ce qui les a frappé le plus avant leur descente sur la Terre, c'est en effet ce qu'elles tâchent le plus de se rappeler pendant le cours de cette vie : & les ames que leur mémoire sert le mieux, dont toute la sensibilité a pour objet l'harmonie céleste, sont aussi favorablement traitées qu'elles peuvent l'être dans leur captivité. On sçait qu'il s'agit moins alors de plaisirs que d'adoucissements.

Il y a apparence que tout ce qu'avoit Pythagore, au sujet du concert que font les Astres, doit être regardé comme une de ces faillies qui échappent quelquefois

Ce qu'il disoit du concert que font les Astres.

62 HISTOIRE CRITIQUE

quelquefois aux esprits les plus raisonnables. Mais dans la suite on renchérit sur cette idée, qui de soi-même est assez susceptible de fanatisme. Jamblique assure, par exemple, que notre Musique doit sa naissance à la Musique du Ciel; mais qu'il y a autant de différence de l'une à l'autre, que d'un Original à une foible Copie. Macrobe observe que tous les corps qui se rencontrent, qui frappent l'un contre l'autre, doivent produire un bruit, ou un son; que ce bruit est plus ou moins agréable, plus ou moins flatteur, suivant les divers chocs de ces corps poussez par des forces inégales: & il conclut de-là, que le mouvement des Astres étant réglé avec une sagesse supérieure, ces Astres doivent produire la plus douce & la plus touchante de toutes les harmonies. Censorin va encore plus loin, & il remarque curieusement, que de la Terre à la Lune il y a un ton de Musique, de la Lune à Vénus un demi-ton, de Vénus à Mercure un autre demi-ton, de la Terre au Soleil trois tons & demi, &c.

De Myst.

In Somn.
Scip. l. 2

De die nat.
tali.

Suivant ce système d'Acoustique, que j'abrège encore crainte d'ennui, le Ciel est une espece de Livre noté par la meilleure main, où les intervalles des tons sont parfaitement bien marquez. Il ne s'agit plus que d'avoir des yeux assez pénétrants,

nétrans, pour déchiffrer cette prodigieuse Musique. S'imaginera-t-on que depuis les jours de Pythagore on a encore osé dire que les Astres, en se mouvant les uns sur les autres, formoient un concert harmonieux? C'a été l'opinion de quelques Docteurs moitié Juifs, moitié Mahométans, & par dessus cela encore Disciples outrez d'Aristote. L'illustre M. Pellisson, dans les chimères qu'il reproche aux Calvinistes, se raille d'un Professeur très-connu de leur Secte, qui faisoit confidence à ses amis, qu'il entendoit distinctement le bruit & le choc des Sphères célestes.

VII.

La doctrine si vraisemblable de la préexistence des ames étoit d'autant plus au goût de Pythagore, qu'elle l'aidoit à résoudre toutes les questions qu'on lui pouvoit proposer sur l'origine du Mal moral & du Mal physique; avantage certainement très-considérable pour un Philosophe, que de pareilles questions embarrassent toujours. Demandoit-on à Pythagore pourquoi tout souffre, tout se plaint sur la Terre, pourquoi les hommes sont doublement malheureux, & par les disgrâces qu'ils ont à craindre des objets du dehors, & par les inquiétudes qu'il

qu'ils se procurent sans cesse au-dedans d'eux-mêmes ? Sa réponse étoit toujours prête. » Cette vie, disoit-il, est » la punition d'une vie antérieure. L'ame de l'homme, par ses dérèglemens » & par ses désirs immodérez, s'est » séparée de l'ame du monde à qui elle » étoit unie de sa nature. Avant que » de s'y rejoindre, il faut qu'elle subisse » plusieurs épreuves, qu'elle change » souvent de prison, qu'elle répare les » anciennes fautes, en animant un certain nombre de corps. Telle est sa » destinée : rien ne sçauroit l'en affranchir. Par-là, & de conséquence en conséquence, se trouvoit établie la Métempsychose : & quoique Pythagore n'en fût pas le premier Auteur, on peut dire cependant qu'il en faisoit un usage nouveau, & auquel personne n'avoit songé avant lui.

Les Indiens, les Perses, & en général tous les Orientaux admettoient bien la Métempsychose comme un dogme particulier, & qu'ils affectionnoient beaucoup : mais pour rendre raison de l'origine du Mal moral & du Mal physique, ils avoient recours à celui des deux principes qui étoit leur dogme favori & de distinction. Ainsi quand ils soutenoient, que sans rien perdre de son essence l'ame traverse différens corps,

corps , & qu'ils la comparoient à un morceau de cire qui est toujours le même quoiqu'on lui fasse prendre des figures contraires , tout cela étoit fondé sur la supposition suivante : Que dans l'idée de l'ame se trouve renfermée l'idée d'un corps , quel qu'il soit ; & que comme ce sont deux substances incomplètes , l'une n'a de force & de réalité qu'autant qu'elle est unie à l'autre. Cette supposition , que tous les Matérialistes recevroient sans peine , étoit bien éloignée des sentimens de Pythagore , lui qui regardoit le corps comme le tombeau de l'ame , comme le lieu de son exil. Sur ses traces , Origène qui affectoit un Christianisme tout métaphysique , enseigna que ce n'étoit ni pour manifester sa puissance , ni pour donner des preuves de sa bonté infinie , que Dieu avoit créé le Monde ; mais seulement pour punir les ames qui avoient failli dans le Ciel , qui s'étoient écartées de l'Ordre. Et c'est pour cela qu'il a entremêlé son ouvrage de tant d'imperfections , de tant de défauts considérables ; afin que ces Intelligences dégradées , qui devoient être ensevelies dans les corps , souffrissent davantage.

L'erreur d'Origène n'eut point de suite : elle étoit trop grossière pour s'y pouvoir méprendre. A l'égard de la
Métempsychose ,

66 HISTOIRE CRITIQUE

Métempsychose, on abusa étrangement de ce Dogme, qui souffrit trois especes de révolutions. En premier lieu, les Orientaux & la plûpart des Grecs, croyoient que les ames séjournoient tour à tour dans les corps des différens animaux, passoient des plus nobles aux plus vils, des plus raisonnables aux plus stupides, & cela suivant les vertus qu'elles avoient pratiquées ou les vices dont elles s'étoient souillées pendant le cours de chaque vie. Secondement, plusieurs Disciples de Pythagore & de Platon ajouterent que la même ame, pour surcroît de peine, alloit encore s'enfvelir dans une plante ou dans un arbre, persuadez que tout ce qui végète a du sentiment & participe à l'Intelligence universelle. Enfin, quand le Christianisme parut, & qu'il changea la face du Monde en découvrant les folles impiétez qui y régnoit, les Celses, les Crescents, les Porphyres, eurent honte de la maniere dont la Métempsychose avoit été proposée jusqu'à eux, & ils convinrent que les ames ne sortoient du corps d'un homme que pour entrer dans celui d'un autre homme. Par-là, disoient-ils, on suit exactement le fil de la Nature, où tout se fait par des passages doux, liez, homogènes, & non par des passages brusques & violens. Mais on

a beau

a beau vouloir adoucir un Dogme monstrueux au fond , tout ce qu'on gagne par ces sortes d'adoucissements , c'est de le rendre plus monstrueux encore.

J'ai dit en parlant des Pharisiens , V. le 5. qu'ils proposoient je ne sçai quelle Métaphysique pour les âmes des gens vertueux seulement. Je dirai ici par forme d'explication , qu'ils osoient s'appuyer sur le Passage suivant du Livre de Job : *Le Dieu fort fait ces choses deux & trois fois envers l'homme* , & qu'ils l'entendoient d'un double & d'un triple retour de l'âme dans les corps , jusqu'à ce qu'elle fût entièrement nettoyée de toutes ses taches. Mais quand on leur demandoit avec lequel de ces corps l'âme ressusciteroit pour obéir à la voix du Tout-puissant , leur recours étoit à des allégories , à des sens forcez & arbitraires , dont l'ignorance a coutume de se prévaloir lorsqu'elle se voit en crédit.

VIII.

Après m'être si long-tems étendu sur l'Abrégé de Pythagore , on croiroit sans doute que sa doctrine je l'aurois épuisé. Il ne l'est pourtant pas encore , & ce qu'il y a de plus singulier dans sa doctrine reste à dévoiler : j'entens les Nombres , que le Philosophe Grec regardoit comme les Principes de toutes

toutes choses. Mais comment les nombres qui n'ont d'eux-mêmes aucune réalité, qui ne roulent que sur des rapports, des additions, des retranchemens, des combinaisons & des changemens d'ordre, peuvent-ils être pris pour Principes ? Cette dignité leur convient-elle ? Effectivement, qu'on élève les nombres à telle puissance qu'on voudra; qu'on en tire les racines quarrée ou cubique; qu'on les réduise en fractions ou en parties *infinitésimales*; qu'on en forme même des séries ou des suites, soit déterminées, soit arbitraires, dont tous les termes iront en croissant ou en décroissant : que trouvera-t-on après-tout ? Des nombres, rangez, il est vrai, de différentes manieres & variez à l'infini; mais on ne trouvera rien de plus.

Cela posé, qu'est-ce que les nombres de Pythagore, que ces propriétés admirables du pair & de l'impair dont s'entretiennent tous ses Disciples ? Sans doute que ce ne peuvent être que des nombres intelligibles, & en général que les idées de Dieu, éternelles, constantes, immuables, que son essence même dans laquelle il considère les rapports & les degrez de perfection qu'il a mis dans tous ses ouvrages. Les Nombres de Pythagore & les Idées de Platon reviennent donc à-peu-près au même.

L'un

Plat. in
Epinom.

V. Macrob.
in Somn.
Scip. l. 1.
& Servium
ad Ecl.
Virg.
quartam.

L'un & l'autre soutenoit que Dieu a dans sa main le commencement, le milieu, la fin de toutes choses; qu'il va rapidement d'un bout à l'autre; qu'il suit toujours l'ordre le plus simple & le plus naturel; que les idées originales, archétypes, sur lesquelles le monde a été formé, sont nécessaires, exemptes de vieillesse, de changement, d'altération; que Dieu a été appelé la souveraine Intelligence, l'Entendement universel; parcequ'il renferme en lui-même toutes ces idées, & qu'il les apperçoit d'une vue nette & distincte; que les opérations de sa toute-puissance ne se sont point terminées au monde sensible & aux diverses formes des Etres qui y sont contenus; qu'il y a outre cela un monde intelligible, & que c'est par lui que Dieu avoit commencé à donner un essai de la création, les idées intelligibles l'ayant conduit & réglé dans tout le détail du sensible.

Voilà des principes bien relevez, bien métaphysiques, & par cela même qu'ils sont hors de l'usage ordinaire des hommes, Saint Augustin décide qu'ils sont De Trin. I.
 inutiles aux hommes. " Comme c'est
 " pour eux qu'on philosophe, ajoute-t-
 " il, on les gêne à pure perte, en sup-
 " posant des choses intellectuelles qui
 " ne les frappent point, & qui même
 " ne

» ne peuvent les frapper ». Aussi les Disciples de Pythagore s'humanisèrent-ils plus que leur Maître. Loin de se tenir dans une certaine région d'idées, dont l'accès est si difficile à ceux-mêmes qui ne craignent point de s'y égarer, ils tomberent insensiblement dans une autre extrémité: ce fut de recueillir avec un soin opiniâtre toutes les propriétés des nombres, entant qu'ils représentent quelques parties de la grandeur divisible à l'infini, & d'employer ces propriétés à découvrir les mystères les plus cachez de la Nature, & ce que Dieu a bien voulu qu'on démêlât de son essence infinie; persuadez que celui qui se flatte de la connoître parfaitement, la diminue, & que celui qui craint de la diminuer, ne la connoît point du tout.

V. Pet.
Bungum
de Num.
myst.

Je tombe ici d'accord que ces recherches arithmétiques, tant vantées par les Pythagoriciens, ont quelquefois produit des rencontres assez heureuses, des singularitez assez piquantes; qu'elles ont même donné lieu à l'esprit de s'exercer, de s'étendre, de se mettre sur les voyes de l'Art de découvrir. Mais parmi tout cela, rien de décidé, rien qui pénètre dans le fond des choses. Quelques Pères de l'Eglise (je supplie qu'on me pardonne ma sincérité) ce sont aussi plus à ces subtilitez des nombres, & s'y sont plus.

plus d'une maniere très-frivole. J'en accuse entre autres Saint Augustin. Ce Grand-Homme qui a si bien éclairci toutes les matieres de la Religion, donne quelquefois dans des raffinemens peu dignes de la hauteur de son génie. Pour montrer, par exemple, que les combinaisons mystérieuses des nombres peuvent servir à l'intelligence de l'Ecriture, ^{Aug. de Civit. Dei, l. 11.} il s'étaye de la louange que l'Auteur de la Sagesse donne à Dieu, d'avoir tout fait avec poids, nombre & mesure. Il fait beaucoup valoir cette louange, & en même tems il en tire des Principes peu certains, des allégories bizarres, dont il a la complaisance de se servir, comme si c'étoient des vérités incontestables. J'ajoute ici que dans le Breviaire Romain il se trouve quelques-unes de ces allégories données en forme de Leçons. Comment, après tant de critiques & de changemens, s'y trouvent-elles encore? Ne devoit-on pas les en retrancher?

IX.

Quoiqu'il en soit, je vais rapporter Divers quelques traits de la maniere dont les traits qui Pythagoriciens appliquoient les propriétés des nombres aux Sciences les plus ont rapport à cette doctrine sérieuses & les plus abstraites. On verra

verra si cette maniere méritoit tout l'éclat qu'elle a eu dans le monde, & si le titre pompeux de Théologie Arithmétique que lui donnoit Nicomaque, lui convient. Il me semble que ce titre a été depuis peu employé plus à propos en Angleterre, & l'oreille la plus délicate ne sauroit qu'applaudir à ceux de Théologie Physique, & de Théologie Astronomique.

L'Unité étant indivisible, & n'ayant point de parties, doit moins passer pour un nombre que pour le principe génératif des nombres. Par-là, disent les Vers attribuez à Orphée, elle est devenue comme l'attribut essentiel, le caractère sublime, le sceau même de Dieu. Dans tous les endroits où il est connu (& où peut-il être obscurci, où peut-il être ignoré?) on le nomme avec admiration Celui qui est, Celui qui est un. Voilà les seuls titres qui lui conviennent, & qui le distinguent de tous les autres Etres, dont tel est le sort humiliant, qu'ils changent, qu'ils coulent, qu'ils fuyent sans cesse & sans retour. A l'égard des Nations qui suivoient la doctrine si connue de Zoroastre, elles appelloient le bon Principe, le Premier ou l'Un. *Ce qui embrasse, ajoutoient-elles, toutes ses perfections.* La preuve en est que tout ordre, tout arrangement,

Picus Mirand. de
ence & uno
c. 1. & 2.

Plut. de Is.
& Osir.

ment, s'annonce par l'Unité. Lorsqu'on veut dire qu'un Royaume est bien policé, qu'il est florissant, on dit qu'un même esprit y régné, qu'une même ame le vivifie, qu'un même ressort le remue. On éloigne par-là toute idée de cabale & de brigue: on fait sentir le prix de la paix & de la tranquillité, qui sont fondées sur un accord mutuel.

Le nombre deux désigne le mauvais principe, & par conséquent le désordre, la confusion, le changement. C'est le titre qui sied toujours à la matière; & Platon le comparoit à Diane qui fut toujours stérile, & par-là méprisée; car la fécondité est une marque de bonheur, d'ailleurs à certains égards. La haine qu'on portoit au nombre deux, s'étendoit à tous ceux qui commençoient par le même chiffre, 20. 200. 2000. &c.

Suivant cette prévention si ancienne, les Romains dédièrent à Pluton le second mois de l'année, & le second jour du même mois ils faisoient un grand nombre de Cérémonies superstitieuses, pour purifier Rome & expier les mânes des morts. Toute la Ville étoit alors dans la tristesse & dans l'accablement, la joye folâtre & mère des doux plaisirs n'osoit y paroître. Des Curieux ont remarqué que le second

Tome II.

D

jour

jour des mois avoit été fatal à beaucoup de Grands-Hommes , & qu'il y étoit arrivé des malheurs & des defastres prodigieux. Ils appellent l'Histoire en garantie de cette remarque , qui même supposée vraie , n'est tout au plus qu'un effet du hazard : je veux dire qu'il n'y a aucune raison nécessaire , ni aucune cause aparente , pourquoi ces événemens sont arrivez ces jours-là plutôt que tout autre. Ne pourroit-on pas appliquer ici le bon-mot de Diagoras ? Comme il étoit dans un Temple de Neptune , on lui montra plusieurs tableaux , monumens de reconnoissance offerts par des personnes échappées du naufrage. Douteriez-vous après cela , lui disoit-on , de l'heureuse puissance de ce Dieu ? Je ne vois point , reprit-il , les tableaux de ceux qui ont péri , malgré toutes leurs promesses. On s'attache uniquement à ce qui frappe , & on néglige tout le reste comme inutile , on n'y fait point attention.

Qu'on me permette ici d'observer , & peut-être que ces sortes de traits ne sont pas les moins utiles au Public : qu'on me permette , dis-je , d'observer qu'il n'y a guères de Princes , même parmi les plus fiers & les plus hardis , qui n'ayent donné dans cette frivole distinction des jours heureux & malheureux.

reux. Témoin celui de Saint Mathias que Charles-Quint regardoit comme le plus favorable de sa vie, & celui de la Pentecôte dont se félicitoit pareillement Henri III. Témoin encore le Mercredi qu'affectionnoit si fort Sixte-Quint, cet homme du caractère le plus singulier, & où il convenoit naïvement que tous les bonheurs qu'il avoit jamais ressentis, lui étoient arrivez. On sçait que pendant plusieurs siècles les ennemis si nombreux de la France, eurent une grande attention de ne former contre elle aucune entreprise le jour de la Fête de Saint Louis, se persuadant que ce jour ne pouvoit que leur être funeste & infiniment préjudiciable : & c'est-là même ce qui engagea en 1704. la Flotte combinée des Anglois & des Hollandois d'attaquer la nôtre le 24. du mois d'Août, plutôt que de remettre l'action au lendemain, suivant que l'auroient exigé les règles de la guerre.

Le nombre trois plaisoit surtout aux Pythagoriciens, qui y trouvoient de sublimes mystères, & qui se van-toient au même tems d'en avoir seuls la clé. Ils l'appelloient Harmonie parfaite. Dans la suite les Athéniens pour réconcilier Minerve & Neptune qui se dispu-toient le pas, ôtèrent le second jour du huitième mois, & le laissèrent

76 HISTOIRE CRITIQUE

L. 1. de
Cælo &
Mundo.

sans nom , ne daignant point lui en donner. Aristote remarque que la ligue n'ayant qu'une dîmension, représente l'Unité; que la superficie par conséquent représente le deux; & qu'enfin le corps représente le trois. » On ne peut concevoir , ajoute-t-il, aucune autre dîmension; & Pythagore sans doute avoit raison de dire que tout & chaque chose sont composez de trois , & que ce nombre est une espece de loi dictée par la Nature qui veut expressément qu'on s'y attache ». De là est venu le cas infini qu'on en faisoit autrefois dans les sacrifices , dans les prieres publiques , dans les autres cérémonies de la Religion. Le nombre impair leur étoit affecté, & entr'eux le nombre trois qui est le premier des impairs.

V. Pet.
Bungum
ubi supra.

Un sçavant Italien , Chanoine & Grand-Chantre de l'Eglise de Bergame, a ramassé avec beaucoup de soin toutes les singularitez qui appartiennent au trois. Il y en a de philosophiques , de poétiques, de fabuleuses, de galantes, & même de dévotes. On ne doit pas être surpris de ce composé bizarre & mal assorti : il est principalement du goût d'un Italien.

Le nombre quatre, comme on l'a déjà vu , renferme toute la Religion du serment, & fait sentir l'étroite obligation

tion qui nous est imposée de le tenir, Outre cela ce nombre rappelle l'idée de Dieu, & de son infinie puissance qui a tout arrangé dans l'Univers. En voi- Hierocles
ci, selon les Pythagoriciens, la preuve ad Aur.
certaine. Tous les Peuples du monde Carm.
comptent jusqu'à dix, après quoi ils V. Meurs.
recommencent, & ajoutent à ce nom- de Denar.
bre de nouvelles unitez. Par-là ils éta- Pyth.
blissent une seconde dizaine, & ainsi de suite. Or telle est la propriété du nombre quatre, que joint aux trois nombres qui le précèdent, il forme dix : ce qui ne convient qu'à lui seul. Et comme il est le plus parfait de tous, la même perfection se répand aussi sur le nombre quatre, qui l'égale en quelque maniere. Nicomaque se fondeoit là-dessus pour l'appeller le type, le symbole de la Nature; parcequ'il représente celui à la voix duquel toute la Nature soumise & docile obéit sans reserve.

Le nombre cinq étoit sous la sauvegarde de Junon, de la Reine du Ciel, de la Déesse qui préside aux mariages. Ce qui lui avoit mérité un pareil honneur, c'est qu'il est composé de deux, premier nombre pair, & de trois, premier nombre impair. Or ces deux nombres réunis l'un à l'autre font cinq, & offrent je ne sçai quelle image du nœud solennel qui lie deux personnes

de différent sexe. Dirai-je encore, qu'à cause que cinq multiplié par lui-même forme vingt-cinq, ce nombre doit signifier l'admirable fertilité de la terre, qui se fait sentir par la résurrection annuelle des germes ? Cette convenance vient de ce que la terre rend avec usure, mais toujours en mêmes especes, les graines & les semences qu'on lui confie. Les variétez, s'il y en a, ne méritent pas plus d'être considérées en Botanique, que les monstres le sont en Anatomie. Leur histoire ne fournit aucune instruction.

Liv. 6. Le nombre six, au rapport de Vitruve, devoit tout son mérite à l'usage où étoient les anciens Géomètres de diviser toutes leurs figures, soit qu'elles fussent terminées par des lignes droites, soit qu'elles fussent terminées par des lignes courbes, en six parties égales ; & comme l'exactitude du jugement & la rigidité de la méthode sont essentielles à la Géométrie, les Pythagoriciens qui eux-mêmes faisoient beaucoup de cas de cette Science, employèrent le nombre six pour caractériser la Justice, elle, qui marchant toujours d'un pas égal, ne se laisse séduire ni par le rang des personnes, ni par l'éclat des dignitez, ni par l'attrait ordinairement vainqueur des richesses.

Le

Le nombre sept étoit un des plus re- Phil. de
 nommez. Les Naturalistes & les Mé- Mund.
 decins y croyoient découvrir les vicissi- Opificio.
 tudes & les disparates continuelles de la V. etiam
 vie humaine. » Nous changeons, di- Fab. Pau-
 » soient-ils, de goûts, d'inclinations, lin. de
 » d'humeurs, non seulement tous les Num. Sep-
 » sept ans ; mais encore tous les sept ten.
 » jours & même toutes les sept heu-
 » res ». Sur cela, ils partageoient la
 vie en sept quartiers de sept ans cha-
 cun, & ils pensoient qu'il falloit avoir
 du moins 42. ou 43. ans pour être pro-
 pre au maniment des affaires : ce qui
 s'accordoit avec les loix de Platon & de
 Romulus, qui dispensoient des fatigues
 de la guerre ceux qui étoient parvenus
 à cet âge, & leur permettoient de se
 rendre à la Patrie, pour l'aider de la
 maturité de leurs conseils, après l'avoir
 défendue au péril de leur vie. J'ajoute-
 rai ici, que la Tradition ancienne reçue
 par les Hébreux, que Dieu avoit créé
 le Monde en six jours & s'étoit reposé
 le septième, ne pouvoit manquer d'a-
 voir percé dans toutes les autres Na-
 tions, & d'y avoir accrédité le nombre
 Sept, que Philon appelle, suivant son Ubi supra.
 goût allégorique, le triomphe & l'ache-
 vement de la Nature. D'ailleurs, ce
 repos du Seigneur annonce sans doute
 un point important ; sçavoir, que le tra-

80 HISTOIRE CRITIQUE

vail d'un homme fort & en bonne santé ne peut aller qu'à six jours, & qu'il lui en faut après cela un tranquille & de délassément; & c'est ce septième jour que Philon appelle encore la Fête commune du Genre-Humain.

Il y a des réflexions bien malignes sur les avantages du nombre de sept, dans l'Histoire du Concile de Trente de Fra-Paolo. De pareilles réflexions ne m'échappent point: l'Auteur hardi de cette Histoire se les permet sans aucune retenue (*).

Les nombres huit & neuf s'attiroient autrefois une grande considération. Le premier, parcequ'on étoit convaincu qu'il désignoit la Loi naturelle, cette Loi primitive & sacrée qui suppose tous les hommes égaux. Le second, parcequ'on étoit aussi convaincu qu'il faisoit sentir l'inconstance & la fragilité des for-

(*) Et qui per stabilire il proprio, & come i Scolastici dicono, la sufficienza di questo numero settario, cioè, che ne più, ne meno sono i Sacramenti, fu usata longhezza noiosa nel racconto delle ragioni dedotte da' sette cose naturali, per quali s'acquista & conserva la vita; dalle sette virtù, da' sette vizii capitali; da' sette difetti venuti per il peccato originale; da' sei giorni della creazione del mondo, & ferrimo della requie; dalle sette piaghe d'Egitto, & anco da' sette Pianete, &c. Hist. del Concilio Trident. lib. sec.

fortunes humaines , presque aussi-tôt renversées qu'établies. Et c'est pour cela que lesPythagoriciens conseilloyent d'éviter tous les nombres où domine le neuf , & principalement 81. qui est le produit de neuf multiplié par lui-même. Si ce nombre est malheureux , je croi avant toutes choses , qu'un tel malheur regarde ceux qui ont jusques-là prolongé leur âge , & qui tristes du tems qu'ils ont perdu , sentent bien qu'il leur en reste encore très-peu à perdre. L'affreuse mort , qui sembloit les avoir oubliés , les attend au passage , & ils ne peuvent plus se flatter qu'elle les épargnera. *Tunc vita morti propior est quotidie.*

Phæd. Fabul. l. 4.

Le nombre dix enfin contient éminemment les prérogatives séparées des nombres qui le précédent , & par-là il se trouve propre à représenter toutes les merveilles qui distinguent l'Univers , toutes les perfections des Etres qui y sont répandus. Aussi , pour marquer qu'une chose surpassoit de beaucoup une autre , les Anciens disoient par une espece de métaphore , qu'elle étoit dix fois plus grande , dix fois plus admirable. Pour marquer simplement une belle chose , ils disoient qu'elle avoit dix degrez de beauté. De-plus , ce nombre passoit , d'un consentement unanime,

Alex. ab Alex. Genial. Diern. l. 6.

32 HISTOIRE CRITIQUE

me , pour un signe de paix , d'amitié , de bienveillance : & la raison qu'en donnoient les Pythagoriciens , c'est que quand deux personnes vouloient se lier étroitement , elles se prenoient les mains l'une à l'autre & se les serroient , en témoignage d'une union réciproque. Or deux mains jointes ensemble forment par le moyen des doigts , le nombre dix : & elles étoient regardées dans l'Antiquité , comme le symbole de la concorde & du bonheur public , qui en est toujours la suite infailible. Ce fut Numa Pompilius qui introduisit cet usage à Rome , & bien-tôt il passa des Romains aux autres Nations. Les anciens Arabes , en se touchant dans les mains les uns des autres , se tiroient un peu de sang , pour montrer qu'ils s'alloient de la maniere la plus intime , & qu'ils ne vouloient plus avoir que les mêmes sentimens , & , pour ainsi parler , que la même vie. *Supersunt mihi que scribam , sed parco sciens.*

CHAPITRE. XIV.

- I. Des Disciples de Pythagore. II. Des réglemens qu'il leur faisoit observer.
- III. Que sa femme & ses enfans s'appliquerent

DE LA PHILOSOPHIE. 83

s'appliquerent à l'étude de la Philosophie. IV. Trois opinions particulieres aux Pythagoriciens. V. D'Empédocle. VI. d'Archytas. VII. D'Alcméon. VIII. De Philolaüs. IX. De Timée de Locres. X. D'Ocellus de Lucanie.

I.

PYTHAGORE, ainsi que j'en ai remarqué, après avoir terminé ses courses pénibles & sçavantes, se retira dans la grande Grece, où il fixa son séjour. On observe qu'il désapprouvoit tous les sacrifices pompeux, & ensanglantant par le meurtre des animaux : ce qui étoit une suite de sa Philosophie. Il répétoit souvent ce que Démosthene a depuis exprimé en si beaux termes, dans sa harangue contre Aristogiton : " Que les
 " Dieux ne demandent d'autre Temple
 " que notre cœur, ni d'autres sacrifices
 " que la modestie, l'équité, l'amour
 " des hommes, l'observance des loix.
 " Qu'ont-ils besoin du surplus ?

Des Disci-
 ples de Py-
 thagore.

Fabric.

Biblioth.

Græcæ l. 2.

Porph. de

Abst. l. 2.

Macr. Sa-

turn. l. 3.

Après la mort de Pythagore, on enseigna publiquement sa doctrine dans toutes les Villes de la Grande Grece, & il sortoit de ces Ecoles, non-seulement des Philosophes d'une vie retirée & studieuse ; mais encore des Législateurs & des Guerriers, des Citoyens qui se dé-

vouoient

84 HISTOIRE CRITIQUE

Cic. Tuf-
cul. l. 4.

vouoient au travail pour l'utilité com-
mune, *ita ut qui sapiens haberetur , is
continuo Pythagoræus putaretur*. Heureu-
ses les Ecoles , qui songent moins à
former des sçavans, des spéculatifs, d'or-
dinaire inutiles à la Société, qu'à former
des gens pleins de vertu , & capables
par sentiment de remplir tous les devoirs
qu'impose l'Ordre public !

I L

Des régle-
mens qu'il
leur faisoit
observer.
Aul. Gell.
l. 1.

Apol. in
Floridis.

Il est vrai que Pythagore veilloit
avec un soin extrême, au choix de ses
Disciples. Il n'en recevoit aucun, à
moins qu'il n'eût une physionomie
agréable & privilégiée, des dehors qui
répondissent en quelque maniere de la
beauté de l'ame. Il avouoit d'un air
malin, que ni toute sorte de bois, ni
toute sorte de marbre, n'étoit pas pro-
pre à faire un Apollon ou un Mercure.
A son exemple on fut toujours infi-
niment sévère dans les Ecoles Pythago-
riciennes. Les Eleves y passaient par
de rigoureuses épreuves, qui se nom-
moient les différentes *purgations* de
l'ame, & qui, ce me semble, tenoient
quelque chose de l'esprit visionnaire de
nos derniers Mystiques. La plus rude
de ces épreuves étoit un silence austere,
& qui duroit plusieurs années de suite.

Or

Or Pythagore l'avoit prescrit pour deux raisons : Premièrement , afin qu'on s'essayât à se recueillir en soi-même , à se rendre compte de toutes ces pensées : Secondement , afin qu'on secouât le joug impérieux des passions , & que se détachant des objets sensibles , de ce qui réveille les joyes enyvantes des sens , on pût arriver jusqu'à la Divinité. Aulu-Gelle rapporte que tous les Disciples de Pythagore étoient obligez indistinctement de se soumettre à la dure loi du silence ; mais que selon leur sagesse & la maturité de leur esprit , les uns pouvoient le rompre plutôt , & les autres plus tard. On accordoit des dispenses & des adoucissmens.

L'Auteur Italien qui a composé la *Greg. Lett. Vie de Sixte-Quint* , appuyant sur les cruelles & fréquentes exécutions que ce Pontife altier faisoit faire à Rome , compare cette Ville intimidée à une Académie de Pythagoriciens , où l'on n'osoit parler que par gestes , & où les gestes mêmes étoient suspects. C'est ainsi que sous les Tyrans , ou même sous les Princes qui affectent une autorité arbitraire & despotique , on manque de la double liberté , & de pouvoir révéler ce qu'on pense , & presque de pouvoir penser ce qu'on veut. Tems funeste , & qui retenant la vérité captive ,

ne

ne semble destiné qu'à accréditer le mensonge !

Outre les diverses Ecoles que fréquentoit la jeunesse avide de s'instruire, les Pythagoriciens avoient encore des maisons de retraite, où ceux qui étoient parvenus à un certain âge, pouvoient se retirer & jouir en commun des agrémens d'une société unie par des besoins réciproques, & entretenue par une estime plus forte que les besoins. Ces maisons de retraite offroient un plan de vie simple, & tracé par la Nature elle-même. On n'y voyoit rien de commandé avec hauteur, ni d'exécuté avec contrainte; rien d'impérieux dans l'autorité, ni de bas dans l'obéissance. C'étoient des amis qui vivoient ensemble & qui se prévenoient les uns les autres, en adoucissant les devoirs & en facilitant les moyens de les remplir; de sorte qu'on pouvoit leur appliquer ce beau mot de Salomon: *Secura mens quasi iuge convivium*. Quoique cette vie fût très-aimable, que tout le nécessaire s'y trouvât porté même jusqu'au commode, celui qui s'en lassoit ou par caprice ou par affoiblissement de goût, pouvoit se retirer & se ressaisir de ce qui lui appartenoit. Mais en même tems on lui faisoit des obseques solennelles, & on le pleuroit, comme, s'il étoit véritablement mort.

mort. » J'ai appris, écrivoit Lyfis à Hap-
 » parque, que vous vouliez renoncer à la
 » doctrine qui vous a été enseignée par
 » nos Pythagoriciens d'Italie, & que
 » moins sage, vous lui préféreriez la bon-
 » ne chère qu'on fait à la Cour de Si-
 » cile. Si la nouvelle est fausse, je vous
 » en félicite : si elle est vraie, je vous
 » regarde dès ce moment comme un
 » homme qui n'a plus de part à la
 » vie.

I I I.

Je ne dois pas oublier que Pythagore eut des Disciples jusques dans l'intérieur de sa maison, & qu'il ne paya point par des chagrins domestiques les succez éclatans du dehors. Sa femme & sa fille apprirent de lui les élémens de la Philosophie, non par une vaine affectation, comme il arrive quelquefois ; mais par goût & par amour de la vérité. Aussi ni l'une ni l'autre ne se démentit point après sa mort, & elles vécurent avec toute la décence qui convenoit à la mémoire d'un si grand homme. On raconte même qu'il légua en mourant tous ses Manuscrits à sa fille, à condition qu'elle n'en feroit part qu'aux amis, qu'aux initiés, & que jamais elle ne les vendroit, quelque somme d'argent

Que sa femme & ses enfans s'appliquèrent à l'étude de la Philosophie.

gent qu'on lui offrit : ce qu'elle exécuta fidèlement. Rare effet de générosité, & d'autant plus rare qu'on ne voit aujourd'hui que des héritiers affamez, qui malgré toute l'opulence qui les environne, n'ont pas même ce qu'il leur faut de mérite, pour sçavoir conserver les utiles collections de Tableaux, de Livres, d'Estampes, qu'on leur laisse !

I V.

Trois opinions particulières aux Pythagoriciens.

Le nombre des Pythagoriciens s'étant fort accru après la mort de leur Instituteur, on juge bien qu'ils se partagèrent en plusieurs branches, & qu'ils ne purent se défendre de l'appas du système particulier. Mais au milieu de ces disparates & de ces contradictions, ils s'accorderent tous à retenir trois points principaux de la doctrine de leur Maître : & c'étoit une espece de signal de ralliement, auquel on ne pouvoit se tromper. Ils croyoient 1°. Que la Matière a toujours existé, & que jamais elle ne s'anéantira. 2°. Que le Soleil est fixe & immobile au centre de l'Univers, & qu'autour de lui se meut la terre, comme autour de la terre se meut la Lune. 3°. Que toutes les Planètes ressemblent à notre globe, & sont peu-

peuplées d'habitans, les mêmes apparences donnent lieu de supposer la même destination.

Ces trois points où se réunissoient les Pythagoriciens, ont assez de rapport à ce que pensent aujourd'hui les Astronomes les plus éclairés ; sçavoir, que le Soleil occupe le centre commun, ou plutôt le foyer de tout notre système, qui est composé de six Planètes principales & de dix secondaires ; d'ailleurs à ce qu'on en a pu jusqu'ici découvrir. La Terre par conséquent, ainsi que les Planètes principales, fait sa révolution autour du Soleil, ce grand & admirable globe de feu, la source de toute la lumière & de toute la chaleur du système. J'ajouterai ici, qu'en soutenant que le Soleil est immobile au centre de l'Univers, les Pythagoriciens convenoient que toutes les apparences seroient à-peu-près les mêmes, soit que la terre fût en repos, soit qu'elle tournât autour du Soleil.

On croiroit peut-être que le choix de ces deux systèmes n'auroit rien que de libre, d'indifférent, & qu'il seroit permis d'adopter à son gré celui des deux qui agréeroit davantage. Mais on a toujours accusé de sentiment hardi & peu religieux, les Philosophes qui osoient regarder la terre comme une Planète,

90 HISTOIRE CRITIQUE

Planète, & qui la faisoient mouvoir autour du Soleil. Tant il est difficile de s'écarter des routes battues, & de combattre ce que le témoignage des sens, quoique toujours trompeur, persuade aux autres hommes, sans se faire beaucoup d'ennemis, & des ennemis d'autant plus dangereux qu'ils nuisent avec plus de malignité.

Un Pere Grec, c'est l'illustre Théodoret, rapporte que quelques Pythagoriciens assuroient hautement que chaque Etoile fixe est le centre d'un système semblable à celui du Soleil; & qu'autour de cette infinité d'Etoiles dont le Ciel est si libéralement parsemé & embelli, il y a des Planètes qui ont autant de droit à être habitées, que celles de notre monde. De tant de vastes systèmes, où l'esprit se perd & s'anéantit, pour ainsi dire, nous ne connoissons que la plus petite partie. Mais nous en connoissons assez, pour nous écrier sans cesse, avec une admiration mêlée de respect : Seigneur, que vos ouvrages sont en grand nombre ! vous les avez tous marquez au sceau de votre sagesse.

Psal. 104.

V.

D'Empédocle.

Après ces remarques générales, il me reste encore à parler de quelques-uns des

des plus célèbres Pythagoriciens ; afin de montrer autant qu'il se peut , quel est l'esprit de leur Ecole. On trouvera les noms des autres & quelque détail de leurs Ouvrages, dans la compilation que J. G. Vossius a faite des différentes branches de l'ancienne Philosophie.

Empédocle naquit à Gergenti ou Giorgenti dans la Sicile. Il sçut manier les idées sublimes dont il étoit redevable à Pythagore , avec le langage harmonieux de la Poësie : ce qui le combla de mille éloges, & à peine , dit Lu- Liv. 1.
crece, pouvoit-on en lisant ses Ouvrages, lui refuser le titre d'homme divinement inspiré. Mais ces talens naturels étoient flétris & un peu tachez par des dehors superbes , par une envie continuelle de se distinguer. Jamais il ne paroissoit en Diog.
 public qu'avec une robe de pourpre Laërt. in
 & un bonnet d'étoffe d'or : il étoit bien Emped.
 aise que le Peuple , frappé de cet équipage brillant , accourût à son passage , & lui donnât des marques de respect. Je trouve autant de foiblesse que de défiance de soi-même , dans cette affectation poussée à l'excès , de se bien mettre & de se parer. *C'est une vraye folie ,* avoue le plus sincere de nos Historiens, *c'est une marque d'ignorance & de légèreté.* Mézerai fait cette remarque à l'occasion des Gentilshommes François,

çois, qui ayant toujours été fort retenus & fort modestes en habits, s'aviserent sous le malheureux Roi Jean de s'orner de pierreries comme des femmes, & de porter sur leurs bonnets des aigrettes de plumes de diverses couleurs; & ce qui est le comble de l'aveuglement, de s'en estimer pour cela davantage.

V. Cicer.
in Lælio.

Metam.
l. 1.

On croit que c'est d'Empédocle que vient le dogme si répandu des quatre Elémens. Il les croyoit composez d'une matiere très-subtile, très-agitée, & propre à se lier ensemble par des nœuds imperceptibles. » C'est la sympathie ou l'amitié, disoit-il, qui fait leur union; » c'est l'antipathie ou la haine qui cause leur dérangement. Rien donc ne pouvoit arriver dans la Nature, que par un accord mutuel, & une espece d'intelligence entre les Elémens: c'est ce qu'Ovide appelloit avec esprit, *concors discordia*. Le même Empédocle soutenoit encore, que les contraires naissent réciproquement de leurs contraires; que les vivans se font des morts, & les morts des vivans: doctrine qu'il éclaircissoit moins par des preuves empruntées du fond de la matiere, que par certaines comparaisons recherchées & éblouissantes.

VI.

Archytas fut un modèle de conduite D'Archy-
 & de probité. On le tira souvent de tas.
 l'obscurité de son cabinet , pour lui
 confier les Emplois les plus délicats , les
 plus épineux , & il les exerça toujours
 d'une maniere à se faire aimer de ses
 inférieurs. Ce sont peut-être ceux qui
 jugent le mieux du mérite des person-
 nes en place , parcequ'ils sont dans le
 vrai point de vue pour en juger. Mal-
 gré ses différentes occupatiours , Archy-
 tas laissa des Ouvrages qui ne pouvoient
 manquer d'être remplis de choses cu-
 rieuses & finement observées dans le
 grand monde. Ces Ouvrages tombe-
 rent entre les mains de Platon , qui
 avoue avec générosité dans une de ses
 Lettres , qu'il en tira beaucoup de pro-
 fit. De pareils aveux , trop rares pour
 l'honneur des Lettres , sont infiniment
 estimables dans la bouche des Grands-
 Hommes. A l'étude tranquille de la
 Philosophie , interrompue quelquefois
 par le maniment tumultueux des affai-
 res , Archytas joignit une connoissance
 subtile des Mécaniques , qu'il enrichit
 de deux nouvelles inventions , de la
 Vis & de la Poulie. Il avoit fait aupara-
 vant un pigeon , qui par le moyen
 d'un

d'un ressort caché, voloit un assez long espace de tems , & s'abattoit ensuite sans aucun effort. Ces sortes d'automates offrent toujours quelque chose d'admirable, aux yeux même des Connoisseurs en machines : ils paroissent imiter, d'aussi près qu'il est permis à l'homme de l'imiter, l'art secret du grand Ouvrier.

VII.

D'Alcméon.

Alcméon de Crotone exerça la Médecine dans plusieurs villes de la grande Grece, & l'y exerça toujours en vrai Pythagoricien; c'est-à-dire, d'une manière officieuse & desintéressée. Comme il ne demandoit rien pour son honoraire, & qu'un motif plus noble le faisoit agir, il prescrivoit peu de remèdes, & ceux même qui étoient assez riches pour pouvoir rester long-tems malades, il les guérissoit promptement. Un pareil Médecin devoit se faire un grand nom, quoique peut-être il rencontrât des malades qui fussent fâchez d'être traités & si simplement & si vite. Au reste, la partie de la Physique qu'Alcméon avoit entrepris d'éclaircir, étoit celle qui regarde les odeurs & les saveurs : & il s'imaginait que pour être plus à portée d'en juger, l'ame résidoit émi-

éminemment dans le cerveau. C'est à elle seule qu'appartient tout le détail des sensations.

Un Pythagoricien moderne nommé V. ejus Henri Moor, qui a voulu réveiller l'opinion presque évanouie de la préexistence des âmes, ajoutoit en s'expliquant, *qu'elles étoient animées dans les corps par les odeurs que ces mêmes corps exhalent. Quand un embryon est formé, disoit-il, l'âme qui lui est destinée, en est aussi-tôt avertie par une espèce de fumée odorante.* Cet Henri Moor qui avoit beaucoup déclamé contre la Philosophie corpusculaire, & en particulier contre les sentimens de Mr. Descartes, pensoit que la plupart des phénomènes de la Nature ne pouvoient être expliquées mécaniquement.

VIII.

Philolaüs étoit compatriote & ami De Philod'Alcméon. Quelques-uns lui attribuent les Vers dorez de Pythagore ; les autres les renvoyent à Lysis, Personnage distingué, & qui sans jamais se déconcerter, témoigna le même courage d'esprit dans l'infortune & dans la prospérité. Quoiqu'il en soit, ces Vers méritent d'être lus, aussi-bien que le Commentaire dont les a enrichi Hiéroclès. La Sectis c. 6.
Morale

Morale en est saine, mais un peu trop vague ; les idées nobles , mais pas assez ferrées.

Plat. de
Plac. Phil.
l. 2.

Je reviens à Philolaüs. Il fit son principal emploi d'étudier le Ciel , & de percer, comme un autre Tiresie , dans les secrets des Dieux : il s'attacha surtout à prouver le mouvement de la Terre autour du Soleil , à ceux qui ne se fioient qu'à leurs sens , pour la croire stable & immobile. Mais ce qu'il ajoutoit ensuite comme une observation neuve, devoit paroître bien surprenant ; sçavoir , que le Soleil n'a de lui-même aucune lumière ni aucune chaleur ; mais que semblable à un globe de verre extrêmement lisse & poli , il réfléchit de toutes parts la chaleur & la lumière qu'il reçoit de chaque Planète , ou plutôt du feu central dont chaque Planète est pénétrée , & qu'elle laisse échapper par une infinité de crevasses & de pores insensibles. Au reste , le nom de Philolaüs se retrouve à la tête de deux Ouvrages d'Astronomie, publiez dans le siècle dernier par Ismaël Boulliaud , lui-même habile Astrônome , & qui croyoit apparemment que ce nom étoit capable de prévenir le Public en sa faveur.

I X.

Timée de Locres écrivit beaucoup sur De Timée
l'ame du monde, telle que Pythagore la de Locres.
concevoit; & il y a apparence que c'est
d'après lui que Platon & Plutarque ont
traité la même matiere, l'un dans le
Dialogue qui a pour titre, le Timée; &
l'autre, dans ses Oeuvres diverses. Mais
pour réfuter d'un seul trait ces trois Au-
teurs, je demanderai ici: Qu'est-ce qu'une
ame composée de nombres & de
proportions, d'accord & d'harmonie,
qui cependant n'est ni une harmonie ni
un nombre? Qu'est-ce encore qu'une
ame toute mathématique, divisée en
raison proportionnelle, & qui mêlée de
matiere & d'esprit, tient un certain
milieu entre l'intelligible & le sensible?
Qu'est-ce enfin qu'une ame qui ayant
par elle-même le sentiment & le mouve-
ment, a eu besoin qu'on lui communi-
quât l'intelligence, & qu'on la tournât
à l'amour de l'ordre? Je doute que ja-
mais on se soit servi d'un langage plus
obscur, & plus énigmatique.

X.

Ocellus ou Ucellus de Lucanie est D'Ocellus
le dernier des Pythagoriciens, dont je de Luca-
Tome II. É ferai nie.

ferai mention. Le petit Discours qui porte son nom , & qui développe ce qu'il entendoit par la Physique de l'Infini, ou par la Nature du tout , est sur le vrai ton de l'ancienne Philosophie. Charles-Emmanuel Vizzani , noble Génois , & Thomas Gale, s'en sont bien aperçus , eux, qui ont scavamment traduit & commenté ce Discours excellent, & pour tout dire , original en son genre.

On croiroit d'abord qu'en admettant l'éternité du monde, Ocellus auroit renoncé à la doctrine de son Maître , & se seroit fait Chef d'un nouveau parti Mais pour le concilier avec les autres Pythagoriciens, qui reconnoissoient sincèrement que le monde avoit commencé, il est à propos de reprendre les choses d'un peu plus haut. Dans l'Ecole Italique, on avouoit trois choses. 1. Que la matiere est éternelle , incréée , non périssable, mais sujette à une infinité de variations & de changemens. 2. Que l'idée de Dieu aussi éternelle, mais constante & invariable , renferme le modèle, le plan , l'archétype du monde, avec toutes les productions qui y sont contenues. 3. Que le monde visible, ou la matiere mise dans le meilleur ordre où elle pouvoit se trouver, n'est autre chose que l'idée de Dieu développée, & comme parlent les Scholastiques ,
réduit

réduite en acte. D'où il suit que malgré les vicissitudes continuelles de la matiere, il y a toujours quelque chose de fixe & d'immuable, qui est l'idée de Dieu, ou le monde intelligible. Or parmi les Pythagoriciens, on s'étoit à force de réflexions divisé en deux classes.

Les uns pensoient que Dieu, l'idée de Dieu, & le monde sont contemporains, coéternels; que l'Ouvrage a suivi immédiatement le dessein de l'Ouvrier, & que l'existence lui est nécessaire; qu'enfin, par rapport à l'intelligence divine, vouloir & agir, se former un plan & l'exécuter, deviennent précisément la même chose. Les autres soutenoient que Dieu n'a formé le monde que dans le tems marqué par sa sagesse; mais ils ajoutoient aussi-tôt, que le monde intelligible a toujours existé dans son entendement suprême; c'est-à-dire, le plan & le modèle de tout le sensible. Car, suivant Platon, le sensible est en quelque maniere l'expression de l'idée de Dieu. Et comme cette doctrine approche assez de celle de l'Ecriture, les Saints Peres se sont plus à en faire un mérite à Platon, & ils ont assuré que plus heureux que les autres Philosophes, Clem. Alex. il avoit entendu τὸν λόγον τῷ θεῷ. Strom. l. I.

Les premiers s'imaginoient relever da-

vantage la fécondité & la toute-puissance de l'Etre infini, & les seconds la souveraine liberté qui est en lui de créer dans un tems plutôt que dans un autre. Les premiers, pour montrer que le pouvoir qu'a Dieu de produire hors de soi, & la production actuelle, sont nécessairement liées ensemble, se servoient des deux comparaisons, du Soleil & de la lumière qui en émane, de l'ombre & du corps opaque qui la cause par son interposition. Les seconds, pour prouver que Dieu n'est pas plus parfait en opérant hors de lui qu'en n'opérant point, parcequ'il a en tout tems la faculté admirable & décisive d'opérer, employoient la comparaison d'une terre qu'on peut regarder comme très-fertile, quoiqu'elle soit actuellement en friche, à cause qu'elle a une nature propre à fournir les plus abondantes moissons.

Tout cela posé, Ocellus ne craignoit point de dire, & que le monde est éternel, & qu'il a eu un commencement : ce qu'il accordoit sans aucune difficulté, en établissant la proposition suivante : Que le monde intelligible est plus ancien que le monde sensible, non d'une priorité de tems, mais d'une priorité de pensée. A l'égard de ce monde sensible, il le regardoit comme le résultat de tous les rapports, des combinaisons particulieres
de

de ce qui existe, qui vit & se meut : & en ce sens il le nommoit l'Infini ou le Tout, parcequ'il n'y a rien d'effectif hors de lui, & qu'au dedans rien ne peut être cause de sa perte ni de sa destruction. En effet, ses parties sont tellement subordonnées les unes aux autres, qu'elles se fortifient & se soutiennent mutuellement : tout l'édifice mérite d'autant plus notre admiration, qu'il est bâti sur des fondemens inébranlables, & qui jamais ne se démentiront.

Quelque bien arrangé cependant que soit l'Univers, quelque ordre qui y régne, il y en a une portion qui ne paroît point assortie au reste, & où se voyent les plus grands écarts, le plus grand trouble : & cette portion est tout l'espace compris au-dessous de la Lune, principalement la terre. Les quatre Elémens s'y livrent des combats continuels, & à la fin tout seroit bouleversé, si ces quatre élémens ne se tenoient les uns aux autres par les quatre premières qualitez, qui sont le chaud, le sec, le froid & l'humide. Chaque élément est doué de deux de ces qualitez, qui le rendent plus ou moins flexible, plus ou moins capable de liaison. Ainsi deux élémens se peuvent marier ensemble par ce qu'ils ont de commun,

d'uniforme : & tant que ce qu'ils ont de contraire reste dans un parfait équilibre, ces deux élémens subsistent en alliance. Mais si l'équilibre vient à manquer, alors le plus puissant dévore le plus foible, alors ne manquent point d'arriver des changemens & des varietez considérables dans la Nature.

De cette doctrine suit celle que j'ai attribuée à Empédocle ; sçavoir, que les contraires naissent de leurs contraires, que les vivans se font des morts, & les morts des vivans. On aura la clé de cette énigme, pour peu qu'on veuille prêter d'attention à ce que j'ai dit par avance. Quand deux élémens viennent à se rencontrer, & qu'ils s'associent mutuellement, si l'un détruit l'autre par sa qualité opposée & contradictoire, qu'arrivera-t-il ? Ces deux élémens se réuniront ensemble, & n'en formeront plus qu'un. Ainsi le feu & l'air se rapprochent, s'allient volontiers par le chaud, qualité qui leur est commune. Tant que le sec du feu ne l'emporte pas sur l'humide de l'air, ils seront réellement distinguez : mais si l'un attaque, & anéantit l'autre, alors ces deux élémens se confondront en un seul. La mort du feu, par exemple, causera la vie de l'air ; & réciproquement la mort de l'air causera la vie du feu. Ces métamorphoses

&c

& ces transformations n'empêchent pourtant point que l'Univers ne soit incorruptible ; car ce qu'il perd d'un côté, il le regagne sans aucune diminution de l'autre. Les élémens subsistent toujours en même quantité ; mais inégalement distribuez : ce qui suffit pour le mérite du tout-ensemble.

Il n'y a donc, suivant Ocellus, & du trouble & de l'agitation que dans l'espace compris au-dessous de la Lune. C'est le champ de bataille où les quatre élémens se font une guerre cruelle, & qui recommence sans cesse, où ils meurent & revivent en détail. Tout le reste de l'Univers se trouve dans une parfaite tranquillité & dans un repos admirable, rien n'y sort de la règle, & de la symétrie la plus exacte, les proportions y sont observées, & elles tendent toutes à un même but, qui est l'ordre, la seule chose digne de l'Être infiniment parfait. De-là concluoit Ocellus, qu'il falloit que tout l'espace qui est au-dessus de la Lune, fût composé d'une matiere différente de celle dont est composé l'espace qui est au-dessous : & c'est cette matiere *surlunaire* qu'il nommoit le cinquième élément ou la cinquième essence, & que les Philosophes du Lycée & de l'Académie ont nommée depuis l'*Æther*.

On sçait que dans toute la Physique &

toute la Médecine des Anciens, dans les leçons d'Aristote & celles d'Hippocrate, dominoit le systême des quatre élémens & des quatre premières qualitez. Mais d'où ce systême de pure imagination avoit-il pris son origine? C'est ce qu'il me paroît assez important & assez utile de pénétrer. Car les hommes quand même ils se trompent, ont toujours quelque raison apparente, quelque préjugé déterminant, qui les porte à l'erreur. Je dirai donc que parmi les anciens Philosophes, ceux qui se refusoient au dogme des deux Principes, croyoient fermement que Dieu ne se mêle point de tout ce qui est au-dessous de la Lune; persuadez qu'à un Etre aussi sage & aussi bienfaisant que la raison le représente, on ne peut imputer tout le désordre qui y régne, soit par rapport au mal physique, soit par rapport au mal moral. Ils aimoient mieux lui ôter le gouvernement des choses *sublunaires*, que de lui attribuer cette longue file de malheurs & de disgraces, de changemens & de vicissitudes, qui rendent la terre si difforme, si désagréable. De pareilles idées ne pouvoient manquer de les conduire à la supposition des quatre élémens, ennemis irréconciliables pour tout l'espace qui est au-dessous de la Lune; & d'un cinquième, pour tout celui
qu'à

qui est au-dessus. Par le moyen de cette supposition, ils se flattoient de sauver la bonté de Dieu, en niant sa puissance : à-peu-près comme cette foule de Sectaires qui reconnoît les deux Socins pour ses Chefs, ose avancer qu'afin de sauver la liberté de l'homme, il faut nier la présience de Dieu.

J'avouërai ingénument que le Phénomene le plus difficile & le plus embarrassant de la vie humaine, est d'expliquer pourquoi les gens-de-bien sont toujours malheureux ; pourquoi les méchans triomphent & s'élèvent à presque toute sorte d'avantages, & même à la réputation de vertu ; pourquoi cette vertu est un obstacle insurmontable à tous les avancements, & nuit dans le chemin de la fortune ; pourquoi enfin le vice fraye le chemin aux honneurs, & donne même cet air de confiance qu'on prend souvent pour de la probité. Un ancien Philosophe, nommé Diagoras, se plaisoit à faire des Vers. On lui déroba un Poëme considérable qu'il avoit composé, & sur lequel il fondeoit l'espérance flatteuse de son établissement. Il appella le voleur devant les Juges, lequel en fut quitte pour un serment, & jouït à loisir de la réputation qui étoit due au véritable Auteur. Sur cela Diagoras s'écria, qu'il n'y avoit donc point de Providence.

puisqu'il non-seulement le parjure n'a-
voit pas été puni ; mais qu'il avoit tiré
de la gloire de son faux serment. Hélas !
continuoit-il , que sert d'invoquer les
Dieux & de les appeller à son aide ,
puisque ces mêmes Dieux ne daignent
prendre aucun soin des choses humaines,
& qu'ils les regardent comme indignes
de leur vigilance ?





HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE.



LIVRE QUATRIEME.

DE SOCRATE ET DE SES DISCIPLES,
SURTOUT DE CEUX QUI
ONT ÉTABLI DE NOUVELLES
SECTES DE PHILOSOPHIE.

CHAPITRE XV.

I. *Abrégé de la Vie de Socrate.* II. *Di-
vers reproches qu'on lui a faits.* III.
E 6 Ce

Ce que c'étoit que son Génie. IV. Plaisante pensée de Plutarque sur ce sujet. V. De la Secte des Sophistes. VI. De la préférence que donnoit Socrate à la Morale. VII. Accusations intentées contre lui. VIII. De sa mort. IX. Du grand nombre de ses Disciples.



ON a vu combien le Domaine de la Philosophie , si informe & si embarrassé dans les commencemens , s'étoit accru par les soins de Thalès & de Pythagore. Ces deux Grands - Hommes qui laissèrent après eux une nombreuse & sçavante postérité , acquirent de proche en proche plusieurs connoissances ; & ce qui est préférable à ces connoissances , ils sçurent l'art de les lier par des rapports imperceptibles. Peu de principes adroitement ménagés , les conduisirent par degrés à une infinité de conséquences , & elles se prêtoient mutuellement la main , elles se fortifioient l'une l'autre. On aime à considérer beaucoup d'objets d'un même point de vuë. Ce goût de Système , cette attention à faire que chaque chose soit mise en sa place par rapport au tout , brillera plus sensiblement dans l'Ecole de Socrate. On ne sçauroit croire combien elle a fourni de Philosophes & d'hommes

mes éclairez. Ici commence le plus beau siècle de la Grece, couronné des mains & de Minerve & de Bellone.

I.

Socrate naquit dans un Village qui étoit aux portes d'Athènes, & dans une condition peu relevée : obstacles qui sembloient pour jamais lui devoir fermer le chemin de l'étude & des sciences. Mais son heureuse destinée, & je ne sçai quelle force intérieure qui le destinoit à de grandes choses, l'introduisirent dès son enfance à Athènes. Bien-tôt il s'y fit connoître, & ce qui arrive aux personnes d'un vrai mérite, il gagna extrêmement à être connu. La crainte de consumer vainement ses premières années, ou peut-être sa paresse naturelle & l'amour du repos, lui ôtèrent le goût de voyager. Il ne quitta point le lieu de sa naissance. Habile à fouiller dans les replis les plus secrets de son cœur, plus habile à profiter de ses réflexions, il ne dut qu'à lui seul tous ses talens. Il n'avoit point retenu les pensées des autres : il créoit, pour ainsi dire, toutes celles qui lui étoient nécessaires. Les voyages deviennent le plus souvent inutiles aux jeunes-gens qui s'y livrent, & cela pour deux raisons : l'une,

Abrégé de
la Vie de
Socrate.
Diog.
Laërt. in
Socr.

Plat. in
Theat.

nc,

ne, qu'ils n'ont pu encore acquérir les connoissances dont ils avoient absolument besoin pour voyager avec goût, avec fruit; l'autre, qu'ils ignorent encore plus ce qu'il leur conviendrait d'observer & de recueillir en voyageant. Un célèbre Prélat Anglois a fait sur cela des remarques très-sensées, & il les a comprises sous le titre suivant : *Quò vadis?* Où prétendez-vous aller? Quel dessein vous éloigne de votre Patrie? Vous croyez voyager, vous ne faites que vous égarer.

Plut. de
Genio So-
crat.

On rapporte que le pere de Socrate, incertain encore du parti qu'il feroit prendre à son fils, alla consulter l'Oracle. C'étoit un usage autorisé. L'Oracle lui répondit d'une maniere plus judicieuse qu'il ne répondoit ordinairement : *Ne contraignez point votre fils : ne forcez point son inclination. Laissez-lui & le tems de se consulter, & ensuite la liberté de se déterminer, de suivre son génie plutôt que de se régler sur les opinions vulgaires. Socrate est conduit par un Maître plus sçavant & plus éclairé que tous ceux que vous pourriez lui donner.* Le pere négligea d'abord ce conseil, & il fit travailler son fils dans son atelier à des ouvrages de Sculpture. Le jeune-homme s'y ennuyoit, se sentant propre à quelque chose de plus noble,
&

& il se tourna aussi-tôt qu'il le put, vers les choses de l'esprit. Nos plus dangereux, nos plus forts ennemis d'ordinaire, ce sont nos parens. Ils veulent qu'on ne songe qu'à l'utile, qu'à ce qui peut conduire dans les routes de la fortune. A l'égard de la culture de l'ame, ils la négligent sans honte, sans retour, ou ils n'y font qu'une attention brusque & passagere. Socrate fut plus heureux : il ne se gêna point, & peu curieux d'amasser des richesses, il se permit uniquement de vivre suivant son goût. Pour réussir, il faut se trouver juste dans la place que la Nature nous a assignée.

Libre d'Emplois, & par conséquent de servitude, n'ayant à faire sa cour à personne, & ne voulant point que personne lui fit la sienne : Socrate vécut à Athènes comme on vivroit dans une retraite qu'on se seroit choisie par goût. Il ne se livroit ni aux voluptez ni aux hommes ; trop attentif sur sa conduite, ou pour être trompé par les hommes, ou pour être amolli par les voluptez. On ne vit dans l'indépendance, qu'autant qu'on se plaît à cette exactitude & cette continuité de sentimens. Archelaüs fit un jour prier Socrate de le venir voir.

Sen. de
Benef. l. 5.

Je ne veux point faire connoissance, reprit-il, avec un homme qui peut m'obliger, & auquel je ne puis rendre la pareille.

Ælian.
Var. Hist.
l. 5.

reille. Cette réponse est ironique, & l'on sçait que c'étoit la figure favorite de Socrate. Il vouloit dire que les Princes font payer trop chèrement les faveurs qu'ils accordent, & qu'ils ont bien vite oublié les services qu'on leur rend, ou parcequ'ils croient que ces services leur sont dûs, ou parcequ'il en coûteroit trop à leur paresse d'en témoigner de la reconnoissance. Une autre fois quelqu'un demanda si le Roi de Perse, qu'on nommoit le grand Roi, étoit heureux. *S'il est juste & tempérant, s'écria Socrate, il est heureux. Hors la vertu il n'y a point de vraie félicité ni de bonheur durable. Tous les autres présens que prodiguent la nature & la fortune, sont trop frivoles, trop rapides, pour mériter notre estime. Que je loue celui qui pense ainsi, & dont la conduite fait voir qu'il ne se borne point à le penser !*

Xenoph.
Mem.Socr.
l. 1.

V. ipſius
Theat.

V. etiam
Cicer. l. 3.
de Orat.

On recueille dans Platon, que Socrate non content de s'instruire lui-même, prenoit encore plaisir à instruire tous les autres, & il avoit pour cela un talent merveilleux, une adresse singuliere. » Je ne me pique point, avouoit-il, de surpasser personne en connoissances, » on ne voit même dans le monde aucun Ouvrage qui porte mon nom. Je parle, je m'entretiens avec tous ceux qui me font l'honneur de me rechercher.

» cher. Ma conversation ; toute sim-
 » ple qu'elle paroît d'abord , leur sert
 » peu-à-peu : non que je me vante de
 » leur rien apprendre ; mais c'est que
 » je les invite par mes interrogations
 » & par mes réponses , par un certain
 » tour de conversation ironique , à s'é-
 » tudier attentivement , & à tirer du
 » fond de leur esprit les trésors de lu-
 » mières qui y sont cachez , & que sans
 » cette espece de secousse sçavante ils
 » ne pourroient jamais tirer. Par - là
 » j'ai mérité la louange qu'on veut bien
 » me donner , de faire accoucher mes
 » Auditeurs. Quelques-uns ont tenu
 » peu de compte de cet Art , que j'ai
 » cultivé avec beaucoup de soin ; &
 » entraînez par de mauvais conseils, ils
 » m'ont quitté sans aucun ménagement.
 » Mais en me perdant , j'en appelle à
 » leur sincérité ils se sont perdus eux-
 » mêmes ». Il falloit que Socrate possè-
 » dât bien l'art de persuader , puisqu'il
 » persuadoit par la seule force de la vé-
 » rité , indépendamment des graces exté-
 » rieures de la politesse du discours , &
 » de l'avantage qui se tire des gestes &
 » des manières. On sçait que l'accessoire
 » n'est point ce que l'éloquence renferme
 » de moins important.

Au-reste , Socrate n'étoit ni affecté,
 ni bizarre , ni chagrin dans le commer-

Aul. Gell.
l. 2.

ce ordinaire de la vie. Il en suivoit, puisque les gens sages y sont condamnés, toutes les règles & toutes les bien-séances. Quoiqu'il fût naturellement sobre, & qu'il aimât les compagnies peu nombreuses, il ne laissoit pas de se trouver à toutes les fêtes & à toutes les parties de plaisir où ses amis l'invitoient. Quelquefois encore il alloit aux cercles d'Aspasie & de Diotime, deux fameuses Courtisanes, & il ne rougissoit point de dire hautement qu'elles avoient beaucoup servi à le démêler & à le polir. On a remarqué que toutes les Courtisanes de la Grece avoient l'esprit fort cultivé, & même imbu des maximes & des préceptes de la Philosophie. Elles étoient de meilleure compagnie que les honnêtes-femmes. Est-ce que la sagesse & les talens, la vertu & les connoissances ne peuvent s'unir ensemble dans le sexe?

Quoiqu'il en soit, Socrate payoit bien dans l'intérieur de sa maison ce qu'il recevoit d'agréments au-dehors. Deux fieux l'y attendoient continuellement, & le chagrinoient tour-à-tour. C'étoient ses deux femmes, Xantippe & Myrto; car il n'avoit pas jugé à propos de s'en tenir à une seule, qui auroit cependant suffi à le désespérer. Quand quelqu'un le plaisantoit sur leur mauvaise

mauvaise humeur, il répondoit en souriant : Je sors de chez moi tout appri-voisé avec les bizarreries & les disparates de ceux que je pourrois rencontrer. Avantage, continuoit-il, dont je sçai bien, & très-souvent me prévaloir !

II.

Sur ce que je viens de dire on doit avoir conçu une idée assez favorable de Socrate. Mais de-peur que cette idée ne se ternisse par des soupçons malignement formez, il me semble à propos d'aller au-devant de tout ce qu'on pourroit objecter à ce Philosophe. Loin de moi l'injuste critique qui s'attache à toutes les grandes réputations de l'Antiquité, & qui par des traits vifs & aiguisez, s'efforce encore plus de leur nuire qu'elle ne leur nuit en effet !

Premierement, on l'a accusé de s'être oublié dans une occasion périlleuse, & d'avoir même, faute de courage, renoncé au maniment des armes. Mais l. 5. quoi de plus mal fondé que cette accusation ! Un Philosophe est-il obligé de s'entêter de cette gloire imaginaire qui naît de l'ambition des Princes, & du fol amour de laisser après soi un grand nom ? Doit-il pour cette gloire risquer son repos, ses avantages particuliers, sa

Divers reproches qu'on lui a fait.

Luc. in . tre oublié dans une occasion périlleuse, Paraf.

V. Athen. l. 5.

sa vie même; c'est-à-dire, de tous les biens celui qui est le plus précieux? Doit-il affronter témérairement la mort, ou se faire réduire à la moitié de soi-même; & cela pour des intérêts si vains, si légers, qui le touchent si faiblement, & où le bien public n'a d'ordinaire que très-peu de part? Quelqu'un ayant rapporté au Général Thebain qui gagna la Bataille de Leuctres, que ce même jour un Philosophe étoit mort dans son lit à Athènes: *O Hercule, s'écria-t-il, peut-on mourir tranquillement, un jour où tant de Héros, tant de braves gens se font tuer!* Sans doute qu'on le peut, & ce sont les plus sages qui meurent ainsi, qui abandonnent sans regret un bien dont ils ont usé sans attache & sans excès, tandis que les ambitieux & les guerriers courent à un danger qu'ils ne connoissent point, qu'ils n'ont jamais prévu, qu'ils n'oseroient même regarder de sang-froid.

V. le Disc.
sur la Va-
leur, par
l'Abbé de
St. Real.

D'ailleurs, Socrate ne manquoit point de ce véritable courage qui consiste à se posséder parfaitement, à balancer les raisons du pour & du contre, à former sans précipitation tout le plan de son entreprise, à l'exécuter avec prudence & fermeté, à connoître assez le péril pour ne s'y exposer que quand il s'agit du bien Public; enfin, à conserver en

s'y

s'y exposant une lumière d'esprit nette, vive, toujours présente. Telle fut aussi la conduite de ce Philosophe dans tout le cours du Procès que lui intentèrent les Athéniens, & où il se joua, pour ainsi parler, de la mort. Il pouvoit bien dire au sujet de la guerre, ce que le Chancelier de l'Hôpital répondit dans un Conseil au Connétable de Montmorenci, qui lui reprochoit avec faste & dureté, que ce n'étoit point à gens de robe longue de semêler du fait des armes. *Monsieur, Monsieur*, reprit l'illustre Chancelier, *nous autres Magistrats nous avons autre chose à faire de mieux que de conduire les Armées: mais nous sçavons quand & comment il faut s'en servir pour le bien de l'Etat.*

En second lieu, on a blâmé Socrate de ce qu'il passoit dans les boutiques des plus célèbres Ouvriers d'Athènes, une partie des jours à discourir avec ses amis, & de ce qu'il tiroit toutes ses comparaisons des Arts & Métiers. Il est vrai que rien n'est plus opposé à nos mœurs & par contrecoup, que rien ne nous doit paroître plus vil & plus bizarre. Mais quoi! ce sont nos mœurs qui méritent seules d'être reprises & condamnées; car toute l'Antiquité a fait un cas infini du travail des mains, elle n'a rien dédaigné de ce qui pouvoit

118 HISTOIRE CRITIQUE

voit servir à l'accroissement & à la perfection des Arts, même des plus simples. Cette estime n'est tombée que depuis les fréquentes irruptions des Peuples barbares, & nez sous le Ciel âpre de la Scythie, qui se répandant en foule dans l'Europe, y ont introduit & leurs coutumes & leurs usages, l'amour du jeu, les longues débauches, la chasse effrénée, je ne sçai quelle idée de Noblesse fondée tout ensemble sur l'ambition & sur l'oïveté. Socrate étoit lui-même assez bon Sculpteur. On voyoit à l'entrée de la Citadelle d'Athènes un groupe de marbre où il avoit représenté les trois Graces. Cet Ouvrage étoit remarquable en un point, c'est que pour la première fois, elles paroissent habillées, les Peintres & les Sculpteurs les ayant jusques-là représentées toujours nues.

Paul. in
Attic.

Troisièmement, on a reproché à Socrate qu'il avoit dans sa vieillesse appris à danser : ce qui seroit d'autant plus surprenant, qu'un pareil exercice ne paroît guères convenir à un Philosophe, ni en général à tout homme sensé. Mais par-là même ce reproche mérite d'être éclairci. Il y avoit chez les Grecs des Maîtres particuliers, qui enseignoient l'art de gouverner les bras, de porter le corps avec grace, de tenir la tête & les

Quint.
Instit.
Orat. l. 1.

les mains dans une situation décente ,
tout cela par rapport aux discours qu'on Val. Mat.
étoit obligé de prononcer dans les As- l. 3.

semblées publiques; & cet art ignoré
de ceux qui ne pouvoient en faire la
dépense, ou qui étoient retenus par une
avarice sordide, s'appelloit *Chironomie*.

Il y a aparence que Socrate voulut, Sext. Em.
par son exemple, en relever le mérite pyr. adv.

& y affectionner les honnêtes - gens; Mathem.

lui, qui répétoit en toute occasion que
la vérité demande à être annoncée d'une
maniere flatteuse & touchante, qu'elle
doit se faire aimer de ceux qu'elle s'ef-
force de persuader, qu'elle gagne en-
fin à s'insinuer dans l'esprit par la route
qui y conduit le plus agréablement,
par le cœur. Et c'est pour cela que
Socrate conseilloit aux enfans qui se ras-
sembloient quelquefois autour de lui,
d'avoir pour premier meuble un miroir;
afin que ceux qui étoient disgraciez de
la nature réparassent ce défaut par les
talens supérieurs de l'esprit, & en re-
vanche, que ceux qui avoient reçu une
figure privilégiée & intéressante, y
ajoutassent un nouveau charme, celui
de la vertu.

Quatrièmement, on a trouvé mau-
vais que Socrate se fît honneur de je ne
sçai quelle Science de l'amour, qu'il se Plat. in
vantoit d'avoir apprise de Diotime. Conviv.

Mais

Mais l'oserai-je dire? Ce n'étoit-là qu'un jeu d'esprit, une véritable plaisanterie. Agathon avoit invité plusieurs Athéniens à un grand repas; Socrate se trouva aussi un des Conviez. Le discours s'échauffa peu-à-peu, comme il arrive entre gens de bonne compagnie, & tomba sur l'origine & la puissance de l'Amour, sur les bienfaits qu'en reçoit le Genre-Humain, par lui sans cesse entretenu & renouvelé. Chacun en dit librement sa pensée, & peut-être trop librement: la politesse oblige à plus de retenue & de modestie. Quand ce vint le tour de Socrate pour parler, il s'en excusa long-tems; mais de ce ton qui réveilloit encore plus la curiosité; puis il ajouta ces mots: *Vous me pressez trop vivement pour continuer à vous résister. Mais ne vous flattez point que j'avance rien de moi-même: je ne parlerai qu'après Diotime, qui étoit une femme de beaucoup d'esprit, & qui se railloit finement de tout: je suivrai même un certain fil d'idées, qu'elle a affecté en m'inspirant.*

Or tout ce discours de Socrate revient à ceci: " Que l'Amour tient le milieu entre le Ciel & la Terre: " qu'il ne peut être un Dieu, parce- " que les Dieux sont essentiellement " heureux, & que l'Amour cherche
" toujours

» toujours à le devenir : Qu'il y a des
 » momens où il élève les hommes à
 » la félicité des Dieux, & d'autres où
 » il rabbaïsse les Dieux au niveau mê-
 » me des hommes : Qu'il doit sa nais-
 » sance à *πέρος* & à *πένια*, que le hazard
 » fit un jour trouver ensemble, c'est-
 » à-dire, au Génie qui préside à l'a-
 » bondance & à la pauvreté : Que le
 » jour même où il fut conçu, naquit
 » la Déesse de la beauté, l'incompara-
 » ble Vénus : Qu'il tient de son pere
 » l'audace, la vivacité d'esprit, la con-
 » fiance en ses forces, l'art de dresser
 » des embuches, une certaine maniere
 » de s'insinuer, de persuader, de vain-
 » cre; & de sa mere la disette, la
 » crainte de se produire, cette indigen-
 » ce qui le porte à demander toujours,
 » cette timidité qui lui fait manquer
 » les meilleures occasions, un fond in-
 » épuisable de desirs : Que par ce mê-
 » lange de qualitez contraires, l'amour
 » passe, sans presque s'en appercevoir,
 » de la vie à la mort & de la mort à
 » la vie : Qu'il soupire continuellement
 » après le beau, & qu'il met son bon-
 » heur à en jouir; cependant, que c'est
 » moins le beau qu'il cherche en lui-
 » même, que le plaisir flateur de s'y
 » joindre & d'en tirer quelque chose
 » qui lui ressemble. Socrate ajouta

de surcroît, que toute la Nature, pour ainsi parler, est pleine de volupté, & qu'elle ne cherche qu'à s'en délivrer. *Mais il n'y a que le beau*, continua-t-il en plaisantant, *qui puisse lui rendre cet heureux office*. Voilà des idées galantes, à qui ne messied point un petit air de Philosophie.

III.

Ce que
c'étoit que
son Génie

Toutes ces justifications, si je ne me trompe, étoient dues à Socrate, & je me sçai bon gré de lui avoir prêté une main favorable. Mais je doute qu'on puisse également le justifier sur la flatteuse opinion qu'il n'étoit pas fâché d'entretenir parmi les Athéniens, qu'il avoit un Génie ou un Démon familier : semblable en cela à ces Politiques & ces Législateurs, qui faisoient accroître au Peuple qu'ils étoient en commerce réglé avec les Dieux ; ce qui les accrédoit infiniment, & les tiroit du niveau des autres hommes, qui sans doute n'auroient pas voulu obéir à un de leurs semblables, si la force ou une prétendue inspiration ne les y eût contraints. L'inspiration est toujours la voye la plus courte, celle qui soumet les caractères les plus altiers & les plus indociles.

Plut. de
Gen. So-
crat.

An

Au-reste, je suis persuadé que Socrate sçavoit bien se rendre justice dans son deshabillé, & qu'il rioit malignement en lui-même, quand il répondit à ceux qui venoient le consulter : *Mon Démon* Plat. in Theag. Charp. Vie de Socrate. *m'avertit que vous ne réussirez point en telle ou telle entreprise.* Ce Démon que pouvoit-ce être autre chose qu'une raison éclairée, qu'une sagesse supérieure & constante, qu'un art de prévoir l'avenir par de justes réflexions sur le passé & sur le présent ? Voilà tout ce qu'on doit appeller prudence. Il y a un certain fil dans les affaires du monde, qui les enchaîne les unes aux autres : & quand on peut le saisir adroitement, on n'est point éloigné de percer dans l'avenir, on apperçoit en gros la suite des choses.

Effectivement, que risquoit Socrate d'insinuer au jeune Charmide, fils de Glaucus, de ne point aller combattre aux Jeux Néméaques ? Sans inspiration divine, il voyoit & son incapacité & un certain air de ne point réussir, qui trompe très-rarement. Que risquoit-il encore de dire au généreux Timarque, qu'il périroit dans la conspiration où il s'étoit engagé ? A combien peu de conspirateurs la fortune est-elle propice ? Combien peu de Catilina, découverts & trahis par leurs propres amis,

échappent-ils à la mort ? C'est presque toute la récompense qui leur est réservée. J'avouerai donc avec la plupart des anciens Philosophes , que qui a un esprit de réflexion , pour se vanter de rendre des oracles , & même des oracles assez infaillibles. *Nam quodam significatu & animus humanus in corpore situs Deus nuncupatur.*

Apul. de
Deo Socr.

IV.

Plaisante
pensée de
Plutarque
sur ce sujet.

Il y a apparence que du tems de Socrate , tous ceux qui étoient en garde contre le merveilleux , & remontoient à la source des choses , prenoient son Démon ou son Génie *inspirateur* pour ce qu'il étoit en effet , sans s'embarrasser des bruits populaires qui surfont toujours. Mais le nombre des incrédules , (ce qui ne m'étonne point) devoit être aussi petit , qu'est grand le nombre de ceux qui reçoivent sans examen , sans discussion , tout ce qu'on leur présente de nouveau & de singulier. Dans la suite , la plupart des Platoniciens , qui ne pouvoient se lasser de créer des substances moyennes entre Dieu & les hommes , soutinrent hautement que le Démon ou le Génie de Socrate étoit quelque chose de réel , & qu'il tenoit du caractère de ceux qui s'intéressent

aux

aux différentes révolution dont la Terre est agitée. Plutarque surtout explique fort au long comment ces Génies prennent les hommes en amitié ; comment ils les avertissent de leurs devoirs , & les guident dans le chemin de la vertu ; comment ils veillent à leur sûreté , les retirant sans cesse des périls redoublés où ils se livreroient par précipitation , ou par ignorance. Tout cela est entremêlé de l'histoire d'un certain Timarque de Chéronée , qui descendit dans l'autre de Trophonius , pour s'instruire à fond de ce qui regardoit le Démon de Socrate.

Cette histoire est un Roman très-frivole & très-extraordinaire : en voici un morceau que je détache. » Toutes les
 » ames , dit Plutarque , sont nées également raisonnables. Mais il y en a
 » qui se perdent dans les plis du corps ,
 » & s'y anéantissent tout-à-fait : d'autres se promènent toute leur vie ,
 » sans avoir rien qui les fixe & les retienne : d'autres enfin , quoiqu'altérées par les passions tumultueuses ,
 » laissent toujours flotter en-dehors ce qu'elles ont de plus subtil , de plus pur. Ce qui flotte ainsi ne peut être
 » tiré en-bas ; mais voltige sur la tête
 » & fait le même effet que ces morceaux de liége que les pêcheurs abandonnent

Ubi supra.
 V. etiam
 ipsius
 Quæst. Platon. initio.

» donnent au gré de la mer, pour recon-
 » noître l'endroit où sont leurs filets.
 » Cette partie extérieure de l'ame, per-
 » pendiculairement élevée sur la tête,
 » est nommée par le Vulgaire, entende-
 » ment : mais les Philosophes l'appellent
 » le Génie ou le Démon de chaque
 » homme. Son emploi est de veiller
 » continuellement, & de remarquer au
 » loin tout ce qui se passe, afin d'en
 » avertir l'ame. Heureuse celle qui
 » ne s'endort point, & qui obéit au
 » moindre signal ! Il me paroît que
 pour avoir pénétré dans l'antre de Tro-
 phonius & avoir participé à ses myste-
 res, on n'en devenoit pas meilleur Phi-
 losophe.

Quoiqu'il en soit, dans tous les sié-
 cles marquez par leur foiblesse, & où
 les cœurs attiédís ne respiroient qu'igno-
 rance & que superstition ; dans tous ces
 siècles, dis-je, on n'a fait aucune
 difficulté d'attribuer des Génies pour
 guides & conducteurs, soit à ceux
 qui brilloient à la guerre, soit à ceux
 qui se distinguoient par des connois-
 sances un peu recherchées. Et il n'y
 a point encore un siècle que cet usage
 subsistoit en France. L'agréable Bran-
 tome, parlant d'un Officier général qu'on
 soupçonnoit ainsi d'avoir à souhait un
 Démon officieux, avoue *que son gentil*
esprit

esprit & grand entendement, son savoir, sa vigilance, sa promptitude, sa sagesse, son bon cœur, ont été son seul vrai Démon & Esprit familier, & qu'il n'en eut jamais d'autre. J'en ai vu dire de même, ajoute-t-il, & de Monsieur l'Amiral, & de plusieurs autres grands Capitaines, qui ont fait des choses par-dessus l'ordinaire de l'humanité; & le Vulgaire ignorant va tout convertir & approprier à cet Esprit familier.

V.

Avant les jours de Socrate, il s'étoit De la Secte élevé dans la Grèce une Secte de gens de Sophif- fiers & hardis, qui s'attiroient par leur tes. Plat. in complaisance les suffrages du Peuple, & Hipp. ma- qui trafiquoient lâchement de la parole. gno. Dion. Vrais fanfarons, ils cherchoient plus à Chryf. Orat. 54. plaire qu'à persuader, plus à amuser les hommes qu'à les éclairer. Une vanité insupportable les forçoit de parler sans aucun égard de tout ce qui se peut sçavoir : & comme ils le faisoient d'une maniere ambitieuse, & avec un grand étalage de paroles, ils mettoient de leur parti le plus grand nombre, qui décide ordinairement, & décide sans goût. En général les Grecs vouloient être flattez : ils couroient en foule à tous les spectacles, qui les éloignoient d'eux-mêmes,

Tatian.
contra
Gentes

Thom.
orat. 3.

Cic. Acad
Quæst. l. 2.

In Protag.

& les plongeioient dans une douce oisiveté. Aussi un ancien Comique leur reproche-t-il que toute leur éloquence n'est qu'une vaine ostentation, un corps apparent & sans nerfs, & que leurs Académies ressembtent à des nids d'hirondelles, où l'on n'apprend qu'à ouvrir la bouche. Ce blâme injurieux tombe principalement sur les Sophistes : c'étoit le nom qu'on donnoit à tous ces minces Discoureurs, qui avoient des harangues de parade & d'éclat, & qui les alloient réciter dans les places publiques. Non seulement la multitude, avide & curieuse de nouveautez, se faisoit un plaisir de les entendre ; mais encore elle les accabloit de largesses, & leur ofroit mille dons précieux. Aucun métier, avoue Platon, n'étoit aussi brillant ni aussi lucratif que le leur.

Si l'on veut connoître plus à fond le caractère de ces Sophistes, le voici en peu de mots, suivant le même Platon.
 » Ils ne vous répondent jamais expressément, toutes leurs réponses sont des énigmes. Priez-les d'en donner la clé, ils sont encore plus intelligibles que la première fois, & ils joignent à des termes obscurs d'autres termes qu'ils ont eux-mêmes fabriquez. Je vous défie de rien conclure avec des gens qui n'ont ni principes ni
 » ar-

» arrangement dans l'esprit, qui se font
 » fait une loi de parler toujours, & de
 » parler avec une obscurité magnifique :
 » & peut-être est - ce la seule chose
 » dont ils conviennent entr'eux ». J'ai
 bien peur que trop de gens ne se re-
 connoissent à ce tableau : Platon les
 auroit-il devinez par je ne sçai quelle
 lumiere prophétique?

Du caractère dont étoit Socrate, on
 juge bien qu'il parloit durement contre
 ces Sophistes. Il n'épargnoit ni leur
 avarice sordide, ni leur éloquence fri-
 vole, ni leur orgueil sans bornes. Ce
 qui n'est pas fondé sur le vrai, tombe
 bien-tôt & s'évanouit. Aussi tous ces
 Sophistes, d'autant plus méprisez qu'on
 les voyoit plus à découvert, perdirent-
 ils insensiblement la réputation qu'ils
 s'étoient acquise, & Socrate au-contrai-
 re sentit avec joye & avec reconnois-
 sance, que la sienne s'augmentoît de
 jour en jour.

V I.

Telle étoit sa maniere de philoso- De la pré-
 pher, qu'il vouloit, & qu'on se débar- férence que
 rafsât de toutes les gênes que l'opinion donnoit So-
 a sçu introduire dans le monde, & qu'on crate à la
 cherchât par préférence à se connoître Morale,
 soi-même. Toute la vie, remarquoit-

F s il,

130 HISTOIRE CRITIQUE

il se consume dans des occupations frêles & inutiles. Elle se dissipe, sans qu'on s'en apperçoive : elle nous manque, avant même que nous ayions songé à en jouir. Les hommes, ajoutoit-il, ressemblent à ces fous qui courent les ruës, & qui ne peuvent demeurer tranquillement chez eux, jouissant des avantages que leur condition peut leur procurer. C'est-là sans doute ce qui

Tuscul. faisoit dire à Cicéron, que sous Thalès
Quæst. l. 5. & Pythagore la Philosophie étoit errante & vagabonde; qu'elle se plaisoit parmi les Planètes & les Etoiles fixes; qu'elle cherchoit à connoître la grandeur du Soleil & sa distance à la Terre; mais que Socrate, plus heureux & plus simple dans ses vuës, la fit en quelque maniere descendre du Ciel, l'introduisit dans les Villes, l'obligea de se familiariser avec les hommes, la rendit maîtresse de leurs sentimens & de leurs cœurs. Tant de raisons engagerent les Anciens à le regarder comme le premier Auteur de la Morale, de la seule Science qui nous est utile, & qui de-plus est à notre portée; tout le reste étant trop éloigné de nos yeux, & n'ayant avec nous que peu de rapport & peu de proportion.

Xen. de
Memor.
Socr. l. 1.

Malgré les préjuges que l'Ecole d'Ionie auroit dû inspirer à Socrate, il n'en

n'en faisoit point pour cela plus d'esti-
 me de la Physique : il plaignoit même
 ceux qui consacrent toute leur vie à
 cette Etude , ou plutôt au Roman de
 cette Etude , & qui s'efforcent de ma-
 nier avec un soin pénible ce qu'ils ne
 peuvent jamais se flatter de sçavoir
 avec une entiere certitude. Sa princi-
 pale raison étoit , que le moindre objet
 tient à une infinité d'autres , aux plus
 éloignez , & que pour bien voir quel-
 que chose il faudroit presque avoir
 tout vu. Ce qui étant impossible , on
 erre malgré soi dans d'épaisses téné-
 bres , entrecoupées pourtant par des
 traits de lumiere qui ne frappent qu'un
 moment , & qui rendent ensuite ces
 ténèbres plus desagréables. » De-là ,
 » concludoit Socrate , tant de querelles ,
 » tant de disputes , qui loin de nous
 » rendre plus vertueux , nous font per-
 » dre jusqu'au goût de la vérité. Quoi
 » de plus triste , par exemple , que de
 » voir les hommes se partager si bizar-
 » rement sur l'idée d'un Dieu ! Les
 » uns ne veulent point en admettre :
 » les autres adorent du bois & des
 » pierres , les choses les plus viles. Il
 » y en a qui déshient les principales
 » parties de l'Univers , & qui veulent
 » qu'il y ait une semence de Divi-
 » nité répandue partout. Venons ensuite

» à ce qui regarde la connoissance de
 » la Nature, & la formation de l'Uni-
 » vers. Combien ne trouverons-nous
 » pas de Systèmes contradictoires, &
 » d'opinions qui s'entrechoquent? Com-
 » bien d'erreurs érigées en vérité im-
 » portantes? Combien de bagatelles
 » reçues avec respect? Une Secte en-
 » tière soutient hautement ce que l'au-
 » tre nie sans aucune réserve, & il
 » n'y a point de titres amers & offen-
 » sans, que ces deux Sectes, animées
 » d'une jalousie secrète, ne se donnent
 » tour-à-tour. » Tout cela rendoit
 Socrate encore plus attentif & plus cir-
 conspect. Jamais il ne prit ce ton dé-
 cisif, qui est une marque certaine d'i-
 gnorance, & que cependant les gens de
 Lettres prennent avec tant de plaisir.
 Dans les occasions où il n'étoit pas assez
 sûr de lui-même, il ménageoit ses ex-
 pressions avec tant d'adresse, qu'on ne
 pouvoit pénétrer le fond de son cœur. Il
 ne soutenoit ni le pour ni le contre, il
 n'approuvoit ni ne condamnoit, persua-
 dé qu'on ne doit faire connoître sa
 pensée que lorsque les hommes sont
 assez raisonnables pour en profiter, ou
 assez indulgens pour ne nous point haïr
 de ce que nous envisageons les choses
 autrement qu'eux.

V I I.

Quoique Socrate fût , comme on voit , extrêmement modéré , & qu'il pousât même la modération jusqu'à tomber d'accord que chacun doit suivre la Religion du pays où il est né , (ce qui étoit aussi le sentiment de tous les prétendus Sages du Paganisme) il ne laissa pas de trouver des ennemis qui l'accuserent d'impiété. Ces sortes d'accusations ont un grand pouvoir sur l'esprit du Peuple , surtout quand elles sont conduites avec art & malignité.

Aristophane , Poëte satirique & aguerri aux médisances les plus atroces , commença à décrier Socrate , & ce fut dans la Comédie qu'il intitula les *Nuées*. Cette Pièce servit d'ornement aux Fêtes de Bacchus ; & quoique si éloignée de la perfection , elle eut un succès extraordinaire , fondé en partie sur ce plaisir désobligeant qu'on goûte , & presque malgré soi , à voir déchirer la réputation des plus grands Personnages. Socrate , qui venoit rarement aux spectacles , parceque la pudeur & l'honnêteté en étoient bannies , eut assez de courage pour aller entendre la Comédie d'Aristophane , & pour rire le

pre-

Accusa-
tions in-
tentées
contre lui.

Plat. de
Legib. l. 5.

Ælian. l. 2.

Sen. de
Const. l. 2.

premiere des injures choquantes qu'on lui disoit. Fermeté noble, & qui me paroît plus rare que de s'exposer à un péril inévitable. Dans l'une de ces occasions il y a de la gloire à acquérir; dans l'autre on ne remporte que de l'ignominie, & une ignominie bien marquée. Le Sçavant Académicien qui a donné la Vie de Socrate, croit qu'il se passa vingt ans entre la premiere Réprésentation des *Nuées* d'Aristophane, & la mort injuste de ce Philosophe.

Pendant tout ce tems-là on ne cessoit de le décréditer par des bruits fourds, & qui nuisent plus que des accusations d'éclat. On lui reprochoit entre autres choses, de corrompre la Jeunesse, de répandre sans aucun adoucissement des discours séditieux, de ne point reconnoître les Dieux adorez dans la Grèce. Mais c'étoit-là, suivant le

L. 1. rapport de Xénophon, un tissu de noirescalomnies. Socrate croyoit un Dieu Suprême, Infini, Auteur de l'Univers; mais il faisoit peu de cas de cette foule de Dieux inférieurs, & de Génies & de DémonS devant qui le Peuple superstitieux se prosternoit humblement. Lorsqu'il entendoit quelqu'un jurer par Jupiter, Neptune ou Junon; il juroit, lui, par un Arbre, par un Chien, par une Oye, par le premier objet qui frappoit
sa

sa vuë. Et c'étoit, dit Tertullien, pour In Apolo
faire sentir le ridicule & l'indécence de get.
ces Dieux, qu'il les comparoit, ou à des
choses insensibles, ou aux plus vils ani-
maux.

Enfin, trois Accusateurs se leverent
du milieu du Peuple, & dénoncerent
Socrate à l'Aréopage. Cette dénoncia-
tion, quoiqu'elle fût accompagnée de
circonstances humiliantes, ne l'effraya
point, & ne lui fit rien perdre de sa
tranquillité ordinaire. Quand ses amis
le pressoient de songer à sa défense :
*Qu'ai-je fait autre chose, leur répondoit-
il, que de me défendre toute ma vie ?
Je l'ai passée à étudier ce qui est juste
& ce qui ne l'est pas, je me suis fait
une loi d'être utile à ma Patrie, & de
la servir de tous mes talens. Que pou-
vois-je faire de plus pour ma justifica-
tion ?* Ainsi parloient les premiers Chré- V. Acta
tiens. Ils ne cessoient de répéter d'une Sinc. Mar.
voix ferme à leurs Persecuteurs & tyr.
à leurs Bourreaux : Sommes-nous ou
meurtriers, ou parjures, ou incendiai-
res ? Ne payons-nous pas à César ce
qui lui est dû ? Ne remplissons-nous pas
routes les Charges qui nous sont impo-
sées ? Etes-vous en droit de punir des
gens qui vivent comme les autres, V. aussi
quoiqu'ils pensent autrement que les au- l'Hist. Ec-
tres ? N'est-il pas permis à chacun de cléfiast. de
sui-

M. Fleuri. suivre les opinions qu'il juge les meilleures, & qu'il voit encore confirmées
 G. I. par une suite de miracles & de faits surnaturels ?

VIII.

Desamort. Cependant le Procès de Socrate s'instruisoit dans les formes, & il fut obligé de comparoître devant ses Juges.

Quæst. Là, observe Cicéron, ce généreux
 Tuscul. l. I. vieillard ne se démentit point : il n'eut recours ni aux larmes ni aux prières : il ne demanda point sa grace : il témoigna toujours une constance héroïque, constance qui ne partoît point d'un orgueil secret ; mais de la fermeté de son esprit, & de la confiance en ses mœurs. Quoiqu'il pût dire cependant pour prouver son innocence, quoiqu'il rappellât toute la suite de sa vie passée au milieu d'Athènes, les Juges gagnés & prévenus le condamnerent à la mort. Il écouta sa Sentence, tout effrayante qu'elle étoit, sans pâlir, ni reprocher à ses ennemis leur cruauté. Les Fêtes Déliennes qui arrivoient ce mois-là en retarderent l'exécution, & Socrate fut près de trente jours spectateur tranquille de sa longue mort. Par le moyen de quelques personnes en place qui avoient gagné le Geolier, il put se
 sauver

sauver de la prison , & ne le voulut point. En quoi certainement je le trouve inexcusable. Il faut épargner aux Hommes des crimes évidens , certains ; & c'est s'en rendre complice que de n'y point mettre d'obstacles. D'ailleurs , le soin de sa propre conservation renferme la première de toutes les loix ; car il faut vivre pour être heureux , quelque part où l'on établisse le bonheur : on s'efforce ensuite de vivre suivant les préceptes de la raison , & les divers réglemens de la Société où l'on est engagé. Donc l'homme sage doit songer avant tout à se conserver , pour perfectionner de plus en plus les facultez qu'il a reçues de la Nature , & qu'elle ne lui a prêtées que comme un dépôt.

On trouve dans le Phédon de Platon une Histoire circonstanciée de tout ce qui précéda la mort de Socrate , Histoire qu'on ne peut guères lire sans attendrissement (*). Comme ses amis eurent la liberté de le voir jusqu'au dernier moment , il ne fut presque jamais seul. Les entretiens touchans qu'il avoit avec eux , roulerent toujours sur l'im-

(*) *Quid dicam de Socrate ? cujus morri illacrymari soleo, Platonem legens. Cic. de Nat. Deor. l. 3.*

138 HISTOIRE CRITIQUE

l'immortalité de l'ame. Il la prouve à la vérité par des argumens peu certains, peu décisifs; mais qui montrent son sang-froid, & l'intrépidité de son esprit: il avoue lui-même qu'il s'enchant de cette espérance favorable, & qu'il court avec plaisir le risque de l'avenir. Qu'il est beau, lorsque tous les hommes ne cherchent à l'approche de la mort qu'à s'étourdir, & qu'à se dérober la vue de ce qui les attend: qu'il est beau, dis-je, de trouver un Philosophe paisible & maître de lui-même, qui cherche à s'assurer de l'immortalité de l'ame, qui s'entretient dans cette douce pensée, qui compte assez sur son innocence pour se promettre une éternité heureuse, qui ne rougit point de se rappeler sa vie sagement écoulée, qui meurt enfin avec cette supériorité de courage dont on a malheureusement si peu d'exemples! C'est envain qu'on répète aux hommes que la mort est plus affreuse, plus terrible, par l'appareil qui l'environne, que par elle-même. Combien peu osent se le persuader? Et qu'ils voudroient bien que la partie la plus noble dont ils sont composez, que l'ame en un mot, suivit la destinée du corps!

Tertull. in Apolog. Les Athéniens ne furent pas long-tems à se repentir de l'Arrêt sangui-
naire,

re , qu'ils avoient rendu contre Socrate : ils virent avec douleur qu'ils avoient assassiné le plus honnête-homme qu'ils eussent parmi eux , leur second Palamède : ils placèrent dans un de leurs Temples , sa Statue travaillée d'Or massif : ils abolirent enfin pour jamais la mémoire d'un Jugement qui faisoit tant de honte à la Grèce. On insinue même que les Dieux se mirent de la partie , & qu'ils désolèrent l'Attique par un fleau d'autant plus cruel qu'il attaque sans distinction & le coupable & l'innocent , par la peste : faible ressource de notre imagination , qui attribue la plûpart des malheurs & des disgrâces qui arrivent , à quelque crime précédent , comme si les Dieux ne se réservoient que la gloire de punir.

Toute cette procédure , filée avec tant d'injustice contre Socrate , fait bien connoître l'esprit léger , vain , inconstant des Athéniens. Il y avoit je ne sçai quelle méchanceté dans leur conduite , que rien ne pouvoit amortir ni vaincre. Voici quelques traits que j'emprunte de Démosthène & de Plutarque , qui pourront servir à les caractériser. » Ils sont aussi faciles à se mettre en colère , que prompts à se
» tourner

» tourner vers la compassion ; ils ai-
 » ment mieux s'abandonner aux pre-
 » miers mouvemens , que se donner le
 » loisir de voir & d'examiner ; ils
 » haïssent les citoyens d'un mérite dis-
 » tingué , & s'intéressent au sort des
 » Etrangers qui sont d'une vile condi-
 » tion , ou qui parlent sans mesure
 » d'eux-mêmes ». Joignez à cela leur
 goût pour les spectacles , les jeux , les
 fêtes ; leur attachement pour les Poètes
 & les Orateurs qui cherchoient à les sé-
 duire par d'ingénieuses bagatelles , leur
 aversion pour les vérités fortes & qui
 pouvoient servir à les corriger de leurs
 vices : joignez-y encore le tumulte qui
 régnoit dans toutes les Assemblées pu-
 bliques , & la corruption des premiers
 Magistrats , qui même ne s'en cachotent
 pas trop : & l'on verra quel composé
 c'étoit , quel assemblage bizarre , que le
 Gouvernement des Athéniens. En effet ,
 que pouvoit-on attendre d'un peuple ,
 plein d'esprit & connoisseur , il est vrai ;
 mais à qui on étoit sûr de déplaire tôt
 ou tard , quand on excelloit au-dessus
 des autres ?

IX.

Du grand
 nombre de
 ses Disci-
 ples.

Socrate eut un très grand nombre de
 Disciples , qui tous devinrent dans la
 suite

suite ses confidens & ses amis , & pourvurent généreusement à ses besoins. Je ne parlerai que de ceux qui ont fondé de nouvelles Sectes de Philosophie , & qui par des recherches laborieuses ont ajouté aux sentimens de leur Maître. Ils en avoient appris les uns & les autres ce qu'il seroit à propos que tout le monde eût présent à l'esprit : Que le savoir & l'ignorance sont les principes du bien & du mal : Que non seulement la Noblesse & les richesses ne sont pas de véritables biens ; mais qu'elles causent une infinité de maux très-réels : Que l'effet ordinaire de la débauche est de rendre les moindres incommoditez incurables ; & de la folie , d'empêcher qu'on ne puisse se mettre au-dessus des revers de la fortune : Enfin , qu'il ne suffit point que le Sage s'abstienne de ce que les autres souhaitent , qu'il doit encore ne le point souhaiter par grandeur d'ame.

CHAPITRE XVI.

I. *Abrégé de la Vie de Phédon.* II. *Qu'il fut fondateur de la Secte d'Elide.* III. *De Pliftane.* IV. *De Ménédeme.* V. *Jugement sur tous ces Philosophes.*

I.

Abrégé de
la vie de
Phédon.

LA succession de Socrate fut comme partagée entre ses Disciples, & chacun s'en appropria ce qui convenoit davantage à son génie, ce qu'il trouvoit de plus propre à être communiqué aux autres. Phédon s'en tint à la Morale, & y ramena toutes ses vues & toutes ses études. L'occasion qui le mit sous la discipline de Socrate, mérite d'être rapportée. Jeune encore & faisant les délices de sa famille, Phédon fut dérobé par des Corsaires, & vendu à un Marchand d'esclaves, qui le conduisit à Athènes. Là il approuvoit tout ce que la servitude a de plus bas, & il craignoit encore de nouvelles horreurs. Un jour qu'il étoit assis sur le seuil de la porte de son Maître, Socrate le démêla, & aperçut dans sa physionomie je ne sçai quoi d'honnête & de spirituel. Il se tourna ensuite vers ceux de ses Disciples qui l'accompagnoient; & comme il les avoit préparés de longue main aux actions nobles & vertueuses, Cébès se détacha sur le champ, alla racheter le jeune esclave, & lui rendit la liberté. Les hommes d'un caractère généreux ne font pas seulement avec plaisir tout le bien dont ils sont capables, ils se hâtent encore de le

Aul. Gell.

L. 2.

Orig. l. 1.

cont, Cels.

le faire, & par-là ils obligent doublement. Rendu à son premier état, Phédon s'attacha d'abord à Socrate par reconnoissance; & quand il l'eût observé de plus près, il s'y attacha par goût. Aussi rien ne fut-il assez puissant ni assez fort dans la suite pour l'en séparer. Il assista son Maître & son Libérateur dans la prison, il le justifia en toute rencontre, il le vit expirer, & reçut en quelque maniere sa grande ame.

Quelques Auteurs se sont plus à re-Jonfius l. 2.
cueillir l'Histoire des Philosophes de la Grece, qui avoient commencé par être esclaves, & le nombre n'en est pas petit. L'injuste fortune ne devoit-elle point rougir de traiter si durement la vertu? L'ancienne inimitié qui régne entre les talens & les richesses ne finira-t-elle jamais? Ceux qui sont opulens sans aucun mérite, ne viendront-ils point à reconnoître qu'il est de leur devoir de secourir ceux qui sont pauvres, avec beaucoup de mérite?

II.

Après la mort de Socrate, Phédon se Qu'il fut
retira à Elide qui étoit le lieu de sa nais- fondateur
sance, & où ses parens le reçurent avec de la Secte
beaucoup de joye & lui rendirent, contre d'Elide,
l'ordinaire

III.
De Plista-
ne.

l'ordinaire des parens , son patrimoine sans procès. Il y ouvrit une Ecole qu'il gouverna quelque tems , & dont il laissa ensuite, le soin à Plistane qui étoit le confident de toutes ses méditations philosophiques. Pour lui, dégagé de soins , il passa le reste de ses jours dans cette douce oisiveté, si agréable aux gens d'esprit , & qui est , pour ainsi dire , le bon-sens de toutes les vertus.

IV.

De Ménédème.

Plistane eut pour successeur Ménédème , célèbre par ses voyages & ses disgraces , & qui transporta l'Ecole d'Elide à Eréttrie , dans l'Isle Eubée. C'étoit sa patrie , & il crut la devoir préférer à un séjour étranger. Comme Ménédème haïssoit la contrainte & les vaines distinctions , il voulut que dans son Ecole on eût la liberté de se promener , ou de s'asseoir à son gré. Il n'y avoit point de place d'honneur , ni de choix pour personne. A cette occasion je ferai deux remarques importantes. La première , c'est qu'à Athènes chaque Ecole avoit son usage particulier. On se promenoit au milieu du Lycée , on étoit assis à l'Académie , on se rassembloit par pelotons dans le Jardin d'Epicure , & chacun y parloit à son tour.

La

La seconde, c'est que toutes les Ecoles de la Grece étoient fort propres, & embellies de tableaux & de peintures hiéroglyphiques. On y voyoit surtout à la porte des Statues de Mercure & d'Hercule, pour faire voir que la souveraine perfection de l'homme en cette vie consiste dans un rapport mutuel, dans une correspondance exacte de la beauté de l'esprit & de la force du corps. Quelquefois de ces deux figures on n'en composoit qu'une, qu'on nommoit Hermeracle. Cicéron écrivant à Atticus, le prie de se ressouvenir de lui envoyer plutôt les Statues & les Hermeracles, qu'il lui a promis. *C'est pour orner, ajoute-t-il, cette Salle des exercices que vous connoissez si bien.*

Plat. in
Char.

V. Reines.
Nova Re-
perta.

Speusippe, neveu & successeur de Platon, avoit fait peindre dans le lieu le plus apparent de l'Académie, les trois Graces avec leurs principaux attributs; & cela pour montrer que la Philosophie ne rejette point les agrémens d'une certaine espèce, & que la vérité elle-même a tort dès qu'elle commence à ennuyer.

V.

Hors le peu que j'ai rapporté de la Secte d'Elide & de celle d'Erétrie, je ne trouve plus rien dans l'Histoire qui les

Jugement
sur tous ces
Philoso-
phes.

Tome II.

G

distingue

distingue, ni qui les caractérise l'une ou l'autre. Et d'abord, pour parler de la première, je dirai que Phédon se contenta des principes de Morale que Socrate avoit établis, sans pousser les vues plus loin. D'ailleurs, Elide étoit une ville peu considérable, & dont les habitants n'osoient rien entreprendre d'eux-mêmes : ils se prêtoient servilement aux grandes révolutions, qui changeoient quelquefois toute la face de la Grece. Et comment la Morale pouvoit-elle se perfectionner parmi des ames foibles, timides, & qui ne recevoient les passions que de la seconde main ? Les grandes vertus naissent ordinairement dans les mêmes terroirs où naissent aussi les grands vices, & plus le contraste en est frappant, plus il donne lieu à la science des mœurs de se développer, de s'étendre, de porter la lumière dans les esprits qui sçavent se parer de la séduction. A l'égard de la Secte d'Erétie fondée par Ménédeme, elle n'eut jamais un grand éclat, & elle s'éteignit insensiblement. Ce qui y contribua davantage, ce fut la vie douce & voluptueuse qu'on menoit dans l'Isle d'Eubée, sans aucune émulation, sans aucun amour de gloire. Les jours y couloient tranquillement : chacun se pouvoit promettre un lendemain heureux. Les Magistrats gouvernoient

avec

Strab.

Geog. l. 10.

avec modération un peuple qui se laissoit conduire avec docilité : ils ne s'en-yvroient point de leur pouvoir. Enfin , des récompenses sûres attendoient ceux qui se distinguoient par quelque talent , & il ne falloit pas de grands efforts pour obtenir ces récompenses. Sans doute que tout cela joint ensemble fit languir la Secte d'Erétrie, & jetta dans une sorte d'inaction & les Professeurs & les Eco-liers, qui ne purent jamais reprendre le véritable ton des études.

Qu'il me soit permis d'observer ici , que l'amour vif des Sciences ne peut guéres subsister sans un peu de besoin , sans quelque nécessité. L'abondance étouffe l'esprit, & empêche les talens de paroître dans tout leur jour. On n'excelle presque jamais qu'on n'y soit en quelque maniere contraint , que le génie ne souffre une sorte de persécution. Ce que je dis des Gens-de-Lettres se doit aussi appliquer à ceux que des vies plus hautes, plus dégagées , consacrent à l'Eglise. Leur procure-t-on une trop riche oisiveté , des établissemens trop flatteurs ? Ils s'y endorment , ils se relâchent de leurs devoirs, ils consomment en dehors fastueux ce qui ne devoit être employé qu'à des vertus austeres. On sçait que Nat. Alex. Louis le Débonnaire est celui de nos t. 15. Sx. Rois qui a le plus enrichi les Eglises de culi 9. &

France, & qui leur a accordé de plus beaux privilèges, quoiqu'il en ait été mal récompensé dans le fameux Concile de Compiègne. Après sa mort, les Moines de Clairvaux, aidez même de Saint Bernard, répandirent le bruit que ce Prince se trouva long-tems dans des peines cruelles, & que Dieu le traita avec beaucoup de sévérité, lui reprochant qu'il avoit offert une coupe empoisonnée à son Eglise. Et cette coupe, continuoient les mêmes Moines, que pouvoit-ce être autre chose que les grands biens répandus par sa main libérale, & qui avoient jetté les Ecclesiastiques en mille & en mille refroidissemens, qui augmentoient encore tous les jours à mesure que ces biens augmentoient eux-mêmes?

CHAPITRE XVII.

- I. *Abrégé de la Vie d'Euclide.* II. *Des repas philosophiques.* III. *Que la Dialectique faisoit toute l'étude d'Euclide.* IV. *De ses principaux Disciples.* V. *De la Sette Olympique.* VI. *De Stilpon.*

I.

Abrégé de
la Vie
d'Euclide.

Euclide naquit à Mégare, de parens riches

riches & accréditez, qui n'épargnerent rien pour son éducation. Il fit ses premières armes sous Parménide; mais bientôt la grande réputation de Socrate l'engagea d'aller à Athènes. Cette ville pouvoit être regardée comme la patrie commune des Grecs, & le rendez-vous des talens qui cherchoient à briller. Pendant qu'Euclide s'y occupoit avantageusement, les Athéniens soulevés par leurs Magistrats se brouillèrent avec ceux de Mégare, & leur défendirent sous peine de mort l'entrée de toutes les villes de l'Attique. Ce premier acte d'hostilité alluma la guerre du Péloponnèse, & for- ça Euclide en particulier d'abandonner l'Ecole de Socrate. Le jeune Philosophe soutint quelque tems un si fâcheux exil: mais son extrême avidité de sçavoir l'irritant sans cesse, il résolut adroitement de la satisfaire. Les grandes passions aiguissent l'esprit, & le rendent inventif. Tous les soirs, Euclide s'habilloit en femme, & entroit à la dérobee dans Athènes. Là il se renfermoit avec Socrate, & employoit la plus grande partie de la nuit à des conférences sçavantes. Le lendemain matin il sortoit de la ville, & de-peur d'être reconnu par ceux qui en gardoient les portes, il se cachoit le visage avec une espee de mante qui traînoit jusqu'à terre. Ce ma-

Cic.

Quæst.

Tusc. l. 1.

Thucyd. l.

1.

Aul. Gell.

l. 6.

nége galant & philosophique, tout ensemble, dura assez long-tems; & je ne sçai à qui il fait le plus d'honneur, au Maître ou à l'Ecolier.

Les soins d'Euclide eurent leur récompense. Il devint très-vigilant, très-éclairé, & il rendit à sa patrie ce qu'il avoit enlevé à Athènes. C'étoit pour lui une espece de conquête, & de conquête d'autant plus précieuse que l'intelligence est infiniment au-dessus de la valeur. Il fonda une Secte distinguée, & que par modestie il se contenta d'appeller la Secte Mégarique. Elle eut encore dans la suite les noms de *Contentieuse* & de *Disputante*, à cause de la Dialectique dont elle s'occupoit principalement. Ces deux noms ont été aussi donnez à la Secte qui reconnoissoit Zénon d'Elée pour son Instituteur. Lui & Parménide ont jetté les premiers fondemens de la Logique.

Diog.
Laërt. in
Eucl. Cic.
ubi supra.

Plat. in
Phæd.

Il paroît qu'Euclide s'étoit procuré un établissement considérable à Mégare, & qu'il mettoit en usage cette maxime des honnêtes-gens de tous les siècles, qu'il n'y a de vrai bien que celui qu'on fait aux autres. Car la mort de Socrate ayant épouvanté les Philosophes qui avoient, pour ainsi dire, perdu leur pere, & qui craignoient un sort pareil, ils se retirèrent tous en
secret

secret d'Athènes, & se réfugierent chez Euclide, qui leur fit trouver des logemens convenables, & les invita plusieurs fois à manger chez lui. Sa table n'étoit jamais fermée aux illustres malheureux: il gagnoit trop à leur conversation.

I I.

Ces sortes de repas étoient fort en ^{Des repas} usage parmi les Philosophes de la Gre- ^{philoso-}ce. Chaque Secte en avoit d'établis à ^{phiques.} certains jours, avec des fonds & des revenus pour en faire la dépense. » Et
 » c'étoit, comme le remarque Athénée, Athen. I.
 » afin d'unir davantage ceux qui s'y 9. & 12.
 » trouvoient, afin de leur inspirer la dou-
 » ceur & la politesse si nécessaires au com-
 » merce de la vie. La liberté d'une table
 » délicate produit ordinairement tous
 » ces bons effets. » Et qu'on ne s'imagine point que ces repas fussent des Ecoles de libertinage, où l'on raffinât sur les mets & sur les boissons enivrantes, où l'on cherchât à étourdir la sévère raison. Tout s'y passoit avec agrément & décence: on n'y cherchoit que le plaisir d'un entretien libre & enjoué: on y trouvoit une compagnie choisie, & aussi sobre que spirituelle: on y chantoit l'hymne qu'Orphée adresse aux Mu-

Ælian. l.
2.

ses, pour faire voir qu'elles président à toutes les parties de plaisir dont la vertu ne rougit point. Timothée, Général des Athéniens, fut un jour traité à l'Académie par Platon. Un de ses amis l'arrêta en sortant, & lui demanda s'il avoit fait bonne chère. Quand on dîna à l'Académie, répondit-il en souriant, on ne craint point d'indigestion.

Rien ne ressembloit mieux à ces Festins philosophiques que les *Agapes* ou repas de charité des premiers Chrétiens, qui faisoient même une partie du Service divin dans les jours solennels. Mais comme les meilleures choses dégénèrent insensiblement, le luxe y prit la place de la modestie; & la licence qui ose tout, en chassa la retenue. On fut enfin obligé de les supprimer.

III.

Que la
Dialecti-
que faisoit
tout l'étu-
de d'Eucli-
de.

Je reviens à Euclide. Son attachement pour la Dialectique lui fit tort, & lui inspira je ne sçai quel goût de dispute, qui est toujours odieux & rebutant. En effet, les hommes qui pensent, conversent volontiers les uns avec les autres: ils se proposent leurs doutes, les éclaircissent sans passion, cèdent

cèdent à la vérité qui leur est montrée , & ne s'en estiment pas moins pour être de divers sentimens. Tout au contraire ceux en qui la pédanterie est un vice d'esprit encore plus que de profession , disputent continuellement , ne se rendent jamais , se déchirent avec outrage sur le sens d'un Auteur , ou sur l'étymologie d'un mot , comme s'il s'agissoit de la Religion & de l'Etat ; ressembloit enfin à ces Grecs qui combattoient jusqu'à la mort pour une Hélène qu'ils ne connoissoient pas , & que même ils ne devoient point voir.

Un autre défaut que contracta Euclide , ce fut de se croire assez aguerri pour résoudre sur le champ toutes les difficultez qu'on pourroit lui proposer , ou du moins pour les éluder au moyen de sa chere Dialectique. Un jour qu'il se vantoit plus qu'à son ordinaire , quelqu'un lui dit en riant : *N'apprehendez-vous point qu'on ne vous fasse la même réponse que fit une jeune personne à un vieillard qui s'efforçoit de la cajoler. Je vous attraperois bien , si je vous prenois au mot !* Malgré ces petits écarts , Euclide enseigna toujours une Morale très-noble & très-sensée , telle qu'il l'avoit apprise dans les entretiens familiers de Socrate. » N'oubliez point , disoit-il. *Stob.*
» souvent à ses disciples , qu'il y a deux *Serm. 6.*

» sortes de sommeil , l'un jeune &
 » d'humeur volage , l'autre pesant &
 » sérieux. Le premier s'envole aussi
 » facilement qu'il nous a séduit. Le
 » second est opiniâtre & ne cède ja-
 » ais : sourd & aveugle , il ne favori-
 » se , il ne distingue personne. A ces
 traits peut-on reconnoître la mort , ce
 terme inévitable de tous nos désirs ,
 de tous nos projets , de tous nos éta-
 blissemens ? Mais les Anciens avoient
 sur cela une délicatesse qui me revient
 beaucoup : ils ne vouloient point qu'on
 dit que les gens-de-bien sont morts ;
 mais seulement qu'ils dorment d'un
 sommeil doux , tranquille. C'est ainsi
 que finit une Epitaphe curieuse qui se
 trouve sur un marbre de la Vigne Bor-
 ghèse , & que Thomas Reinesius nous
 a donnée dans ses Supplémens au Tré-
 sor des Antiquitez de Gruter.

IV.

De ses
 principaux
 Disciples,
 Paus. l. 3.

Mais ce qui n'étoit d'abord qu'un
 jeu , qu'un exercice d'esprit , devint dans
 la suite un desordre général. Tous ceux
 qui remplirent l'Ecole de Mégare , après
 la mort d'Euclide , se livrerent sans
 mesure à cette envie de disputer. Ce ne
 furent plus qu'argumens captieux , que
 syllogismes embarrassez , que ruses de
 Logi-

Logique : tous défauts qu'évitent soigneusement les esprits droits & raisonnables. *Cavenda est*, s'écrie Saint De Doct. Augustin, *Cavenda est libido illa rixandi*, & *puerilis quadam ostentatio decipiendi adversarium*. On dit même que ce vain, mais pernicieux esprit de dispute passa insensiblement de l'Ecole de Philosophie dans toute la ville de Mégare. On ne vit plus que des hommes querelleurs & gâtez par leurs préjugés ; qui contestoient sur tout avec chaleur, qui jamais ne convenoient de rien, qui s'abordoient & se quittoient d'un air railleur, & presque en s'insultant les uns les autres. Les places publiques, les lieux d'assemblée, les maisons particulières, tout fut infecté de ce mauvais levain. Mais doit-on en être surpris ? Il n'y a rien à quoi l'on ne se prête, à quoi l'on ne s'approprie, & qui enfin ne devienne mode. Quand la nouvelle Philosophie s'introduisit en France, elle s'attira les esprits les plus lourds, & se les attira victorieusement. Il ne fut question que d'elle, que d'expériences, de raisonnemens, d'Anatomies, dans toutes les Sociétés, même dans celles où il n'est ordinairement question de rien, où l'on parle sans penser, où l'on mange & l'on joue sans s'appercevoir qu'il faut

quelquefois réfléchir. Mais enfin c'étoit une mode, & elle devoit passer, toutes les autres passent de la même manière, & l'on s'en dégoûte tôt ou tard.

Comme je ne trouve rien de fort instructif dans la suite de l'Ecole de Mégare, je ne m'arrêterai qu'aux trois principaux Philosophes qui y ont fleuri, à Ebulide, Alexine & Stilpon. Les autres ne méritent pas seulement qu'on les nomme.

Ebulide renchérit encore sur la doctrine de ses maîtres. On lui attribue la plupart des sophismes connus chez les Auteurs sous les noms du Menteur, de l'Obscur, du Masque, de l'Electre, du Sorite, &c. Mais en vérité, & ceux qui propoient de pareils sophismes, & ceux qui se donnoient la peine d'y répondre, méritoient bien d'être comparez à des gens yvres, qui se rencontrent dans une nuit obscure, cherchent à se frapper mutuellement, & dont les coups redoublez portent à faux. Dans la suite, tous ses argumens trompeurs furent recueillis par les Stoïciens, qui y en ajoutèrent encore de nouveaux, mais composez, ce me semble, avec plus d'art. On peut lire là-dessus le Dialogue de Lucien qui a pour titre : *Les Sectes des Philosophes à l'encan*. Chrysippe se vançoit de sçavoir manier ces

ces sortes d'argumens mieux que personne , & il les appelloit avec un ris malin , les filets à prendre les hommes.

Sur cela observe Sénèque , qu'il fa- Epist. 88.
 loit que les Philosophes fussent bien
 peu ménagers de leurs tems , pour don-
 ner dans de si grandes subtilitez. » Est-
 » ce qu'il leur convenoit, ajoute-t'il,
 » de s'amuser à des disputes de mots,
 » & de se contredire sur des proprié-
 » tez grammaticales? Envioient-ils aux
 » Rhéteurs & aux Mathématiciens tout
 » ce qu'il y a d'inutile & de superflu
 » dans les études auxquelles ils s'appli-
 » quent? Les hommes en général n'ap-
 » prennent point les choses qui leur se-
 » roient utiles, parcequ'ils perdent trop
 » de tems à apprendre celles qui leur
 » sont inutiles. On raconte que le Gram-
 » mairien Didyme a composé quatre
 » mille Volumes. Je le plains. Car de
 » combien de recherches frivoles ne de-
 » voit-il point s'être rempli l'esprit?
 » Qu'on dise maintenant que la vie est
 » courte, je n'ai qu'une seule chose à
 » répondre. Soyez délicat sur l'emploi
 » du tems, ne songez qu'à votre ins-
 » truction, vous trouverez la vie assez
 » longue.

V.

De la Secte
Olympi-
que.

Alexine séjourna quelque tems à Mégare; mais s'y trouvant trop resserré, dumoins à ce que lui suggéroit son amour-propre, il alla chercher un théâtre plus spacieux, & qu'il croyoit plus digne de ses talens à Olympie. Cette ville étoit fameuse, & par les Jeux qu'on y célébroit de cinq ans en cinq ans, & par les Oracles que Jupiter rendoit dans son Temple, le plus magnifique de la Grece, & par le grand nombre d'Etrangers qui y abondoient de tous côtez. Mais cela même ruina le projet d'Alexine. Effectivement pouvoit-il se flatter qu'au milieu des spectacles pompeux qu'offroit Olympie, de la vie tumultueuse & passionnée qu'on y menoit, des couronnes qui se distribuoient aux vainqueurs, on eût la complaisance d'aller entendre un Philosophe, & de profiter de ses froides leçons? Aussi fut-il bien-tôt abandonné de ses principaux Disciples qu'attiroient des plaisirs plus vifs: & lui-même consumé de chagrin, & accablé d'incommoditez, il ne jugea point à propos de survivre à sa honte. Pour philosopher utilement, pour se familiariser avec soi-même, il faut du repos & de la tranquillité.

quillité. *Intellectus*, remarque Aristote,
similis est cuidam otio & quieti non inju-
cunda.

VI.

Stilpon ne se vit pas plutôt à la tête De Stil-
 de l'Ecole de Mégare, qu'il chercha pon.
 à la réformer. Il en bannit d'abord Diog.
 tous les sophismes, tous les argumens Laërt. in
 frauduleux, & il fit voir qu'il y a une Stilp.
 sorte de dignité à ne point même ré-
 pondre à de pareilles bagatelles. Il sup-
 prima ensuite & les propositions géné-
 rales, comme trop vagues, trop peu
 approfondies; & les propositions con-
 ditionnelles, comme étant une source
 féconde d'erreurs, particulièrement en
 ce qui regarde le détail ordinaire de
 la vie. On soupçonne que toute cette
 réforme eut pour principe un trait as-
 sez perçant, qui lui fut lancé par la
 Courtisane Glycere. Stilpon se trou-
 vant un jour à table auprès d'elle, lui
 fit des reproches détournez de ce qu'elle
 amollissoit la Jeunesse séduite, & folle-
 ment enivrée de ses appas. » J'en con- Athen.
 » viens, reprit elle sans se décontenan- l. 13.
 » cer : Mais vous autres Philosophes
 » de Mégare, on vous accuse précisé-
 » ment de la même chose. Convenez-
 » en aussi de bonne foi. Et qu'importe
 » après tout par qui se dérange votre
 Jeunesse,

» Jeunesse , par une Courtisane , ou par
 » un Sophiste » ? La raillerie ne fut point
 perdue.

Cic. de
 Fato.

Au-reste, Stilpon avoit acquis beaucoup de connoissances, & les principales Républiques de la Grèce eurent souvent recours à ses lumieres, & se soumirent à ses décisions. Elles ne pouvoient le flatter ni l'enorgueillir davantage. Car tout judicieux qu'il étoit, le goût des louanges, & l'éclat d'une certaine réputation le touchoient infiniment. *La dernière passion dont je me déferai*, avouoit-il quelquefois, *ce sera l'amour de la gloire*. Passion, l'oserai-je dire ? qui n'est pas éloignée d'être une vertu, ou du moins de produire des vertus. *Quando etiam sapientibus cupido gloria novissima exuitur.*

Tac. Hist.
 l. 6.

A ces talens naturels & acquis, Stilpon joignoit une grande retenue, une grande circonspection dans toutes ses manieres. Sans doute qu'il craignoit la fureur d'un Peuple superstitieux, & qui ne vouloit point être contredit sur ses anciens préjugés ; parcequ'il lui en auroit trop couté pour s'en déprévenir. La ciguë de Socrate étoit passée en proverbe, & elle retenoit tous les Philosophes sortis de son Ecole, qui redoutoient une destinée pareille à la sienne, & ne vouloient point trop s'expliquer.

de

de-peur d'être contraints à s'empoisonner comme lui.

Quand quelqu'un les interrogeoit en public sur des matieres un peu délicates, ils répondoient avec une noble simplicité : *Pourquoi nous tâtez - vous ainsi devant tout le monde ? Votre dessein est-il de nous nuire ? Prenez - nous tête - à - tête , & alors nous devons opposer notre pensée.* A leur exemple , Stilpon s'étoit fait un double système ; l'un de parade & à l'usage de la multitude qu'il falloit souvent tromper ; l'autre de réserve & qu'il communiquoit à peu de personnes, aux amis seulement qui l'entendoient à demi-mot. C'étoit-là tout ce que les Sages de l'Antiquité avoient pu imaginer de mieux , pour faire voir qu'ils ne donnoient point dans les conséquences absurdes que le Polythéisme entraîne après lui. Le Cotta L. 1. de 1 de Ciceron avouoit ingénument qu'en Nat. Deor. public on ne devoit jamais s'écarter des sentimens reçus & autorisez ; mais que dans le cabinet & hors des yeux du Vulgaire , on pouvoit parler avec plus de liberté.

Une fois cependant Stilpon se fâcha contre des Prêtres de Cérés & de Cybèle , qui lui proposoient de se faire initié aux Mystères de ces deux Déeses , & cela pour de l'argent. Quel profit.

162 HISTOIRE CRITIQUE

profit, demanda le Philosophe, retireraï-je de cette cérémonie ? Vous occupez, répondirent les Prêtres, une des premières places de l'autre monde : vous y serez au-dessus d'Agefilas, d'Agis de Périclès, d'Epaminondas, de Socrate même. Et quel garant, repliqua Stilpon, me donnez-vous de votre parole ? Dois-je croire que vous, qu'on regarde avec raison comme des ignorans & des imposteurs, vous soyiez les maîtres de distribuer les places dans un Pays où tout n'est que lumière, tout n'est que vérité ?

CHAPITRE XVIII.

I. Abrégé de la Vie d'Aristippe. II. Ce qu'il pensoit des sensations. III. Principes de sa Morale. IV. De quelle maniere les Anciens peignoient la Volupté. V. Différence de la Morale d'Aristippe & de celle d'Epicure. VI. Des principaux Disciples d'Aristippe. VII. De la Secte d'Hégésias. VIII. De la Secte d'Anniceris.

I.

Abrégé
de la vie
d'Aristip-
pe.

L'Education d'Aristippe fut d'abord extrêmement négligée. Ses Parens
ne

ne songerent qu'à l'orner comme une vaine idole, & le promenerent de ville en ville, sans lui fournir aucune instruction solide. Mais il est des hazards heureux, qui développent les talens cachez & qu'on ignore soi-même. Aristippe se trouvant aux Jeux Olympiques, entendit parler de Socrate; & comme s'il eût été frappé d'une lumière soudaine, il alla se jeter entre ses bras. Socrate le reçut avec sa bonté ordinaire, & le mit au rang de ses Disciples: mais il évita toujours, &, ce me semble, avec juste raison, de se familiariser avec lui. En effet, Aristippe avoit plus de défauts que de vertus; mais de ces défauts qui étant mis dans un certain jour, l'emportent sur les meilleures qualitez. *In quibusdam virtutes non habent gratiam, in quibusdam vitia ipsa delectant.* Quint. I. II. Il cherchoit d'ailleurs à s'égayer à lui-même la sagesse; mais beaucoup plus qu'elle ne doit l'être, & que les autres hommes ne permettent qu'elle le soit; car pour l'ordinaire ils veulent être gais, sans être sages.

Après avoir quelque tems demeuré à Athènes, & profité des leçons de Socrate, Aristippe se répandit dans les autres Villes de la Grece. Un génie souple, adroit, insinuant, lui attira partout des amis, des maîtresses, des admirateurs, Horat. l. 1. Epist. 17.

Apul, in
Flor.

mirateurs, & partout il sçut également porter, comme l'avouoit Platon, & le manteau de Philosophe & l'habit de Courrisan. Quelqu'un lui demanda un jour d'un air dédaigneux, ce qu'il avoit appris dans l'Ecole de Socrate: *A vivre* répondit-il, *avec les hommes, à ménager ceux qui ne sont point faits pour l'exacte vérité, & à me servir de paroles entrelassées de soye, quand les Princes & les Rois m'interrogent.* Ce n'est point qu'Aristippe se risquât beaucoup en conversation, & qu'il aimât pompeusement à décider: tout au contraire, il tomboit souvent d'accord qu'il y a mille choses qu'un honnête-homme peut avouer sans honte qu'il ne sçait point, & qu'il ne sçaura jamais. Et de pareils aveux incommodoient les autres Philosophes, qui par vanité faisoient semblant de méconnoître le prix de cette ignorance, honorable, &, si je l'ose dire, philosophique. On servit un soir à Démocrite un concombre qui lui parut d'un gout particulier. Il en chercha long-tems la raison, & crut l'avoir trouvée, quand un domestique vint lui annoncer que par mégarde on avoit mis ce concombre dans un vase où il y avoit eu du miel. *Que tu me desobliges,* lui dit-il en riant: *Je perds le mérite de ma découverte.*

Las

Las d'errer dans la Grece, Aristippe se retira à Cyrene, ville d'Afrique autrefois très-riche & très-peuplée; & comme c'étoit le lieu de sa naissance, il proposa à ses Concitoyens d'y établir des conférences sçavantes, à la maniere des Grecs. Lui-même, par zèle du bien public, s'offrit de présider à ces conférences, & d'instruire la Jeunesse de Cyrene dépourvue de tout secours. Mais ce zèle qui parut d'abord & si pur & si noble, dégénéra bien-tôt en un vil intérêt. Aristippe mit ses leçons à prix, Plut. de Lib. édu. candis. & exigea de ses Disciples des récompenses proportionnées au soin qu'il prenoit de leur conduite: ce qui étonna d'autant plus tout le monde, que jusques-là les Philosophes avoient enseigné gratuitement, & avoient montré par leur conduite que toute occasion de s'enrichir leur étoit défendue, parcequ'il n'y a aucune de ces occasions qui n'entraîne quelque crime à sa suite. D'ailleurs, ces Philosophes regardoient & les richesses & la pauvreté comme deux obstacles qui ferment également le chemin de la vertu, & ils se contentoient d'une certaine médiocrité que la Nature donne rarement, & que même on n'a point le courage de souhaiter.

Au reste, si le Philosophe de Cyrène eut tort de taxer ses instructions, les parens

parens eurent encore plus de tort de se couvrir d'un tel prétexte pour refuser ces mêmes instructions à leurs enfans. Un pere ayant présenté son fils à Aristippe, le pria de lui dire à quel prix il vouloit se charger de son éducation.

Plut. ubi
suprà.

Aristippe lui demanda mille drachmes. *Vous me ruinez*, s'écria le pere avare, *j'aurois pour cette somme un esclave. Vous en auriez même deux*, répliqua froidement le Philosophe, *celui que vous acheteriez, & votre fils, qui abandonné à lui-même ne feroit voir que des inclinations basses & serviles.* Il est triste que de tous les maîtres qu'on donne à un jeune-homme, le plus mal payé d'ordinaire soit celui qu'on destine à lui former l'esprit & le cœur. On le chicane, on le rebute; tandis que les récompenses sont prodiguées à ceux qui enseignent des Arts inutiles ou dangereux, qui corrompent, ou pour le moins qui énervent les mœurs. De-là vient, ajoutoit le même Philosophe, que la plupart de ceux qui dans notre ville occupent les postes les plus distinguez, ne sont guères que des masques, des représentations de théâtre.

II.

Ce qu'il pensoit des Sensations. Comme on ne s'adonnoit dans l'Ecole de Socrate qu'aux connoissances qui

qui regardent l'homme directement, & encore l'homme qui travaille à se rendre heureux, ce ne fut en effet qu'à ces sortes de connoissances qu'Aristippe s'appliqua. Et premierement il fit en sorte de découvrir le vrai rapport, la Diog. juste proportion qui se trouve entre les Laërt. ia objets extérieurs & nos sensations; en- Arist. tre ce qui produit l'ébranlement de l'ame, & l'ame elle-même ébranlée. C'est-là aussi une des choses qui lui fait le plus d'honneur. » On ne doit pas Sext. Em-
 » assurer avec confiance, remarquoit- pyr. l. 1.
 » il, que le miel soit doux, que l'oli- Cic. Acad.
 » vier soit amer, que la grêle soit Quæst. l. 4.
 » froide, que le vin soit chaud, &c.
 » on doit assurer seulement que cela
 » nous paroît tel. Car le contraire ar-
 » rive aussi quelquefois, y ayant des Plut. con-
 » gens qui trouvent le miel amer, l'O- tra Colot.
 » livier doux, la grêle chaude, le vin
 » froid, &c. D'où il suit qu'on peut
 » bien se rendre témoignage de ce qu'on
 » sent, mais non point de ce qui est ren-
 » fermé dans les objets extérieurs. Cha-
 » cun, je le répète, saisit ces objets dif-
 » féremment. De même, continuoît
 » Aristippe, celui qui voit une Tour
 » ronde ou quarrée, tombera dans l'er-
 » reur, s'il ose assurer que cette Tour
 » soit telle nécessairement qu'il l'envi-
 » sage. Tout ce qu'il peut dire, c'est que
 » dans

„ dans son œil est imprimée la figure
 „ d'une Tour ronde, ou à quatre côtez
 „ égaux. Cela se prouve encore par la
 „ maniere dont on est frappé du mê-
 „ me objet, lorsqu'on en est loin, ou
 „ qu'on en est près. Cet objet, à la vé-
 „ rité, ne change point : mais l'impres-
 „ sion qu'il fait sur nous change con-
 „ tinuellement. Ainsi le Voyageur qui
 „ est au pied d'une Tour, & qui sou-
 „ tient qu'elle a plusieurs angles, ne
 „ sçait pas mieux la vérité de la chose
 „ que celui qui en est fort éloigné, &
 „ qui soutient qu'elle est ronde. L'un &
 „ l'autre ne fait que rapporter ce qu'il
 „ apperçoit, & non point ce qui est en
 „ effet.

De-là pouvoit-on conclure qu'il y a
 une extrême différence entre la sensa-
 tion & la cause de la sensation ; qu'il
 faut être fou pour affirmer que tous les
 hommes ont les mêmes ébranlemens
 dans l'ame, en présence des mêmes
 objets, se pouvant faire qu'ils en aient
 de tout contraires ; enfin, que quand
 l'Univers seroit anéanti, nous pour-
 rions encore être modifiez comme au-
 paravant.

Principes
 de sa Mo-
 rale.

III.

A ces conséquences, mais plus ap-
 pro-

profondies , tenoient toute la Doctrine
 & toute la conduite d'Aristippe , le peu
 de cas qu'il faisoit de la Physique , &
 l'estime singuliere qu'il témoignoît pour
 la Morale. » Quoi de plus bizarre ,
 » disoit-il souvent , que de voir un Etre
 » aussi caduque & aussi fragile que
 » l'homme , rechercher avec ardeur ce
 » qui est hors de lui & au dessus de
 » lui , & se négliger absolument lui-
 » même ! Le peu de tems qu'il se passe
 » sur la Terre ne devroit - il pas le
 » détourner de s'appliquer à des choses ,
 » qui pour être connues & approfondies ,
 » exigeroient des siècles entiers
 » de méditation ? D'ailleurs , la Science
 » n'est ni nécessaire ni même naturelle
 » à l'homme. D'un côté , elle lui cou-
 » te trop à acquérir , & de l'autre , sa
 » jouissance ne le dédommage point
 » des peines qu'il s'est données. Ap-
 » prendre , c'est s'exposer à souffrir ;
 » c'est se mettre dans la dure nécessité
 » de reconnoître & les bornes de son
 » esprit , & le peu d'étendue de ses fa-
 » cultez , & par-là même de se dédai-
 » gner & presque de se haïr. Appren-
 » dre enfin , c'est s'attirer l'irréconciliable
 » aversion des ignorans , des fous ,
 » des superstitieux , des hommes
 » corrompus , qui tous se déclarent hau-
 » tement contre ceux qui veulent saisir

» dans les choses ce qu'il y a de vrai &
» d'essentiel.

Cela posé, Aristippe conseilloit à ses Disciples de se borner à l'étude tranquille de la Morale. Et cette étude, selon lui, consistoit en trois choses. 1°. A démêler ce qui est bon ou mauvais, utile ou nuisible, favorable ou importun, tous les biens étant relatifs, & n'étant biens qu'autant qu'ils conviennent à l'homme. 2°. A se dégager de la superstition & de la crainte odieuse de la mort, en accoutumant l'ame, pour ainsi parler, à dépendre le moins qu'il lui est possible des objets extérieurs. 3°. A bien nettoyer les idées de vertu & de vice, en saisissant avec justesse le point qui sépare les hommes vertueux des méchans & des pervers.

Cic. Offic.

l. 3.

Xen. de
memor.

Socr. l. 3.

Or la Morale ainsi prise conduit à la volupté, ou plutôt n'est que la volupté elle-même bien entendue; car elle procure à l'homme deux Trésors inestimables, & les seuls qu'il doive ambitionner, la sagesse & la santé; la sagesse étant à l'ame ce que la santé est au corps.

I V.

De quelle
maniere
les Anciens

Ce fut sans doute d'après ces traits
fournis par Aristippe, que les Anciens
par-

parlerent si avantageusement de la Volupté. Elle ressemble, avouoient-ils sans crainte, à une Reine magnifique & parée de sa seule beauté. Son Trône est d'or, & les Vertus en habits de fête s'empressent à la servir. Ces Vertus sont la Prudence, la Justice, la Force, la Tempérance : toutes quatre véritablement soigneuses de faire leur cour à la Volupté, & de prévenir ses moindres souhaits. La Prudence veille à son repos, à sa sûreté ; la Justice l'empêche de faire tort à personne, de-peur qu'on ne lui rende injure pour injure, sans qu'elle puisse s'en plaindre. La Force la retient, si par hazard quelque douleur vive & soudaine l'obligeoit d'attenter sur elle-même. Enfin, la Tempérance lui défend toute sorte d'excez, & l'avertit assidument que la santé est le plus grand de tous les biens, ou celui dumoins sans lequel tous les autres biens deviennent inutiles, ne se font point sentir.

Un portrait si flatteur de la Volupté me rappelle l'explication allégorique que Philon le Juif a donnée du Paradis Terrestre. Ce lieu de délices, dit-il, ce Jardin planté d'arbres & orné de fontaines, ne désigne que la paix, le contentement intérieur dont jouit un homme-de-bien. Il se renferme en lui-même :

peignoient
la Volupté.
V. Aug.
l. 5. de Civ.
Dei.

L. 1. Leg.
Alleg.

même : toutes ses pensées se succèdent avec harmonie : il se respecte trop pour en admettre aucune dont il pût rougir dans la suite. Les quatre fleuves qui arrosent ce Jardin , marquent les quatre Vertus qui concourent à le rendre heureux. La Prudence lui inspire ce qu'il doit faire ; la Force , ce qu'il doit souffrir ou dissimuler ; la Tempérance , ce qu'il doit tourner à ses usages , & approprier à ses goûts ; la Justice enfin , ce qu'il doit partager avec les autres pour assurer la félicité publique. Le premier fleuve environne le pays où se forment les métaux les plus riches , & les pierres les plus précieuses. Quel Trésor approche de la Prudence ? Le second coule à travers les pays des Ethiopiens , où il y a toujours des guerres , des dissensions : la Force est nécessaire à l'homme sage , pour se faire craindre de ceux qui ne cherchent qu'à nuire. Le troisième serpente le long du pays des Assyriens , où brillent les plaisirs , le luxe , la bonne chère. La Tempérance enseigne à naviger sûrement au milieu de tant d'écueils , d'autant plus dangereux qu'ils paroissent plus agréables. Le quatrième fleuve enfin est l'Euphrate , qui fertilise tous les pays par où il passe , qui rend les campagnes qu'il arrose , & plus belles & plus riantes. N'est-ce point-là l'image

l'image de la Justice, qui se prête avec discernement à tous les états, qui embrasse avec fruit toutes les conditions ?

V.

La Morale d'Aristippe, comme on voit, portoit sans détour à la volupté, & en cela elle s'accordoit avec la Morale d'Epicure. Il y avoit cependant entr'eux cette différence, que le premier regardoit comme une obligation indispensable de se mêler des affaires publiques, de s'assujettir dès sa jeunesse à la Société, en possédant des Charges & des Emplois, en remplissant tous les devoirs de la vie civile ; & que le second conseilloit de fuir le grand monde, de préférer à l'éclat qui importune, cette douce obscurité qui satisfait ; de rechercher enfin dans la solitude un sort indépendant des caprices de la fortune, & des bizarreries de l'usage. Cette contrariété de sentimens entre deux grands Philosophes, donna lieu au Stoïcien Pannéticus d'appeller en raillant la Volupté d'Aristippe, la Volupté debout ; & celle d'Epicure, la Volupté assise.

Pour moi, s'il m'étoit permis d'en juger, je trouverois plus de noblesse, plus de grandeur d'ame à suivre les leçons d'Aristippe ; & plus de prudence,

plus de sûreté à suivre les conseils d'Epicure. Un jeune-homme étant venu lui demander quel état il devoit embrasser pour se rendre heureux : *Cache ta vie*, lui répondit-il simplement. En effet, quelle charge & quel poids, écrivoit le judicieux Cardinal d'Ossat, que d'avoir puissance sur la vie, honneur & biens de tant de milliers d'hommes ! Quelle grande prudence, intégrité, rectitude, doctrine, diligence & sollicitude y est requise ! On ne doit pas tenir ces sortes d'Offices pour une occasion & moyen d'être des premiers & des plus honnrez de la Ville ; mais pour une très-grande & très-étroite obligation qu'on passe à Dieu & au monde d'être plus prudent & sage, plus juste & droiturier, plus docte & entendu en toutes les bonnes choses, & plus diligent & plus soigneux que tous ceux qui sont au-dessus de vous.

Il s'éleva dans le quatrième siècle de l'Eglise un Hérésiarque, qu'on nomma l'Aristippe & l'Epicure des Chrétiens ; parcequ'il osoit soutenir que la Religion & la Volupté n'étoient point incompatibles : paradoxe qu'il coloroit de spécieux prétextes, en dégagant d'une part la Volupté de ce qu'elle a de plus grossier ; & de l'autre, en réduisant toutes les pratiques de la Religion à de simples actes de charité. Cette espece
de

de Systême , quoique destitué de preuves & avancé au hazard , séduisit néanmoins beaucoup de gens , surtout des Prêtres & des Vierges consacrées à Dieu. Mais St. Jérôme attaqua ouvertement V. Lib. le perfide Hérésiarque , & sa victoire contra Jofut aussi brillante que complete. Vous^{vin.} croyez , lui disoit-il , avoir persuadé ceux qui marchent sur vos traces. Détrompez-vous , ils étoient déjà persuadés par les penchans secrets de leur cœur ; ils ne cherchoient que l'occasion de pousser au-dehors le venin mortel qui les rongeoit au-dedans.

V I.

Les Conférences sçavantes qui avoient été établies à Cyrène , eurent tout le succès qu'on en pouvoit attendre. Les principaux de la Ville y assistoient régulièrement , les uns attirés par leur goût particulier , les autres entraînés par la mode qui est une espece de goût général. Les femmes mêmes osoient s'y montrer ; & c'étoit la jeune Arète , fille d'Aristippe & Philosophe par droit héréditaire , qui leur en donnoit l'exemple. On la cite comme un prodige d'esprit , de beauté , & ce qui est infiniment plus rare , de vertu : & elle se servoit de ces heureuses qualitez ,

Des principaux Disciples d'Aristippe.

Menag. de Mulier. Philos.

trop souvent désunies , pour inspirer l'amour de la sagesse à tout ce qui l'approchoit , à tout ce qui vouloit lui plaire. Après la mort d'Aristippe , qui ne se démentit point en ce dernier moment , & qui sortit de la vie comme on sortiroit d'un beau spectacle qu'on auroit vu jusqu'à la fin , Antipater fut chargé de tout le détail de l'École de Cyrène. A Antipater succéda Epirimide , & à Epirimide Parébate. On ne connoît que les noms de ces trois Philosophes ; mais le dernier eut deux Disciples , Hégésias & Annicéris , qui firent beaucoup de bruit , & dont la réputation alla jusques dans la Grèce.

V I I.

De la Secte Hégésias entreprit de traiter une matière , la plus délicate & la plus difficile de toutes : ce fut de persuader à ceux de Cyrène que la mort , loin d'être un mal , une source d'inquiétudes , comme on la regarde d'ordinaire , est un bien réel & effectif , & sans doute le plus grand de tous les biens. Mais comment prouver un paradoxe si révoltant ! Hégésias le faisoit de deux manières. 1°. En représentant au vif les peines , les disgraces , les misères dont la vie est parsemée , & ce que l'homme a

de

De la Secte
d'Hégésias.

Val. Max.
l. 8.

Cic. Quæst.
Tuscul. l. 1.

de fâcheux à souffrir des autres hommes, & ce qu'il a encore de plus fâcheux à souffrir de lui-même. 2°. En insinuant avec adresse, que si l'ame n'est point anéantie, & qu'elle survive au corps, sa destinée ne peut être qu'heureuse, sans amertume, sans traverses, sans douleur. Et c'est ce que Cicéron a depuis exprimé en ces termes : *Si quis est post mortem locus, aut beatus, aut nullus.* La doctrine d'Hégésias excita d'abord la curiosité de ceux de Cyrène, touchés de la maniere vive, passionnée, dont il la débitoit : depuis elle fit sur leur esprit une si forte impression, que plusieurs se tuerent après l'avoir entendu. La chose même alla si loin, que Ptolomée Philadelphé Roi d'Egypte, fut contraint d'envoyer ordre à Hégésias de ne plus enseigner sa doctrine meurtrière. Il auroit insensiblement dépeuplé la ville de Cyrène. N'auroit-on pas pu lui imposer silence à moins de frais, en lui répétant ce qu'un jeune Lacédémonien avoit dit à un Prêtre de Cérès, qui pour l'engager à se faire initiateur aux Mystères de la Déesse, lui promettoit après la mort une félicité sans bornes : *Hé, fou que tu es, si tout ce que tu dis te paroît vrai, que ne meurs-tu donc ?*

C'est une chose étrange que de sim-

H 5

ples

ples discours, tels que ceux d'Hégésias, ayant pu inspirer à des hommes, d'ailleurs raisonnables, une fureur réfléchie de se tuer. On auroit même quelque raison d'en douter, si l'on ne sçavoit par une infinité d'exemples, que quand l'imagination est une fois allumée, & qu'elle l'est jusqu'à un certain point, il n'y a guères de singularitez, ni d'excez, ni de désordres, à quoi elle ne porte. Et pour ne pas sortir de cette matiere, je remarquerai que dans la Grèce, le sublime Dialogue de Platon qui est intitulé le *Phédon*, produisit à-peu-près les mêmes effets que les discours d'Hégésias à Cyrène. Plusieurs jeunes-geus, après en avoir entendu la lecture, s'allerent précipiter dans la mer. Les Relations d'Asie & d'Afrique rapportent qu'il s'y trouve encore tous les jours des femmes, quelques-unes même très-jeunes & très-aimables, qu'un frivole point-d'honneur engage à se brûler sur le tombeau de leurs maris; & qu'aucune rémontrance, aucunes promesses, n'en peuvent distraire.

Mais toute hardie que soit cette résolution, je trouve quelque chose de plus hardi encore dans la résolution des filles de Milan, qui ayant entendu les discours pathétiques où Saint Ambroise relevoit le mérite & le prix de la virginité,

nité, renoncèrent unanimement au mariage, & coururent entre ses mains faire vœu de chasteté. Ni les prières des amans trahis, ni les caresses des meres abandonnées, ni l'espérance de se voir avantageusement pourvues, ne purent balancer dans leur cœur l'amour exagéré de la retraite. A la fin, on fut obligé de renfermer séparément toutes ces filles, & de les empêcher d'aller entendre le saint Evêque. Je m'imagine qu'elles ne furent pas long-tems à revenir de la chaleur du zèle, au goût inspiré par la Nature.

V I I I.

Annicéris, différent de celui qui tira De la Sec-
Platon de l'esclavage, composa plusieurs te d'Anni-
Traitez pour justifier Aristippe des expli- céris.
cations mal-entendues qu'on donnoit à
sa doctrine. Il fit voir que la vraie vo- Clem.
lupté, celle que recherche un Philoso- Alex.
phe, consiste à être utile aux autres Strom. l. 2.
hommes, & à préférer leurs avantages,
les intérêts généraux de la Société, à ses
intérêts propres : *Siquidem de suo jure* Ambr. Of-
virum bonum aliquid relaxare, non solum fic. l. 2.
liberalitatis, sed plerumque etiam commo-
ditatis est. Il ajoutoit (& ce langage
ne peut guères se pardonner qu'à un Phi-
losophe Payen) il ajoutoit qu'à la vérité
dans l'état naturel, il n'y a ni bien ni

mal, ni justice ni injustice, ni vertu ni désordre. » Car dans cet état, disoit-il, on ne doit songer qu'à soi seul, on doit tout rappeler à la conversation de son être : les autres hommes ne nous touchent point. Mais dans l'état de Société où ces mêmes hommes se sont mis volontairement, il y a des choses permises, louables, & des choses défendues, répréhensibles, des choses qu'on doit faire & des choses qu'on doit éviter : car dans cet état, nos intérêts, nos avantages sont mêlez avec ceux des autres. D'où il suit que les idées de vertu & de vice ne sont point des attributs essentiels, qui expliquent la nature de l'homme en général ; mais seulement des attributs qui expliquent sa nature, entant qu'il est lié à la Société, & qu'il profite de tout ce que cette Société offre de commode, de sûr & d'avantageux.

CHAPITRE XIX.

- I. *Origine de la Secte des Cyniques.* II. *D'Antisthène.* III. *De Diogene.* IV. *Des autres principaux Cyniques.* V. *Jugement sur leurs mœurs & leur doctrine.*

I. Les

I.

LEs hommes ne peuvent guères se tenir dans un juste milieu. Ou leurs vertus ne sont que des ébauches, des traits grossièrement tracez; ou elles tombent dans l'autre extrémité, & deviennent par une rigueur mal-entendue, des especes de vices, quelque chose d'au moins qu'on ne peut ni louer ni imiter. Telles étoient les vertus des Cyniques, qui ne recherchoient dans toutes leurs actions que l'outré, le sévère; qui ne sçavoient ni ménager les autres, ni se ménager eux-mêmes; qui se rendoient enfin d'autant plus importuns, d'autant plus fâcheux, que toute leur conduite ne sembloit qu'une insulte répétée qu'ils faisoient au Genre-Humain. Aussi étoient-ils payez d'une aversion presque générale, d'un mépris qu'ils méritoient sans doute. En effet, si les vertus les plus estimables sont celles qui tendent au bien de la Société, qui conduisent les hommes à une unanimité des sentimens & d'inclinations: combien ne doit-on pas blâmer ceux qui par des écarts de doctrine, par un fanatisme revêtu de couleurs spécieuses, jettent le trouble & la confusion dans les esprits foibles, les détournent du chemin de la félicité qui ne s'appuye

Origine de
la Secte des
Cyniques.

s'appuye ordinairement que sur les opinions douces & modérées ?

I I.

D'Antisthène.

Lucian. in Fug.

Plut. de Stoïc. repugn.

Antisthène fit naître par ses bizarreries la Secte des Cyniques, qui n'eurent jamais, comme on le juge bien, aucune Ecole fixe, arrêtée; mais qui se promenoient à l'aventure dans les principales villes de la Grece, & s'y donnoient tour-à-tour en spectacle. Leur Chefles avoit exercez dans une Morale qui les rendoit essentiellement inutiles à tout le détail de la vie, qui en faisoit comme autant de hors-d'œuvres. Il leur avoit persuadé que la vertu, ou dumoins ce qu'il appelloit de ce nom, consiste à mépriser, à fuir, à braver tout ce que les autres hommes estiment & recherchent. » On » ne peut, ajoutoit-il, ni répondre de » son esprit, ni être assuré de ses sentimens, à-moins qu'on ne soit parvenu à cet état d'indifférence, qui » fait qu'on regarde de même œil & » les louanges & les injures, & l'approbation & la critique.

Cependant il n'avoit point tenu à Socrate, le Pere & l'Instituteur de tant de Philosophes, qu'Antisthène n'eût pris des sentimens plus raisonnables. Il lui
Var. Hist. avoit souvent reproché son affectation à
l. 9. de

ne paroître dans le Public qu'avec un habit déchiré , des cheveux épars , une barbe longue & touffue , des manieres dures & choquantes. *Vous vous trompez*, lui crioit-il, *si vous pensez que cet extérieur annonce la vertu : tout-au-plus annonce-t-il l'orgueil dont vous êtes plein , & qui transpire malgré vous à-travers les plus petites mailles de votre robe. Effectivement, toutes ces singularitez supposent dans l'esprit quelque travers , & peut-être quelque désordre dans le cœur. Il semble qu'on veuille offenser les autres hommes , en affectant de se mettre , de vivre autrement qu'eux. Que j'aime l'air de décence , d'honnêteté , que gardoit Saint Augustin & dans ses meubles & dans ses habits ! Ils n'étoient , observe l'Auteur de sa Vie , ni trop grossiers & trop communs , ni trop chers & trop magnifiques. Mais tout convenoit à la modération de ses désirs , & à la dignité de son esprit : *Ex moderato & competentī habitu erant.**

Au-reste , sans penser que la vie n'est qu'un dépôt , & que tout dépôt demande à être conservé avec soin , Antisthène ennuyé de lui-même, voulut plusieurs fois abréger ses jours ; & quand on lui faisoit honte d'un pareil égarement , qu'on le rappelloit à cette hauteur , à cette force d'esprit qu'il prodiguoit en tant d'autres

d'autres occasions , toute sa réponse étoit, *que l'ame paye trop chèrement le séjour qu'elle fait dans le corps ; que ce séjour la ruine , la décrédite ; & qu'on ne peut trop tôt la renvoyer à sa véritable patrie.*

I I I.

De Diogène.
Diog.
Laert. in
Diog.

Il falloit à Antisthène un disciple , un ami , un compagnon digne de lui : & il le trouva dans le fameux Diogène, l'homme le plus singulier qui fut jamais , & qui prenoit en toute occasion le contrepied de ce que les autres pouvoient ou dire ou faire. J'avoue que ce parti n'est pas quelquefois , ni le moins sûr , ni le moins judicieux. Mais Diogène l'outroit , au point de se rendre insupportable à tout le monde. Voyoit-il des personnes qu'animoit une douce joye , il se mettoit aussi-tôt à répandre des pleurs ; En voyoit-il de noyées dans le chagrin & la tristesse , il se mettoit aussi-tôt à rire & à plaisanter. Son usage enfin , quelque part où il se trouvât , étoit suivant sa propre expression , de tourner le dos au plus grand nombre. Mais ses plaisanteries, ses insultes redoubloient , quand le hazard lui offroit de ces gens prévenus en leur faveur , & qui croient posséder toute vertu , toute perfection , parcequ'ils sont accablez de richesses ,

ou

ou élevez à quelque dignité brillante. Alexandre lui-même l'éprouva, & il vit avec douleur qu'il y avoit un homme sur la terre à qui il ne pouvoit ni rien donner ni rien ôter.

IV.

Après Diogène parurent encore d'au- Des autres
principaux
Cyniques. tres Cyniques, qui se firent une sorte de réputation par leurs caprices & leurs dis- parates, qui donnerent dans les excez les plus surprenans & les plus grotesques : ce qu'on ne croiroit pas, s'il y avoit quelque espece de folie dont les hommes fussent incapables. Monime, par exemple, s'étoit fait un art particulier de donner des dehors plaisans & comiques aux sujets les plus sérieux, & il se plaisoit à rapprocher deux choses qui d'ordinaire ne jouent point ensemble, le sublime & le ridicule. Cratès convertit tout son patrimoine en argent comptant, & cet argent il le jeta dans la mer, pour crier, *Je suis libre* : comme si la vie n'étoit point déjà assez triste, assez fâcheuse d'elle-même, & qu'il falût encore la surcharger de la pauvreté. Métroclès sentant la mort s'approcher, brula toutes les productions de son esprit, & les brula sans aucun regret : action courageuse & dont peu d'Auteurs seroient capables,

bles, témoins tant d'Ecclésiastiques sur tout en Italie, qui ayant travaillé à des Poësies galantes dans le printems de leur âge, n'ont pu se résoudre dans le déclin à les supprimer, & en ont divertie le Public sous le titre d'*Amusement de leur jeunesse*. Ménippe, sans retenue, sans circonspection, osoit dire aux hommes la vérité, que les hommes aiment si peu à entendre. Ménédème enfin les cheveux hérissés comme une furie, & un flambeau à la main, se promenoit en plein jour dans les rues d'Athènes, rassembloit autour de lui le Peuple étonné, & se vantoit hardiment de porter la lumière dans toutes les consciences.

Je ne parle point de la fastueuse aventure de Pérégrin, qui se brula aux Jeux Olympiques; c'est-à-dire, dans la plus illustre Assemblée de la Grece; afin de se faire admirer, & de laisser un grand nom après sa mort: si cependant ce n'est point-là une fable, que Lucien ait tissée pour diminuer le merveilleux des Actes des Martyrs que recueilloient les Chrétiens, & qu'ils propoient comme une des grandes preuves de leur Religion.

Jugement
sur leurs
mœurs &
leur doctrine.

V.

Sur les portraits que je viens de tracer,

cer, on sera, je pense, plus disposé à exclure les Cyniques du rang des Philosophes, qu'à les y retenir. Cependant, comme ils ont été louez à diverses reprises par les Auteurs distinguez, même par des Peres de l'Eglise; peut-être ne sera-t-il point hors de propos de marquer ici, & ce qu'il y a d'outré dans ces louanges, & ce qu'il y a de réel. Pour cela je reprendrai les choses d'un peu plus haut.

Les hommes se découvrent, se manifestent de deux manieres : par les mœurs & par les sentimens; par leur conduite, le gros de leurs actions, & par la teinture qu'ils répandent sur toutes leurs pensées. C'est aussi sous ce double rapport qu'on les doit envisager, si l'on en veut porter un jugement qui soit net, dépouillé de toute prévention. Car il n'arrive que trop souvent, que ceux, dont les mœurs paroissent très-corrompues, ont des sentimens très-purs, très-reglez; & qu'en revanche ceux qui mènent une vie irréprochable, donnent dans des opinions absurdes & extravagantes.

Ce principe posé, venons aux Cyniques, dont l'allure, le tout-ensemble, avoit quelque chose de bien extraordinaire. Il est vrai qu'ils se moquoient de toutes les bienséances; qu'ils,

qu'ils bleffoient tous les égards qui sont dûs à l'ordre public ; qu'ils tomboient même dans des travers , trop palpables pour s'attirer quelque excuse. Mais aussi vivoient-ils dans l'indépendance , dans une sécurité parfaite , & sçavoient-ils se passer , se mettre au-dessus de tous ce que les autres hommes recherchent avec tant de soin & tant d'ardeur. Ni la pauvreté , ni la douleur , ni les disgraces , ni les injures , ni les rebuts mêmes si affligeans pour l'amour-propre , rien en un mot ne les pouvoit altérer , rien ne les troubloir. Diogène n'auroit point échangé son tonneau pour le Palais le plus superbe , ni Ménippe ses haillons pour la pourpre des Rois , ni Cratès son bâton & sa besace pour l'équipage le plus brillant. Un Cynique étoit un homme isolé , indifférent , qui ne tenoit à rien , que rien ne pouvoit plier , ni faire sortir de son caractère. Il vivoit , parcequ'il falloit vivre : il se présentoit à la mort sans crainte & sans regret. Quelqu'un le comparoit à Socrate , mais à Socrate devenu fou par trop de sagesse.

Ælian. l.
10.

Ce premier coup d'œil avoit mis peu-à-peu les Peres de l'Eglise dans les intérêts des Cyniques. Plusieurs même d'entr'eux les ont vantez comme moins opiniâtres , moins rebelles à l'esprit du Christianisme

Christianisme que tous les autres Philosophes , tant à cause de la rudesse & de la sévérité de leurs mœurs , qu'à cause de cette espece de desappropriation où ils vivoient de toutes choses. *Quoi de plus surprenant , de plus extraordinaire que cette conduite*, disoit Saint Augustin , au neuvieme Livre de la Cité de Dieu ? *Quoi de plus opposé à tous les penchans de la Nature ?* Pour Julien l'Apostat , il s'imaginait beaucoup avilir les Reclus , les Solitaires de son tems , en les nommant les Cyniques Chrétiens. Mais cette plaisanterie retomboit sur lui même , & au fond il ne faisoit que donner des preuves , déjà trop connues , de son humeur inquiète , médisante & satirique. Car les motifs mis à part , ces Reclus , ces Solitaires devoient mener une vie bien dure , bien mortifiée ; puisqu'un ennemi tel que Julien trouvoit qu'ils ressembloient si fort aux Cyniques. Juste Lipse , qui a beaucoup étudié l'ancienne Philosophie , a écrit dans un de ses meilleurs Ouvrages , que de tous les Moines les Capucins aujourd'hui sont ceux qui en approchent davantage. Et Lib. 1. qu'on ne croye pas que juste Lipse fit ce parallèle par un esprit de critique : il étoit naturellement plus que dévot , & même une des dernières actions de sa vie fut de consacrer à la Vierge , en cérémonie ,
une

Manud. ac.
Phil. Soic.

C. 12.

une plume d'argent, comme pour lui rendre hommage de toutes les productions de son esprit.

A l'égard de la doctrine des Cyniques, on ne pouvoit guères s'y prêter sans de grandes restrictions. Je ne sçai même si elles auroient suffi; car cette doctrine étoit fondée sur deux points insupportables. L'un, qu'on ne doit éviter, qu'on ne doit fuir que le vice, & encore le vice reconnu pour tel; & que tout le reste est indifférent. De-là les Cyniques prenoient droit de se soustraire à toutes les bien-séances, & d'en violer jusqu'aux usages les mieux établis, sans songer que quand on jouit des agrémens d'une Société, on en doit supporter les charges, celles surtout qui servent à nouer davantage les Membres qui participent à cette même Société. De-là ils s'autorisoient à n'avoir ni honte ni pudeur, & à commettre devant les autres les actions les plus indécentes, malgré la voix secrète & impérieuse de la Nature, qui demande qu'on les cache, qu'on n'y admette point de Spectateur. Cratès, tout vieux, tout difforme qu'il étoit, ayant séduit la jeune Hipparchia, & l'ayant engagée à un mariage très-disproportionné, l'engagea encore, (ce qui n'est point croyable) à célébrer les noces en Public. Elle perdit

V. Lamb.
Veldhufii
Tract.
Mor. de
natur. pu-
dore &
dignitate
hom.

dit en cette occasion tout sentiment de pudeur, quoique ce soit le dernier sentiment que perdent les femmes, & qu'elles ne perdent même qu'après avoir renoncé non-seulement à la vertu; mais encore à ses apparences.

Un autre point également condamnable dans la doctrine des Cyniques, c'est ce qu'ils avançoient touchant l'origine des Loix, & la sorte d'obéissance qu'elles exigent. Selon eux cette origine a été une chose arbitraire, les hommes ayant établi les Loix par caprice, & les pouvant dissoudre aussi par caprice, & en établir de nouvelles à leur place. Par conséquent, disoient-ils, *on ne leur doit qu'une obéissance extérieure & de police; on est assez autorisé à les enfreindre toutes les fois qu'on le juge à propos, ou qu'on y trouve quelque avantage.* Les autres Philosophes au-contraindre, surtout les Platoniciens, soutenoient que la source des Loix primitives & fondamentales qui ont concouru à former les Sociétez, vient d'en-haut, & que ces Loix sont appuyées sur la vérité suprême qui est Dieu: d'où ils concluoient qu'on leur doit un respect sincère, un hommage intérieur, & qu'il n'y a aucun tems de la vie où l'on puisse se dispenser de leur obéir, quand même cette obéissance tourneroit contre notre intérêt propre.

Qu'on

Qu'on juge à présent si les Cyniques pouvoient passer pour de bons Citoyens, & si la Patrie avoit droit de compter sur eux ! Je le déclare avec naïveté, on ne mérite d'être applaudi, d'être estimé qu'autant qu'on lui est soumis. Et que servent les vertus de parade, & qui brillent au-dehors, si une doctrine utile n'y répond point.

Qu'il me soit permis d'ajouter ici, que les Cyniques n'étoient point si attachez à l'ancienne Philosophie, qu'on n'en ait trouvé des rejettons dans tous les siècles postérieurs, & jusques au milieu du Christianisme. En effet, ne peut-on pas donner ce nom à tant de Sectaires qui ont cherché à avilir & à deshonnorer une Religion, aussi respectable par les Mystères qu'elle propose à croire, qu'aimable par la morale qu'elle enseigne à pratiquer ? Tels sont pour remonter aux plus anciens de ces Sectaires, les Ebionites, les Manichéens, les Adamites, les Beguards, les Turlupins, les Vaudois ou Pauvres de Lyon, les Flagellans, les Humiliez, les Cathares ou Paterins, les Anabaptistes, les Mennonites, les Quakers ou Trembleurs, les petits Prophètes échappez des Cévennes, & que nous avons vus de nos jours se répandre avec tant d'éclat en Angleterre. L'Histoire continuée de ces
Sectaires

I
fé
dar
pol
sion
cher
éclar
y

Sectaires pourroit à juste titre s'appeller l'histoire des Cyniques Chrétiens, ou l'histoire du Fanatisme dans la Religion Chrétienne.

CHAPITRE XX.

I. *Abrégé de la vie de Platon.* II. *Défauts qu'on lui a reprochez.* III. *Jugement sur ses Dialogues.* IV. *Erreurs & contradictions qui s'y rencontrent.* V. *De son système du Monde.* VI. *De ce qu'il pensoit de Dieu.* VII. *Des Anges ou Démons.* VIII. *Des Ames.* IX. *S'il a eu quelque connoissance des Livres Saints.* X. *Ce qu'on doit penser de la Trinité Platonicienne.* XI. *Ce que signifie le mot λόγος dans les Ecrits de Platon.*

I.

IL n'y a point eu d'homme de Let- Abrégé de
la vie de
Platon.
tres que la Fortune ait tant favori-
sé que Platon. Il naquit à Athènes,
dans le tems que cette ville étoit la plus
polie & la plus magnifique. Une phy-
sionomie attirante & de grandes ri-
chesses le firent bien-tôt paroître avec
éclat, & avec cette confiance que don-
Tome II. I nent

nent les avantages de la Nature. Du côté de son pere il comptoit des Rois parmi ses ancêtres ; & du côté de sa mere il descendoit de Solon , ce sage Législateur , à qui les Rois même rendoient un hommage de mérite. Quelques-uns ont dit que Platon étoit le

Val. Ma- fils du Dieu des Beaux-Arts , & que peu
xim. l. 1. après sa naissance , un essain d'abeilles
vint se reposer sur son berceau. Je ne
m'amuserai point à réfuter ces petites
Fables , qui aussi-bien tombent d'elles-
mêmes. Je sçai que de tout tems on
a relevé la naissance & la mort des
Héros , par des visions & des prodig-
es ; on a cru qu'ils ne pouvoient en-
trer dans le monde , ni en sortir sans
quelque chose de miraculeux. Les hom-

La Mothe mes ordinaires , dit un Auteur sensé ,
Le Vayer. se contentent d'être conduits au tom-
Lct. 76. beau avec des bougies & des torches
allumées : il faut aux Grands-Hommes
des flambeaux célestes & des comettes
pour éclairer leurs funérailles , quel-
quefois même des Eclipses.

Platon fut élevé avec tout le soin pos-
sible. Né avec des dispositions favora-
bles , il réussit d'abord aux choses qui
demandent plus d'imagination que de
jugement , plus de feu que de solidité
d'esprit. Il devint connoisseur dans
presque tous les Beaux-Arts , & s'appli-
qua

qua quelque tems à la Peinture, dont il apprit les principes sous les plus grands Maîtres. Il composa ensuite des Odes & des Tragédies, qu'il brula courageusement, en les essayant sur les Poësies sublimes & inimitables d'Homère. Dans la composition de ces Odes, & surtout des Dithyrambes qu'il fit à l'honneur de Bacchus, il s'accoutuma à une cadence forte, mesurée, & à des tours fleuris, harmonieux : ce qui commença de lui gâter le goût, sans peut-être qu'il s'en apperçût, & de lui faire préférer la beauté frivole de l'expression à la beauté essentielle des pensées. Aristote lui reprochoit souvent que son style étoit trop poétique, & qu'il affectoit de se servir de termes recherchez & difficiles à entendre.

Nous avons encore quelques Epigrammes de Platon, qui respirent un grand air de volupté. Il n'est point défendu au Philosophe d'aimer, pourvu qu'il se hâte, & n'y perde point un tems précieux. Les autres hommes ne sont point obligez d'en être si ménagez.

Mais bien-tôt Platon quitta ces vains amusemens pour s'attacher à Socrate, qui le distingua toujours d'une maniere particuliere, en l'appellant le Cygne de l'Académie. Après la mort d'un Maître si éclairé, le Disciple se retira à Mé-

196. HISTOIRE CRITIQUE

gare, où il conféra quelque tems avec Euclide. De-là il passa à Cyrène, pour se perfectionner dans les Mathématiques sous Théodore. C'étoit un grand Géometre, titre alors assez rare; mais Athée de profession, & qui même ne déguisoit point son incrédulité.

Cic. l. 5.
de Finib.

Ces petits voyages préparèrent insensiblement Platon à celui d'Egypte, où il fit un long séjour, s'entretenant familièrement avec les Prophetes & les Prêtres du Pays, même avec ceux qui avoient occupé les premiers postes, soit à la Cour, soit à l'Armée. Et ce fut là sans doute qu'il jeta les fondemens de sa Théologie, qu'il accrut ensuite & fortifia des expériences & des réflexions de la Secte Pythagoricienne, la plus sçavante de toutes. Acron, Timée, Archytas, Eurytus lui en développerent tous les secrets & toutes les subtilitez: ils ne pouvoient en faire un meilleur usage. Car il est beau d'enseigner ceux qui sçavent profiter des leçons qu'on leur donne. Tant de peines & tant de soins fructifierent au-delà des espérances de Platon. Poësie, Belles-Lettres, Physique, Astronomie, Mathématiques, mœurs & usages des Nations, il avoit tout vu, tout parcouru, tout approfondi, & ces connoissances si chèrement acquises, il ne les

les rendoit encore au Public qu'avec des graces nouvelles & des tours heureux. Aussi, la Grece retentit - elle long-tems & de son nom & du bruit de ses Ouvrages. Il jouit d'une grande réputation, &, ce qui est très - rare, il en jouit sans presque avoir de Contradicteurs, ni de jaloux pendant sa vie.

II.

Si je n'étois que le Panégyriste de Platon, je m'arrêteroïs ici prudemment, & je me garderois bien d'entrer dans un plus grand détail de sa vie. Mais je suis Historien, je dois par conséquent rapporter sans fard, & ce qui est à son avantage, & ce qui est à son desavantage. *Quis nescit primam esse* Cic. de *Historia legem, ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat?* Défauts qu'on lui a reprochez. Orat. l. 2.

J'avoueraï donc qu'outre les attachemens licencieux de sa jeunesse, on a accusé Platon : 1°. d'avoir manqué d'une certaine reconnoissance pour ses Maîtres & ses Instituteurs, reconnoissance que les ames bien nées porteroient jusqu'à l'excès, si jamais elle pouvoit être portée trop loin : 2°. de n'avoir point été fort délicat sur le chapitre des louanges, & de les avoir reçues avec avidité, quel-

198 HISTOIRE CRITIQUE

que mal-adroite que fût la main, qui les
 lui donnât : 3°. D'avoir marqué trop de
 goût, trop de penchant pour la bon-
 ne chère, & afin de satisfaire ce pen-
 chant, plus bas encore qu'odieux, d'a-
 voir entrepris plusieurs voyages en Si-
 cile, & de s'y être exposé aux raille-
 ries amères des deux Denys. Cette ra-
 che dans la vie de Platon étoit même
 si publique, qu'on avoit fait une espece
 de proverbe des *Friandises Siciliennes*. A
 ces reproches j'en ajouterai un autre
 plus humiliant pour un Philosophe, c'est
 la foiblesse, c'est la lâcheté avec laquel-
 le Platon déguisoit ses véritables senti-
 mens. Il croyoit un Dieu dans le par-
 ticulier; mais il en admettoit plusieurs
 quand il parloit au Peuple, & il ense-
 velissoit sa pensée sous un amas de fic-
 tions & d'allégories. Lui-même il l'a-
 voue dans sa seconde Lettre à Denys.
Je ne vous entretiendrai, lui écrit-il,
que d'un style obscur & énigmatique;
afin que si cette Lettre vient à être in-
terceptée, on ne puisse deviner ce qu'elle
contient.

De la même maniere, Cicéron se
 moquoit hautement des Divinitez de la
 Fable: mais au-lieu de conclure, com-
 me il le devoit, qu'il n'y a qu'un
 Dieu, il conclud honteusement, &
 par déférence pour l'erreur dominante,
 qu'il

Athen. l.
 11.

V. Cyrill.
 l. 2. cont.
 Jul.

Jos. cont.
 App. l. 2.
 Clém.
 Alex. l. 4.
 Minut.
 Felix.

V. etiam
 Cœl. Rhod.
 Antiq.
 Lect. l. 9.

qu'il y en a plusieurs. Ainsi ce que les hommes disent , ce qu'ils écrivent avec le plus de soin , ne marque point toujours ce qu'ils pensent. Combien y en a-t-il qui soit dans leurs discours , soit dans leurs Ouvrages , sacrifient la vérité connue aux préjugés établis ou par le tems , ou par le crédit des Puissances , & qui répètent avec timidité ce que Sénèque avoit avancé en parlant des superstitions Payennes : » Qu'il ne faut point » tant consulter ce qui est prescrit par la » Sagesse suprême , que ce qui est autorisé par les Loix & les usages du Pays » où l'on vit : *Quæ omnia sapiens servabit, tanquam legibus jussa , non tanquam Diis grata!* Aug. de Civit. Dei l. 6.

III.

Le mérite personnel de Platon étant ainsi apprécié , je vais avec la même liberté toucher à ses Dialogues. On distingue ordinairement deux choses dans tout Ouvrage d'esprit ; le style & la matière qui y est traitée ; les paroles & le sens.

Rien n'est plus agréable ni plus flatteur que le style de Platon : il connoît toutes les richesses de sa langue , & il la parle mieux qu'aucun autre : il ressemble à un grand fleuve qui répand

Jugement sur ses Dialogues.
Fleuri , Discours sur Platon.

200 HISTOIRE CRITIQUE

ses eaux libérales , & qui fertilise tous les lieux par où il passe : il engage doucement ses Lecteurs , & quoiqu'il dise toujours plus qu'il ne faut , on est encore fâché qu'il n'en dise pas d'avantage : il plaît , lors même qu'on s'aperçoit que son premier but est de plaire , qu'il donne à l'art beaucoup plus qu'à la nature. Voilà en général les beautés du style de Platon.

Je compterai pour ses défauts , une trop grande uniformité de tours , je ne sçai quel embarras dans les pensées , des écarts fréquens , des passages brusques d'une matiere à l'autre ; enfin , le véritable objet souvent perdu de vue. Pour vouloir trop bien écrire , ou d'ailleurs pour l'affecter , on s'embarrasse & on tombe dans des défauts qui révoltent. Quelquefois Platon , dans l'endroit le plus sérieux de son Ouvrage , hazarde une Fable puérile , & à laquelle on ne s'attendoit point. Telle est celle du char ailé de l'ame dans le Phédre , celle de Prométhée & d'Epiméthée dans le Protagoras , la guerre chimérique des Athéniens contre les Peuples de l'Isle Atlantique dans le Critias , la naissance de l'amour dans le Banquet , &c. Quelquefois il coud ensemble des matieres qui n'ont point une certaine harmonie. Il joint , par exemple , de la
Logi-

Logique à de la Géométrie, de la Mé-
taphysique à de l'Arithmétique, des pen-
sées abstraites & figurées à d'autres plus
claires & même communes. Au-tra-
vers de tous ces défauts cependant éclat-
te & brille le génie de Platon, & on
juge de ce qu'il auroit pu faire dans un
siècle plus éclairé, par les choses mê-
mes qu'il n'a qu'ébauchées. Cicéron
d'après Panétius le nomme l'Homere des
Philosophes.

Pour la matiere de ses Dialogues, Theoph.
elle n'est ni également approfondie, ni apud A-
disposée partout avec un soin pareil. then. l. 11.
Quelques-uns sont écrits de maniere, Athen.
qu'on ignore absolument ce que l'Au- ibid.
teur y a voulu prouver & établir. Dans Dicaërc.
presque tous les autres il se rencontre, apud Diog.
ou des anachronismes ou des fautes, Laërt. in
ou des préceptes chimériques & des Plat.
lois tout-à-fait imaginaires. Est-ce ren-
dre service aux hommes que de leur
proposer des choses où la foiblesse de
leur nature les empêche d'atteindre, où
ils ne peuvent même aspirer?

IV.

Mais ce qui me pèse, ce qui me Erreurs &
gêne le plus dans Platon, c'est que contradic-
d'un Dialogue à l'autre il se contredit tions qui
sans beaucoup de retenue : c'est que s'y rencontrent.

tantôt il parle sérieusement d'une matière, & tantôt il l'enveloppe des Fables les plus suspectes. Par-là il se nuit à lui-même, & jette le Lecteur dans le trouble, dans l'embarras. En voici des preuves tirées de deux Auteurs célèbres : j'aime à m'appuyer de grands noms.

Tome IV.

V. etiam
Tert. in
Apol.

L'un de ces Auteurs est Mr. Bayle, si recherché par sa judicieuse critique, & qui dans la Continuation des Pensées Diverses qu'il a écrites sur la Comète de 1680. reconnoît qu'en ce qui regarde la Divinité, la Doctrine de Platon est très-variable & très-chancelante. » Ce Philosophe, dit-il, n'est » point d'accord avec lui-même ; il » entasse suppositions sur suppositions ; » il est si obscur & si figuré, qu'on » ne peut absolument deviner sa pensée. Et c'est à cause de cela, ajoute » Monsieur Bayle, que l'Orateur Romain, qui d'ailleurs faisoit tant de cas » de Platon & de ses Ouvrages, ne daigna point examiner son hypothèse » sur la Nature Divine ». On pourroit croire que le Philosophe Grec s'enveloppoit exprès pour n'être point entendu, ainsi qu'il l'avoue dans une de ses Lettres, où il insinue que ce qu'il pense est très-différent de ce que les autres pensent ordinairement. Mais je doute

doute que cette excuse soit de mise, y ayant des matieres sur lesquelles on doit toujours parler nettement, & où l'obscurité devient un blâme.

L'autre Auteur que je citerai est Théodore, Evêque de Cyr, avantageusement connu par ses Discours sur la maniere de traiter les erreurs des Grecs. Dans un de ces Discours il attaque Serm. 3.

Platon & lui fait ce reproche : Vous avez soutenu dans le Timée, qu'on doit s'en rapporter aux Histoires que débitent les Poëtes sur le Chapitre des Dieux; & dans les Livres de la République, au-contraire, vous soutenez que ces Histoires sont fausses, odieuses, remplies d'impiété, & qu'on ne doit par conséquent y avoir aucun égard. Quoi de plus sensible que cette contradiction ! Dans un autre Discours Théodore fait au Philosophe Grec un reproche plus amer & plus important, qui regarde les récompenses & les peines que l'homme trouvera en sortant de cette vie. Le Phédon nous enseigne d'abord, comme il est aisé de s'en convaincre, que les ames des méchans seront précipitées dans des lieux obscurs, dans des Serm. 11.
prisons affreuses; & qu'au-contraire les V. etiam l.
10. de Rep.
ames des gens vertueux seront transportées dans des demeures charmantes, dans des Isles fortunées, où régneront une joye

pure & une paix éternelle. Mais le même Dialogue dérange bien à la fin tout ce système. Platon y fait entendre que nos ames se réfugient après le trépas dans les corps de divers animaux , & précisément dans les corps de ceux qui sympathisoient le plus avec nos mœurs & nos inclinations passées. L'ame d'un Politique , par exemple , va exercer ses talens sous la figure d'une abeille ou d'une fourmi ; celle d'un Tyran , celle d'un Voleur public , celle d'un Voluptueux & d'un Intempérant vont s'attacher à un faucon , à un loup , à l'animal lent & stupide. Ainsi l'ame d'Orphée passa dans le corps d'un cygne , l'ame d'Ajag dans le corps d'un lion , & l'ame d'Agamemnon dans celui d'un aigle. C'étoit à-peu-près leur portée & leur appanage.

L. 1. de
Aep.

Non content de ces Anecdotes de l'autre vie , Platon assure encore que les ames des Philosophes n'ont que trois tournées à faire , chacune de trois cens ans , pour reprendre leurs aîles perdues & pour être à jamais dispensées de rentrer dans des corps ; mais que les ames des méchans accablées de leur poids , ne reviennent à l'Astre , au lieu d'où elles étoient parties, qu'au bout de 10000 ans. Mais , remarque avec esprit Théodoret , d'où Platon pouvoit-il sçavoir l'ordre
&

& la suite de toutes ces belles révolutions? Qui les lui avoit apprises? Qui lui en avoit donné la clé?

V.

J'ai appuyé sur toutes ces contradictions, pour faire voir aux admirateurs de Platon, & qu'il pouvoit se tromper, & qu'il s'est effectivement trompé sur beaucoup de matieres. Cela n'empêche point que je ne lui rende toute la justice qu'il mérite sur celles où il a heureusement réüssi. On en sera convaincu par ce que je vais dire de son système du Monde, le plus beau morceau de Théologie-Physique qui nous soit venu de la main des Anciens non encore éclairés de la Révélation divine.

Platon établit d'abord deux sortes d'êtres; celui qui existe par sa nature sans avoir eu de commencement, & celui qui a commencé d'exister. Le premier qui est toujours le même, & toujours semblable à lui-même, qui ne se divise pas selon les lieux, qui ne varie pas selon les tems, qui possède véritablement & souverainement toute perfection, ne peut être saisi que par l'entendement pur ou par la raison: & le second qui change toujours, qui naît & meurt continuellement, qui coule & passe, qui n'a rien

De son Sys-
tème du
Monde.

V. Tim. in
integro.

V. Gem.
Pleth. in
Orat.
Chald.

rien que d'emprunt, qui n'a aucune consistance en effet, ne peut être apperçu que par les sens. De-là sort la premiere différence entre Dieu & les hommes. Dieu s'est reservé la vérité, il contient en lui-même les formes immuables de toutes choses. Pour les hommes, il ne leur a accordé que les opinions & les vraisemblances. C'est-là tout notre partage, c'est-là qu'aboutissent toutes nos recherches.

August. de Il y a apparence que c'est cette dis-
 verâ Relig. tinction de l'Etre constant & de l'Etre
 Id. contra variable, qui a fait naître l'axiôme de
 Academ. Saint Augustin, que toutes les choses
 sont divisées en celles dont on peut jouir,
 & celles dont il ne faut qu'user; je veux
 dire, Dieu & les Créatures. Dieu est le
 seul Etre dont nous devons jouir, c'est
 notre fin, il mérite que nous nous atta-
 chions à lui pour lui-même. Les Créa-
 tures au-contraire sont des Etres de pas-
 sage; nous ne devons les aimer que pour
 Dieu; nous ne devons point même les
 aimer, parceque le but de notre amour
 doit être quelque chose de constant &
 d'égal & d'assuré. En effet, ce qui chan-
 ge cesse d'avoir rien d'aimable. Le
 Maître des Sentences a fondé la division
 générale de tout son Ouvrage sur cet
 axiôme de Saint Augustin.

VI.

Platon ayant ensuite prouvé l'existence De ce qu'il
 ce du Monde, de cela seul qu'il tombe pensoit de
 sous le sens; (j'ai déjà observé que les Dieu.
 plus anciens Philosophes mettoient l'essence de la matiere ou plutôt des corps dans la visibilité, & si j'ose ainsi parler, dans la tangibilité) Platon, dis-je, fait voir que le Monde a eu un commencement & n'est point éternel. *L'ouvrage ainsi connu*, ajoute-t-il, *on doit chercher soigneusement à connoître l'Ouvrier*. Et cet Ouvrier, quel autre pourroit-il être que Dieu? Quel motif a-t-il eu de créer Alcibiade.
 le Monde, sinon sa bonté infinie? Cette bonté jointe à sa puissance l'a déterminé à travailler sur la matiere, à la délivrer du desordre où elle étoit plongée, à arranger toutes ses parties, à leur donner la forme qu'elles n'avoient pas; & Timæus de
 comme Dieu doit toujours agir de la même manière la plus digne de lui, il a doué le Monde de toutes les perfections possibles, il ne lui en a refusé aucune. Ainsi le Monde est intelligent, raisonnable, il est visible, & contient toutes les choses visibles; il n'a point de bornes, il n'aura point de fin; rien absolument ne lui manque, rien ne lui peut être ajouté: En un mot, c'est le fils de Dieu,

Dieu, c'est son image rendue sensible.

Platon conclut de là, que les sens peuvent très-bien juger de ce qu'il y a de sublime & de merveilleux dans le Monde, & Dieu, pour rendre ce jugement plus sûr, créa d'abord la terre & le feu; & ensuite l'eau & l'air. Ces quatre éléments sont entr'eux dans la proportion la plus exacte, ils unissent ensemble toutes les parties du Monde, & empêchent qu'il ne soit susceptible ni de maladies, ni de vieillesse, ni d'anéantissement. Tel est leur rapport, que l'eau & l'air, comme deux termes moyens, servent à lier la terre & le feu, qui sont les extrêmes. J'ajouterai ici que, selon Platon, la nature n'est rien autre chose que ce que ce Dieu a exécuté par sa puissance suprême & par sa sagesse infinie, que le détail des ouvrages & des loix où brillent ces deux caractères.

Il manquoit encore quelque chose au Monde, & c'étoit une ame, dont Dieu, toujours zélé pour ses intérêts le favorisa bien-tôt. Cette ame est placée dans son centre; elle se communique à toutes ses parties, elle les pénètre & les anime. C'est un ressort incorruptible, un principe de vie que rien ne peut affoiblir; c'est la source de toutes les ames particulières, & de toute la vertu de produire. Alors on a pu dire que le
Monde

Monde étoit un animal heureux , qui se ^{Proclus,}
 connoît , qui se suffit à lui-même , qui ^{Theol.}
 trouve dans son propre fonds de quoi se ^{Plat. l. 5.}
 renouveler à jamais.

V I I.

A la création du Monde , Platon fait ^{Des Anges}
 succéder la création des principaux Etres ^{ou Dé-}
 dont le Monde est peuplé ; & ces Etres ^{mons.}
 sont de deux sortes. La première classe
 renferme les Astres , produits immédia-
 tement par Dieu comme le Soleil pro- ^{Plot. En-}
 duit les rayons qui émanent de sa pro- ^{nead. l.}
 pre substance , d'une figure semblable à 1.
 celle de la Terre , ne s'écartant jamais de
 la route qui leur est tracée. La secon-
 de classe contient les Anges , Démon ,
 ou Génies , qui sont des Etres intermé-
 diaires , Ministres exacts des volontez
 de Dieu , les Interprètes de sa parole.
 Leur origine n'est pas trop bien expli-
 quée dans Platon : il se contente de la
 supposer.

Quand tous ces Etres furent créés ,
 soit ceux qui roulent sur nos têtes &
 brillent d'une lumière si pure , soit ceux
 qui sont d'une nature invisible & décou-
 vrent nos pensées les plus secrètes ; Dieu
 leur parla de la sorte : » Vous , qui me ^{Ubi supra.}
 » devez la naissance , écoutez-moi. Tout ^{V. Tim.}
 » ce que j'ai fait se trouve , par la force
 » de

210 HISTOIRE CRITIQUE

» de ma volonté, éternel. J'avoue
 » pourtant que ce qui a des parties peut
 » se dissoudre & s'anéantir : mais il y
 » auroit de la cruauté à détruire ce qui
 » est arrangé d'une manière si juste &
 » si parfaite. C'est pourquoi ne vous
 » enorgueillissez point : comme vous
 » êtes produits, vous n'avez point droit
 » immédiatement à l'immortalité. Ce-
 » pendant, telle est la loi que j'ai pres-
 » crite : vous ne périrez point. Ma vo-
 » lonté a plus de force pour vous con-
 » server, que votre nature n'a de pen-
 » chant à vous procurer la mort. Ecou-
 » tez maintenant ce que je vais vous
 » dire. Il reste encore différentes for-
 » tes d'Etres à créer, sans lesquels le
 » monde n'auroit point la dernière
 » main. Or étant mon ouvrage, le mon-
 » de doit avoir toutes les perfections,
 » non-seulement en gros, mais encore en
 » détail, dont il est susceptible. Si je
 » créois moi-même ces Etres, ils seroient
 » nécessairement égaux aux Anges, aux
 » Démons, aux Génies : ce que je ne
 » veux pas. Je vous permets donc à
 » chacun de les créer, & je vous aban-
 » donne la partie la plus flateuse de ma
 » puissance, celle dont je me suis servi
 » moi-même pour vous créer. Et afin
 » de rendre la chose plus facile & plus
 » prompte, je vous donne libéralement
 » les

» les principes & , pour ainsi dire , les
 » germes de tous ces Etres , &c. Sou-
 » venez-vous de joindre ce que vous
 » avez d'immortel , à ce qu'ils doivent
 » avoir de mortel & de périssable : ayez
 » soin de leur faire trouver tous les ali-
 » mens dont ils auront besoin , & pour
 » croître pendant leur vie , & pour re-
 » vivre encore après leur mort.

V I I L

Quand Dieu eût cessé de parler , & Des Ames
 qu'il eût expliqué tout le mystère , tout
 le secret de l'arrangement & du méchan-
 isme de la Nature , il recueillit les res-
 tes de l'ame du monde , il en fit un
 nouveau mélange , une nouvelle distri-
 bution ; il en composa avec soin toutes
 les ames particulieres dont chaque Astre
 reçut un nombre égal & précis ; enfin
 il leur donna les mêmes rangs , les mê-
 mes droits , les mêmes prérogatives. Ces
 ames ainsi formées pour occuper diffé-
 rentes demeures , furent d'abord toutes
 réunies sur la terre , où les Dieux infé-
 rieurs , à l'envi l'un de l'autre , travaille-
 rent à leur préparer des corps. L'ou-
 vrage réussit : les corps furent bien-tôt
 en état de recevoir les ames , & de pro-
 curer à leurs hôtes les moyens de re-
 gagner l'Astre auquel chacune de ces
 ames

Max. Tyr. ames étoit destinée en naissant. Il y a
 Orat. 1. apparence qu' le Dieu supérieur aidoit
 dans ce travail les Dieux inférieurs, en-
 core novices ; & qu'il concouroit avec
 eux , sinon par sa puissance , dumoins
 par des avis & des insinuations nécessai-
 res. Suivant l'Ecriture Sainte les An-
 ges furent seulement présens au spectacle
 pompeux que donna le Très-Haut en
 dépliant tous ses ouvrages , spectacle
 qu'ils ne cessoient de regarder avec la
 plus vive admiration. *Lorsque je faisois
 les étoiles , tous les Anges me louoient à
 haute voix.* Mais dans le premier siècle

Iren. l. 2. de l'Eglise, Simon , appelé le Magicien
 à cause de ses prestiges , renouvela le
 Epiph. système de Platon , que Dieu s'étoit re-
 Marc. 22. posé sur les Anges du soin de créer &
 d'arranger l'Univers ; que pour cela il s'y
 trouvoit une infinité de défauts & de
 manquemens , qui n'y seroient point si
 Dieu lui même avoit daigné y mettre la
 main. Arbitre suprême de tout , tous
 ses ouvrages doivent être parfaits : & si
 quelques-uns ne le sont point , c'est qu'il
 a eu des raisons supérieures à nos con-
 noissances , pour ne les point faire lui-
 même & en laisser la direction à des
 V. Aug. de Etres moins parfaits , afin que le bien &
 Civit. Dei le mal y fussent combinez dans une cer-
 l. 12. taine proportion.

Le but des Dieux inférieurs , suivant
 Platon

Platon, & surtout les Platoniciens, n'étoit d'abord que de créer des hommes : & effectivement, si les premiers s'étoient comportez avec sagesse & avec décence, en respectant la dignité de leur être, la voye de la génération auroit été tout-à-fait ignorée dans le monde; on n'auroit connu ni l'amour, ni la distinction des sexes, ni l'attrait si flatteur qu'un sexe a pour l'autre. Mais ces hommes étant tombez dans des vices, dans des dérèglements honteux, les Dieux inférieurs transformèrent les coupables en femmes, en oiseaux, en quadrupèdes, en poissons. De-là vient qu'ils furent nommez indifféremment & créateurs & *transformateurs*. Sans entrer dans les circonstances peu utiles de ces métamorphoses, j'observerai seulement que les premiers hommes qui pendant leur vie montrèrent trop de foiblesse & de timidité, furent changez en femmes après leur mort; que ceux qui voulurent examiner trop curieusement les choses divines, furent changez en oiseaux; que ceux qui se plongèrent dans des plaisirs bas & grossiers, furent changez en quadrupèdes; que ceux enfin qui passèrent leurs jours dans une ignorance stupide, furent changez en poissons & en toutes sortes de coquillages. Voilà la succession détaillée &, pour ainsi dire, la généalogie des

Etres

V. Apolog. Etres qui remplissent l'Univers. Le désir de Sal. Ori- de chaque ame est de retourner dans sa genis. patrie, je veux dire, dans l'Astre où elle a pris naissance : la punition qu'elle souffre de ses folles idées, est le retardement de ce retour.

Theod.
Serm. 6.

Jusqu'ici Platon a reconnu le Dieu suprême pour l'unique cause de tout ce qui vit & se meut dans l'Univers : maintenant il en admet une seconde qu'il appelle la Nécessité, la fortune, ou si j'ose ainsi parler, l'Importunité. Cette cause, il est vrai, ne dépend point de Dieu : mais Dieu a le pouvoir de l'engager, de la plier, de la soumettre à ses désirs. Et c'est ce pouvoir que Platon appelle littéralement l'artifice divin, l'Art suprême ; & Pythagore métaphoriquement, la robe qui couvre tout le monde. Mais pour bien entendre ce que c'est que la nécessité, il est à propos de faire ici deux remarques. La première, que les Anciens ont tous cru la matière éternelle ; mais ils ajoutaient qu'elle étoit plongée dans un cahos, dans un trouble affreux, d'où Dieu la tira heureusement, en rappelant chaque chose à l'ordre qui lui convient : & cet acte de sagesse & de puissance, tout ensemble, ils l'appelloient Création. La seconde, que quelques soins que Dieu eût pris de débrouiller la matière, comme le

le fond en étoit mauvais , le caractère défectueux , il ne lui fut pas possible de la corriger entierement , ni de la retenir dans de justes bornes. Cela établi, on voit que Dieu n'a pu également imprimer son sceau divin sur toutes les parties de l'Univers , & que c'est le mauvais fond, le caractère défectueux de la matiere , que Platon nomme Nécessité, Fortune, Importunité. Un passage de Plutarque vient ici à mon secours: je n'ai garde de l'omettre.

» Avant la juste distribution de tou- Plut. de
 » tes choses, dit-il , l'Univers étoit un creat. ani.
 » vrai cahos: cependant il ne manquoit ^{ma.}
 » ni de corps ni d'ame. Je rapporte ce-
 » la , continue Plutarque , parceque
 » Dieu ne peut agir sur ce qui n'est
 » point , ni conserver ce qu'il n'a pas
 » une fois arrangé. Il lui falloit d'avan-
 » ce quelque chose de corporel & quel-
 » que chose d'animé, afin que son ac-
 » tion se terminât à un ouvrage com-
 » posé de corps & d'ame. Eu égard à
 » la matiere , le corps étoit un principe
 » ténébreux & obscur; l'ame un prin-
 » cipe insensé & turbulent. Dieu em-
 » ploya tous les remedes & toutes les
 » précautions que lui inspira sa bonté
 » infinie: car son but est de veiller à la
 » conservation de l'Univers & au repos
 » du Genre-Humain. Cependant il ne
 » put

216 HISTOIRE CRITIQUE

» put si bien corriger l'ame du monde ;
 » qu'elle ne conservât encore quelques
 » restes de son ancien désordre : il ne
 » put former un plan si bien lié , & où
 » les mouvemens s'accordassent si juste ,
 » qu'il ne falût encore y retoucher de
 » tems en tems. Une longue folie ne
 » s'efface qu'avec peine.

Plat. l. 2.
 de Legib.

De-là naissent les maux nombreux & intolérables qui régner dans l'Univers, & dont les Platoniciens craignoient sur toutes choses de faire Dieu auteur ; le mal ne pouvant jamais s'ajuster avec l'excellence de sa nature. Aussi romboient-ils hardiment d'accord que le monde renferme deux ames contradictoires , & incessamment occupées à se détruire l'une l'autre , à se faire une guerre continue. La premiere ame est le principe du mouvement : mais c'est Dieu seul qui a le mérite de l'avoir réglé comme il faut , c'est lui qui est l'ame bienfaisante du monde.

Il paroît qu'on avoit à l'Académie des idées assez philosophiques sur cette matiere. On y croyoit que le mouvement est essentiel à la matiere, qu'aucun corps ne peut semouvoir s'il n'est poussé ; qu'il n'y a point d'attraction ; que les effers surprenans de l'ambre jaune & de la pierre d'Héraclée viennent de ce qu'il n'y a point de vuide dans l'Univers , &

que

que tous les corps se pressent & se poussent mutuellement.

Platon revient ensuite aux quatre éléments, très-différens entr'eux, douez de qualitez contraires, & qui ont chacun dans la Nature une place précise & marquée. Mais telle est pourtant leur origine, qu'ils peuvent & naître l'un de l'autre, & réciproquement se transformer l'un dans l'autre : ce qui arrive presque à chaque instant, & ne peut même manquer d'arriver. Pour le prouver, Platon examine le caractère intérieur & essentiel de chaque élément. Il compare le feu léger & pénétrant à la pyramide, l'air à l'octaëdre, l'eau à l'icosaëdre, la terre pesante & solide au cube : enfin, tout l'Univers, selon lui, représente un dodécaëdre. Voilà les figures primitives des éléments. Ce qu'elles ont de commun, ce qui les lie l'une à l'autre, c'est qu'elles sont formées de triangles scalènes & isoscèles, qui ont tous un angle droit. Le scalène est l'élément de la pyramide, de l'octaëdre & de l'icosaëdre; l'isoscèle est l'élément du cube. Tout ce Système de triangles plus embarrassant que curieux, plus frivole encore qu'embarrassant, se trouve parfaitement rempli dans le dodécaëdre. Cette figure qui comprend toutes les autres, est terminée par douze pentagones égaux & réguliers. Chaque pen-

tagone se divise en cinq triangles isoscèles, & chaque triangle isoscèle en six petits triangles scalènes : ce qui fait pour le dodécaèdre trois cens triangles, qui reviennent aux trois cens degrés du Zodiaque. En voilà bien assez sur une matiere où il n'y a rien de clair ni d'utile, où l'esprit se perd & ne trouve point de prise.

Il y a apparence que, comme Pythagore expliqua les propriétés de la Nature par les nombres, Platon voulut à son exemple les expliquer par des figures tirées de la Géométrie. Mais qu'est-ce dans cette matiere que des figures géométriques? Quelle lumiere, quels éclaircissemens y rapportent-elles? En connoît-on mieux la nature du feu, pour sçavoir qu'il ressemble à une pyramide, que cette pyramide est composée de quatre triangles égaux & équilatéraux, & que chacun de ces triangles est divisé à son tour en six triangles scalènes? Il paroît-là, que sans aucune nécessité on a voulu embrouiller ce qui n'étoit déjà que trop obscur de lui-même. Les Egyptiens, pour désigner l'ame qui survit au corps, terminoient tous les tombeaux en pyramides; mais ils convenoient en même-tems que les hommes vulgaires mourroient tout entiers, & qu'il n'y avoit que les grands Capitaines, les grands Politiques

ques qui eussent des ames raisonnables & immortelles. Aussi étoient-ils les seuls à qui les loix permissent d'ériger des tombeaux.

De ces vuës générales, Platon descend à diverses explications de Physique particulière. Mais elles sont toutes fondées sur l'extrême facilité qu'ont les élémens de se transformer l'un dans l'autre : on ne les éclaircit par aucun détail : on ne rapporte aucunes expériences, qui seules pourtant ont le Privilège de décider en cette matiere. Et quel cas doit on faire d'un Physicien qui, content de raisonner sur des principes d'imagination, ne suit ni le fil de la Nature, ni les variétez infinies dont elle assaisonne ses Ouvrages?

Pour l'Anatomie, j'ose soutenir que Platon l'ignoroit entierement. En voici la démonstration. Il assure que les veines sont le siège & , pour ainsi dire, le véhicule des sensations : au-lieu qu'il est reconnu que ce sont les nerfs, ou plutôt les filets nerveux qui ont cet avantage. En effet, ils paroissent susceptibles du moindre ébranlement, & ils le communiquent à quelque partie principale du cerveau, qui est le centre & l'origine de tous les mouvemens.

Voilà un extrait du sentiment de Platon sur la formation du monde, tel que Platon l'a exposé lui-même en divers

endroits de ses Ouvrages. Ce Philosophe avoit assez le génie de Systême, quoique son Systême soit défectueux en beaucoup de points. Qu'il me soit permis d'expliquer ma pensée. Autre chose est l'ordonnance & la composition d'un Systême, autre chose sont les matériaux dont il est composé, les ornemens dont il est embelli, les expériences dont il est étayé. On peut bien sur des idées fausses, sur des principes incertains, sur des faits douteux, établir un Systême qui paroîtra magnifique & soigneusement arrangé. L'art pour quelque tems fera oublier les défauts de l'ouvrage. Tel est un tableau merveilleux par la correction du dessein, par la distribution des figures, par le contraste des Personnages, par l'agrément du coloris; mais où manque absolument la vérité Historique, & ce qu'on appelle *le Costume*. C'est cette dernière partie qui plus d'une fois a fait nommer le Poussin, le Peintre des Gens-d'Esprit.

Je pense avoir suffisamment dévoilé ce que Platon entendoit par les termes de création & de créer. Mais comme le sujet est des plus importans, il me semble à propos d'y insister encore un peu.

Ubi suprâ. Dans l'Univers, dit Plutarque, il y a trois choses : la substance ou la place, la pensée ou le modèle, & la génération ou le produit. Pour agir, il faut un sujet &

V. Apul. de
Dogm.
Plat.

& un dessein : sujet , parcequ'on ne peut point agir sur rien ; & un dessein , parcequ'on doit agir conformément à quelque vuë. Ce qui en résulte , c'est l'ouvrage , & il est nécessaire que cet ouvrage existe en idée , avant que d'avoir une existence réelle. Appliquons tout ceci à la Nature , & nous verrons Plut. de Is. que dans son infinité , elle embrasse & Osir. Dieu ou l'Entendement , la baze ou la Plot. ubi matiere , & le composé merveilleux de suprà. ces deux choses. Or Platon donne à l'Entendement les noms de Modèle , d'Idée , de Pere , d'Archétype , de Monde intelligible : il appelle la Matiere la Mere , la Nourrice , le fondement , la place & le siège de toute génération : enfin , l'Engendré , l'Enfanté , le Vu , le Fils , le Monde visible , est l'heureux produit de ces deux choses. Platon nom- In Conviv. me encore ce produit Amour , parcequ'il est l'ouvrage , & pour ainsi dire , Tim. de a- l'expression de la bonne volonté que nim. mundi. Dieu a eüe pour la Matiere.

On peut saisir maintenant ce que c'est que la double existence du Monde , si célébrée par les Platoniciens. Entant qu'idéal , le Monde a toujours existé dans l'entendement ou la pensée de Dieu ; & entant que visible , il n'a commencé d'exister que depuis un certain nombre de siècles. On peut encore ex-

222 HISTOIRE CRITIQUE

plier ce que c'est que cette parole toute-puissante que Dieu a poussée hors de son sein ; ce que c'est que le Verbe interne & le Verbe proféré, le Verbe muet & le Verbe exposé à la vuë des hommes, &c. Toutes ces manieres de parler regardent l'Univers, ou contenu dans l'Intelligence Divine, ou exécuté suivant les Décrets éternels de cette Intelligence.

J'ajouterai ici une remarque très-utile. Platon ayant abandonné la création des Etres sublunaires aux Anges, paroît avoir cru qu'aucune cause, de quelque nature qu'on la suppose, n'a & ne peut avoir la faculté d'organiser, à moins qu'elle ne possède actuellement l'idée & la connoissance de l'organisation. Ainsi une cause aveugle & ignorante est la plus grande de toutes les chimères. Ainsi il n'y a qu'un seul Etre dans l'Univers, qui fait tout, qui régle tout, qui a soin de tout ; & si l'on admet d'autres Etres agissans comme lui, il faut leur supposer un degré de science peu différent de celui qui est en Dieu. C'est à quoi beaucoup de Philosophes Modernes n'ont point assez pensé, surtout en Angleterre. En effet, comment peut-on recourir sérieusement à des Verus séminales, à des Facultez plastiques, à des causes enfin qui ne sçavent rien de

ce

ce qu'elles exécutent? Il faut donc que Dieu fasse tout; ou les Etres qu'on substitue à sa place, lui doivent à peu de chose près ressembler.

I X.

Ici je dois observer que quelques expressions sublimes & lumineuses, répandues dans les Ouvrages de Platon, ont donné lieu de croire qu'il avoit apperçu d'avance les Mysteres du Christianisme. Telle a été d'ailleurs la prétention d'Augustin Steuchus d'Eugubio, du Cardinal Bessarion, de Marsile Ficin, de Guillaume Postel, de Jean Pic de la Mirandole, de Mutius Panfa, de Pierre Calanna, & en dernier lieu de Mr. & Mad. Dacier, & du Pere Mourgues Jésuite.

S'il a eu quelque connoissance des Livres Saints.

V. Fabric. Bibl. Græcæ l. 1.

Tous ces Auteurs n'ont fait aucune difficulté de christianiser Platon, & de le mettre presque au niveau des Prophetes. L'un d'eux assure même qu'en lisant les Ouvrages de ce Philosophe, il s'imaginoit lire les Epîtres de St. Paul, & les plus belles productions de Saint Denys, de St. Jérôme & de St. Augustin. „ Mais il faut avouer, dit un Sim. Hist. „ judicieux Critique, que ce sont-là de Crit. du „ vaines imaginations & de pieuses chi- Vieux Test. meres. On doit bien se donner de gar- l. 3.

» de d'être de ces admirateurs qui re-
 » vent la Morale & l'éloquence des
 » Payens au-delà de ce qu'elles mé-
 » ritent. Leur Morale est fort au-dessous
 » de la Chétienne, & leurs vertus les
 » plus héroïques ne sont que des phan-
 » tômes, en comparaison de celles des
 » Grands-Hommes de l'ancienne & de
 » la nouvelle Loi.

Comme Platon a parlé quelquefois de Dieu d'une manière assez noble & assez solide, on s'est enhardi à lui faire honneur de beaucoup de choses auxquelles il n'a jamais pensé. Les allégories des Philosophes ont beaucoup de ressemblance avec les fictions des Poètes : on les détourne les unes & les autres au sens qu'on veut. Mr. Le Clerc s'énonce à-peu-près de la même manière dans ses Lettres Critiques & Théologiques. Son jugement est d'un grand poids.

V. præfer-
 tim Epist.

7.

Deux questions se proposent ordinairement sur ce qui regarde les Anciens Philosophes, toutes les deux liées ensemble, & dont la solution dépend l'une de l'autre. On demande premièrement, s'ils ont eu quelque communication, quelque rapport avec les Juifs : En second lieu, s'ils ont lu les Livres de l'Ancien Testament, & en ont tiré les principes de leur Doctrine. Comme le pour & le contre se peuvent également soutenir
 sur

sur cette matiere, sans blesser les égards qui sont dûs à la Foi, je ne dissimulerai point ce que j'en pense. La Religion est appuyée sur des fondemens trop inébranlables pour avoir besoin de secours étrangers. Elle brille de sa propre clarté, & rejette toutes les conjectures, toutes les vraisemblances, par cela même qu'elle porte sur le front le caractère ineffaçable de la vérité.

Je dis d'abord, que la réputation des Juifs étoit autrefois très-mal établie, du côté des inventions & des travaux littéraires. Ils passaient pour les moins polis, & les moins éclairés de tous les Barbares. C'étoient-là du moins les reproches que leur faisoient les Grecs, Apup Joseph. cont. Ap. l. 2. trop enorgueillis de leurs succès, & qui méprisoient sans réserve tout ce qui étoit contraire à leurs mœurs. En revenant les Juifs s'élevoient par le souvenir des bienfaits dont Dieu les avoit comblés, au-dessus de toutes les nations de la Terre. Attachez à leurs rites & à leurs coutumes, exacts à la pratique de leurs loix, soigneux de ne point donner à leurs enfans une éducation différente de celle de leurs peres, ils n'avoient aucun commerce avec les Etrangers, qu'ils regardoient par principe de Religion, comme des impies & des gens souillés. Ils ne vouloient point demeurer avec

eux sous le même toit, ni manger à la même table : quand ils en rencontroient, par exemple, dans les chemins, ils dédaignoient de leur montrer la véritable route, ou de les guider vers une fontaine, vers un ombrage frais. Lorsque c'est la Religion qui fait haïr, il n'y a point de haine plus forte ni plus injurieuse. Après cela, faut-il être surpris si les Philosophes Grecs ne se hazardoient point d'aller à Jerusalem, dont ils ignoroient même qu'elle étoit la structure & la magnificence ? Ils en étoient détournés par les mêmes raisons, qui les attiroient à Memphis & à Babylonne. Dans ces deux Villes on faisoit accueil à tous les étrangers, on les recevoit d'une manière engageante, & les différens caractères y trouvoient de quoi se contenter.

Lact.
Inst. l. 4.

Just. in
Apol.
Clem.
Alex. in
Strom.
Euseb.
passim.

V. Hamf.
Hodycont.
Hist. Arist.
de LXX.
Interp.

Il est vrai que Josèphe & quelques Peres de l'Eglise assurent positivement que Pythagore, Platon, Aristote ont puisé toute leur Philosophie chez les Juifs ; & que leurs dogmes ont une forte teinture de la Doctrine sacrée. Mais surquoi se fondent & Josèphe & ces Peres de l'Eglise ? Sur des Ouvrages constamment faux, & supposez par des Juifs Hellénistes. Tels sont ceux qui portent les noms de Cléarque, d'Aristobule, d'Aristée, d'Hermippe, d'Hecaté, &c. Or l'on

l'on sçait que les Juifs se sont toujours plus à feindre des Ouvrages extraordinaires, & à les remplir d'une infinité de miracles & de traits surprenans. Mais cela même faisoit voir leur supposition : car le mensonge ; quelque adroit, quelque ingénieux qu'il soit, se décele toujours lui-même. Par exemple, Josesphe répète d'après Hermippe, que les Juifs ^{L. 1. cont.} furent les premiers Instituteurs de Py- ^{App.}thagore, & qu'ils lui enseignèrent toute sa Philosophie. Jusqu'ici la chose paroît assez naturelle : mais immédiatement ensuite le même Hermippe raconte qu'un des amis de Pythagore étant mort à Crotone, son ame reconnoissante ne cessa de l'accompagner & de lui donner plusieurs instructions. Et ces rares instructions, le dirai-je ? étoient de ne point passer par un chemin où un âne seroit tombé ; de ne point boire d'eau qui ne fût bien claire ; de ne jamais médire de personne, &c. Quel cas peut-on faire & d'Hermippe qui débite de pareilles inutilitez, & de Josesphe qui les rapporte sérieusement ? Ce dernier cependant est en quelque maniere plus excusable ; car dans sa réponse au Grammairien Appion, il n'a d'autre but que de repousser les outrages qu'on faisoit à sa Nation, méprisée pour n'être point assez connue : il y prouve l'ancienne origine

228 HISTOIRE CRITIQUE

des Juifs, établit leur mérite singulier, & ce qu'il cherchoit le plus, il leur attribue tous les talens de la Grece sçavante. Avec un tel but, quel est l'Auteur qui ne se trouve insensiblement engagé à surfaire, à exagerer?

Jos. ibid.
l. 1.

V. etiam
Clem.
Alex.
Strom. l.
1. & Euf.
Præp.
Evang. l.
9.

Ce qu'on met encore sur le compte d'Aristote, en suivant les Mémoires de Cléarque, est sujet aux mêmes illusions. Ce Cléarque, dans son Livre du Sommeil, introduit Aristote qui s'entretient avec Hypérochide; & qui l'assure qu'ayant passé en Asie avec quelques-uns de ses Ecoliers, il apprit beaucoup de choses d'un vieux Juif qu'il y rencontra. Rien n'est plus aisé que de faire voir la fausseté de ce passage. Car 1°. Aristote n'a point suivi Alexandre dans ses rapides conquêtes; voilà une des erreurs de Solin & d'Ammonius, & il est sûr par des preuves indubitables, que le Maître enseignoit à Athènes, pendant que le Disciple victorieux soumettoit l'Asie. 2°. L'Hypérochide dont parle Josèphe, est inconnu à toute l'Antiquité, aucun autre Auteur n'en parle. 3°. Le mot de σχολαστικῶν pour dire un Ecolier, ne se lit point dans aucun Ecrivain de la Grece florissante: Cléarque par conséquent a-t-il pu s'en servir? 4°. Les noms de Juif & de Judée n'étoient point en usage du tems d'Alexandre le Grand &

des

des Rois ses Successeurs. 5°. De tous ceux qui ont écrit la Vie d'Aristote, il n'y a que Joseph qui fasse mention de cette Histoire de Cléarque. Comment à-t-elle échappé aux premiers Peres de l'Eglise, aux Auteurs Latins, à Diogène Laërce, cet Auteur si appliqué & si curieux de tout ce qui regarde les anciens Philosophes? A qui aime la vérité, à qui la cherche sincèrement, ces raisons peuvent suffire; je ne fais que les effleurer.

Pour Platon, il s'est attiré un grand nombre de suffrages, & il a été applaudi dans les premiers siècles du Christianisme. On l'a même félicité d'avoir trans-Clem. Alex. ibid. l. 1.porté dans ses Ecrits ce que les Livres Saints avoient de plus respectable & de plus caché aux yeux vulgaires. Mais que ces idées sont frivoles! qu'elles me paroissent mal fondées! Comment Platon a-t-il pu pénétrer dans la Doctrine des Juifs, dont à peine il avoit entendu parler, & qu'il méprisoit sans doute? Car tout ce qu'on ne connoît point on le méprise, ou du moins on le regarde comme peu utile. D'ailleurs, il est certain que les Juifs étoient trop jaloux de leurs droits & de leurs prérogatives, pour avoir permis qu'on travaillât à aucune Version de l'Ecriture. Le respect infini & d'enfance, qu'ils avoient pour elle,

elle les empêchoit scrupuleusement d'y porter la main sous quelque prétexte que ce fût. Ils sçavoient que les Traducteurs défigurent, diminuent toujours les traits qui leur sont confiez, & qu'ils ne peuvent remplir ni la dignité, ni la force de l'Original. Mais ayant été attirés en Egypte par Ptolomée fils de Lagus, & honorés de différens privilèges, ils voulurent se faire honneur de leur Religion aux yeux du nouveau maître qui leur donnoit une pleine liberté de l'exercer. Ils songerent alors à avoir une Version Grecque de l'Ecriture en maniere de Paraphrase. Un autre motif encore qui pouvoit alors les engager à mettre la main à cette Version, c'étoit la jalousie des Egyptiens, qui voyoient avec peine tous les égards qu'en avoit pour ces Etrangers, & qui les regardoient avec dédain comme les Descendans de certains Lépreux chassés autrefois d'Egypte. Une Version Grecque de l'Ecriture repoussoit victorieusement tous ces reproches; & c'est celle qui fut faite en partie sous Ptolomée fils de Lagus, & en partie sous Ptolomée Philadelphie. Voilà à quoi je réduis toute l'histoire d'Aristée, si fabuleuse d'ailleurs & si suspecte de faux, non seulement dans ses circonstances, mais au fond même & dans l'essentiel.

Ainsi

Ainsi Platon n'a pu avoir aucune connoissance de la Bible , & je le soutiens encore , contre le sentiment particulier de Mr. Huet Evêque d'Avranches , & de Mr. le Moine Auteur des *Varia Sacra*, qui veulent en qualité de Conciliateurs, qu'avant la Version des soixante & dix Interpretes , il y ait eu quelques fragmens des Livres saints traduits en Grec, ou dumoins quelque Abrégé à l'usage des Peuples voisins & amis des Juifs. Une opinion si nouvelle ne méritoit-elle point les plus fortes preuves ? Et Mr. Huet ne donne que des conjectures hardies , & des pensées peu concluantes ; il prodigue l'érudition à pure perte. En effet, croira-t-il que dans leurs beaux jours les Juifs eussent permis la Traduction de quelques parties des Livres saints , eux qui dans leur affoiblissement même , virent avec tant de douleur la Version des soixante & dix Interpretes ? Dumoins les Juifs qui ne parloient qu'Hébreu , en jetterent des cris horribles , des cris de désespoir , & ils établirent un jeûne public , pour marquer combien les Hellénistes avoient eu tort de traduire la Loi en une langue profane & étrangere. Quelques Rabbins ajoutent que le jour qui vit paroître cette Version , fut regardé comme aussi funeste à Israël , que celui où Jéroboam

roboam fit fabriquer les Veaux d'Or ; & qu'en ces deux occasions le Ciel se trouva couvert de ténèbres pendant trois jours consécutifs.

Il suit de là, qu'avant le règne des Ptolomées, loin de consentir qu'on fit aucune Traduction de l'Ecriture, les Juifs se gardoient même d'en rien communiquer de vive voix : ce qui détruit tous les raisonnemens de ceux qui cherchent à se convaincre que leur doctrine avoit été connue des Grecs. Le sçavant Usher, Evêque d'Armagh en Irlande, a même prétendu que la première Version achevée sous le règne de Ptolomée Philadelphie, ne contenoit que les cinq Livres de Moïse ; & que celle qui passa sous le nom de Version des LXX. ne fut commencée qu'à la quatrième année de Ptolomée Philometor.

X.

Ce qu'on doit penser de la Trinité Platonicienne.

On juge bien, après ce long tissu de réflexions critiques, que je ne soupçonne pas même que Platon ait connu le Mystère de la Trinité. Ceux qui lui attribuent cette connoissance importante, se fondent principalement sur sa Lettre à Hermias, homme très-riche & très-accrédité, & sur cet endroit du Parménide : *Un sans autre chose, un qui est plusieurs choses, un & plusieurs choses.* Pour

Pour la Lettre à Hermias, qui est la VI. de Platon, elle finit ainsi : *En jurant par Celui qui est le principe & le Conducateur de toutes les choses qui sont & qui seront, & par le Seigneur son Pere.* Or, si nous raisonnons en bons Philosophes, nous connoissons ce Pere aussi parfaitement que d'heureux mortels le peuvent connoître. Vouloir trouver dans ces deux passages le Mystere de la Trinité, c'est se repaître d'une vaine apparence de lumiere. Et d'ailleurs, d'où Platon auroit-il appris ce mystere ineffable? D'une révélation particuliere? On n'oseroit le penser ni le dire. De la Bible? Elle n'étoit point traduite de son tems, & ne le fut que sous Ptolomée Philadelphie, suivant encore une Tradition très-incertaine. Des Juifs qu'il a pu voir dans ses longs voyages? Ils n'en avoient eux-mêmes qu'une connoissance très-imparfaite, & comme l'avoue Tertullien, ils n'apperce- In Apolog. voient qu'au-travers un nuage, & sous des ombres épaisses ce que les Prophetes avoient cependant écrit pour eux. Quelques Auteurs prétendent que Moïse répandit en Egypte les premieres semences du dogme de la Trinité, & que que Platon eut le bonheur de les y recueillir. Mais cette opinion est destituée de toute vraisemblance. Le Philosophe
Grec

Grec ne vint en Egypte que plus de 120 ans après le passage de la Mer rouge, & il n'y a point d'apparence que la mémoire d'un dogme si impénétrable à l'esprit humain, se soit conservée au milieu de toutes les folies & de toutes les superstitions des Egyptiens.

La maxime fondamentale des Chinois qui suivent la doctrine de Li-Lao-Kiun, est celle-ci : *La raison a produit un, un a produit deux, deux ont produit trois, & trois ont produit toutes choses, &c.* Dira-t-on sur cela que ces Chinois ont découvert le Mystere de la Trinité? La conséquence seroit-elle raisonnable & approuvée?

Enfonçons plus avant, & disons que ce Mystere même n'a point été connu de tous les Juifs parmi eux; on doit distinguer d'avec le Peuple, les Patriarches & les Prophetes, les Scribes & les Docteurs de la Loi. Le Peuple ignoroit la sublime Trinité; & ont lit dans le Nouveau Testament que les Juifs s'étonnerent d'un commun accord que Jésus-Christ osât s'égaliser à Dieu, & qu'ils voulurent à cause de cela le lapider. Cette ignorance cependant n'étoit point entière; car le Peuple issu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, pouvoit se sauver: & nul, comme on sçait, n'obtient le salut que par la connoissance de Christ qui

qui est la seconde Personne de la Trinité. *Non enim aliud nomen sub cælo datum* Aët. Apost. *hominibus, in quo oporteat nos salvos* cap. 4. v. fieri. De-là vient que les Peres de l'E- 12.

glise, parlant de ceux qui vivoient sous l'ancienne Oeconomie, disent expressément : *Credebant in Christum venturum, quemadmodum credimus in eum qui*

venit. Or cette foi que les Juifs de- V. Nat. voient avoir dans Jesus-Christ, étoit Alex. disert. 3. ad *selon le langage de l'Ecole, une foi im-* sæculi primi part. *plicité. Elle consistoit dans une créance* primam. *soumise & non détaillée de tous les articles nécessaires au salut. Pour ce qui*

regarde les Patriarches, les Prophetes, les Scribes & les Docteurs de la Loi; ils connoissoient un peu plus distinctement la Très-Sainte Trinité, ou du moins l'Incarnation du Verbe. Jesus-Christ l'assure positivement : Multi Matt. c.

Propheta & justî cupierunt videre quæ 13. v. 17. *videtis, & non viderunt; & audire quæ*

auditis, & non audierunt. Il dit ailleurs :

Abraham pater vester exultavit ut videret diem meum, vidit & gavisus est. Ce Joan. c. *désir ardent qu'avoient les Prophetes de* 8. v. 56.

voir le jour de Christ, fait soupçonner, & qu'ils connoissoient sa Divinité; & qu'ils soupiroient après sa venue. Or Jesus-Christ est comme le nœud de la Trinité. David au commencement du

Pseaume cent dix, s'écrie : Le Seigneur

a dit

a dit mon Seigneur, affoyez vous à ma droite. Cette distinction des deux Seigneurs est importante : Jesus-Christ s'en sert pour prouver sa Divinité, & pour montrer que c'est lui-même que David a eu en vue.

Matth. 1.
12.

Quoiqu'il en soit, les Juifs Cabalistiques divisoient tous les hommes en Patriarches, Prophetes, Philosophes, & Ignorans; & selon la valeur numérique qu'ils attribuoient à ces noms, ils croyoient que les hommes avoient eu plus ou moins de connoissance des Mysteres que Jesus-Christ devoit manifester.

Voilà les preuves particulieres qui font voir que les Patriarches & les Prophetes ont connu le Mystere de la Trinité. Les preuves générales sont répandues dans les différens Livres de l'Ancien Testament, & surtout dans les premiers chapitres de la Genese. Ces dernieres preuves ne sont autre chose que des expressions fortes, mises au nombre pluriel; & ces expressions, au rapport du plus grand nombre, démontrent une pluralité de Personnes dans

Lett. choif. Dieu. Cependant Mr. Simon & d'autres
c. 2. habiles Critiques ne veulent point qu'on s'appuye sur ces expressions, parcequ'elles ne sont point littérales, & que ceux qui les rapportent ne s'accordent point
entre

entr'eux. Mr. de Sacy ne les a point toujours traduites au pluriel.

J'en oublierai point ici, que Philon a distingué deux principes éternels, infinis & incompréhensibles; dont l'un s'appelle Dieu & l'autre Seigneur. Mais on n'est point d'accord sur le vrai sens, qu'on doit donner à toutes ces expressions.

Cela posé, je viens à ce qu'on appelle la Trinité Platonicienne, que tant d'Ecrivains ont saisie & dénouée suivant leur goût & leurs préjugés: ce qui étoit d'autant plus facile, qu'il y a beaucoup de confusion dans ce système des Platoniciens, & qu'ils se contredisent souvent, faute d'avoir une idée claire & distincte de ce qu'ils cherchent à établir. Les plus anciens Philosophes regardant avec des yeux attentifs tout ce vaste Univers, y trouvoient les trois caractères les plus marquez de Dieu; sa bonté, sa sagesse & sa puissance. La bonté éclate dans le motif de la création: la sagesse dans l'arrangement pompeux & l'ordre exact de toutes choses: la puissance enfin, dans la manière dont est conservé & soutenu tout ce qui a été créé, tout ce qui remplit l'Univers. Ces trois perfections épuisent toute l'idée de Dieu, par rapport à la création. En effet, peut-on ouvrir les yeux sans admirer

238 HISTOIRE CRITIQUE

De usu
part. l. 3.

V. Petav.
Dog.
Theol. l. 1.
c. 1.

Tim. de
anim.
mundi.
Plut. de
ver. 11.

Marf. Fi-
cin in
Tim. Plat.
c. 8. 9. &
10.

In somn.
Scip. l. 2.

Ennead. 5.
L. 1.

admirer celui qui est infiniment bon ;
infiniment sage , infiniment puissant ?
Et c'est dans cette triple connoissance
que Galien faisoit consister le véritable
culte que Dieu exige de nous : *Culte
de raison* , disoit-il , & *qui est plus pro-
pre à l'honorer que la graisse des animaux
ou la fumée de l'encens.*

Platon alla encore plus loin que les
Philosophes qui l'avoient précédé , & il
proposa un système plus délié , plus mé-
taphysique , & par-là même plus con-
forme à son génie. Ce système , qu'on
nomma dans la suite le *Ternaire* de
de Platon , renfermoit trois choses : 1°. le
Dieu suprême , ou l'Un le Premier , le
Roi de tout , le Pere de l'intelligence
& de l'Ame , ce qui est au-delà de
l'être , ce qui est avant tout : 2°. le
Dieu Verbe ou le Dieu Ministre , le
Fils du Roi , qu'il faut considérer de
deux manieres , entant qu'il est appelé
l'Intelligence ou le Monde intelligible ,
ou le Monde créé : 3°. l'Esprit , ou
cette Ame de l'Univers , toujours vive
& toujours agissante que Platon expli-
que , en disant que c'est la force , l'éner-
gie par laquelle Dieu gouverne le mon-
de. Et ces trois choses réunies ensem-
ble forment ce que Macrobe entendoit
sous le nom de l'Etre plein & parfait , &
Plotin sous le nom de l'Un & du Tout ,
ou

du de Dieu tout en tout. Aussi les plus an- V. Lirch.
ciens Législateurs, pour marquer la per- in Oed.
fection & l'accomplissement de l'Uni- Ægypt.
vers, représentoient-ils un triangle peint
en bleu, porté sur le dos d'Harpocra-
te, qui est le Dieu du silence. Cette
même représentation n'étoit pas incon-
nue aux Juifs. Celui d'entr'eux qui a
tant fait valoir le 22. verset du 33. Cha-
pitre d'Isaïe : » Car le Seigneur est
» notre Juge, le Seigneur est notre
» Législateur, le Seigneur est notre
» Roi, c'est lui qui nous sauvera :
le Juif, dis-je, qui proposoit ce pas-
sage comme une preuve du Mystere de
la Trinité, l'écrivoit en rond, & met-
toit un triangle au milieu. Le cercle,
selon lui, est le symbole de l'Unité & de
l'Eternité, & le triangle le symbole de
la Trinité. Chacun de ses trois côtes
offre un des trois noms du Seigneur.

Il me semble qu'on ne doit plus ren-
contrer ni difficulté ni embarras sur la
Trinité Platonicienne. Il n'y a vérita-
blement qu'un Dieu : mais le monde
étant son ouvrage, a pu être juste-
ment appelé son Fils, son Verbe très-
éclatant, celui qu'il a poussé hors de
son sein, &c. Or ce Fils de Dieu est
tantôt appelé son égal, son contempo-
rain, tantôt son sujet, l'image de sa
puissance, un miroir qui réfléchit une
partie

partie de sa Majesté. D'où cela vient-il ? De ce que le monde intellectuel est

Dieu même, ayant en soi les idées de toutes les choses possibles & créables ; & de ce que le monde visible, le monde matériel, est comme la manifestation du premier. J'avouerai cependant que Platon parle en quelques endroits de ses Ouvrages, comme s'il admettoit effectivement trois Dieux, ou trois existences, trois vices en Dieu. Mais il faut attribuer cela à la peur excessive qu'il avoit de choquer ouvertement les préjugés reçus. Aussi dit-il au jeune Denys : *Je mets le nom de Dieu à la tête de mes Lettres particulières, & celui de Dieux à la tête de celles qui peuvent tomber entre les mains du Peuple.* Il craignoit les ennemis & les bourreaux de Socrate, qui certainement ne l'auroient pas épargné.

X I.

Ce que
signifie
le mot
λόγος
dans les
Ecrits de
Platon.

Comme Platon employe souvent le mot λόγος, il est à propos d'en donner ici une idée précise. Ce mot signifie d'ordinaire un discours, un récit, un traité, &c. mais chez Platon & les Platoniciens il signifie proprement l'esprit, l'entendement, l'intelligence ; c'est la même chose que le mot Grec νῆς, & le Latin *Mens*. Or Platon s'est cru en droit d'appeller le monde visible λόγος, parceque

c
d
E
le
lé
an
ga
pe
sty
feu
de
ma
mê
me
ima
A
Sep
dre
don
en
qu'é
ce d
ils y
φωνή.
prim
l'Heb
role,
sa vo
est né
la par
vivifia
choses
Tom

ce que le Monde est la manifestation de l'idée, ou de l'Intelligence de Dieu. Et c'est pour cela que Philon explique le mot λόγος par ces phrases plus détaillées; *Sermo Dei mundum condicens, sermo antiquissimus & sacratissimus, Dei imago.* Ainsi toute manifestation de Dieu peut être appelée son Verbe, dans le style de Platon: & le Verbe se dit non seulement de celui que Dieu a chargé de ses ordres, qui les fait exécuter; mais encore de l'ouvrage formé sur ces mêmes ordres, parcequ'on y voit comme une partie de l'éclat de Dieu, son image & son empreinte.

A l'égard de la Version Grecque des Septante, il est difficile de bien entendre le sens que ces fameux Interprètes donnent au mot λόγος. Tout ce qu'on en peut dire de plus probable, c'est qu'étant Juifs ils ont eu égard à la force du mot *Dabar*, *Devar* ou *Dibber*; ils y ont fait répondre λόγος, *λογος*, & *φωνη*. Ce qui fait voir que λόγος seul n'exprime pas toutes les significations de l'Hebreux *Dabar*, qui se prend pour parole, affaire, besoin, présence de Dieu, sa volonté & sa puissance, tout ce qui est nécessaire & convenable. En effet, la parole de Dieu est cette puissance vivifiante par laquelle il a tiré toutes choses du néant, & a opéré ce qu'il y

242 HISTOIRE CRITIQUE

a de rare, de frappant, de merveilleux dans l'Univers: ou, pour mieux dire, la parole de Dieu est sa volonté suprême à laquelle rien ne résiste, tout obéit. Lui seul peut exécuter avec un souverain empire, ce qu'il veut avec une souveraine sagesse: il ne lui faut qu'un seul mot, un mot qui décide. Les Cieux, dit le Psalmiste, ont été créés par la parole de Dieu.

Ainsi, les Auteurs qui regardent Platon comme ayant eu connoissance du Mystere de la Trinité, s'abusent grossièrement. On ne trouve dans ses Ecrits aucune trace de ce Dogme, qui n'auroit pu lui être inspiré que d'en-haut. Et si les Peres de l'Eglise ont quelquefois tâché de lui en faire honneur dans les trois premiers siècles, c'étoit pour attirer davantage les Payens, en leur montrant quelque conformité & quelque ressemblance entre un dogme qui devoit certes les surprendre, & la doctrine du plus célèbre Philosophe de la Grece.

Je croirois aussi que les expressions leur manquoient, n'ayant point été encore déterminées, comme elles le furent au Concile de Nicée, où se développa entierement la foi due à la Trinité, comme celle due au St. Esprit se développa au second Concile oecumenique, qui se tint en 381. Au reste, ces pré-

V. Petav.
de Trin, l.
2, c. 7.

pr
est
me
ter
me
qu
l'an
cha
vel
&
ont
qu'
uni
son
du
do
subl
Dei
tura
vers
invi
sible
le re
Ce V
res :
gesse
enger
πρωτο
Μονο
& au
ment
demp

premiers Peres croyoient tous que Dieu est trop relevé pour rien faire par lui-même, & que quand il veut se manifester aux hommes, c'est toujours par le moyen de son Verbe, je veux dire, de quelque créature plus parfaite. Dans l'ancienne Oeconomie les Anges étoient chargez de cet emploi, & dans la nouvelle, c'est Jesus-Christ seul, plus Saint & plus accompli que tous les Etres qui ont été & qui seront. De-là vient ce qu'assure St. Ignace, que Dieu étant unique s'est manifesté par Jesus-Christ, son Fils & son Verbe, qu'il a fait sortir du silence. Tout cela découle de la doctrine de Saint Paul, véritablement sublime & consolante : *Qui est imago Dei invisibilis, primogenitus omnis creatura, quoniam in ipso condita sunt universa in cœlis & in terra.* Dieu est un, & invisible : il a bien voulu se rendre visible par le secours de son Verbe, qui le représente parfaitement : *Imago Dei*. Ce Verbe est né avant toutes les créatures : il est le conseil, la force & la sagesse du Pere, qui dit de lui qu'il l'a engendré avant l'aurore : *Primogenitus, πρωτότεκος*. Il a assisté à la création du Monde : il s'est montré aux Patriarches & aux Prophètes de l'Ancien Testament : il a consommé l'œuvre de la Rédemption. Enfin, toutes choses ont été

V. præfationem Tertull. contra Prax c. 15.

Apud Basilum f. 3.

Ad Colos. c. 1.

Bullus in

procem. faites par lui & dans lui ; par le Verbe
Fid. Nicæ. divin, & le Verbe matériel.

CHAPITRE XXI.

I. *Du Lieu où Platon enseignoit.* II. *Sur quoi il fondoit l'art de douter.* III. *De la seconde Académie.* IV. *De la troisième.* V. *De la quatrième & de la cinquième.*

I.

Du lieu où
Platon en-
seignoit.

Plut. in
Thes.

L'ACADÉMIE étoit une espece de Parc ou de Jardin situé aux portes d'Athènes, lequel avoit appartenu à un nommé Académus, ou Ecadémus, homme très-affectionné au bien public, & qui l'avoit consacré à la sépulture des Héros qui mourroient en combattant pour la Patrie. Dans la suite ce Jardin fut orné de fontaines, de cabinets de verdure, & de toute sorte d'arbres : on n'épargna rien pour son embellissement. Il échut ainsi paré à Platon, qui y rassembla ses Ecoliers & ses amis ; c'est-à-dire, les plus honnêtes-gens d'Athènes, & qui supprimant son nom, leur donna par un noble trait de modestie, celui d'Acadé-

académiciens : nom qui s'est depuis communiqué à tous les Membres des Sociétez Littéraires, si avantageusement répandues dans l'Europe , & qui travaillent de concert à la perfection des Arts & des Sciences.

Je remarquerai en passant , quel usage de bruler les morts a été le plus général dans l'Antiquité : je le trouve aussi le plus sensé , & le plus raisonnable. Quand à cet usage succéda celui de les enterrer , voici quel plan on se crut obligé de suivre. Les Rois , les Princes , ceux qui s'étoient distinguez par leurs vertus , furent enterrez dans les Villes , on portoit tous les autres à la campagne ; & si on leur élevoit des tombeaux , c'étoit toujours le long des grands chemins. De-là est venue la forme des Epitaphes anciennes , qui commençoient par ces mots : *Arrête-toi , passant , lis , considere*. N'est-il pas ridicule que nous ayions conservé la même forme à nos Epitaphes , qui se trouvent ou dans des Cimetieres ou dans des Eglises ?

I I.

Après la mort de Platon , arrivée la Surquoi
81^e. année de son âge, ses Disciples se il fondoît
mirent en possession de l'Académie, l'art de
L 3 qu'il douter.

Plat. in
Tim.

qu'il leur avoit léguée par son Testament. Mais de toutes les instructions que leur laissoit un si habile Maître, ils n'en retinrent qu'une seule, & ce fut la distinction de l'Etre constant & de l'Etre variable, de l'Etre qui ne change point, & de celui qui change incessamment. En effet, Platon avoit commencé sa Théologie par la supposition de ces deux sortes d'Etres; l'un qui existe toujours sans être jamais produit, & l'autre qui n'existe jamais, quoiqu'il soit toujours produit. Sur cela, les Platoniciens avoient fondé leur art de douter, & les preuves pour établir un art si important & si difficile, ne leur manquoient point. » Toutes les parties de l'Univers, disoient-ils, sont dans un mouvement continuél & rapide : elles s'échappent comme les eaux d'un fleuve qu'aucune digue ne retient, qu'aucune levée ne resserre : elles changent à chaque instant de rapports, d'attitudes & de situation : enfin, elles n'ont qu'une existence fugitive & passagere, qu'on pourroit même taxer de non-existence. » D'où ils concluoient, que la matiere, à proprement parler, n'est point une substance, ou, comme l'a entendu un illustre Moderne, que les choses matérielles ne sont que des phénomènes

Mr. Leib-
nitz,

nomènes liez ensemble , & ajustez l'un avec l'autre : ce qui forme une espece de rideau ou de nuage , au-travers duquel on ne voit que des apparences , des ombres fugitives. Et c'est la comparaison qu'a employé Virgile , en représentant la Déesse Vénus , qui défile les yeux d'Enée , & lui fait appercevoir les choses comme elles sont en elle-mêmes.

Afpice , namque omneum quæ nunc ob- Virg. *Æ-*
ducta tuenti neid. l. 2.

Mortales hebetat visus tibi , & humi- V. Apul.
da circum Florid. ini-

Caligat , nubem eripiam. tio.

Platon avoit enseigné que les Dieux , jaloux de leur pouvoir suprême , s'étoient réservé la vérité , & qu'à l'égard des hommes ils leur accordoient les vraisemblances ; que par conséquent tout le sensible étoit sujet à mille illusions , & qu'il n'y avoit que l'intelligible seul qui eût quelque chose de fixe , quelque chose de réel. Là , remarque avec emphase Plotin , tout est Etre : là , est tout l'Etre : là , tout est pour toujours , & tout est de la même manière. Plutarque raisonnant sur la fameuse inscription qu'on voyoit aux portes du Temple de Delphes , & qui ne consistoit qu'en ce mot unique , *Ê* , ajoute que cette inscription n'appartient de droit , ne sied qu'à Dieu. Effecti-

Plat. in
Thæet.

vent, c'est le seul Etre auquel on puisse dire sans aucune feinte : *Vous êtes, existez.* Pour la matiere, nul titre ne lui convient, parcequ'elle n'est jamais dans un état de repos & de consistance ; qu'elle ne prend jamais une forme arrêtée ; qu'elle coule & s'enfuit sans cesse ; que ses parties sont aussi-tôt décomposées, aussi-tôt découfuës ; qu'elles paroissent arrangées ; qu'elles tiennent l'une à l'autre.

Les autres Platoniciens ont aussi beaucoup appuyé sur cette idée ; & Philon le Juif, parlant de Dieu avec assez de noblesse, déclare que lui seul possède toutes choses, & que les hommes ne possèdent rien, quoiqu'ils se vantent de dominer sur des biens presque aussi fragiles qu'est leur domination même. Il n'y a, continue-t-il, que Dieu qui soit véritablement Roi, véritablement Seigneur, véritablement Maître : ceux que les hommes honorent de ces différens titres, ne le sont que par emprunt, par opinion, par préjugé.

Plut. de Is.
& Osir.

On croit que ce fut en Egypte que Platon s'appropriâ le dogme si fertile en conséquences, que non-seulement le total de la matiere, mais encore chacune de ses parties est dans un mouvement continuel ; desorte que d'un

d'un instant à l'autre , on peut dire qu'une chose existe & n'existe point. Elle existe , parcequ'elle a eu un certain arrangement ; & elle n'existe plus , parcequ'au premier arrangement en a d'abord succédé un nouveau. Cette doctrine n'est pas fort éloignée des sentimens de la plupart des Philosophes d'aujourd'hui : soit de ceux qui supposent que toutes les parties de la matiere , jusqu'aux plus petites , présentent les unes sur les autres , ou s'attirent les unes les autres , la *gravitation* en étant une qualité inséparable : soit de ceux qui soutiennent que toutes ces mêmes parties se meuvent autour d'un centre commun ; de manière cependant que par la force centrifuge les unes s'en éloignent , tandis que les autres s'en approchent par la force centripète.

Je ne parle point du Philosophe bizarre , qui a osé avancer qu'il n'y a point de Corps , & qu'il ne peut y avoir que des Esprits ; & qui a conclu de-là que le Monde sensible n'est qu'une suite d'apparences , d'idées rapides & momentanées , qu'un Etre supérieur met dans ces Esprits , sans qu'il y ait au-dehors rien de réel ni d'effectif. Un tel paradoxe , *l'immatérialisme* , ne s'est guères répandu dans le Monde philosophique. Et pouvoit-il s'y répandre ,

V. les di-
vers Trai-
tis écrits
en Anglois
par George
Berkeley.

les hommes de ce monde ne rejetant point absolument le témoignage de leurs sens, & jugeant comme les autres sur leur rapport ; mais après les avoir rectifiés & aidés de divers instrumens qu'ils ont tâché de leur rendre propres : ce que les autres ne font pas ?

Plur. ubi
suprà.

Tout cela posé, je reviens aux Egyptiens qui avoient été les Maîtres de Platon ; mais qui, suivant leur usage de tourner toutes choses en allégories, ne s'expliquoient jamais qu'énigmatiquement. *Jupiter*, disoient-ils, *ayant été trop long-tems oisif*, ses jambes s'unirent & se collèrent si étroitement, qu'il lui fut impossible de se lever, & de marcher. Cet accident le jeta dans une tristesse affreuse, & déjà il commençoit à s'ennuyer de son sort, de l'immortalité. Mais *Isis*, ou la Nature, toujours industrieuse, vint à son secours, & le dégagea de l'espece de servitude qu'il s'étoit procurée par son indolence.

Cette Fable, au rapport de Plutarque, montre que Dieu doit toujours agir sur la matiere, en la secouant, pour ainsi dire, & en tenant toutes les parties divisées, de maniere qu'elles ne puissent se prendre, s'accrocher l'une à l'autre, & tomber par ce moyen dans une véritable inertie. Et c'étoit pour empêcher un pareil malheur.

heur, que les Prêtres d'Isis dans toutes leurs cérémonies de Religion, pouffoient de grands cris & faisoient un concert bruyant avec leurs sistres, leurs cresselles, & leurs timbales. Ils vouloient par-là réveiller toute la Nature, & la préserver d'un dangereux assoupissement. On trouve encore dans quelques Cabinets de Curieux, des figures Egyptiennes dont les jambes sont collées les unes avec les autres, & les bras unis au reste du corps : ce qui rappelle un morceau de la plus ancienne Physique.

Il y a apparence que cette coutume superstitieuse de faire tous les actes de Religion au bruit de la musique & au son des instrumens, a passé des Egyptiens à toutes les nations de l'Orient ; car elles n'entroient jamais dans leurs Temples, qu'en pouffant des cris, & ne sacrifioient jamais aux Dieux, qu'en chantant & en dansant. Toutes leurs prieres étoient accompagnées du son de différens instrumens, qui remplissoient l'air de toutes parts. Encore aujourd'hui dans les principales régions de l'Asie & de l'Afrique, où regne l'Idolâtrie, & où n'ont point encore pénétré ni le Christianisme ni le Mahométisme, tous les peuples ne font aucuns sacrifices, ne signent aucun Trai-

té de paix , n'entrent dans aucun accord ni aucun contract , sans crier & sans avoir des instrumens. Ceux qui ont le son le plus aigu , & qui s'entendent de plus loin , sont préférez aux autres. J'ajouterai ici , que les Juifs furent long - tems sans avoir dans leurs Temples ni musique , ni voix , ni danses. Il n'y avoit sur cela nul ordre , nul précepte , dans la Loi de Moïse : & certainement , tout cet appareil est au-dessous du culte parfait , de la souveraine pureté que Dieu demande de ses vrais adorateurs. Mais les Juifs devenant plus grossiers , Dieu eut aussi pour eux , suivant la remarque de Saint Chrysostome & de Théodoret , plus de condescendance. David introduisit dans le Tabernacle , les Chantres & les Joüeurs d'instrumens. Il vouloit par-là accroître l'amour des Cérémonies saintes , & cédant à une complaisance étudiée , précautionner les peuples contre l'Idolâtrie.

De même l'Eglise Chrétienne , pendant qu'elle fut dans sa première ferveur , n'employa ni musique ni instrumens dans ses assemblées : & peut-être ne les y auroit-elle jamais employez , si elle n'avoit eu égard à l'inconstance des foibles , & qu'elle n'eût penché en faveur du plus grand nombre , qui a besoin

besoin de secours extérieurs pour soutenir sa piété , pour élever son cœur & son esprit à Dieu. Mais il faut avouer que les choses les meilleures , ou qu'on établit dans des vues légitimes , dégénèrent insensiblement. La musique des Anciens étoit grave , forte , pénétrante , telle que la demandoit le génie qui doit animer les détails de la Religion. On s'est depuis permis trop de liberté sur cette matière , & la musique de nos Eglises n'est guères plus sérieuse ni plus grave , que celle des Théâtres. C'est le même goût , le même artifice ; oserai-je le dire ? la même lasciveté.

III.

L'Ecole de Platon , ou l'Académie , De la subsista jusques vers la naissance de Jesus-Christ : & comme le même amour de la vertu anima toujours ceux qui la fréquenterent , elle ne se démentit jamais , elle ne tomba point dans une certaine langueur si fatale à toutes les Sociétez , soit Littéraires , soit Ecclésiastiques.

On loue entre autres choses , les Académiciens d'avoir tâché de répandre , & sur leurs discours & sur leurs actions ,
Cic. l. 1. de Offic.
 cet

Apud.

Athen. l. 7.

cet air de réserve & de dignité qui gagne tous les suffrages. *Voyez-vous*, s'écrioit un ancien Comique, *voyez-vous cet homme qui parle si poliment, qui est toujours vêtu avec décence, qui ne fait rien qu'à propos ? On croit voir en lui toute l'Académie.* Il ne pouvoit, ce me semble, donner une idée plus juste d'un honnête-homme, qui sçait parfaitement qu'il doit son extérieur au public, qui se conforme à ce qui est reçu & autorisé dans le pays où il vit, qui se fait habiller par ceux qui sont chargez de ce soin, sans trop s'écarter de la mode, de ce qui frappe les yeux, ni trop s'y assujettir ; mais qui au même tems se rend maître de tout son intérieur, qui craint de se commettre avec les hommes dont les approches sont si difficiles ; qui pense enfin pour lui, & garde dans ses pensées l'ordre que prescrit la suprême Raison.

Quoique l'Académie se soit toujours maintenue avec éclat, ainsi que je viens de l'observer, il y eut cependant trois révolutions dans la doctrine qu'on y enseignoit : je veux dire, que l'art de douter, ou de suspendre son jugement, y fut exposé de trois manieres différentes. Dans la plus ancienne Académie, qui dura depuis Platon jusqu'à Arcésila-

las,

las, on admettoit deux sortes de connoissances ; celles qui viennent de l'entendement pur, & celles qui nous sont transmises par les sens. Les premières forment la sorte d'évidence dont l'homme est capable, & il peut se déterminer sur leur rapport. Aussi Platon conseilloit-il, dans toutes les disputes philosophiques, d'avoir recours aux définitions des choses, *qu'on doit regarder, ajoutoit-il, comme les représentations des idées éternellement subsistantes en Dieu.* A l'égard des connoissances que nous procurent les sens, elles sont toutes fausses, séduisantes, suspectes, trompeuses. Ce qu'on apperçoit par leur secours, dit Cicéron, nous échappe au moment même que nous croyons l'a- & 2.
 voir saisi, nous plonge dans une infinité d'erreurs. Quel effet plus marqué de notre ignorance, de notre folle ambition, que de vouloir nous persuader le contraire !

Les principaux Professeurs de cette première Académie furent, 1°. Speusippe, neveu & successeur de Platon, qui en avoit hérité la haute & noble éloquence. 2°. Xénocrate, dont la réputation de vertu étoit si bien cimentée, qu'ayant été obligé de comparoître devant les Juges de l'Aréopage, comme ses Parties s'obstinoient à le prendre

256 HISTOIRE CRITIQUE

prendre à son serment , les Juges se leverent d'un commun accord & l'en dispenserent , disant que la parole d'un homme de bien , tel que Xénocrate , valoit tous les sermens. 3°. Polémon , qui ayant eu la hardiesse d'entrer un matin à l'Académie , encore tout dégoutant de débauche , la tête couronnée de fleurs & les yeux appesantis par le vin , fut si frappé d'un discours qu'on y tenoit sur les suites humiliantes que l'intempérance traîne après elle , qu'il renonça tout d'un coup à la vie licencieuse qu'il avoit menée jusques-là , & devint un Philosophe austere. Quand on veut passer du vice à la vertu , il faut que ce soit brusquement , & pour ainsi dire , tête baissée. Celui qui hésite , revient bien-tôt sur ses pas , se replie sur lui-même.

Cic. ubi
supra.

Lact. l. 1.

La seconde Académie commença par Arcésilas , qui dédaignant tous les ménagemens de Platon , soutint avec la dernière hardiesse , que l'homme ne pouvoit jamais parvenir à la connoissance de la vérité. « Nos sens , disoit-il , nous trompent toujours : notre raison ne nous trompe pas moins. D'ailleurs la vie est trop courte , trop agitée , pour espérer d'acquérir aucune certitude. Ne voit-on pas , continuoit-il , que tout n'est qu'un amas de

„ de préjugez & d'opinions ; que ce
 „ qu'on souhaitoit dans la jeunesse ;
 „ dans la santé , dans une certaine si-
 „ tuation , on le hait dans la vieillesse ,
 „ dans la maladie , dans un autre tems ;
 „ que tout se conduit au hazard &
 „ par un vain caprice ; que tout est
 „ couvert de si épaisses ténèbres , que
 „ les meilleurs yeux ne diffèrent en au-
 „ cune maniere des plus mauvais. „

Il laissoit par conséquent à ses disciples
 une entière liberté de suivre telle opi-
 nion qu'ils jugeoient à propos , soit en
 Physique , soit en Morale , soit même
 en matiere de Religion. Il répétoit
 souvent cette sentence d'Hésiode : Les
 Dieux ont mis un rideau impénétrable
 entre eux & les hommes. Sur cela , Sé- *Epist. 88.*
 néque apostrophe ainsi Arcési • : Si vous
 croyez avoir raison de parler comme
 vous faites , que sommes-nous donc ici-
 bas ? Que devons-nous penser de tout
 ce qui nous environne , nous nourrit ,
 nous amuse ? Que devient la nature des
 choses , cette admirable symmétrie qui
 régné dans l'Univers , si tout n'est qu'une
 ombre , un nuage , un mensonge ?

La doctrine d'Arcésilas ne pouvoit
 manquer de souffrir bien des opposi-
 tions. Mais comme il possédoit au su-
 prême degré le plus précieux de tous
 les talens , celui de la parole , il trou-
 voit

voit les moyens de la faire passer, soit en attaquant de front les Dogmatiques, trop desunis, trop peu d'accord entre eux; soit en éludant leurs objections par des railleries & des traits ingénieux. Son art étoit de se tenir le plus fermé qu'il pouvoit, & de tâcher de découvrir les sentimens des autres par de fréquentes interrogations. Quelques-uns lui attribuent une pensée singulière: c'est d'avoir cru que les Dieux échangent continuellement les ames des hommes, en les faisant passer d'un corps à l'autre; & d'avoir assuré que de-là venoit qu'on se trouve quelquefois si opposé, si contraire à soi-même, l'ame & le corps n'ayant plus d'intelligence, ne jouant plus ensemble. Philostrate rapporte que Palampède fut un jour très-surpris en s'éveillant, de se trouver dans un corps peu flexible, & peu accoutumé à se gouverner selon les règles de la Philosophie. Il s'aperçut bien qu'il en avoit changé pendant son sommeil. La plupart des Juifs Hellénistes semblent être persuadez que l'air fourmille d'ames, & qu'elles y sont comme à l'affut pour observer les corps que la Nature forme de nouveau, & pour s'en emparer. Le succès dépend de leur adresse & de leur agilité.

Le disciple chéri d'Arcésilas, & son suc-

successeur à l'Académie, fut Lacyde. On
 rapporte de lui, qu'un animal qu'on
 ne soupçonneroit guères de sentimens
 vifs, une Oye en un mot, le prit si fort
 en amitié, qu'elle ne l'abandonnoit ni
 jour ni nuit, ni dans le particulier ni
 dans le public. Après sa mort, le Phi-
 losophe reconnoissant lui fit faire des
 obsèques magnifiques. On auroit cru
 qu'il pleuroit son frere, ou son fils.
 Tous les Naturalistes sont pleins d'his-
 toires d'animaux qui se sont ainsi atra-
 chez par goût à des hommes. Ces his-
 toires sont plus surprenantes encore par
 la maniere dont elles sont racontées,
 que par le fait même. Si le Pere Par-
 dies, ou quelque autre Cartésien, en
 eussent fait mention, elles n'offriroient
 presque rien de merveilleux. Mais je
 dirai ici que les honneurs funébres ren-
 dus à des animaux, & dont on a des
 exemples modernes, doivent bien hu-
 milier, doivent bien ternir le genre-hu-
 main. Il y a un morceau dans Pline
 encore plus extraordinaire que tous
 ceux-là. Il nous apprend que sous le
 règne de Claudius on fit à Rome des
 funérailles superbes à une espee de Cor-
 beau public, admiré pour son adresse,
 & qu'on mit à mort le Citoyen Romain
 qui l'avoit tué. Ces funérailles eurent
 beaucoup d'éclat. Un Joueur de flûte
 pré-

V. Son
 Disc. de la
 Connoiss.
 des Bêtes.

Hist. Nat.
 l. 10.

précédoit le lit de parade , où le Corbeau mort étoit porté sur les épaules de deux esclaves. Ce qui fermoit le convoi , c'étoit un nombre infini de gens de tout âge & de tout sexe. Pline s'étonne avec raison , que dans une ville où des Rois avoient été enterrez sans aucune cérémonie , & où la mort du fameux Destructeur de Carthage & de Numance n'avoit point été vengée ; à Rome , dis-je , on ait traité si honorablement un Corbeau.

I V.

De la troisième.

La troisième Académie dur sa naissance à Carnéade , qui en s'éloignant des sentimens d'Arcésilas , s'étoit rapproché de ceux de Platon. Il convenoit avec lui qu'il y a des vérités constantes , inaltérables , fondées sur l'essence même de Dieu : mais il ajoutoit , que l'homme foible & léger ne peut jamais y atteindre , moins cependant par incapacité naturelle , que parceque les besoins du corps le surchargent , & le rabbaissent trop vers les choses sensibles. Quelle épreuve fâcheuse n'en fait-il pas tous les jours ! » Mais au défaut de » ces vérités qui nous manquent , continuoit Carnéade , rejettons-nous sur » les vraisemblances , qui suffisent pour » nous

„ nous conduire au milieu de cette nuit
 „ épaisse dont nous sommes environnez
 „ de toutes parts. „ Et en cela, il diffé-
 roit d'Arcéfilas, qui ne reconnoissoit
 absolument ni vérité ni vraisemblan-
 ces, & qui enhardissoit ses Disciples à
 nier sans aucune réserve tout ce qu'on
 pouvoit leur proposer.

Un grand Maître dans l'Art oratoire, De Orat.
 Cicéron, parle très-avantageusement de l. 2.
 l'éloquence de Carnéade. Il avoit sur-
 tout le don de persuader tout ce qu'il
 s'imprimoit fortement dans l'esprit, &
 de soumettre les cœurs les plus rebelles.
 Il comptoit en flattant : il comman-
 doit, lors même qu'on lui trouvoit un
 air de suppliant. Les Athéniens, dans
 une conjoncture délicate, l'envoyerent
 à Rome pour terminer des affaires im-
 portantes, avec Diogène & Critolaüs,
 deux autres Philosophes. Il surprit le
 Sénat par la rapidité de son éloquence :
 il en obtint tout ce qu'il demandoit.
 Caton le Censeur ne put s'empêcher de
 dire : *Renvoyons au-plûtôt ce Grec trop* Plut. in
impérieux. Il semble que les Athéniens, Cat. Maj.
en le chargeant de leurs affaires, aient
voulu triompher de nous. Quel éloge
plus favorable peut-on donner à un
Ambassadeur ? Et combien peu le mérit-
ent-ils ?

Pendant le séjour que Carnéade fit
 à Rome,

à Rome, il harangua plusieurs fois devant le peuple; & c'étoit toujours avec de nouveaux applaudissemens. Le talent de la parole étoit encore ignoré dans une République, où il y avoit plus de courage que de délicatesse d'esprit, plus d'attachement au bien public que de soin de se faire valoir. Un jour entre autres, Carnéade parla beaucoup en faveur de la Justice, & le lendemain il réfuta tout ce qu'il avoit dit. On fut étonné comment le même Orateur pouvoit soutenir les deux propositions contradictoires, & leur donner tour-à-tour un air imposant. Cela parut d'une dangereuse conséquence, & on ne jugea point à propos de souffrir plus long-tems Carnéade à Rome, où l'exacte vérité régnoit encore.

V.le Journ.
du règne
de Henri
III. ou les
Mem. de
l'Etoile.

J'ai trouvé un trait presque semblable dans l'Histoire de France. Un jeune Docteur, qui fut depuis revêtu des premières dignitez de l'Eglise, s'étant trouvé au dîner d'Henri III. fit un excellent discours contre les Athées, & prouva par plusieurs raisons qu'il y a un Dieu, un Etre suprême, éternel, infini. Le Roi lui en scut très-bon gré, & le combla de mille louanges. Mais le Docteur croyant se donner un nouveau mérite, lui dit en riant : *Sire, j'ai prouvé aujourd'hui qu'il y a un Dieu : demain, si Votre*

si Votre Majesté veut bien me le permettre, je prouverai d'une manière aussi convaincante, qu'il n'y en a point. Sur cela, Henri III. changea de visage, & fit chasser de son Palais celui qui osoit parler si indiscrettement. Les Rois n'aiment point qu'on mette rien en problème: ils craindroient que cela ne s'étendît jusqu'à l'obéissance qui leur est due.

V.

Quelques Auteurs ajoutent aux trois De la quatri-
Académies dont je viens de parler, une trième &
quatrième fondée par Philon né à La- de la cin-
rissa, & une cinquième fondée par An- quième.
riochus son Elève. Ces deux Philosophes Sent. Em-
n'ont pas eu une grande vogue, ni pyr. Pyrrh.
un grand éclat. L'an de Rome 666. Hypoth. 1.
Philon s'y réfugia avec un petit nom- 1.
bre de ses disciples; & ce fut pour évi-
ter les troubles que la guerre de Mithri-
dare causoit dans la Grèce. Le mérite
de Philon lui attira beaucoup d'amis à
Rome; & Cicéron en particulier lui
rendit toute sorte de bons offices. Il
ne pouvoit faire un meilleur usage de
son crédit. Avec de l'esprit & des
mœurs, on est sûr de rencontrer par-
tout un accueil favorable. Le Savant Theopin,
n'est point étranger hors de son pays: apud. Vi-
il trouve des concitoyens & des amis, trav. l. 6.
partout

partout où il y a des gens qui savent penser. C'est à cela que revient le bon-mot de Socrate. On lui demandoit un jour , quelle différence il y avoit entre un homme d'esprit & un sot : *Faites-les voyager* , répondit-il, & vous verrez aisément en quoi consiste cette différence.

Qu'il me soit permis de citer ici un trait , non pour l'honneur qui m'en peut revenir de m'être familiarisé avec les plus Grands-Hommes de ce siècle ; mais par le rapport qu'il peut avoir à l'Histoire de la Philosophie. Ayant passé en Angleterre avec feu Mr. le Duc d'Aumont , qui joignoit à tant de talens supérieurs une générosité presque inconnue dans notre siècle , je fus prié de dîner chez l'illustre Mr. Newton. Et comme c'est l'usage en Angleterre de boire sur la fin du repas à la santé des Rois & des Princes , que les Philosophes ordinairement ne connoissent & ne fréquentent guères ; Mr. Newton plus judicieux me porta la santé de tous les honnêtes-gens , de quelque pays qu'ils fussent. » Nous sommes tous » amis , m'ajouta-t-il , parceque nous » tendons unanimement au seul but » digne de l'homme , qui est la con- » noissance de la vérité : nous sommes » encore tous de la même Religion ,
parce-

I. Ab
est
ral
sur
de
gig
sa
T

» parceque menant une vie simple , &
 » nous conformant aux bienséances ,
 » nous tâchons sincèrement de rendre
 » à l'Etre suprême le culte que nos foi-
 » bles lumieres nous persuadent lui de-
 » voir plaire davantage. » Les témoins
 de ce discours furent Mr. Halley , Mr.
 de Moivre & Mr. C. tous Mathé-
 maticiens du premier ordre. Erasme ,
 qu'on doit regarder comme le modé-
 le des esprits doux & modérez , des
 amis de la paix ; Erasme , dis-je , après
 avoir raporté les dernieres paroles de
 Socrate prêt à boire la ciguë , paroles
 si nobles & si touchantes , le félicite
 surtout , *quod bonam spem concepe-* Erasme, in
rit , fore ut Deus pro sua bonitate bo- Conv.
ni consulturus esset , quod studuisset bene Relig.
vivere.

CHAPITRE XXII.

- I. *Abrégé de la Vie d'Aristote.* II. *Il est accusé d'impiété.* III. *Plan général de ses Ouvrages.* IV. *Jugement sur ses Traitez de Belles-Lettres & de Morale.* V. *Jugement sur sa Logique.* VI. *Jugement plus détaillé sur sa Physique.* VII. *Principales erreurs*
 Tome II. M qu'on

I.

Abrégé de
la Vie d'A-
ristote.

Ammon.in
vit. Arist.

Ælian.
Var. Hist.
l. 5.

Tous les Disciples de Platon ne lui furent pas également attachez. Il y eut un Rebelle qui osa combattre sa doctrine, & se faire Chef de parti. Ce Rebelle étoit Aristote, génie aussi fécond qu'étendu, & sur lequel toutes les Sciences avoient droit. Il naquit à Stagire, petite ville de Macédoine. La mort prématurée de son pere, & la négligence de ses Tuteurs (malheureux qui tombe entre les mains de ces ennemis domestiques !) furent cause qu'il reçut une très-mauvaise éducation. Abandonné à lui-même, il dissipa tout son patrimoine, & embrassa par libertinage le parti des armes. Il fut ensuite obligé de faire un petit trafic de poudres de senteur, & de vendre des remèdes. La délicatesse de son esprit le dégouta bien-tôt d'un métier aussi bas & aussi vulgaire : il s'adressa à l'Oracle d'Apollon, qui lui fit cette sage réponse : *Allez à Athènes & étudiez persévérément la Philosophie, vous aurez plus besoin d'être retenu que d'être poussé.* Il falloit que les Oracles fussent alors bien oisifs pour répondre à de pareilles interrogations !

La

La grande réputation que Platon s'étoit acquise , engageoit tous les Etrangers à se mettre sous sa discipline. Aristote vint donc à l'Académie : mais Diog. dès les premiers jours , il parut moins Laërt. in en Ecolier qu'en génie supérieur. Il de- Arist. vança tous ceux qui étudioient avec lui : on ne l'appelloit que l'Esprit , ou l'Intelligence. Des progres si rapides inquiéterent un peu Platon. La jalousie s'alluma dans son cœur ; & la plus vive de toutes , c'est celle des talens. Aussi le Maître se fit-il souvent un plaisir de mortifier son Disciple : il lui reprochoit entre autres choses , trop d'affectation dans ses discours , & trop de magnificence dans ses habits. Est-ce que pour être Apul. in Philosophe on doit moins chercher à Apol. plaire ? *Licet etiam Philosophis esse vultu liberali* : on doit avoir moins de soin de son extérieur ; & c'est-là surtout ce qui gagne les autres hommes. *Non abhorret*, dit Sénèque , *à publicis moribus Philosophia*. Epist. 103.

Toutes ces mesintelligences durèrent jusqu'à la mort de Platon , qui laissa le gouvernement de l'Académie à Speusippe son neveu. Choqué de cette préférence , Aristote prit le parti de voyager , & il parcourut les principales Villes de la Grece , se familiarisant avec tous ceux de qui il pouvoit tirer quel-

268 HUTOIRSE CRITIQUE

que instruction , ne dédaignant pas même cette sorte de gens qui font de la volupté toute leur occupation , & qui plaisent du moins , s'ils n'instruisent.

Plut. in vi.
ra Alex.

V. Aul.
Gell. l. 9.

Durant le cours de ses voyages , Philippe , Roi de Macédoine & juste appréciateur du mérite des hommes , lui manda que son dessein étoit de le charger de l'éducation de son fils. *Je rends moins graces aux Dieux , lui écrivoit-il , de me l'avoir donné que de l'avoir fait naître pendant votre vie. Je compte que par vos conseils il deviendra digne & de vous & de moi. Quel honneur pour un Philosophe , que de voir son nom lié avec celui d'un Héros tel qu'Alexandre le Grand ! Et quelle récompense plus flatteuse de ses soins , que d'entendre ce même Héros répéter souvent ? Je dois le jour à mon pere ; mais je dois à mon Précepteur la science de me conduire. Si je régné avec quelque gloire , je lui en ai toute l'obligation.*

Il ya apparence qu'Aristote demeura à la Cour d'Alexandre , & y jouit de toutes les prérogatives qui lui étoient dues , jusqu'à ce que ce Prince destiné à conquérir la plus belle partie du Monde , porta la guerre en Asie. Le Philosophe se sentant inutile , reprit alors le chemin d'Athènes. Là il fut reçu avec une

un
le
Ec
de
ne
ve
ag
On
ign
d'A
xan
des
tou

I
pris
sa c
Jug
voit
qu'
roit
pos
cis.
rête
tant
vella
dent
Socr
prem
la Lo
tems

une grande distinction, & on lui donna le Lycée, pour y fonder une nouvelle Ecole de Philosophie. Quoique le soin de ses Etudes l'occupât extrêmement, il ne laissoit pas d'entrer dans tous les mouvemens & dans toutes les querelles qui agitoient les divers Etats de la Grèce. On le soupçonne même de n'avoir point ignoré la malheureuse conspiration d'Antipater, qui fit empoisonner Alexandre à la fleur de son âge, & au milieu des plus justes espérances de s'assujettir toute la Terre.

I I.

Dans sa vieillesse Aristote fut entre- Il est accusé d'impie-
pris par un Prêtre de Cérès qui l'accu-
sa d'impiété, & le traduisit devant les té.

Juges. Comme cette accusation pou-
voit avoir des suites fâcheuses, &
qu'elle nuit encore plus qu'elle ne pa-
roit nuire, le Philosophe jugea à pro-
pos de se retirer secrètement à Chal-
cis. Envain ses amis voulurent-ils l'ar-
rêter : *Empêchons*, leur cria-t-il en par-
tant, *empêchons qu'on ne fasse une nou-
velle injure à la Philosophie*. La précé-
dente sans doute étoit le supplice de
Socrate, qu'on doit regarder comme le
premier Martyr de l'unité de Dieu dans
la Loi de Nature. Après avoir quelque-
tems soutenu son infortune, & lutté,

M 3 pour

270 HISTOIRE CRITIQUE

Cœl. Rhal. Philosophe exilé s'empoisonna, en in-
Ant. Lect. voquant la Cause universelle, l'Etre su-
l. 17. prême, à qui il alloit se rejoindre. Les
Payens croyoient que le premier devoir
de l'homme est de se conserver les com-
moditez de la vie, & les biens de la
fortune; mais que quand on les a per-
dus, (& il faut tâcher que ce ne soit
jamais par son imprudence) on n'a
rien de mieux à faire que de mou-
rir.

Orig. l. 1. Si l'on en croit un des premiers Pe-
cont. Cels. res de l'Eglise, Aristote avoit donné
lieu aux reproches qu'on lui faisoit.
Dans les conversations particulières, il
ne se ménageoit pas assez: il osoit sou-
tenir que les offrandes & les sacrifices
sont tout-à-fait inutiles; que les Dieux
sont peu d'attention à la pompe exté-
rieure qui brille dans leurs Temples, à
moins que cette pompe ne soit accom-
pagnée du culte intérieur. En faloit-il
davantage pour armer contre lui les Pré-
V. Cicer. l. tres intéressez du Paganisme? Ils par-
1. de Divi- donnoient rarement, & surtout à ceux
nat. qui vouloient diminuer de leurs droits
& de leurs prérogatives.

Plan géné-
ral de ses
Ouvrages.

III.

Quoique la vie d'Aristote ait toujours
été

été
foi
de
gie
Dic
enc
cin
qui
vit
J'a
espe
toul
peu
de
J
Ouv
ven
gué
le p
tret
de
blan
le r
Nat
té:
ner
j'ose
ni le
ont
l'usa
plus
de b

été fort tumultueuse , soit au Lycée , soit à la Cour de Philippe ; le nombre de ses Ouvrages est cependant prodigieux. On en peut voir les titres dans Diogène Laërce , & plus correctement encore dans Jérôme Gemusæus, Médecin & Professeur en Philosophie à Bâle, qui a composé un Ecrit intitulé : *De vita Aristotelis & ejus operum censura*. J'avoue qu'une telle profusion est une espece de défaut ; mais ce défaut suppose toujours de grandes richesses , & l'on peut pardonner à qui donne beaucoup , de ne pas quelquefois donner à propos.

Je ferai ici quatre classes de tous les Ouvrages d'Aristote , & je dirai naïvement ce que j'en pense. Il n'y a guères de matiere où l'on soutienne le pour & le contre avec plus d'opiniâtreté. Les uns ont exagéré le mérite de ce Philosophe , & les autres l'ont blâmé sans aucun ménagement. Ceux-ci le regardoient comme le Génie de la Nature , & presque comme une Divinité : ceux-là daignoient à peine lui donner le titre de Physicien. Cependant , j'oserai le dire , ni les uns ni les autres , ni les Panégyristes ni les Critiques, n'en ont parlé comme ils devoient. Quand l'usage de la Langue Grecque a été le plus commun, on ne sçavoit point assez de bonne Philosophie : & quand les faits

272 HISTOIRE CRITIQUE

& les expériences ont accru le domaine de la Philosophie, on est venu à ignorer la langue Grecque, on a substitué aux Originaux des Commentateurs peu dignes d'être consultez, & que cependant on étoit obligé de croire sur leur parole. J'ajouterai à cela, que la lecture des Livres d'Aristote est d'elle-même très-ennuyeuse, tant à cause de l'ordre peu exact & peu suivi où les matieres sont arrangées, qu'à cause de cette longue obscurité qu'il affecte par-dessus tout, & dont il enveloppe ses matieres. Je me suis heureusement roidi contre ces difficultez, & si j'ose m'en faire un mérite, c'est seulement pour l'intérêt de la vérité.

Diog.
Laërt. in
Arist. Cic.
in Top.
Pfellus.
Phys. l. 1.

I V.

Jugement
sur ses
Traitez de
Belles
Lettres &
de Morale.

A la tête des Ouvrages d'Aristote sont ceux qui roulent sur l'Art Oratoire & sur la Poétique. J'y trouve des choses excellentes, & très-propres à faire dire de ce Philosophe, *qu'à la place d'encre, il trempoit sa plume dans le bon-sens.* Ses Traitez de Morale viennent ensuite. L'Auteur y garde un caractère d'honnête homme, qui plaît infiniment : mais par malheur il attiédit, au-lieu d'échauffer. On ne lui prête qu'une admiration stérile : on ne revient point à ce qu'on a lu

lu. La Morale est sèche & infructueuse, quand elle n'offre que des vues générales & des propositions métaphysiques, plus propres à orner l'esprit & à charger la mémoire, qu'à toucher le cœur & à changer la volonté. On oublie alors que la vertu est un bien d'usage, un mérite de tous les jours.

V.

Où Aristote a le mieux réussi, c'est dans sa Logique. Il y découvre les principales sources de l'art de raisonner : il perçoit dans le fonds inépuisable des pensées de l'homme : il démêle ces pensées, fait voir la liaison qu'elles ont entre elles, les suit dans leurs écarts & dans leurs contrariétés, les ramène enfin à un point fixe. Je m'imagine que si l'on pouvoit atteindre le bout de l'esprit, Aristote l'auroit atteint. Mais sa méthode, quoique louée par tous les Philosophes, n'est point exemte de défauts. 1°. Il s'étend trop, & par-là il rebute; on pourroit rappeler à peu de pages tout son Livre des Catégories, & celui de l'Interprétation. Le sens y est noyé dans une trop grande abondance de paroles. 2°. Il est obscur & embarrassé : il veut qu'on le devine, & qu'on produise avec lui ses pensées.

Jugement
sur la Lo-
gique.

Lud. Vi-
ves de caus.
corrupt.
Art. l. 1.

M 5 Quelque

V. præf. c.
4. Anal.
prior.

Quelque habile qu'on soit, on ne peut guères se flater de l'avoir totalement entendu. Témoin ses Analytiques, où tout l'art du syllogisme est enseigné. D'ailleurs, cet art ne mérite point de si grands éloges. Les hommes apprennent de la Nature à tirer des conséquences d'un principe établi: il ne leur faut point d'étude pour cela, ou du moins il leur faut peu d'étude. Mais ils posent mal ces principes, ils les posent sans réflexion, & entraînez par un vain amas de préjugés. C'est de-là que naissent tous leurs faux raisonnemens, toutes leurs erreurs, & ce prodigieux égarement qui, comme dit Saint Paul, endurecit le cœur & fait des fous de presque tous les sages.

V I.

Jugement
plus détail-
lé sur la
Physique.

De Arist.
oper. Cens.

Je viens maintenant à la Physique d'Aristote: & comme il l'a répandue en une infinité d'Ouvrages, je me conformerai à l'ordre le plus méthodique que ces Ouvrages paroissent avoir entre eux. Le célèbre Louis Vives, quoiqu'Espagnol, sera mon guide. Il commence d'abord par les huit Livres des Principes Naturels, qui me paroissent plutôt une compilation de différens Mémoires, qu'un Ouvrage arrangé sur les mêmes vues. Ces huit Livres traitent

tent en général du corps étendu ; ce qui fait l'objet de la Physique , & en particulier des Principes & de tout ce qui est lié à ces Principes , comme le mouvement , le lieu , le tems , &c. Rien n'est plus embrouillé que tout ce long détail ; & les définitions encore rendent moins intelligibles des choses qui par elles-mêmes auroient paru plus claires , plus évidentes.

Aristote blâme d'abord les Philosophes qui l'ont précédé , & cela d'une L. 1. c. 1.
& 2. maniere assez piquante , les uns d'avoir admis trop de principes , les autres de n'en avoir admis qu'un seul. Pour lui , il en établit trois , qui sont la Matiere , la Forme & la Privation. *La Matiere* , C. 7. dit-il , *est le sujet général sur lequel la Nature travaille , sujet éternel en même tems , & qui ne cessera jamais d'exister : c'est la mere de toutes choses , qui soupire après le mouvement , & qui souhaite avec ardeur que la Forme vienne s'unir à elle.* Cette Forme , qu'Aristote regarde comme une substance , un principe actif , constitue les corps & assujettit , pour ainsi dire , la Matiere. Il suit de-là qu'il doit y avoir autant de Formes naturelles , qui naissent & meurent tour-à-tour , qu'il y a de corps primitifs & élémentaires. *Pour la Privation* , continue C. 8. & 9. Aristote , *elle n'est point une substance :*

M 6

elle

elle est même à quelques égards une sorte de néant. En effet , tout corps qui reçoit une telle forme , ne doit pas l'avoir auparavant : il doit même en avoir une qui soit absolument contraire. Ainsi les morts se font des vivans , & les vivans des morts : ce qui présente une chaîne peu accessible à nos foibles regards.

L. 2. c. 1. Ici Aristote paroît s'oublier , & il va jusqu'à dire que la Privation est une manière de Forme , & par conséquent une substance. Loin de se contredire , on verra que dans son système il devoit parler à-peu-près ainsi.

L. 2. passage.
fin.

Ces trois principes jettez en fondement , Aristote passe à l'explication des Causes , qu'il traite d'une manière assez distincte : mais sans presque parler de la première cause qui est Dieu. On pourroit même croire qu'il méconnoît cette première cause , tant par la définition qu'il donne de la Nature , que par le pouvoir illimité qu'il lui attribue.

S. 1. Selon lui , la Nature est un principe effectif , une cause plénier , qui rend tous les corps où elle réside , capables par eux-mêmes de mouvement & de repos. Ce qui ne peut point se dire des corps où elle ne réside que par accident , & qui appartiennent à l'art. Ceux-là n'ont rien que par emprunt , & si

si j'ose ainsi parler , que de la seconde main.

Continuons. Tous les corps ayant en eux cette force qui dans un sens ne peut être anéantie , cette tendance au mouvement qui est toujours égale , sont des substances véritablement dignes de ce nom. La Nature par conséquent est le second Principe d'Aristote : c'est elle qui produit les Formes , ou plutôt qui se divise & se subdivise en une infinité de Formes , suivant que les besoins de la Matière le demandent. Ceci mérite une attention particulière , & donne lieu à ce Philosophe d'expliquer tous les changemens qui arrivent aux corps. Il n'y en a aucun qui soit parfaitement en repos , parcequ'il n'y en a aucun qui ne fasse effort pour se mouvoir. Il conclut de-là , que la Nature C. 9.
inspire je ne sçai quelle nécessité à la Matière. Effectivement , il ne dépend , ni de sa volonté , ni de son caprice , de recevoir telle ou telle forme : elle est assujettie à recevoir toutes celles qui se présentent , & qui doivent se succéder dans un certain ordre , & dans une certaine proportion. C'est-là cette fameuse *Entéléchie* , qui a tant embarrassé les Commentateurs d'Aristote , & qui a fait dire tant d'extravagances aux Scholastiques. On sçait

ſçait qu'Hermolaüs Barbarus, Patriarche d'Aquilée & désigné Cardinal, eut recours au Démon pour en tirer la véritable ſignification de ce mot.

Plusieurs Philoſophes modernes, ou plus pénétrants, ou plus ſinceres que les autres, ont reconnu qu'il y a des phénomènes dans la Nature qui ne peuvent abſolument s'expliquer par les ſeules Loix de la Méchanique, ou du mouvement. Ils croient qu'on doit aller au-delà du matériel pour rendre raiſon de ces phénomènes, & s'arrêter à quelque choſe de formel. Il eſt vrai qu'on a bien de la peine & à concevoir ce que c'eſt que ce formel, & à le définir d'une manière nette & diſtincte. Car de croire que le ſang des animaux contienne auſſi-bien que leur ſemence, les idées de l'Eſpece; que le ſang humain, par exemple, tout chaud & encore plein de ſes eſprits ou de ſes ſouphres acides & volatils, étant diſtillé par la cornue, fait voir des idées ou des phantômes du corps humain: c'eſt une folie manifeſte. J'avoue que preſque tout ſe fait méchaniquement dans la Nature: preſque rien n'y arrive où il n'entré du mouvement. Mais il y a, ce me ſemble, des phénomènes qu'on doit expliquer métaphyſiquement; c'eſt-à-dire, où il entre quelque choſe

se d'indépendant de la matiere , où se fait voir une force , une activité proprement dite , par laquelle chaque portion de cette même matiere a un principe de vie réellement distinct de toute autre portion. C'est-là le mystérieux de la Nature , où il est impossible , même à la plus haute Philosophie , d'atteindre.

Après avoir établi quelle est la cause efficiente , quel est le principe de toute la force qui se trouve répandue dans l'Univers , Aristote se laisse conduire à L. 3. c. 1. sa matiere , & tâche de développer ce que & 2. c'est que le mouvement. On voit bien qu'il fait là de grands efforts de génie : mais ces efforts aboutissent à une définition très obscure , & devenue même fameuse par son obscurité. Peu d'Auteurs sçavent remonter aux premiers principes ; ce coup d'œil qui voit tout , qui pénètre tout , qui met chaque chose dans sa place précise , manque pour l'ordinaire aux anciens Philosophes.

Plus Aristote s'avance , & plus il C. 6. & 8. embrasse de terrain. Le fini & l'infini , le vuide & les atômes , l'espace & le tems , le lieu & les corps qui y sont contenus , tout se représente devant ses yeux. Il ne confond rien , il tombe L. 4. c. 4. d'une proposition à l'autre ; & quoiqu'il le fasse d'une manière très-rapide , on y sent toujours une sorte de liaison.

Mais

280 HISTOIRE CRITIQUE

V. l. 6.

V. etiam l.
7.

L. 1. de
gener. &
corrupt.

Mais en cela même je lui reproche deux choses. 1°. Il ne distingue point ce qui existe, de ce qui peut exister; ce que Dieu a fait, de ce qu'il auroit pu faire. 2°. Il confond le naturel & le surnaturel, ou plutôt il fait voir qu'il n'y a rien dont la Nature ne soit capable. *Mille effets*, dit-il, *nous paroissent au-dessus de leur cause: mais cela vient de ce que nous ne connoissons point quelle est cette cause; c'est-à-dire, de ce que nous croyons la matiere sans force & sans activité, sans un principe intérieur qui la porte à tout.*

La doctrine qui est comprise dans les deux Livres de la Génération & de la Corruption, tient nécessairement à ce que je viens d'observer. Avant Socrate on croyoit que nul Etre ne périssoit, & qu'il ne s'en reproduisoit aucun; que tous les changemens qui arrivent aux corps, ne sont que de nouveaux arrangemens, qu'une distribution différente des parties de matiere qui composent ces mêmes corps. On n'admettoit dans l'Univers que des accroissemens & des diminutions, des réunions & des divisions, des mélanges & des séparations. Aristote rejetta toutes ces idées, quoique si claires, & par-là même si vraisemblables; & il établit une génération & une corruption proprement

me
qu
le
ces
cho
L'u
les
qu
ces
qu
L'a
res
con
qu
ava
c'es
pass
une
les-
dan
par
plus
cipi
cipi
ut f
pos
L
fait
tiere
l'Etr
qui
n'est

ment dites. Je m'explique : il reconnu^t qu'il se formoit de nouveaux Etres dans le sein inépuisable de la Nature , & que ces Etres périssent à leur tour. Deux choses le conduisirent à cette pensée. L'une , qu'il s'imagina que dans tous les corps le sujet ou la matiere est quelque chose d'égal & de constant , & que ces corps ne diffèrent que par la forme , qu'il regardoit comme leur essence. L'autre , qu'il prétendit que les contraires naissent tous de leurs contraires , comme le blanc du noir ; d'où il suit que la forme du noir doit être anéantie , avant que celle du blanc s'établisse. Et c'est en ce sens que la Privation peut passer pour une substance , ou plutôt une extinction totale de substance. Jules-César Scaliger est entré parfaitement dans la pensée d'Aristote : je citerai ses paroles en Latin , parcequ'elles sont plus énergiques. *Rerum naturalium principia sunt , Materia & Forma. Hec principia sunt ut sint ; Privatio est principium ut fiant. Non enim facit esse , sed ut esse possint.*

La génération , continue Aristote , se fait de quelque chose qui manque entièrement : & l'on a raison de dire que l'Etre se forme du non-Etre , & que ce qui est aime à se marier avec ce qui n'est point. En effet , le sujet ou la matiere

tiere ayant toujours existé, l'Etre existoit sans difficulté : mais comme c'est la forme qui lui donne la vie & le mouvement, les Philosophes peuvent assurer que l'Etre existoit tout ensemble & n'exister point. Aristote badine beaucoup sur cette opposition, il y revient même à plusieurs reprises : ce qui marque un goût de dispute très-frivole. Les Péripatéticiens ont beaucoup travaillé, pour donner une idée de la matiere premiere, je veux dire, de celle qui est encore exemte de forme. C'est un jeu, dit Porphyre, de l'Etre & du non-Etre : c'est le non-Etre qui a recours à l'Etre. La matiere sans forme n'a point de nom, & elle ne peut en avoir un qu'elle n'ait reçu cette forme : elle est toute disposée à devenir quelque chose ; mais pourtant, ce qui lui est ajouté ne seroit rien sans elle.

Lib. I. 2.
C. 4.

Pour achever d'éclaircir tout ce système, j'y ajouterai encore deux remarques. La premiere, c'est que la génération & la corruption n'ont aucun rapport avec les autres modifications des corps, comme l'accroissement & le décroissement, la transparence, la dureté, la liquidité, &c. Dans toutes ces modifications, la premiere forme ne s'éteint point, quoiqu'elle puisse se diversifier à l'infini. L'autre remarque suit de

de celle-là. Comme tout le jeu de la Nature consiste dans la génération & la corruption, il n'y a que les corps simples & primitifs, qui y soient sujets : eux seuls reçoivent de nouvelles formes, & passent par des métamorphoses sans nombre. Tous les autres corps ne sont que des mélanges, & pour ainsi dire, des entrelassemens de ces premiers. Quoique rien ne soit plus chimérique que ce côté du système d'Aristote, c'est cependant ce qui a le plus frappé les Scholastiques, & ce qui a donné lieu à leurs expressions barbares & inintelligibles. De-là ont pris naissance les formes substantielles, les entitez, les modalités, les intentions réflexes, &c. tous termes qui ne réveillent aucune idée, perpétuent vainement & les disputes & l'envie de disputer.

Voici de nouveaux dogmes. Aristote enseigne qu'il y a cinq especes de corps dont le Ciel est composé, & le Ciel dans son langage veut dire tout l'Univers. Le premier se meut circulairement, & les quatre autres en ligne droite. Ces quatre corps sont les quatre Elémens ; la Terre, l'Eau, l'Air & le Feu. Il y a une cinquième essence qui ne leur ressemble en aucune maniere, & qui forme tous les corps célestes. Cette cinquième essence n'a

V. Joan. Argyr. in Arist. libros de Cælo. Arist. de Cælo l. 1. ni

ni légèreté ni pesanteur, est incorruptible & éternelle, suit toujours un mouvement égal & uniforme : au-lieu que des quatre élémens, les deux premiers sont pesans, & les deux autres légers ; les deux premiers descendent en-bas & sont poussez vers le centre, les deux autres tendent en-haut & vont s'ajuster à la circonférence. Quoique leurs places soient ainsi précises & marquées de droit, ils peuvent cependant en changer, & ils en changent effectivement. Ce qui vient de l'extrême facilité qu'ils ont de se transformer les uns dans les autres, & de se communiquer leurs mouvemens.

Cela supposé, Aristote assure que tout l'Univers n'est point également gouverné par Dieu, quoiqu'il soit la cause générale de tout. Les corps célestes, ce qui est composé de la cinquième essence, méritent ses soins & son attention : mais il ne se mêle point de ce qui est au-dessous de la Lune, de ce qui a rapport aux quatre Elémens. Toute la Terre échappe à sa Providence. *Aristote*, dit *Diogène Laërce*, croyoit que la puissance divine régloit les choses célestes, & que celles de la Terre se gouvernoient par une espece de sympathie avec le Ciel. C'est ce qui a fait dire à beaucoup de Commentateurs :
Ni-

Nihil factum in terris , quod non prius existat in cælo , aut quod non habeat exemplar in cælo ; quod evenit filiis , significatum est in patribus ; omne spirituale descendens desuper , non operatur , nisi per vestimentum , &c. Le fin de cette dernière proposition consiste en ce que ceux qui n'admettoient point d'autre Dieu que la Matière , appelloient par raillerie ses accidens ou ses modifications , les habillemens de Dieu. De-là tant d'expressions allégoriques & métaphoriques , qui paroissent ridicules sans cette explication.

Le principe sur lequel Aristote s'appuyoit pour dérober à la Providence les choses sublunaires , revient à ceci. Dieu ne voit & ne connoît que ce qu'il a toujours vû & connu : les choses contingentes ne sont donc pas de son ressort. La Terre est le pays des changemens , de la génération & de la corruption : Dieu n'y a donc aucun pouvoir. Il se borne au pays de l'immortalité , à ce qui est de sa nature incorruptible.

En suivant le même raisonnement , on prouve d'après Aristote , que l'ame est mortelle , ou dumoins qu'elle passe d'un corps à l'autre. En effet , Dieu n'étant point témoin de sa conduite , ne peut ni la punir , ni la récompenser.

fer. S'il le faisoit, ce seroit par caprice, & sans aucune connoissance. D'ailleurs, Dieu ne veut point se mêler des actions des hommes : s'il s'en mêloit, il les prévoiroit : s'il les prévoyoit, l'homme ne seroit point libre : si l'homme n'étoit point libre, tout seroit bien arrangé sur la Terre. Or, tout ce qui se fait ici-bas est plein de changemens & de variations, de defastres & de maux. Donc l'homme se détermine par lui-même, & Dieu n'a aucun pouvoir sur lui. Par conséquent son bonheur consiste dans les avantages de l'esprit, dans une saine disposition du corps, & dans les faveurs de la fortune. C'est-là ce qu'il doit désirer, & se ménager utilement. Aristote poussoit même trop loin l'amour de soi-même ; car parlant des affaires que s'étoient fait quelques Philosophes qui l'avoient précédé, il s'écrie que c'étoient des manieres de Sages ; mais sans prudence, puisqu'ils négligeoient leurs propres intérêts. Or que sert-il d'avoir des connoissances belles, sublimes, admirables, si l'on ne sçait point se procurer une vie douce & tranquille ?

De cette théorie générale, comme d'une cime élevée, Aristote descend à un très-grand nombre d'explications de Physique particuliere ; & l'on peut dire qu'il

qu'il s'y ménage, qu'il s'y observe plus que dans tout le reste, qu'il ne donne point tant l'essor à son imagination. Quoiqu'il en soit, le curieux Pere Rabin, dans le Parallèle qu'il a fait des sentimens d'Aristote & de ceux de Platon, a avancé une chose qui me semble très-vraye: c'est que le premier, dans ses quatre Livres des Météores, a plus éclairci d'effets de la Nature, que tous les Philosophes modernes joints ensemble. Cette abondance lui doit tenir lieu de quelque mérite, & certainement d'excuse. En effet, au-travers de toutes les erreurs qui lui sont échappées, faute d'expériences & de quelques-unes des découvertes que le hazard a présentées aux Modernes, on s'apperçoit qu'il suit assez le fil de la Nature, & qu'il devine des choses qui certainement lui devoient être inconnues. Par exemple, il détaille avec Meteor. I. beaucoup d'adresse tout ce qui regarde 1. les Météores aqueux, comme la pluie, la neige, la grêle, la rosée, &c. Il donne L. 3. c. 4. une explication très-ingénieuse de & 9. l'Arc-en-ciel, & qui au fond ne s'éloigne pas trop de celle de Descartes : L. 1. c. 13. il définit le vent, un courant d'air, & il fait voir que sa direction dépend d'une infinité de causes étrangères & peu sçues; ce qui empêche, dit-

dit-il , d'en donner un système général.

Je ferai honneur à la Physique particulière , de ce qu'Aristote a publié sur l'Histoire des animaux. Cet Ouvrage , qui devoit sa naissance aux libéralitez d'Alexandre le Grand , contient des choses intéressantes , mêlées cependant & de beaucoup de fautes d'Anatomie , & de beaucoup de faits crus sur des bruits populaires. En gros , l'Histoire naturelle étoit mal cultivée chez les Anciens. Elle se repaissoit d'une infinité de fables & de mensonges , que l'amour du merveilleux faisoit recevoir sans aucun examen : elle devoit ses principaux progrès , non à des observateurs scrupuleux , attentifs , intelligens ; mais à des hommes qui n'avoient pas tout le loisir de voir , ou qui ne voyoient que superficiellement les choses dont ils vouloient pourtant décider. De-là sont venues tant de narrations surprenantes & chimeriques , sur les merveilles qu'offroient les Indes , l'Ethiopie , l'Egypte , la Perse. On en peut voir des traits sensibles dans Hérodote. Témoin ce qu'il dit de ces serpens aîlez , qui parloient de l'Arabie au commencement de l'Eté , & prenoient le chemin de l'Egypte , &c. Témoin encore ce que Photius nous a conservé de Ctésias , dans
ses

C. 2.

ses laborieux Recueils. Je doute qu'on puisse rien lire de plus frivole, & de plus hardiment supposé. De pareilles *V. Isid.* Relations, où le Fabuleux domine, & *Hispal.* où un peu de vrai est enté sur une *Orig. l. 9.* grande quantité de faux, devoient bien être au goût des Grecs. On ne pouvoit les rassasier de prodiges & de miracles.

Nous avons encore un Traité des Plantes, qu'on attribue à Aristote. Les Porph. de premiers Philosophes les regardoient *Abst. l. 2.* comme de véritables animaux, sujets & 3.

à la joye, à la tristesse, à la reconnoissance, agitez des mêmes passions que les hommes, & en qui la différence des sexes est distincte & reconnoissable : dernier trait que ces Philosophes ne pouvoient avancer qu'au hazard, quoiqu'en un sens rien ne soit plus réel, toutes les fleurs ou presque toutes étant hermaphrodites, & contenant d'une part un pistile qui s'ouvre & leur tient lieu d'ovaire, & de l'autre une poussière très-menue qui se trouve au sommet des étamines, & leur tient lieu de semence. Pour Aristote, ou plutôt pour ses Disciples, ils établirent avec raison, que les plantes sont inanimées. *Une chose impossible*, remarque Théophraste, *s'est de sentir sans connoître : tout ce qui sent doit avoir*

Tome II.

N

quel-

quelque degré de connoissance, plus ou moins. Il conclut de-là, que les Plantes ne diffèrent point des pierres, des Métaux, des Minéraux, quoiqu'elles croissent & se nourrissent à leur manière, & donnent une nombreuse postérité.

VII.

Principales erreurs qu'on lui reproche.

Voilà les principales faces du système d'Aristote, tel qu'Aristote l'a exposé lui-même dans le total de ses Ecrits. Il est vrai que ce Philosophe a beaucoup perdu de ses traits & de sa physionomie, entre les mains des Arabes & des Scholastiques. On lui a prêté les idées les plus monstreuses : on lui a fait parler un langage inintelligible. Mais, quelque tort que lui aient fait tous ces écarts & toutes ces chimères, au fond il n'en est point responsable. Un Maître doit-il souffrir de l'extravagance de ses Disciples ? Et plus des Disciples rebelles, & oubliant leur devoir, s'éloignent du droit chemin, plus le Maître est disculpé.

V. Novum
Org.
Scien.
passim.

J'avouerai cependant, d'après le fameux Chancelier Bacon, que le défaut essentiel de la Philosophie d'Aristote, c'est qu'elle accoutume peu-à-peu à se passer de l'évidence, & à mettre les
mots

mots à la place des choses : c'est qu'elle ôte ce courage d'esprit & cette liberté d'intelligence, qui peuvent seuls conduire aux plus sublimes découvertes : c'est enfin qu'elle empêche d'oser beaucoup, ce qui est principalement nécessaire en Philosophie. Le Cardinal Pierre D'Ailly, qui avoit une sorte d'esprit au-dessus de celui de son siècle, disoit agréablement, que dans tout Aristote on ne rencontroit qu'une seule démonstration : & c'est celle qui prouve aux incrédules l'existence de Dieu. Mais cette démonstration, ajoutoit-il, ne doit pas avoir beaucoup coûté au Philosophe Grec : il convainc plus par la persuasion où l'on est, que par les raisons qu'il apporte.

La remarque que je viens de faire, & qui regarde le fond du système d'Aristote, me semble des plus importantes. Elle montre qu'en subjuguant l'esprit, ce système devoit forcer en quelque manière ceux qui s'y livroient aveuglément, à rendre toute sorte de respects à son Auteur. Elle diminue la surprise où l'on doit être de voir que, même dans les plus beaux siècles de l'Eglise il y ait eu des hommes assez prévenus, & non moins impies qu'insensés, les uns pour élever les Livres d'Aristote à la dignité d'un Texte Divin, les autres pour faire un

regard de son portrait & de celui de Jésus-Christ. Dans les siècles suivans, & même depuis la renaissance des Lettres en Italie, on n'a point hésité à mettre ce Philosophe au nombre des Bienheureux. Nous avons deux Ouvrages exprès sur cette matiere, l'un attribué aux Théologiens de Cologne & intitulé, *Du Salut d'Aristote*; l'autre, composé par Lambert du Mont, Professeur en Philosophie, & publié sous ce titre : *Ce qu'on peut avancer de plus probable touchant le salut d'Aristote, tant par des preuves tirées de l'Ecriture sainte, que par des témoignages empruntez de la plus saine partie des Théologiens*. Mais ce qu'il y a ici de surprenant, c'est qu'on ne s'appuye point dans ces deux Ouvrages sur des raisons de convenance, telles par exemple que la suivante, qu'il est croyable qu'Aristote ayant recherché la vérité avec tout le soin possible, & ayant usé de ses facultez & de ses talens d'une maniere conforme à la droite raison, a pu intéresser la Divinité en sa faveur; mais on y suppose comme un point clair & évident, qu'il a eu une connoissance anticipée de tous les Mysteres du Christianisme, & qu'il a été rempli d'une force surnaturelle : ce qui est certainement de la dernière absurdité. A combien d'excez l'envie opiniâ-

tre

tre de Christianiser les anciens Philo-
sophes n'a-t-elle point donné naissance ?
Ceux qui auroient l'esprit tourné de ce
côté-là, ne pourroient mieux faire, à
mon avis, que de lire l'excellent Traité
de Jean-Baptiste Crispus, né à Gallipo-
li dans le Royaume de Naples, & qui
fleurissoit au commencement du XVI.
siècle. Ce Traité, plein d'une Critique
sûre & délicate, & où le discernement
de l'Auteur brille à chaque page, est in-
titulé : *Des précautions qu'il faut pren-*
dre en étudiant les Philosophes Payens.

VIII.

Lorsque les injustes persécutions des De Théophrastes
Prêtres de Cérès contraignirent Aristophra-
ste de se retirer à Chalcis, il nomma
Théophraste pour son successeur, &
lui légua tous ses Manuscrits. Un si
précieux dépôt passa, après la mort de
Théophraste, dans des mains avares &
peu intelligentes : il demeura long-tems
caché au fond d'une cave, où les vers
& l'humidité en gâterent la plus gran-
de partie. Un riche Bourgeois d'Athè-
nes, plus curieux de Livres que con-
noisseur, acheta ce Trésor dans la sui-
te & en para sa Bibliothèque, qui
échut à Sylla vainqueur de la Grece,
ainsi qu'une infinité d'autres curiositez

Littéraires. Par ce moyen les Manuscrits d'Aristote furent transportez à Rome, & de-là encore à Rhodes, où Andronicus les revit; & après en avoir rajusté les endroits mutilez, après avoir corrigé ce qu'il y trouvoit de défectueux, les donna enfin au Public.

Pour Théophasste, il jouit toute sa vie d'une très-grande réputation. On comparoit la douceur de son éloquence à celle du vin de Lesbos, qui étoit sa Patrie. Né doux & obligeant, il parloit avantageusement de tout le monde, & les Gens de Lettres surtout trouvoient dans sa générosité un appui aussi sûr que prévenant. Il sçavoit faire valoir leur mérite, lors même qu'ils l'oublioient, ou peut-être qu'ils sembloient l'ignorer par un excès de modestie. Le mérite seul agit lentement, & pour l'ordinaire la brigue, un air hardi, l'art de faire sa cour, usurpent les récompenses qui lui sont dues.

Samuel.
Petit. ad
Leg. Atti-
cas.
Joann.
Meurs. de
Fort. At-
tic. c. 3.

Pendant que Thophraste se distinguoit ainsi à Athènes, Sophocle fils d'Amphiclide porta une Loi, par laquelle il étoit défendu à tous les Philosophes d'enseigner publiquement, sans une permission expresse du Sénat & du Peuple. La peine de mort étoit même décernée contre tous ceux qui n'obéiroient point à ce règlement. Les Philosophes,

Philosophes, indignez d'un procédé si violent, se retirèrent tous d'Athènes, & laisserent le champ libre à leurs rivaux & à leurs ennemis; je veux dire, aux Rhéteurs & aux autres Sçavans d'imagination. Tandis qu'ils s'applaudissoient d'un triomphe pareil, un certain Philon qui avoit été ami d'Aristote, & qui faisoit profession d'honorer les Beaux-Arts, composa une Apologie en faveur des Philosophes retirez. Il les y louoit dignement de tous les affronts, de tous les reproches, que l'envie & l'ignorance, deux sœurs inséparables, leur faisoient tour-à-tour. Cette apologie fut attaquée par Démocharès, homme accrédité, & fils d'une sœur de Démosthène. L'amere Critique n'étoit point épargnée dans sa réfutation, & il faisoit surtout un portrait odieux de tous les Philosophes qui vivoient alors, & d'autant plus odieux qu'il étoit moins ressemblant. Ce qu'il croyoit devoir servir à sa cause, la gâta, la perdit sans ressource. Le Peuple, revenu de sa premiere chaleur, abolit l'indécente Loi de Sophocle, & le condamna lui même à une amende de cinq talens. Les jours tranquilles revinrent à Athènes, & avec eux, la raison, les Philosophes, qui recommencerent leurs exercices. Ils s'y donnerent même avec

avec plus d'ardeur & de zèle, qu'au-
paravant. Rien n'est plus agréable que
de reprendre le fil de ses études, après
un peu d'interruption : on goûte mieux
tout ce qu'elles ont de flateur & d'in-
téressant.

Le Lycée perdit beaucoup par la
mort de Théophraste : mais quoique
déchu de son ancienne splendeur, on
continua toujours d'y enseigner. Les
Professeurs furent Démétrius Phaléréus,
Straton surnommé le Physicien, Lycon,
Ariston de l'Isle de Césa, Critolaüs, &
Diodore qui vécut sur la fin de la
CLX. Olympiade. Mais de tous ces
Professeurs il n'y eut que Straton qui
donna quelque chose de nouveau, &
qui attira sur lui les regards des autres
Philosophes. Il admit la Nature pour
toute Divinité : & sans trop éclaircir
ce que ce peut être au fond que cette
Nature, il la regardoit comme une for-
ce répandue partout, & essentielle à la
matière ; comme une espèce de sympa-
thie, qui lie tous les corps, & les tient
dans l'équilibre comme ; une puissance
qui sans se décomposer elle-même, a
le secret merveilleux de varier les Etres
à l'infini ; comme un principe d'ordre
& de régularité, qui produit éminem-
ment tout ce qui se peut produire dans
l'Univers. La plupart des Athées qui
sont

Cic. Aca-
dem.

Quæst. l. 2.

Bayle,
Contin. des
Pens. sur les
Com. c. 2.

fon-
dis-
que
& c
re
d'a
men
que
I
cier
opp
l'ess
qu'
dia
qui
qui
lof
me
peu
enc
imp
ne
con
S
lism
abs
qu'
cré
le g
ne
Etre
sans

font venus après Straton, éblouis par des discours dont le détail est séduisant, quoique frivole, ont embrassé son système; & encore aujourd'hui la nombreuse Secte des Lettrez à la Chine n'en a point d'autre, & elle y rapporte, non seulement la Religion; mais encore la Politique de ce vaste Royaume.

Pour confondre tous ces Stratoniciens, le plus court me paroît de leur opposer ce principe: Que l'étendue est l'essence de la Matière, ou dumoins qu'elle en est une des qualitez primordiales, n'y ayant aucune de ses parties qui ne soit véritablement étendue: ce qui doit suffire dans les recherches philosophiques. Car, pour l'essence même de la Matière, nous connoissons si peu de corps, & nous les connoissons encore avec des organes si foibles, si imparfaits, qu'il ya apparence que nous ne pourrons jamais décider en quoi elle consiste.

Straton ne s'arrêta point au Matérialisme. Il passa à un dogme encore plus absurde: ce fut de vouloir prouver qu'un Etre intelligent n'a jamais pu créer le Monde, & qu'il ne peut point le gouverner; à moins, disoit-il, qu'on ne suppose deux choses; l'une, que cet Etre agisse nécessairement, sans choix, sans liberté; l'autre, qu'il agisse pour

quelque fin qui soit hors de lui , par exemple , pour manifester sa gloire. Mais en supposant un tel Etre , un Etre assujetti à suivre toujours le même plan , on le dégrade : en supposant qu'il agisse pour une fin , on fait voir qu'il lui manque quelque chose , qu'il est limité. Donc il n'y a point d'autre Etre que la Matière surmontée par la Nature. Quels principes ! Quelles conséquences !





HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA

PHILOSOPHIE.



LIVRE CINQUIEME.

DE LA SECTE ELEATIQUE,
D'HERACLITE, DE PYRRHON,
DE DEMOCRITE, D'EPICU-
RE, &c.

CHAPITRE XXIII.

I. De le Secte Eléatique. II. De Xe-
nophane. III. Qu'il y a plus de maux

N 6

que

300 HISTOIRE CRITIQUE

que de biens sur la Terre. IV. De Parménide. V. De Mélissus. VI. De Zénon d'Elée. VII. De Leucippe. VIII. Du Système des Atômes.

I.

De la Secte Eléatique.

Sext. Empir. adv. Mathem.



N joint d'ordinaire à la Secte Italique celle qui fut fondée par Xénophane, & heureusement accrue par les soins de Parménide & de Zénon d'Elée. Cette dernière Secte n'a jamais été fort considérable, ni fort suivie : mais en revanche elle a produit un grand nombre de gens habiles & pénétrants, qui affectoient surtout des opinions extraordinaires, & se faisoient un mérite de leur singularité. Par-là même ils étoient plus propres à frapper qu'à persuader, à se faire admirer qu'à s'attirer des Disciples. Car peu d'hommes ont assez d'étoffe pour viser aux grandes choses, & pour s'écarter des routes vulgaires : s'ils osent l'entreprendre, bien-tôt leur génie étroit les oblige d'y rentrer.

Je ferai ici une remarque importante, à l'occasion des Philosophes de la Secte d'Elée : c'est qu'on ne doit point se prévenir contre un Auteur, parcequ'il donne dans quelque opinion bizarre & nou-

nouvelle , parcequ'il affecte quelque singularité. Tout au contraire, on doit le suivre & l'étudier de plus près , parcequ'il fait ordinairement de plus grands efforts d'esprit , pour rendre son sujet aussi vraisemblable, aussi imposant qu'il peut l'être. J'ajouterai encore, qu'il n'y a guères que des Auteurs d'une certaine trempe , qui osent découvrir ce qu'ils pensent, & qui osent penser différemment des autres : les médiocres ne quittent jamais les chemins battus , ils le voudroient envain.

II.

Xénophane naquit à Colophon , vers De Xéno-
la LX. Olympiade , & pendant qu'A- phane.
naximandre fleurissoit dans l'Ionie. Il
composa plusieurs Poèmes sur des ma-
tieres philosophiques ; & ses Vers , dont
quelques-uns ont été citez par Athénée
& par Sextus l'Empirique , me paroîs-
sent d'un grand goût. Soit âpreté d'hu- Plut. de
meur , soit intempérance de vertu , Xé- vitios.
nophane s'attira beaucoup d'envieux, prud.
& il fut enfin chassé de sa patrie. La Si- Diog.
cile lui offrit un asyle assuré , mais sans Laërt. in
aucun établissement certain. Il y vécut Xenoph.
dans toutes les horreurs de l'indigence ,
horreurs plus cruelles encore quand on
a éprouvé la bonne fortune. L'étude
seule

seule le consolait, & lui faisoit oublier ses longs chagrins. Il s'y prêtoit tout entier, & avec autant d'ardeur que si elle devoit l'affranchir des disgraces & des ennuis qui l'environnoient. Jamais la pauvreté n'a fait rougir un Philosophe : il regarde d'un œil sec tous les torts de la fortune. Mes ennemis ne me

In Apolog. connoissent point, disoit Apulée : loin de me reprocher le petit nombre de mes domestiques, ils devroient trouver que j'en ai encore trop. On est bien mieux servi lorsqu'on est seul ; on ne dépend que de soi-même.

La maniere indécente dont Homère & Hésiode avoient parlé de la Divinité, fut toujours l'objet des satires & des

Clem. Alex. railleries de Xénophane. » Les hom-
Strom. l. 5. » mes sont bien fous, s'écrioit-il, de

» s'imaginer que les Dieux ont pris naissance ; qu'ils s'habillent, se nourrissent, se perpétuent comme eux ; qu'ils s'entretiennent & raisonnent ensemble, ont des débats, se font mutuellement la guerre. Si les animaux avoient des Peintres & des Sculpteurs, sans doute qu'ils se rendroient aussi coupables, aussi ridicules que les hommes, & se forgeroient des Dieux qui seroient proportionnez à leurs goûts, à leurs usages ; qui porteroient leurs livrées. » Il n'y a

V. etiam

Arist.

Rhet. l. 2.

point,

point, ce me semble, de folie plus grande ni plus palpable que l'Idolâtrie : c'est la seule qu'on ne puisse tolérer, ni sous prétexte d'ignorance, ni sous prétexte de bonne-foi. Tout le monde qui pense, en convient. L'Idolâtre est un monstre odieux & haïssable en tout sens, qui ne doit trouver aucune excuse, même parmi ceux qui sont les plus enclins à exagérer les droits de la conscience erronée.

On croit que ce fut Dédale qui donna le premier aux statues des Dieux une figure humaine. Avant lui, on ne les représentoit que par des pierres brutes & taillées sans art, par des colonnes, ou des bâtons informes. C'étoit seulement pour fixer l'imagination errante, & si sujette à prendre le change. Témoin la pierre que Jacob dressa après la vision qu'il eut à Béthel, afin de se souvenir de la promesse qu'il y avoit reçue. Quand la raison fut tout-à-fait obscurcie & égarée de ses voyes, non seulement on deshonora les Dieux en leur attribuant la figure humaine ; mais encore en les chargeant de tous les vices & de tous les défauts qui appartiennent aux hommes. Il semble par-là qu'on vouloit rapprocher le Ciel de la Terre, & tirer, si j'ose m'exprimer ainsi, une
ligne

ligne de communication entre deux extrémités si éloignées.

III.

Qu'il y a plus de maux que de biens sur la Terre.

Casaub. in
notis ad
Diog.
Laërt. in
Xenoph.
Bayle,
Diction.
Crit.

Un autre sujet encore qui exerçoit l'éloquence de Xénophane, & le faisoit briller dans les entretiens particuliers, c'étoit la proposition suivante : Qu'il y a dans la vie plus de maux que de biens, plus d'amertumes que de douceurs, plus de chagrins que d'agréments, &c. Il répétoit avec emphase, qu'un joug pénible & rigoureux est imposé à l'homme, depuis le jour de sa naissance jusqu'au jour de sa mort : *Parcourez, disoit-il, tous les âges : vous n'y trouverez qu'un long tissu de douleurs. A peine l'enfance a-t-elle essuyé ses larmes, qu'arrive la jeunesse fougueuse, hardie à tout oser, & prodigue de son être. L'âge mûr n'a que des soins & des inquiétudes : comme il se sent affoiblir chaque jour en détail, ce qu'il perd augmente ses regrets, & ce qu'il craint le jette dans une défiance continuelle. Enfin commence le dernier période de la vie, le pere de tous les maux ; c'est ainsi que je nomme la vieillesse glacée, incommode à elle-même & plus encore à tous les autres. Les yeux appesantis cherchent envain le jour, qui se dérobe imperceptiblement*

blement à sa paupière : ses yeux se ferment bien-tôt, & il ne reste plus de l'homme qu'un souvenir confus. Quel champ n'avoit point-là Xénophane de faire valoir son éloquence ? Combien devoit-elle s'accroître des desagrémens de sa condition ? On ne réussit jamais mieux que quand on a un intérêt pressant de réussir. La vertu souffrante (& plutôt à Dieu que ce ne fût pas le spectacle le plus ordinaire de la vie !) s'exprime toujours en termes énergiques.

V. la Thèse de Gui Patin : Antotus homo à naturâ morbus.

Avant que de toucher au système établi par les Philosophes de la Secte d'Élée, je rappellerai un principe dont j'ai déjà fait mention ; mais si important que je ne puis trop le répéter. *Non enim tam obest audire supervacua, quam ignorare necessaria.*

Il y avoit parmi les Anciens deux opinions contradictoires, qui menoient cependant au même bût, je veux dire, à l'art de douter. L'une supposoit que tout est dans une agitation si grande, dans un mouvement si rapide, qu'on ne peut ni rien saisir ni rien appercevoir ; que toutes les parties de l'Univers font continuellement effort pour rompre l'équilibre qui anéantiroit leurs forces, & par conséquent pour empêcher le repos qui donneroit de la consistance, un air de réalité à toutes les espèces de

de vies particulieres. Tel étoit le sentiment des Académiciens, d'Empedocle, d'Héraclite : tel est encore celui de la plûpart des Peuples qui habitent entre les deux Presqu'Isles du Gange. Car le Voyageur Portugais, Mendez Pinto, rapporte que François Xavier rencontra dans le cours de ses travaux Apostoliques, un grand nombre d'Indiens, qui s'étonnerent de lui entendre dire que Dieu avoit créé le Ciel & la Terre. Comment cela peut-il être, s'écrioient ces Indiens encore bruts? Tout ce que renferme le monde n'est-il pas dans une ondulation perpétuelle? Nos sens apperçoivent-ils jamais les choses comme elles sont en effet? Tout ne concourt-il point à nous faire illusion, à nous séduire & nous tromper? Si Dieu étoit auteur du monde, il seroit auteur de la fausseté.

L'autre opinion, plus surprenante encore, s'attachoit à prouver qu'il n'y a point de mouvement, que tout est immobile, tout reste dans la même place, tout conserve le même arrangement. Et c'est cette immobilité que Xénophane, Parménide, Mélissus soutenoient avec la dernière obstination. Rien, disoient-ils, ne se fait de rien : ce qui est a donc toujours été : ce qui a toujours été est éternel, & par conséquent infini :

Arist.
Phys. l. 2.
Cic. Acad.
Quæst. l. 2.
Euseb. de
Præp.
Evang. l. 1.

ce qui est infini est unique : car deux infinis, surtout de même genre, impliquent contradiction : ce qui est unique est immobile, puisqu'il occupe tout l'espace & qu'on ne peut rien imaginer au-delà : ce qui est immobile & infini tout-ensemble est inaltérable ; car rien ne peut se détruire que par une cause étrangère, ou par un mouvement intérieur. Or l'infini comprend tout, & ce qui est immobile ne renferme en lui aucune cause d'altération, aucune cause de dépérissement : donc ce qui est infini & immobile tout-ensemble doit durer éternellement.

Ces propositions ainsi enchaînées l'une à l'autre, avoient conduit les Philosophes de la Secte d'Elée à n'admettre qu'une substance dans l'Univers, & à affirmer que cette substance étoit toutes choses. Appellez-la Dieu, continuoient-ils, vous aurez raison : Appellez-la matière, vous aurez raison : dites qu'elle ne ressemble aux hommes ni par le corps ni par l'esprit, vous aurez encore raison. Qu'est-ce en effet que cette substance, Cic. l. 1. de
sinon l'infinité de la Nature accompa- Nat. Deor.
gnée d'entendement, sinon l'éternité elle-même, ce qui n'a point eu de commencement, ce qui n'aura point de fin ?

Quand les adversaires de Xénophane lui objectoient : Vous qui niez le mouvement, pouvez-vous nier que l'Univers
ne

ne soit sujet à des changemens infinis? Combien de corps qui étoient devant vous sont emportez fort loin, ou dissipez, ou partagez en d'autres corps? Le feu seul ne fait-il pas toutes ces métamorphoses, & une infinité de plus grandes encore? Xénophane répondit simplement : Tout ce que vous dites-là ne doit passer que pour un jeu de la Nature; ce sont de pures apparences, des illusions grossieres. Rien ne vit, rien ne croît, rien ne meurt. Les choses qu'on s'imagine qui naissent ou qui périssent, ne naissent point en effet, ne périssent point. Nos sens nous abusent, nous trompent toujours; ils n'ont point été donnez pour découvrir la vérité. Du moins, continuoient les mêmes adversaires, vous tomberez d'accord que vous pensez, que vous sentez mille choses que vous n'aviez point senties ni pensées auparavant. La joye ne prend-elle pas chez vous la place de la douleur, & la douleur ne succede-t-elle pas à la joye? Convenez donc qu'il arrive du changement malgré vous, & au-milieu de vous même. Nullement, reprenoit Xénophane. La raison est aussi trompeuse, & plus trompeuse encore que les sens. On ne peut compter sur rien pendant cette vie. Il n'y a rien de réel, de constant, de véritable : il n'y a rien qui m'appartienne,

m'appartienne, pas même le moi dont je m'enorgueillis; il n'y a rien dont je puisse disposer. Dieu, ou le Tout, est immobile & unique; & ce que l'homme croit appercevoir, c'est le nuage qui l'enveloppe.

Voilà, remarque Mr. Bayle dans son Dictionnaire Critique, comment le dogme de l'unité & de l'immobilité de toutes choses a produit le Pyrrhonisme le plus outré : Pyrrhonisme qu'on seroit tenté de révoquer en doute, si l'on n'avoit un exemple presque semblable à la Chine, où une Secte entiere ne reçoit que ces deux principes, le Vuide & le Néant. *Il n'y a rien, disent les plus sçavants de cette Secte : il ne faut donc rien faire; il ne faut penser à rien. Aucune réflexion, aucun repentir, aucun usage de sa raison, ne sont nécessaires. Tout se réduit à un vuide confus & à un simple néant. La souveraine perfection consiste dans une différence de goûts & de sentimens, dans une non-pensée, dans une non-action.* Cette Secte doit sa naissance à Fo ou Foë, qui en mourant répéta plusieurs fois à ses Disciples : Je vous ai trompez jusqu'ici, je vous ai parlé autrement que je ne pensois. C'est du néant que tout est sorti, c'est dans le néant que tout doit retomber. Voilà la fin de nos espérances.

Parmi

Apol. des
Dom. t. 1.
ch. 1.

IV.

De Parménide.

Parmi le Disciples de Xénophane , si vifs , si empressez à soutenir ses paradoxes , Parménide se distingua le plus avantageusement. Mais ce n'est point là ce qui fit sa réputation. Il la dut toute entiere à sa doctrine touchant les idées : doctrine que Platon enchâssa depuis avec beaucoup d'adresse dans le Dialogue qui a pour titre *le Parménide*. Ce Dialogue , qui doit avoir beaucoup coûté à son Auteur , mérite certainement d'être lu. A-travers quelques obscuritez , pardonnable à la matiere si obscure par elle-même , se découvrent de grandes vérittez. 1°. Que les idées ont une existence réelle & indépendante de notre volonté. 2°. Qu'elles subsistent de deux manieres , & dans nous & hors de nous. D'un côté , ce ne sont que de simple notions , des appréhensions de notre entendement ; & de l'autre ce sont des formes immortelles , des natures invariables qui donnent le nom & l'essence aux choses. 3°. Qu'en chaque idée se rencontrent l'unité & la pluralité. L'unité est l'idée originale ou primitive ; les Etres particuliers qu'elle représente , font la pluralité. 4°. Que les idées sont quelque chose d'invisible ;
mais

mas qu'elles se terminent à des objets réels, semblables l'un à l'autre, & en proportion des qualitez & de rapports. 5°. Que la première de toutes les idées est le beau ou le bon, je veux dire, Dieu même. Toutes les autres en dérivent, toutes les autres en tirent leur efficace. 6°. Que nos perceptions ne sont point des Etres distinguez de nous-mêmes; mais de simples images qui nous représentent les Etres qui sont hors de nous. 7°. Que nous ne sommes pas les maîtres de créer nos idées, de les tirer de notre propre fonds; car quel desordre ne seroit-ce pas dans la Nature? De quelle incertitude, de quelle confusion les Sciences ne seroient-elles pas abreuvées? Elle n'auroient, ni objet fixe, ni fondement assuré. 8°. Que Dieu gouverne toutes choses, & que son entendement est la source du vrai, l'origine de ce qui existe; parceque lui seul est absolument immuable, lui seul ne peut changer. Par conséquent Dieu renferme toutes les idées, elles sont à lui, quoiqu'elles ne soient pas à son choix ni à son caprice. Pour les hommes, il ne leur accorde précisément que ce qui leur en faut pour se conduire pendant les courtes bornes de cette vie.

Il y a quelques autres principes dans
le

le Parménide de Platon, qui se retrouvent mieux placez & dans les Ouvrages de Saint Augustin & dans ceux du R. P. Mallebranche. Ce dernier a surtout démontré que nos idées sont hors de nous, que nous ne les créons pas, qu'elles sont éternelles, inaltérables, l'essence même de Dieu, & que lui seul contient généralement toutes les perfections des Etres créez. Mais qu'on me permette ici une réflexion. Cette essence de Dieu diversement modifiée, & qui me représente tous les Etres possibles, me paroît un système très-suspect. En effet, je n'apperçois par son moyen que deux choses dans l'Univers : mon entendement, & des Natures universelles, immuables, en quoi consiste l'essence de Dieu. Mon entendement est quelque chose de réel, puisque c'est moi-même : mais ma raison, ou la vérité de mes idées, est aussi quelque chose de réel. Hors de-là, que puis-je concevoir ? Si toutes ces Natures universelles sont l'essence de Dieu, il n'y a rien qui détruise plutôt ce qu'on appelle Religion, rien qui mette plus à l'aise l'esprit de l'homme. Chaque idée a je ne sçai quoi d'absolu, de distinct, d'indépendant de mon entendement : chacune de ces idées est l'essence même de Dieu ainsi modifiée : donc toutes les idées

idées composent toute la Divinité : donc elle est répandue partout , & subsiste dans tous les entendemens. Quel système !

V.

Mélistus, qui avoit été aussi Disciple De Mélistus.
de Xénophane , se perfectionna ensuite sous Parménide. Il soutenoit, à l'exemple de ses Maîtres, l'unité, l'immobilité, l'incompréhensibilité de toutes choses. Avec cela il ne pouvoit manquer d'être mis au nombre des Athées , de ces libertins de système qui réduisent l'incrédulité en art : & dans le fond il se faisoit honneur de son Athéisme , il se félicitoit de n'avoir en toute sa maniere de penser rien de commun avec les autres. O Philosophe aveugle , comment avez-vous pu méconnoître celui qui s'est peint dans tous ses ouvrages ! O Dieu, si libéral & si prodigue envers les hommes , jusques à quand les hommes refuseront-ils de vous appercevoir : Vos bienfaits ne tomberoient-ils que sur des ingrats ? N'opposera-t-on que des ténèbres affectées à cette lumière si pure dont vous brillez ?

VI.

De Zénon
d'Elée.

Apul. in
Apol.

Un des Disciples de Mélissus alla encore plus loin que lui : c'est Zénon d'Elée, à qui l'on doit l'invention du Dialogue. Il avoit reçu de la Nature une physionomie privilégiée, & ce qui sied bien à cette physionomie, le talent de parler avec grace & à propos. Loin de s'imaginer que la Philosophie demande une conduite pleine d'âpreté & de rigueur, un air rembruni & qui gêne, il se plioit au-contraire sans bassesse, il flattoit sans mensonge, il prêtoit des ornemens à la raison si peu accoutumée à en avoir. Apulée s'est servi de l'exemple de Zénon, pour faire voir qu'à tort on lui faisoit un crime de sa fausiler dans le grand monde, & de chercher à y vivre avec les honnêtes-gens. *Quel crime, s'écrioit-il, & de quel nom le caractériser ! La seule chose que doit avoir en horreur un Philosophe, c'est le vice ; & peut-on prendre pour un vice, le soin de plaire, quand ce soin n'a rien de bas ni d'outré ?* Apulée nous apprend encore qu'on lui faisoit un nouveau crime de ce qu'il avoit un miroir dans sa chambre, crime dont il n'eut pas de peine à se laver, parcequ'on se lave aisément de ce qui n'est donné pour

pour tel , que par des gens outrez , bizarres & capricieux. Mais oserai - je le dire ? Nos Guerriers que la Discipline Militaire obligé à une conduite si exacte , si dure même , auront plus de peine à digérer le reproche qu'on faisoit au malheureux Othon. Quoi ! répétoient Juven. Sat. les bons citoyens, un Empereur Romain, un Général d'Armée s'oublie jusqu'à avoir un miroir dans sa tente ? Est - ce - là un meuble qui convienne pendant les desastres de la Guerre civile ?

Malgré les talens de Zénon , ou plutôt par la trop grande confiance qu'il avoit en ses talens , il rappella tous les paradoxes de Xénophane & de Mélissus , & s'il les soutint avec plus d'art qu'eux , ce ne fut pas avec moins d'opiniâtreté. Il s'attacha surtout à prouver Arist. qu'il n'y a point de mouvement : Phys. l. 6. & les subtilitez dont il s'enveloppoit , en faisant je ne sçai quel mélange de Géométrie & de Physique , embarrasserent souvent ceux qui voulurent se mesurer avec lui. Enfin , comme il se voyoit pressé de toutes parts , il s'avança jusqu'à dire : Xénophane & Mélissus ont avoué que tout n'est qu'apparences , qu'illusions dans le monde : & moi , j'avouerai sans crainte qu'il n'y a ni apparences ni illusions , puisqu'il n'y

Epist. 88. a rien du tout. *Omnia negotia dejecit*; observe en raillant Sénèque, *ait nihil esse*. Mais quoi ! lui repliquoit-on, quand même il n'y auroit absolument rien au-dehors, dumoins seriez-vous quelque chose, vous qui pensez, qui soutenez de si étranges sentimens. Non, encore une fois, répondoit le Philosophe d'Élée, il n'y a rien du tout, il n'y a rien.

Quoiqu'un pareil langage dût révolter tout le monde, on se faisoit cependant un plaisir de converser avec Zénon, parcequ'il ne dévoiloit jamais les paradoxes sans entrer dans des détails curieux, & qu'il proposoit les choses avec tant d'adresse, qu'on étoit porté à l'en croire sur la parole : ce qui prouve, dit un de nos plus naïfs Auteurs, *Brantome. que l'esprit est un instrument fort dangereux pour le mettre à mal, si l'on ne le gouverne bien, tout ainsi qu'à un petit enfant une épée en sa main.*

Depuis Zénon, quelques autres Philosophes ont repris son anéantissement universel; mais sur un autre principe que voici : qu'aucune chose n'existe, qu'il n'y ait une raison suffisante, 1°. pourquoi elle existe, 2°. pourquoi elle existe de cette manière plutôt que de toute autre : ce qui revient au *sufficiens* *quid* de l'illustre Mr. Leibnitz, à son
suffisant

suffisant pour quoi. Or, disoient les mêmes Philosophes, on ne peut soupçonner aucune raison, quelle qu'elle soit, qui ait pu engager l'Etre infiniment parfait, l'Etre heureux par lui-même, à créer le monde, à l'arranger comme il est. Donc le monde n'existe point, donc il n'y a rien. Si ce sont-là des idées métaphysiques, tranchons le mot, elles tombent à pure perte.

Encore, si les Philosophes de la Secte Eléatique avoient dit : On ne peut point prouver démonstrativement qu'il y ait des corps, donc on ne peut point prouver qu'il y ait du mouvement; cette proposition auroit quelque chose d'éblouissant. En effet, la raison ne nous fournit aucunes preuves de l'existence de la matiere, & par conséquent de l'existence des corps : ces preuves sont d'un ordre supérieur, elles appartiennent à la révélation. Je ne suis sûr que du moi qui pense, qui existe. Ce moi, il est vrai peut être modifié de telle & telle maniere. Mais quand rien n'existeroit dans la Nature, ce moi pourroit avoir les mêmes modifications, pourroit sentir de la douleur ou de la joye : & en cela Dieu ne me feroit aucun outrage ni aucune injure, puisqu'il ne me doit rien, & qu'au fond les perceptions que

j'ai des corps , ne sont point relatives à des Etres réels , ces perceptions pouvant très-bien s'accorder avec des Etres que je croirois seulement exister , sans qu'ils existassent en effet. Je conclus de - là , que si l'on étoit disposé à souffrir un Philosophe qui soutînt l'incompréhensibilité de toutes choses , ce seroit par l'impossibilité de lui prouver qu'il y a des corps , & parceque ce Philosophe n'est porté par les lumieres naturelles qu'à croire deux choses véritablement existantes ; lui qui pense , qui est modifié , & Dieu , ou l'Etre suprême.

VII.

De Leu-
cippe.

Diog.
Laërt. in
Leuc.

La Secte Eléatique finit en Zénon , le plus hardi de tous les hommes à soutenir des paradoxes , & pour le bien caractériser , à ne soutenir que des paradoxes. Ses Disciples , qui ne trouverent pas le même goût dans cette suite d'opinions bizarres , qu'ils regardoient comme des débauches d'esprit , s'en écartèrent entierement. Leucippe surtout prit ce parti , & fut Auteur de la Philosophie corpusculaire ou mécanique : c'est-à-dire , qu'il ne reconnut dans l'Univers que du Vuide & des Atômes. Selon lui , le vuide est nécessaire pour

pour faciliter le mouvement, & pour le communiquer à toutes les parties de la terre. Je tomberai cependant d'accord qu'avant Leucippe, quelques Philosophes avoient admis le vuide ; mais seulement hors du monde : aucun n'avoit cru qu'il fût nécessaire pour les distributions de mouvement, qui se font sans cesse d'un corps à l'autre. Zénon même apportoit cette raison décisive : s'il y avoit du mouvement, il y auroit du vuide. Or le vuide est impossible, & par conséquent le mouvement. L'une de ces choses, ajoutoit-il, est une dépendance de l'autre, dépendance qui se découvre au premier coup d'œil.

VIII.

Pour les atômes, Leucippe croyoit que leur divers arrangemens suffisoient pour former tous les corps qui sont dans l'Univers, & l'Univers lui-même. Il n'admettoit pour tout cela que du mouvement, & des atômes de différentes figures. Ces atômes, disoit-il, en se liant ensemble, en se choquant l'un l'autre, en s'embarassant par leur propre poids, en se prenant par de petits crochets, ont formé toute l'étendue de la Nature & les variétez innombrables

Huet. in
Cens. Phil.
Cart.

Vell. Pa-
terc. l. 2.

brables dont elle brille. On peut voir dans Diogène Laërce le reste du système de Leucippe. Tout ce que j'y ferai remarquer, c'est qu'il a eu quelque idée de ce grand principe de Mécanique : que tous les corps qui tournent en rond ou circulent, tâchent toujours à s'éloigner du centre & à s'échapper par la tangente. Mais je ne sçai où le pieux Evêque d'Avranches a pris que Leucippe & Démocrite ont donné à Descartes la première idée des tourbillons, idée peut-être fausse & certainement telle, mais toujours très-ingénieuse. On n'en apperçoit aucun vestige ni dans Diogene Laërce, ni dans Hésychius, qu'il cite pourtant avec beaucoup d'emphase. Mais telle est l'injustice du préjugé, qu'il cherche par toute sorte de voyes à dégrader ses contemporains, il les lit toujours avec des yeux jaloux, & quand les autres reproches lui manquent, il a recours à celui du plagiarisme. *Naturaliter, audita visis laudamus libentius, & presentia invidia, praterita veneratione prosequimur, & his nos obrui, illis instrui credimus.*

J'ai encore une autre remarque à faire touchant Leucippe. Quelques Ecrivains vains lui contestent l'invention du système des atômes, & le rapportent à un

un certain Moschus , ou Mochus , ou Ochus , qui vivoit long-tems avant la guerre de Troye. A parler suivant les règles de la Critique, on ignore qui est ce Moschus. Josephe , Tatien & Athénée assurent qu'il a composé l'histoire de son pays en langue Phénicienne. Jamblique le vante comme un fertile , un grand Physicien. Les uns varient sur son nom , & les autres sur le pays où il a pris naissance. Parmi toutes ces incertitudes , je serois tenté de croire qu'il n'y a jamais eu d'homme qui ait porté ce nom , & que Posidonius qui lui attribue la découverte du système des atômes , s'égare prodigieusement.

Sext. Empir. adv. Math.

Burn in Archæ. Philos.

Mr. Huet , qui s'est fait un mérite de demander Moïse à toute l'Antiquité , veut qu'il soit le même que Moschus ou Mochus. Il se fonde d'abord sur la ressemblance des noms , & sur le tems où ils ont vécu tous deux. Il fait voir ensuite qu'on a souvent confondu ensemble les Phéniciens & les Hébreux , & que cette erreur peu considérable , à la prendre d'un certain biais , a pu autoriser le bruit que Moïse étoit Phénicien. Il ajoute enfin que son Histoire de la création du Monde devoit le faire regarder comme un profond Philosophe : *Et c'est-là*, dit-il , *ce*

In De-monstr. Evang.

qui a engagé plusieurs Auteurs peu instruits au fond , d'avancer que Moschus avoit publié un système de Philosophie. A tout cela je n'ai qu'une seule chose à répondre. Dans quel chapitre , dans quel passage de Moïse , trouve-t-on la moindre trace de la doctrine des atômes ? A-t-il jamais rien proposé qui y ait rapport ? D'ailleurs , qu'est-ce que le Législateur des Juifs qui raconte simplement une Histoire passée , a de commun avec un Philosophe qui se tourmente pour remonter aux premiers principes des choses ? De simples convenances de noms suffisent-elles en une matière aussi grave , aussi importante ?

Eudworth.
dans la
Biblioth.
Chois. 1.

L'Auteur Anglois du système Intellectuel de l'Univers , prétend que tous les Philosophes Grecs n'ont enseigné que la même doctrine , celle des atômes , & Pythagore avec ses nombres , & Platon avec ses idées , & Aristote avec ses formes. Mais c'est-là une supposition gratuite , & plus propre à révolter ceux qui sont versez dans la Philosophie ancienne , qu'à répandre du jour sur cette même Philosophie. Les Atomistes , comme Leucippe , Démocrite , Epicure , étoient une sorte d'Athées qui , sans avoir recours à aucune opération divine , n'admettoient que du vuide

vuide & des corps diversement situez ; qui nioient que l'étendue fût essentielle à la Matière, & convenoient en même tems que la pensée pouvoit être un de ses attributs, & l'étoit en effet. Tout au contraire, Pythagore & Platon rapportoient à une Intelligence suprême & les nombres & les idées, qu'ils regardoient comme les modèles de tout ce qui existe. Pour Aristote, il distinguoit de la Matière je ne sçai quelle vertu & quelle énergie, matérielles au fond, mais non corporelles, dont il faisoit ses formes : & il ajoutoit que par leur moyen, les corps recevoient l'essence & les qualitez qui leur sont propres, Qu'il y a loin de ces sentimens à ceux des Atomistes !

CHAPITRE XXIV.

- I. *Abrégé de la Vie de Démocrite.* II. *S'il s'aveugla de dessein prémédité.* III. *Ce qu'il ajouta au Système de Leucippe.* IV. *Qu'il croyoit la pluralité des Mondes.* V. *De ses entretiens avec Hippocrate.* VI. *Raisons qu'on a eues de le mettre en regard avec Héraclite.* VII. *Remarques sur la vie & la doctrine d'Héraclite.*

I.

Abrégé de
la Vie de
Démocri-
te.

Lucret. l. 1.

Aul. Gell.

l. 10.

L. 1. Epist.

12.

LE systême qui concilie le vuide avec les atômes, ne dépérit point entre les mains de Démocrite. C'étoit un Philosophe habile & d'un génie profond, retiré en lui-même, ne s'occupant que de l'étude, & joignant à cette étude un régime de vie dur & sévère. Horace l'appelloit une ame sans corps, & il auroit dû plutôt l'appeller un corps sans estomac : car il mangeoit peu, & on concevoit à peine comment il pouvoit vivre.

Le pere de Démocrite lui laissa en mourant une fortune considérable. Mais il ne se crut pas en droit, parcequ'il étoit riche, de mépriser les talens de l'esprit, & de vivre dans une honorable stupidité. Tout au contraire, il fit cet honneur à l'argent, de ne l'employer qu'à acquérir de la vertu & des connoissances. Il se mit en état de satisfaire sa premiere, & je crois, la seule passion qu'il ait eue pendant tout le cours de sa vie. Il alla consulter les Prêtres d'Egypte, & reçut en particulier les leçons d'Apollobech, le plus sçavant d'entr'eux : il s'instruisit dans la doctrine des Mages & des Chaldéens : il tira d'un long oubli les Ecrits de Dardanus, qui contenoient beaucoup de secrets & de mystères magiques :

Plin. l. 30.

ques : il lia ensuite une étroite amitié avec les principaux Disciples de Pythagore, qui étoient encore tout pleins de l'esprit de leur Maître; & enfin il embrassa le système encore naissant de Leucippe. Un esprit supérieur trouve des nouveautez dans un sujet même qui n'est plus neuf.

Résolu de fixer ses courses pénibles & laborieuses, Démocrite s'en retourna dans sa patrie. Une disgrâce inespérée l'y attendoit. Ses ennemis l'accuserent d'avoir dissipé tout son patrimoine en des voyages inutiles, & entrepris par un vaine curiosité. Le Philosophe com- Athen. l. 4.
parut devant le Sénat d'Abdère, & pour toute défense il se contenta de lire les premières pages d'un Traité qu'il venoit de finir. Les Juges frappèrent des mains, & lui donnerent mille louanges. Si l'on garde la porportion qui se trouve entre un Sçavant & un Général d'Armée, cette action de Démocrite paroîtra assez semblable à celle de Scipion l'Africain. Accusé de- Val. Max. l. 3.
vant le Peuple qui le suivoit à grands flots, il monta à la Tribune, & ayant mis sur sa tête la couronne destinée aux Triomphateurs : *Romains*, dit-il, *à pareil jour j'ai vaincu Carthage qui vous disputoit l'empire du monde. Allons-en rendre grâces aux Dieux immortels.*

De

De si heureux succez n'enflèrent point Démocrite. Il s'appliqua davantage à l'étude , & afin de n'être point détourné par les visites importunes & les conversations de parade , si ordinaires entres les Sçavans , il rechercha la solitude & les ténèbres. *Rarement* , dit Tuscul. l. 5. Cicéron , *quittoit-il son Cabinet ; il vivoit parmi les hommes , comme s'il n'y avoit point d'hommes au monde.* Une nouvelle retraite l'attira encore , & il crut qu'il y seroit mieux caché. C'étoient des sepulcres sombres , & éloignez de la Ville. Là Démocrite passoit des semaines entieres pour étudier plus tranquillement : là il ne se livroit qu'à de profondes méditations. De jeunes Liberrins qui voulurent lui faire peur , s'habillerent en fantômes , & vinrent danser autour de ces sepulcres , avec des cris lugubres & des torches allumées. Démocrite , sans lever seulement les yeux de dessus ses livres , leur dit dédaigneusement : Ne cesserez-vous point de faire les fous ? *Tant il étoit persuadé* , remarque Lucien *que les morts ne sortent point de leurs tombeaux , & que les histoires qu'on rapporte du retour des esprits & de leurs apparitions , sont toutes chimériques.*

II.

Malgré cet amour excessif pour la solitude, j'ai de la peine à croire que Démocrite se soit lui-même condamné à perdre les yeux, en se servant pour cela d'un bouclier de cuivre exposé aux rayons d'un soleil ardent. Et après tout, quel auroit été son dessein? De ne point voir l'insolente prospérité des hommes pervers & corrompus? Il s'imposoit une peine qu'il ne méritoit pas de se recueillir plus fortement en lui-même. Il faut bien se quitter quelquefois, & chercher une compagnie étrangère : de redoubler les forces de son esprit, en s'interdisant toute distraction même involontaire. Il se privoit du plus doux plaisir des Philosophes, qui ne peuvent se rassasier de ce spectacle si enchanteur que fournit l'Univers. En effet, ils sont les seuls, comme l'avoue Pythagore, qui sçachent admirer, & dont l'admiration ne tarissant jamais, est également noble & fructueuse. Tout les attire, & les campagnes riches d'une infinité de plantes, & les mers orageuses, & les mines où l'on va, pour ainsi dire, prendre la Nature sur le fait, & observer ses ouvrages à demi-éclos.

S'il s'aveugla de dessein prémédité. Aul. Gell. ubi supra. Dec. Laber. in Fragn.

Apud Voss. de Phil. c. 7.

III. Quoi

III.

Ce qu'il ajouta au système de Leucippe.

Arist. de gener. & corrupe. l. 2.

Aug. Epist. 56.

Plut. de plac. Phil. l. 4.

L. 1. & 2. de Nat. Deor.

Quoiqu'il en soit, Démocrite mettoit le souverain bien dans la tranquillité de l'esprit, jointe à l'amour de l'étude. Plein de cette idée, avare du tems qui s'échappe avec une vitesse infinie, & d'autant plus heureux qu'il avoit tout le loisir de penser, il songea à rectifier le système de Leucippe. Et voici les changemens qu'il y fit, changemens adoptez dans la suite par la Secte Epicurienne. Il assura: 1°. Que le mouvement des atômes est éternel & nécessaire: 2°. Que chaque atôme est doué de quelque chose de spirituel & de divin: 3°. Que toute la Nature participe à cette divinité, parceque toute la Nature n'est qu'un assemblage d'atômes étroitement unis l'un à l'autre: 4°. Que cet assemblage merveilleux, quoique fait au hazard, forme ce qu'on appelle la providence, la sagesse & les décrets des Dieux. Apparemment que Démocrite se flatoit par-là d'échapper à l'accusation d'Athéisme. Mais, remarque Cicéron, il mérite cette flétrissure plus qu'aucun autre: il a joué sur le mot, & n'a point réellement admis de Dieu. Qu'est-ce en effet que cette Divinité répandue partout,

partout , & qui émane fans cesse des moindres objets ? Quel homme est assez extravagant pour s'imaginer que chaque atôme est un Dieu , & qu'où il y a plus d'atômes , là reside plus éminemment la Divinité ? Que de conséquences absurdes découlent de ce principe , qui même n'en est point un !

IV.

Je poursuis. Démocrite croyant que les atômes se mouvoient sans relâche & dans un vuide infini , ne pouvoit manquer de croire qu'en se mêlant , s'entrelassant les uns avec les autres , ils avoient formé plusieurs mondes , qui naissoient & périssent tour-à-tour. Qu'il cro-
voit la plu-
ralité des
mondes.

» Il seroit , disoit-il , aussi ridicule de
» penser qu'il n'y a qu'un seul épi de
» blé dans tout un champ qui en pa-
» roît couvert , que de penser qu'il n'y
» a qu'un seul monde dans l'infini.
La Nature , ajoutoit Epicure , n'a rien produit qui fût unique en son espece. Elle aime à se copier dans ces ouvrages , & en multipliant extrêmement les copies qu'elle en fait , à les varier d'une infinité de façons , de maniere que ces ouvrages se ressemblent en gros , & ne se ressemblent point dans le détail. Pourquoi la Nature se seroit-elle démentie , en ne produisant qu'un seul monde ?

monde? Sans doute qu'il y en a plusieurs, tout différens les uns des autres, & dont les habitans n'ont entr'eux aucune ressemblance.

Mais la difficulté étoit de sçavoir combien on devoit compter de ces mondes. Démocrite & Epicure en admettoient une infinité : ce qui donna lieu à la plaisanterie suivante, que leur fit

Herm. ad un Auteur ingénieux. *J'avois résolu, calc. Oper. dit-il, de parcourir tous vos mondes : j'en Sti. Just. avois même déjà parcouru plus de mille.*

Mais en vérité vous les aviez tant multipliés, que faute d'argent, & par lassitude, De Cessat. je fus obligé de rompre mon voyage. Plutarque Oracul. parle d'un certain Pétron de Sicile, Philosophe d'ailleurs inconnu, qui avançoit qu'il y a juste 183 Mondes, rangez en forme triangulaire. Chaque côté de ce triangle, ajoutoit-il, contient 60 mondes, & les trois surnuméraires sont placez aux trois angles. Plutarque, qui se moque avec raison de ce système bizarre, tombe dans une autre absurdité. Il semble croire qu'il y a cinq mondes : & sa principale raison, c'est que Platon a admis cinq corps réguliers dans la formation de l'Univers, le Cube, la Pyramide, l'Octaèdre, le Dodécaèdre & l'Icosaèdre. Ces cinq corps, dit-il, sont les élémens de toutes choses, & chaque élément doit dominer dans un des mondes,

des, il y doit tenir la premiere place. D'ailleurs, le mot Grec Pan qui signifie Tout, a été tiré du mot Penté qui signifie cinq. N'est-ce pas une marque certaine, continue Plutarque, que toute la Nature renferme cinq mondes, & qu'il n'y a rien au-delà?

Je ne releverai point ici la folle imagination de quelques Hérétiques, qui parurent dans les premiers siècles de l'Eglise, & qui soutinrent hautement deux choses; l'une, qu'il y a autant de mondes que de jours dans l'année; & l'autre, que Dieu avoit été une année entiere à achever tous ces mondes, n'ayant daigné en faire qu'un par jour. Sur cela, ils donnerent le titre d'*Abraxas* au principal de ces mondes, titre mystérieux, & qui, suivant la supputation des Lettres Grecques, indique le nombre des jours de l'année, ou trois cens soixante & cinq.

V.

Comme Démocrite voyageoit utilement & dans la vue de s'instruire, il acquit beaucoup de connoissances particulières, & beaucoup de ces secrets qu'on se réserve pour soi-même, ou pour un certain nombre d'amis fidèles. En Egypte, il avoit soigneusement recueilli toutes

De ses entretiens avec Hippocrate.

Diod. Sic.
l. 2.

Olaüs Bor-
rich. de
ort. &
progr. Che-
miz.
Sen. Epist.
90.

toutes les observations Astronomiques, qui s'étoient faites jusqu'à son tems : & lui-même, quoique privé du secours avantageux des télescopes, il y découvrit le premier que la Voye de lait ou la Galaxie est une fourmilliere, un monde d'étoiles. On ajoute que les Prêtres de Memphis lui apprirent différentes opérations de Chymie, qui devoient être alors très-difficiles ; par exemple, d'amollir l'yvoire, de fondre les plus durs cailloux, de composer des pierres colorées, presque aussi brillantes que les pierres précieuses. Je ne sçai si l'on doit croire qu'il eut encore le secret de l'émail, qui consiste à préparer les métaux d'une certaine maniere, & à les vitrifier. En tout cas, si ce secret a été connu de Démocrite, je m'imagine qu'il s'est égaré après sa mort, comme quelques autres que possédoient les Anciens. Car il est indubitable que les Modernes l'ont inventé de nouveau : & le Pere Kircher, Sçavant Jésuite, en a le premier fait mention dans l'Ouvrage curieux, mais trop mêlé de vrai & de faux, qu'il a produit sous le titre de *Monde souterrain*.

Du reste, quoique Démocrite eût embrassé le sentiment de Leucippe sur le vuide & les atômes, il étoit au fond du nombre de ces Philosophes qui, loin de se hâter de finir des systêmes, deses-
pèrent

pèrent d'en pouvoir ébaucher aucun , détournent qu'ils sont par cette multitude de faits nouveaux que la Nature leur présente chaque jour , & qui paroissent se combattre les uns les autres , ou du moins ne pouvoir se subordonner les uns aux autres.

VI.

De si beaux talens , dont le Public en-
 core recevoit le principal fruit , étoient
 bien capables de faire une réputation.
 Mais Démocrite ne put jamais obtenir
 dans sa patrie , celle qu'il méritoit : tant
 on est disposé , remarque Plin , à ne
 point rendre justice aux vertus domesti-
 ques , & qu'on a , pour ainsi dire , sous
 les yeux ; pendant qu'on exalte ce qui
 est étranger , ce qui vient de loin.

On a déjà vu comme le Philosophe
 d'Abdère fut accusé au retour de ses voya-
 ges , d'avoir consumé son patrimoine en
 dépenses inutiles. Dans la suite on le
 soupçonna de folie , à cause de la retrai-
 te austère où il vivoit , sans presque se
 communiquer à personne. Hippocrate
 même fut appelé pour le guérir. Mais
 combien fut grande sa surprise ! Au-lieu
 d'un malade qui avoit besoin de secours
 prévenans , il trouva un Philosophe ju-
 dicieux & appliqué , assis tranquillement

Raisons
 qu'on a
 eues de le
 mettre en
 regard
 avec Hé-
 raclite.

à l'ombre, sur un vert gazon. Le Philosophe avoit un livre sur ses genoux : plusieurs autres étoient répandus à sa droite & à sa gauche. Il venoit de disséquer divers animaux, & leurs entrailles encore fumantes marquoient l'adresse de l'Anatomiste. La conversation fut bientôt liée entre deux hommes devenus & plus forts à proportion l'un de l'autre, & plus ménagers du tems. Ils ne se firent point de complimens inutiles : les sages ne disent que ce qu'ils pensent, & le disent encore très-brièvement. Une seule chose parut choquer Hippocrate : c'étoit l'air railleur de Démocrite, & les ris auxquels il s'abandonnoit dans une conversation sérieuse. *Quelle est la cause de cette joye qui n'offense*, lui dit le Médecin ? *Mes discours ont-ils quelque chose qui vous choque ?*

Hippocr.
Damag.
ad calc.
operum
Hippocr.

Après quelques momens de silence, le Philosophe commença un discours merveilleux sur les bizarreries & les disparates du genre-humain. Il fit voir que rien n'est plus comique ni plus risible que toute la vie ; qu'elle s'emploie à chercher des biens imaginaires, & à former des projets qui demanderoient plusieurs vies ajoutées l'une à l'autre ; qu'elle échappe au moment même où l'on ose le plus compter sur ses forces, où l'on s'appuye davantage sur sa durée ; qu'elle

qu'elle n'est enfin qu'une illusion perpétuelle, qui séduit d'autant plus vite, qui séduit d'autant plus aisément, qu'on porte avec soi-même le principe de la séduction. » Je voudrois, continua Démocrite, que l'Univers entier se dévoilât tout d'un coup à nos yeux. » Qu'y verrions-nous, que des hommes » foibles, légers, inquiets, passionnez » pour des bagatelles, pour des grains » de sable, que des inclinations basses » & ridicules, qu'on masque du nom » de vertu; que de petits intérêts, des » démêlez de famille, des négociations » pleines de tromperie, dont on se félicite en secret, & qu'on n'oseroit produire au grand jour; que des liaisons » formées par hazard, des ressemblances de goût qui passent pour une suite » de réflexions; que des choses que » notre foiblesse, notre extrême ignorance nous portent à regarder comme » belles, héroïques, éclatantes, quoi- » qu'au fond elles ne soient dignes que » de mépris? Et après cela, nous cessons de rire des hommes, de nous » moquer de leur prétendue sagesse, » de tout ce qu'ils vantent & surfont si » fort. . Ce discours, que j'ai abrégé expressément, remplit Hippocrate de surprise & d'admiration. Il s'aperçut que, pour être véritablement Philosophe, il falloit
se

se convaincre en détail qu'il n'y a presque dans le monde que des fous & des enfans : des fous plus dignes de pitié que de colere : des enfans qu'on doit plaindre , & contre lesquels il n'est jamais permis des'aigrir , ni de se fâcher.

V I I.

Remarques sur la vie & la doctrine d'Héraclite.
Juv. Sat. 10.

Sid. Apol. lin. epist. 1. 2.

Ce fut sans doute par le penchant qu'avoit Démocrite à tourner tout en ridicule , qu'il mérita d'être mis en parallèle avec Héraclite , qui de son côté se lamentoit & pleuroit de tout. Aussi , dans les anciennes Peintures dont on embellissoit les Ecoles de Philosophie , le premier étoit-il représenté *risu labris apertis*, & le second *fletu oculis clausis*. Effectivement , Héraclite prenoit si fort à cœur les amertumes & les traverses de cette vie , il s'attendrissoit si fort sur les maux dont elle est assaisonnée , qu'il répandoit sans cesse des pleurs. » Qu'est-ce que l'homme , disoit-il , qu'est-ce que tout l'homme ? Son sçavoir n'est qu'ignorance ; sa grandeur que bassesse ; sa force qu'infirmité ; ce qu'il appelle plaisir que douleur » . Sur cela , les larmes lui couloient abondamment des yeux.

Cic. Tusc. cul. 1. 5.

Il y a apparence que les procédez violens & injustes qu'on tint avec Héraclite dans

dans sa patrie, le piquerent jusqu'au vif, & qu'ils aigrirent son humeur naturellement tournée à la mélancolie. Cette humeur gagnant enfin le dessus, il se retira à la campagne pour éviter tout commerce avec les hommes; & là, se livrant de plus en plus à ses noirs chagrins, n'ayant aucun soin de sa santé, il mourut d'une hydropisie causée par les mauvaises nourritures qu'il prenoit indifféremment. En quoi certes je le trouve d'autant plus inexcusable, que lui-même répétoit souvent, que la vie est un présent d'en-haut qu'on doit conserver avec soin, & dont on n'a point la liberté de disposer suivant son caprice. Il faut attendre que les Dieux nous redemandent ce qu'ils ont bien voulu nous accorder.

A l'égard des sentimens d'Héraclite, il soutenoit que le feu est le principe de toutes choses: ce qui s'accordoit en partie avec la doctrine de Philolaüs & d'Hipparque. Il avouoit encore que le Monde est fini, & que le même feu qui lui a donné l'origine, le détruira insensiblement. *Quel système! s'écrie Lucrece, & comment ose-t-on l'embrasser? Quoi, tous les Etres dont l'Univers est composé, tirent leur essence du feu? Comment a-t-il pu prendre tant de formes différentes, tant de figures contraires l'u-*

Suidas in
Heracl.

338 HISTOIRE CRITIQUE

ne à l'autre ? Comment est-il devenu air ,
eau , neige , glace , or , argent ? Héraclite
est donc le plus visionnaire de tous les
Philosophes , lui , qui soutient une chose
si opposée au témoignage des sens. L'O-
rateur Romain en parle avec plus de
Cic. de modération. Vos Stoïciens , dit-il à Bal-
Finib. bon- bus , qui rapportent tout à un Esprit igné ,
& mal. I. suivent l'opinion d'Héraclite. Je doute ce-
pendant qu'on comprenne bien ce qu'il veut
2. établir : car quoiqu'il ait beaucoup écrit &
d'un style très-sublime , il semble que son
but ait été qu'on ne l'entendit point. La
Strom. I. 5. définition qu'il donnoit de Dieu est un
monument de cette obscurité. Je la
rapporte d'après Clément Alexandrin.
Dieu , disoit Héraclite , renferme tou-
tes choses. Il est incréé ; car qui auroit
pu lui donner naissance ? Je le compare
justement à un feu clair & actif , allumé
par l'infini.

De cette définition en découloit une
autre non moins obscure , celle de l'ame ,
qu'Héraclite regardoit aussi comme un
feu ardent , & qui , selon le degré de cha-
leur qui lui est propre , rend les hommes
plus ou moins ingénieux , plus ou moins
éclairés. La nature de l'ame ainsi établie ,
il assuroit qu'il n'y a point de sort plus
triste ni plus déplorable que de se noyer ;
parcequ'on est anéanti après le trépas ,
& que l'ame s'éteint dans l'eau. Cette

erreur

erreur bizarre a duré très-longtems, & même elle a eu quelque cours dans le Christianisme. Synésius, qu'on vit Evêque de Ptolémaïde dans le quatrième siècle, raconte naïvement la frayeur dont il fut pénétré, en faisant naufrage sur les côtes de Libye. Cette frayeur, Synes.
Epist. 4. disoit-il, étoit surtout causée par les vives impressions que j'avois reçues dans ma jeunesse, que ceux qui se noyent meurent tout entiers; & que quand on est enseveli sous les eaux, l'ame pérît aussi-bien que le corps, qu'il n'y a aucune distinction. Ainsi l'ame d'Ajax, continue Synésius, ne se trouve point dans les Enfers, parcequ'il s'étoit noyé. Ainsi le Héros d'Homère, le vaillant Achille, ne craignoit point la mort en combattant sur terre; mais il la craignoit jusqu'à trembler, en combattant sur l'eau. Et quelle pouvoit être la cause de ce manque de courage, sinon qu'il redoutoit un anéantissement subit & général, anéantissement qui lui paroissoit sans retour?

Il s'offre encore une remarque à faire touchant Héraclite: c'est qu'on soupçonne que Platon a emprunté de lui le dogme de l'ancienneté & de la préexistence du Verbe. En effet, Amélius Gentilianus parlant du premier Chapitre de Saint Jean, qu'il commente à la manière Apud Eu-
seb. Præp.
Evang. l.

V. le Plan des Platoniciens , se récrie ainsi : *Par Théol. du Jupiter ! ce Barbare s'explique avec tant Pythag. I. d'élevation & de sublimité , qu'on croiroit 5. entendre parler Héraclite.* Cet endroit d'Amélius nous apprend que le Verbe est avant tout , & le premier dans Dieu en ordre d'origine. Il ne fait rien que par son Verbe : c'est l'ame de ses conseils , le sujet de ses réflexions , le guide de ses volonteZ. Le Verbe , pour ainsi dire , devient le motif qui détermine Dieu , est son intelligence distincte de lui idéalement , & au surplus lui-même. Un tel langage caractérise les Platoniciens , à ne pouvoir s'y méprendre ; & diffère beaucoup , tant de celui d'Arius , que de celui que tiennent les Chrétiens , & qu'ils ont toujours tenu également.

CHAPITRE XXV.

I. *Abrégé de la Vie d'Epicure.* II. *Du Jardin où il se renfermoit avec ses Disciples.* III. *Ce qu'il pensoit des Dieux.* IV. *De sa Religion particulière.* V. *Détail de son Système sur les Atômes.* VI. *Du Clinamen , ou mouvement de déclinaison.* VII. *Des Images qui sortent continuellement des corps.*

On

I.

ON assure qu'Héraclite ne laissa point de Disciples ni à Ephèse, ni de la vie à Athènes. Son nom même fut bien-tôt d'Epicure. oublié, & ses Compatriotes, piquez du mépris qu'il leur avoit marqué pendant toute sa vie, troublèrent inhumainement jusqu'à ses cendres. Pour Démocrite, il fut & plus heureux, & plus digne de l'être. Il trouva de zélés défenseurs de sa doctrine, parmi lesquels Epicure mérite la première place. Jamais réputation n'a plus varié que celle de ce Philosophe. Ses ennemis le décrioient comme un voluptueux, que l'apparence seule du plaisir entraînoit sans cesse hors de lui-même, & qui ne sortoit de son oisiveté que pour se livrer à la débauche. Ses amis au-contraire le dépeignoient comme un Sage, qui fuyoit par goût & par raison le tumulte des affaires, qui préféroit une heure de vie bien ménagée aux flatteuses chimères dont l'ambition repaît les autres hommes, & qui par une judicieuse économie mêloit les plaisirs à l'étude, & une conversation agréable au sérieux de la méditation. C'est-là certainement le portrait d'un De vitâ & honnête-homme, & l'illustre Gassendi mor. Epic. a montré par des preuves choisies, que l. 4. & 7.

tous ceux qui se connoissent en vertus, ont regardé Epicure sur le même pied. Quelques contradicteurs, ou passionnez, ou ignorans, ne méritent pas d'être cités.

L'Abbé de
St. Réal.

Un Auteur moderne, qui a donné des Ouvrages d'un goût très-fin, avoit promis un Commentaire sur les réputations anciennes. Il devoit faire voir qu'à les examiner de près, elles sont pour la plupart fausses & injustes, dues à la prévention ou à la flatterie des Historiens, & presque toujours fondées sur des bruits populaires. Il auroit dégradé de noblesse une grande partie de ce qu'on loue & de ce qu'on admire aujourd'hui : il auroit donné le véritable prix aux choses, sans complaisance & sans intérêt ; car il ne demandoit point d'éloges ni d'admiration pour lui-même. Je sçai qu'Epicure ne devoit point être mêlé dans cette critique : tout au contraire, le dessein étoit formé de travailler de plus-en-plus à établir sa réputation.

Ce Philosophe naquit à Gargetium, petite ville de l'Attique. Sa famille dont la fortune étoit fort étroite, ayant eu ordre de passer avec plusieurs autres dans l'Isle de Samos, il y fut élevé d'une manière fort basse & fort commune : personne ne veilloit à sa conduite. Heureusement que la Nature voulut bien réparer les défauts d'une éducation si désavantageuse.

desavantageuse. Al'âge de dix-huit ans Epicure se mit à voyager, sans presque avoir prévu à ses besoins, & n'étant soutenu que de son seul courage. Mais une vive curiosité, des yeux attentifs, & ce génie d'observation qui annonce les Philosophes, furent ses premiers Maîtres. Rien n'échappoit à ses regards : tout ce qu'il voyoit, tout ce qu'il entendoit, ce que mille autres n'auroient point remarqué, devenoit pour lui un sujet de réflexion. Il pensoit en marchant, en conversant avec les hommes de toute profession, en s'ennuyant même; & il pensoit beaucoup plus que ceux qui ne font que lire.

II.

A cette étude, d'autant plus instructi- Du Jardin
ve qu'elle fait faire à l'esprit tout l'effort ou il se
dont il est capable, succéda l'amour du renfermoit
repos. Epicure revint à Athènes, & il avec ses
acheta un beau, un spacieux jardin aux Disciples.
portes de cette Ville. Sans doute que Cic. l. 1.
durant le cours de ses voyages il lui de Nat.
échut quelque riche succession : car il Deor.
n'y a point d'apparence qu'un homme
tel que lui, ait voulu exercer aucune pro-
fession lucrative. Ce jardin d'Epicure
étoit une Ecole de Philosophie; mais qui
n'en avoit ni le desagrément, ni l'air
P 4 formidable.

formidable. On y instruisoit par des conversations simples, & où le plus sçavant ne cherchoit point à dominer. Les Maîtres & les Disciples étoient, pour ainsi dire, de plein-pied les uns avec les autres. Ils se communiquoient mutuellement leurs pensées; car il n'y a guères d'ignorant qui ne puisse à son tour apprendre quelque chose au plus habile homme du monde. Ceux qui entroient dans ce jardin, pour peu qu'ils eussent des mœurs, s'accommodoient facilement à la maniere dont on y vivoit, aussi éloignée du faste que de la bassesse. Ici, leur disoit-on, tous les Errangers sont bien reçus : ici la volupté est regardée comme le souverain bien. Le Maître de ce lieu n'a rien de sombre dans l'humeur, ni de bizarre dans les manieres. Il est poli, mais simple : il enseigne à éviter tous les excez qui peuvent déranger la santé ; à se soustraire aux impressions douloureuses ; à ne desirer que ce qu'on peut obtenir ; à se conserver enfin dans une assiette d'esprit tranquille.

Sen. Epist.
21.

Satisfait de la retraite qu'il avoit choisie par goût, Epicure y coula doucement ses jours, & composa un grand nombre d'Ouvrages. Mais ce qui convenoit parfaitement à son caractère, il ne s'enrichissoit point des dépouilles d'autrui. Les gens voluptueux préferent
l'expression

l'expression de ce qu'ils imaginent, à ce qu'ils ont vu, ou appris dans leurs lectures. Ils aiment à dire ce qui leur plaît à penser : tous leurs sentimens leur appartiennent. *Laboriosos se esse negant, ut valere ingenio videantur.*

I I I.

Les Disciples d'Epicure s'attachèrent Ce qu'il
tous extrêmement à lui, & en s'y atta- pensoit
chant, ils s'unirent davantage les uns des Dieux.
avec les autres. En général, ils pen-
soient qu'en matiere d'opinions il faloit
tôujours suivre les plus douces & les
plus modérées, celles qui tendent à
concilier les esprits & à entretenir le
repos de la Société. Une partie de la
Morale de leur Maître rouloit même
là-dessus, & rien sans doute n'est plus
noble ni plus utile, que de pareilles dis-
positions de cœur. Mais, autant qu'E-
picure s'intéressoit à la félicité des hom-
mes, autant dégradoit-il les Dieux, en Cic. ubi
les supposant plongez dans le repos & supra.
l'inaction ; en leur ravissant ce qui fait
leur caractère essentiel, la providence.
Quoi, disoit-il, de plus absurde que Lucret. l. r.
d'assujettir des Etres qui, s'ils existent,
sont nécessairement heureux, que de
les assujettir à régler les Spheres célestes,
& à combiner tous les événemens qui

446 HISTOIRE CRITIQUE

arrivent sur la Terre ! Des Dieux susceptibles de haine & de vengeance, qui se laissent fléchir par des larmes & des prières, qui peuvent s'offenser de nos desordres, sont-ce de véritables Dieux ? D'ailleurs, si le monde étoit soumis à leur puissance, le monde seroit admirablement bien conduit, & tout s'y passeroit d'une manière digne de ces Dieux sages & éclairez qui le gouverneroient : cependant on voit le contraire. N'est-ce point une preuve manifeste, un témoignage évident, que le hazard préside à tout, & que le doigt de Dieu n'y a point de part ?

IV.

De la Religion particulière.

Du Rondel, Vie d'Epicure.

Malgré des sentimens si contraires à la Religion, on voyoit régulièrement Epicure dans les Temples, & il n'y paroïssoit jamais qu'en posture de suppliant. Un jour Dioclès l'apperçut, & s'écria à haute voix : *Quel spectacle, ô Jupiter, quelle fête pour moi ! Je ne connus jamais mieux ta grandeur, que depuis que je vois Epicure dans ton Temple, & à tes genoux.* Comme ce Philosophe rapportoit tout à l'union, à la correspondance mutuelle qui doit régner entre les hommes, il recommandoit sans cesse de se prêter aux Cérémonies publiques & aux actes

actes imposans de la Religion, quand même on n'en seroit pas pénétré au fond du cœur, ainsi que les Payens gens d'esprit ne pouvoient guères être convaincus de toutes les traditions fabuleuses qu'on leur présentoit. Ces cérémonies, continuoit Epicure, servent principalement à entretenir la paix & la douceur parmi ceux d'un même Pays : elles les engagent à se tolérer mutuellement, & à pardonner l'intérieur qu'on cache, en faveur de l'extérieur qu'on met à l'unisson de celui de ses Compatriotes.

Que je regrette les premiers & les plus beaux jours du Christianisme, où les Orthodoxes indulgens à ceux qui avoient des doutes & des difficultez, les traitoient humainement, & les recevoient dans leurs maisons & à leur table ! On plaignoit les égaremens, & on supportoit avec patience ceux qui s'étoient égarez. Les larmes & les prières, une douceur bienfaisante & qui engageoit plus qu'elle ne commandoit, étoient les seules armes dont on se servoit contre ses adversaires. Personne ne croyoit avoir droit de se scandaliser, personne ne s'attribuoit le funeste mérite de nuire aux autres. Jours heureux, ne reviendrez-vous point parmi les Chrétiens ?

V.

Détail de
son systé-
me sur les
Atômes.
V. Diog.
Laërt.
l. ultimo.
V. etiam
Gassend.
de Epic.
mor. Phil.

Avant que d'expliquer à ses Disciples le fond de son système sur les atômes , Epicure les faisoit passer par beaucoup de connoissances préliminaires , tirées de la Logique , de la Morale , de la Méraphysique. Les unes servoient à régler , à étendre leur esprit , à les conduire dans la recherche du vrai , à les ramener sans cesse aux idées anticipées : c'est ainsi qu'Epicure nommoit ces idées constantes primitives , nées avec tous les hommes , & soutenues d'une approbation générale , auxquelles l'esprit ne peut refuser son consentement. Les autres servoient à leur faire démêler avec goût ce qui regarde les intérêt du corps & de l'ame , de ce composé merveilleux , & plus bizarre encore. *Le bien & le mal , ajoutoit Epicure , ne sont point des choses vaines & chimériques , que l'opinion a introduites.* Le bien est ce qui augmente réellement le pouvoir qu'on a d'agir , ce qui fait passer à une plus grande perfection : le mal au contraire est ce qui diminue , ce qui affoiblit le même pouvoir , ce qui fait sentir quelque altération dans son être. Or que pouvoit offrir la Nature de plus convenable à ses différentes vues , qu'y pouvoit-elle attacher de plus propre , que le plaisir ? N'est-ce

pas

pas lui qui incline l'ame vers le bien , & qui l'incline avec d'autant plus de force , que ce bien est plus souhaitable ? Que les hommes abusent du plaisir , qu'ils y courent en aveugles & sans aucun ménagement : c'est-là leur crime. Mais la Nature n'est-elle pas assez vengée de cet abus par les peines cuisantes qui en naissent , & par les remords encore plus cuisans que les peines ?

En général , une des plus grandes obligations de l'homme est de veiller à la sûreté , à la conservation de son être. Mais comme ses facultez sont très-bornées , & que sa force est moindre que celle des différens objets qui l'environnent , il ne peut certainement , ni s'approprier tout ce qu'il regarde comme un bien , ni fuir tout ce qu'il regarde comme un mal. Dans cet embarras la raison l'oblige de souffrir avec fermeté ce qui lui est indispensablement nuisible & contraire , surtout s'il reconnoît que ces desavantages viennent plutôt du défaut de sa nature & de la foiblesse de ses organes , que des précautions , des mesures qu'il a sçu prendre. Car enfin , puisque nous ne faisons chacun qu'une très-petite partie de l'Univers la beauté , l'arrangement de ce même Univers demandent que nous sacrifions quelques-unes de nos commoditez à l'Ordre général. Cela bien conçu

conçu & bien pefé doit nous procurer un plein repos : & quoique notre ame defire toujourn d'atteindre à une plus grande perfection, d'arriver à une plus grande puiffance d'agir, ce ne peut être que dépendamment de fes facultez naturelles. Et combien n'y eft-elle point affujettie ? Combien fon esclavage, fi dur par lui-même, n'augmente-t-il point chaque jour ?

Le but de toutes ces connoiffances étoit la Phyfique, qu'Epicure regardoit moins du côté de la curiosité, (car ce feroit au fond une vaine & puérile occupation) que du côté de la tranquillité & del'agrément de la vie, pour fe dégager de la frayeur qu'infpirent certains météores, & pour éviter cette admiration ftupide, qui naît de l'ignorance des effets de la Nature. Cela étant, aucun fyftême ne devoit toucher fi vivement Epicure que le fyftême des atômes, puisqu'il expliquoit par fon moyen, c'est-à-dire, par des masses, figures & mouvemens, tout ce qui fe peut expliquer dans la Nature, fans avoir befoin de recourir à des vertus fecrettes, ni de fuppofer à la Matière je ne fçai quelle puiffance de créer des formes. Effectivement, difoit-il, qu'on admette un vuide immense, & des atômes de toutes les figures poffibles, répandus & agitez dans ce vuide ;

de; on n'aura point de peine à concevoir que venant à se heurter, à se lier les uns avec les autres, ces atômes pourront former des corps de différente nature, de différentes qualitez; & le Monde n'étant qu'un assemblage de ces mêmes corps, qu'ils pourront par conséquent former des Mondes qui n'auront entr'eux aucune ressemblance. Tel est celui que nous habitons, & qui est le produit d'une de ces combinaisons infiniment variées des atômes, le résultat d'une de ces rencontres fortuites où ils peuvent se trouver les uns à l'égard des autres. Il suit de-là, qu'autant que notre Monde diffère de ceux qui l'ont précédé, autant différera-t-il de ceux qui lui succéderont à l'avenir. Nul rapport, nulle proportion entre leurs parties.

Il suit encore de-là, que pris séparément, les atômes n'ont rien d'essentiel que la gravité ou la pesanteur; qu'ils ne sont ni colorez, ni sonores, ni agréables au goût: mais que réunis ensemble, accrochez d'un certain biais les uns aux autres, ils forment des couleurs, des sons, des odeurs, des saveurs. » C'est ainsi, L. 2.
 » remarque Lucrece, que les lettres
 » ne signifient rien, quand elles se trouvent isolées: mais quand on les mêle
 » avec art, & qu'on en forme des mots,
 » destinez eux-mêmes à former des dis-
 » cours

352 HISTOIRE CRITIQUE

» cours suivis, elles servent à exprimer
 » le fonds inépuisable de nos pensées.

L'Empereur Marc Antonin avoit dit qu'il y a deux grands mystères dans le Monde, la vie & la mort. Epicure dénouoit ces mystères sans peine, en avouant que la vie consiste dans l'union d'un certain nombre d'atômes, & la mort dans leur desunion : que par conséquent le Monde ne présente, soit aux yeux, soit à l'esprit, que des arrangemens & des dérangemens ; que rien ne s'y produit de nouveau, rien ne s'y anéantit. A cela seulement Epicure joignoit une restriction : c'est que malgré le bonilonnement continuél où sont les atômes, le composé cependant de ces mêmes atômes jouit d'une sorte de repos, ou du moins paroît en jouir. Ainsi, quand une Armée marche en ordre de bataille, & que la terre tremble sous les pieds des hommes, des chars, des chevaux ; si l'on considère cette Armée de quelque hauteur un peu éloignée, elle offrira l'image d'un parfait repos. Ainsi, une masse de fer rouge vue à quelque distance, paroîtra tranquille, quoique toutes ses parties soient dans la plus violente agitation.

VI.

Je viens de dire qu'Epicure ne croyoit Du Clina-
 aucune qualité essentiellement attachée ^{men, ou}
 aux atômes, que la gravité ou la pesan- ^{mouve-}
 teur, qualité qui se trouve telle que rien ^{ment de}
 ne peut s'y opposer au milieu du vui- ^{déclinai-}
 de infini où ils nagent, & où tout con- ^{son.}
 spire à les faire mouvoir, sans qu'ils
 puissent jamais s'arrêter: ainsi qu'il ar-
 rive dans toutes les Machines possibles
 où il y a un point de repos inévitable.
 J'ajouterai ici, que cette pesanteur au-
 roit dû ne faire décrire aux atômes que
 des lignes droites: mais Epicure leur
 attribuoit encore un mouvement d'in-
 flexion appelé *clinamen*, qui leur fai-
 soit décrire de petites lignes courbes,
 des angles mixtilignes, & les obligeoit
 ensuite à reprendre le train accoutumé.
 Ces écarts revenoient souvent, mais ne
 duroient point.

Qu'un Philosophe ait recours à des
 hypothèses, quelles qu'elles soient, pour
 éclaircir ce qu'il trouve d'obscur dans
 le mécanisme de l'Univers; permis à
 lui certainement, quoiqu'au fond rien
 ne doive paroître plus vain ni plus fri-
 vole que de raisonner sur des hypothé-
 ses; quoique rien ne s'oppose davantage
 au vrai caractère de la Nature, qu'on

ne peut bien saisir qu'en raisonnant sur des inductions générales, tirées ou des principes évidens qu'offrent les Mécaniques, ou d'un grand nombre d'expériences ajoutées les unes aux autres. Mais que ce même Philosophe se flatte de ramener à des suppositions arbitraires le moral & le physique, qu'il se fasse honneur de les apprécier, de les ajuster ensemble & de sauver l'un aux dépens de l'autre; cela me paroît d'un ridicule achevé, & impardonnable. Telle a été cependant la conduite d'Épicure, qui avec son *clinamen*, ou son mouvement d'inflexion, se vantoit d'expliquer tout ce qui regarde la nature des agens libres, & le détail des causes ou motifs par lesquels ils se déterminent. » J'avoue, dit Cicéron, que » c'est-là une des plus grandes difficultés de toute la Philosophie : mais il » vaut encore mieux convenir naïvement qu'on ne peut la résoudre, que » de se jeter dans une hypothèse aussi » folle que le *clinamen*. » En effet, à qui persuadera-t-on que la liberté de l'homme ne consiste que dans la facilité qu'ont les atômes de s'écarter de la ligne droite ? Cette facilité répugne déjà aux loix du mouvement. N'est-elle pas encore une espèce de fiction plus absurde que toutes celles des Poëtes ?

L. 1. de
Nat. Deor.

Cic. de Fa-
to.

V I I.

Il ne me reste plus qu'à parler de ces images, qui, selon Epicure, s'échappent continuellement de tous les corps. Elles en sont, pour ainsi dire, l'écorce ou la première superficie: elles se détachent sans effort, obéissent aux différentes impulsions de l'air, & viennent frapper nos sens. Chaque corps fournit une infinité de ces images, qui en conservent toute l'empreinte & jusqu'aux moindres traits, jusqu'aux plus petites parties. Lucrece les compare à la fumée L. 4. que jette le bois brûlé, ou à la vapeur qui s'exhale de l'eau chaude. Et comme on pourroit craindre que les corps ne souffrissent de cette diminution successive, Epicure observe qu'ils regagnent bientôt ce qu'ils ont perdu par ces écoulemens. Une nouvelle matière vient se mouler à la place de celle qui s'est répandue au-dehors.

Des images qui sortent continuellement des corps.

» Suivant cette doctrine, dit Macro-Saturn. l. 7.
 » be, nos sens ne sont que des espèces
 » de réservoirs où se rendent les images
 » des corps, & où elles introduisent
 » leurs qualitez. Ce qui se passe en
 » nous, vient d'ailleurs, & malgré
 » nous. Le bruit qu'excite un corps
 » sonore, entre dans nos oreilles; l'o-
 » deur

» leur s'insinue dans le nez ; la faveur
 » s'applique au palais ; nos sensations
 » enfin se forment des images qui nous
 » environnent , & qui nous forcent à
 » les recevoir. Mais il faut pour ce-
 la que nos organes soient bien disposez ,
 & qu'il y ait entre eux & ces images ,
 une juste proportion : sans quoi elles
 nous frapperoient inutilement. De-là
 vient que les mêmes sons ne plaisent
 pas à tout le monde , que les mêmes
 couleurs ne satisfont pas tous les yeux ,
 & que les mêmes ragoûts ne flattent
 pas tous les convives qui s'asseyent à une
 même table. Chacun décide suivant
 l'impression que fait sur lui l'objet exté-
 rieur.

Ce système d'Epicure , que tous les
 corps envoient des images ou des especes
 qui leur ressemblent , toucha infiniment
 ses Disciples , jusques-là qu'ils ren-
 noncerent en sa faveur aux règles les
 plus connues de l'Optique & de la
 Dioptrique , à celles que personne n'ignore
 ou ne doit ignorer. Ils soutinrent même
 que nos yeux voyent les corps
 tels qu'ils sont : le Soleil , la Lune , les
 Etoiles n'étant pas différens de ce qu'ils
 nous paroissent , & leur grandeur se
 trouvant précisément égale & conforme
 à celle de leurs especes ou de leurs
 Images. Malgré toute l'absurdité de ce
 sys-

système, (car comment pouvoit-on croire que tant d'especes ne se confondoient point les unes avec les autres ? Comment pouvoit-on s'imaginer qu'elles se soutenoient dans l'air, sans se défigurer ni perdre aucun des traits dont elles étoient empreintes ?) malgré , dis - je , toute son absurdité , ce système passa dans les Ecoles des Péripatéticiens , & de là dans celles des Scholastiques , où il domina jusqu'à ce que la nouvelle Philosophie vint le fouler aux pieds , ainsi que tant d'autres monstres qui dégradoient l'esprit humain. Il est vrai qu'elle ne substitua rien de décisif à sa place : mais c'étoit assez faire que de nous avoir montré que cette question ne peut se résoudre , parcequ'elle suppose une connoissance intime & parfaite de notre ame , de ses propriétés , de ses principales fonctions , de la maniere dont elle est unie avec le corps & dont elle agit sur lui , quoique le plus souvent ce soit le corps qui agisse sur elle. En matiere de Philosophie , c'est presque une même chose , de sçavoir qu'on arrivera à un point fixe , à une vérité fondamentale ; ou que , vu les bornes étroites de l'entendement humain , on n'y arrivera jamais : de se convaincre qu'une équation est de nature à être résolue ; ou qu'elle est si

mê-

mêlée d'incommensurables & de signes radicaux, qu'on ne pourra jamais la résoudre. Des deux côtes l'esprit trouve ce qui doit lui suffire, pour l'engager à ne point pousser plus loin ses méditations.

Je néglige ici le dogme si intellectuel & si délié, que nous voyons toutes choses en Dieu. Le trop sublime Philosophe qui a exposé ce dogme dans le Livre de la Recherche de la Vérité, s'étoit élevé à une certaine région d'idées, où peu de Philosophes mêmes osoient le suivre. Ils s'y feroient bientôt égarer, la Métaphysique n'ayant de prise que sur les esprits tournez d'une certaine manière.

Comme l'étude de la Morale avoit fait la principale occupation d'Epicure, peut-être ne sera-t-il point hors de propos que je m'y arrête encore quelques momens. Ce Philosophe avoit toujours voulu concilier deux choses qui paroissent opposées l'une à l'autre, le corps & l'ame; toutes les deux étant nécessaires pour assurer le bonheur de l'homme & le repos de sa condition, toutes les deux formant des substances incomplètes, quand elles viennent à se séparer & à se desunir. C'est pourquoi il conseilloit toujours d'allier les satisfactions de l'esprit avec les plaisirs des sens,

sens , en retenant ce que l'esprit a de délicat & de raffiné , & ce que les sens ont de décisif & de flateur. Les biens & les maux , ajoutoit-il , partagent tellement la vie , que l'homme sage doit se faire une occupation sérieuse de les démêler , en poursuivant les uns & en évitant les autres : mais il faut que cette occupation soit accompagnée de choix , de discernement , & même d'une sorte de dignité ; de manière qu'on goûte les biens aussi délicieusement qu'il est possible , & qu'on s'accommode patiemment aux maux qu'on ne peut ni fuir , ni éloigner. La patience , il est vrai , n'est point une vertu : elle empêche seulement qu'on ne trahisse par des mouvemens vifs & peu mesurez , les vertus qu'on pourroit avoir.

Cela posé , Epicure entroit dans le détail de sa Morale , qu'il rappelloit à quatre articles principaux , exprimez brièvement pour les rendre plus intéressans. Le premier étoit , de ne point varier sur le chapitre de la Religion , & de regarder de même œil les Dieux immortels , soit dans la santé , soit dans la maladie ; n'y ayant rien de plus indécent que de braver par caprice ce qu'on doit aimer par choix. Le second , de se familiariser avec la mort ; & puis-
que

que c'est l'abîme inévitable où tout va fondre, où tout s'enfonce sans aucun retour, de l'attendre tranquillement & de la recevoir d'un œil détaché. Le troisième, de jouir du présent, sans vouloir trop percer dans les sombres replis d'un avenir qui est obscur; & quand l'âge commence à se faire sentir, de consoler sa vieillesse du souvenir de ses jeunes ans, de la mémoire de sa vivacité passée. Le quatrième enfin, de suivre constamment le fil de la Nature, qui n'est jamais en guerre avec elle-même; & de redoubler tous ses efforts pour empêcher que le corps & l'ame ne soient déchirez, l'un par des maladies douloureuses, & l'autre par des passions insensées. J'avoue qu'il y a beaucoup de hazard à tout cela, & qu'une partie de notre bonheur roule sur ses caprices: mais quand on fait tout ce qui dépend de soi, on s'assujettit en quelque manière ce hazard, on le prévoit d'ailleurs, & on s'y prépare généreusement.

Très-oppoſé au caractère de ceux qui défigurent par leur conduite ce qu'ils ont surfait par leurs discours, Epicure ſçut penser & vivre en Philosophe. Assuré de lui-même, jamais il ne se plaignit des bruits injurieux qu'on répandoit contre sa personne: jamais il ne repouſſa
les

les injures qu'on verfoit sur lui à pleines mains. » J'aime mieux , disoit-il , les » souffrir & les passer sous silence , » que de troubler par une guerre des- » agréable , la douceur de mon repos. Il y a là-dedans une sorte de courage , qui n'est bien connu que des Paresseux de goût & de systême. Aussi le Public , dumoins celui qui veut connoître avant que de juger , se déclara-t-il en toutes les occasions pour Epicure. Il estimoit sa probité , son éloignement des vaines disputes , la netteté de ses mœurs , & cette grande tempérance dont il faisoit profession , & qui loin d'être le fleau de la volupté , en est plutôt l'assaisonnement. D'ailleurs , ses vrais Disciples & ses Amis particuliers vivoient d'une maniere noble & pleine d'égards les uns pour les autres : ils portoient à l'excès tous les devoirs de l'amitié , & préféroient constamment l'honnête à l'agréable. Un Maître qui a sçu inspirer tant d'amour pour les vertus douces & bienfaisantes , ne pouvoit manquer d'être un Grand-Homme.

CHAPITRE XXVI.

I. *De Protagoras.* II. *D'Anaxarque & de Pyrrhon.* III. *De son indifférence.*
 IV. *Extrait du Livre de Sextus l'Empirique, intitulé les Hypotyposes, ou Institutions Pyrrhoniennes.*

I.

De Protagoras.

Aul. Gell.
 l. 5.

LEs Philosophes de la Secte d'Elée furent aussi les Précepteurs de Pyrrhon. Après avoir quelque tems exercé la profession de Peintre, il s'attacha à Anaxarque, qui avoit été Disciple de Protagoras; & Protagoras l'avoit été de Démocrite, avec des circonstances qui honorent infiniment l'un & l'autre. Voilà le résultat de ces circonstances. Un jour que Démocrite sortoit de la ville d'Abdère pour s'aller promener à la campagne, il apperçut un faix de bois énorme, mais lié avec tant d'adresse qu'un seul homme pouvoit le porter. Comme tout devient un sujet d'observation à qui sçait observer, il s'arrêta pour examiner ce faix de bois, & demanda à qui il appartenoit. Protagoras parut, & confessa presque en tremblant, que c'étoit son

son ouvrage , sans trop sçavoir en quoi cet ouvrage étoit si remarquable. La Nature , qui lui avoit donné un génie propre aux Mécaniques , lui laissoit ignorer ses talens. Démocrite ne dédaigna point d'admirer un simple Artisan : il fit plus, il le prit encore au nombre de ses Disciples , & il pourvut généreusement à ses premiers besoins , qui sont d'ordinaire les plus pressans , & qui rebutent si fort des Sciences. Combien d'industries particulieres se perdent tous les jours , faute de spectateurs qui ayent d'assez bons yeux pour les appercevoir ? Combien de gens d'un extérieur grossier & réduits à des professions viles , font des découvertes merveilleuses , soit en trouvant des phénomènes rares qu'ils ne cherchoient point , soit en abrégeant la longueur ruineuse des Arts ? Mais telle est d'ordinaire la destinée des Inventeurs , que la cabale & la brigue usurpent les récompenses qui leur étoient dues , & se les procurent à elles-mêmes. On ne voit guères de ces récompenses justement appliquées.

C'est ici peut-être le premier Crocheur qui soit devenu Philosophe. L'Histoire de Louis XIII. parle d'un autre qui devint un grand Médecin , si cependant on peut mériter ce titre en ne faisant que guérir des malades de toute

espece , sans parler ni Grec ni Latin ; sans sçavoir en ces deux langues les définitions des maladies qu'on traite. Après la mort de Henri I V. Paris fut attaqué de fièvres pourpreuses & pestilencielles. Les Médecins les plus accréditez employèrent tous les secours qu'ils crurent propres à soulager les malheureux , dont le nombre augmentoit chaque jour. Mais ce fut en vain , on mouroit malgré les discours les plus étudiez sur la nature du mal , & les remedes mêmes hâtoient la mort. Le Crocheteur dont je parle , se présenta , promit des soulagemens sûrs & immanquables ; & ce qu'on n'osoit presque espérer , il en donna effectivement de tels.

I I.

D'Anaxarque & de Pyrrhon. Stanl. in Anax. & Pyrrh.

Anaxarque & Pyrrhon , le premier déjà vieux , & le second beaucoup plus jeune , suivirent Alexandre dans ses memorables conquêtes d'Asie. Ils eurent l'un & l'autre tout le loisir d'admirer ce jeune Héros , que ni les fleuves débordés , ni les forêts impénétrables , ni les mers , les tempêtes de sable , ni les montagnes couvertes de neige , ne furent jamais capables d'arrêter. La Nature lui refusa une longue carrière , sans doute parcequ'elle n'auroit pu la remplir

plir aussi glorieusement. Après la mort de ce Prince , Anaxarque & Pyrrhon reprirent le chemin de la Grece. Mais le premier fut cruellement massacré sur la route : le second acheva son voyage sans aucun obstacle. Comme il n'avoit jamais nui à personne par des discours mordans & satiriques , personne aussi ne chercha à lui nuire. On épargne volontiers ceux qui épargnent tous les autres.

Cic. Tus.
cul. l. 2.

III.

Le reste de la vie de Pyrrhon fut très-paisible & très-uni. Il ne s'occupa que de l'étude , il redoubla tous ses efforts , pour prouver que la nature absolue & intérieure des choses nous est irrévocablement cachée. *Ce que nous en voyons , disoit-il , est si peu de chose , qu'il y auroit de l'extravagance à vouloir décider sur une simple superficie. Quelques pierres suffisoient-elles pour nous faire juger de l'Architecture d'un grand Palais ? Un mot ou deux font-ils connoître le prix & le mérite d'une longue pièce d'Eloquence ?* Muni de ces principes , & adroit à en tirer une infinité de conséquences , Pyrrhon soutenoit encore que tout est indifférent dans le monde ; que l'honneur & l'infamie des actions , leur justice &

De son indifférence.

leur injustice, sont de pures chimères; enfin, que les loix humaines, & la coutume qui est une loi tacite, ont établi les vertus & les vices. Prenons, ajoutoit Pyrrhon, les choses d'un peu plus haut. D'où viennent le bonheur & le malheur des hommes? N'est-ce pas de l'ardeur & de la vivacité avec lesquelles ils recherchent certains objets, & ils en évitent d'autres? Or, qu'est-ce qu'ils recherchent, & qu'est-ce qu'ils évitent? C'est sans doute ce qu'ils prennent pour un bien, & ce qu'ils prennent pour un mal. Mais ce bien & ce mal ne subsistent que dans leur imagination. Ce sont donc eux-mêmes qui se rendent heureux & malheureux, & ce que j'y trouve le plus à redire, c'est que toute leur vie n'est parsemée que de craintes & de desirs. En effet, qu'une chose ne soit ni bonne ni mauvaise dans le fond, ne le devient-elle pas dès qu'on la croit telle? Par conséquent on est heureux ou malheureux plutôt par opinion, que réellement.

La conduite de Pyrrhon répondoit parfaitement à sa manière de penser. Il n'aimoit rien, il ne briguoit aucune dignité, il ne se fâchoit contre personne, il se mettoit peu en peine qu'on l'écoutât, ou qu'on ne l'écoutât point, il n'avoit aucune attention ni à son extérieur

rie
l
ch
pa
ch
Le
de
&
n'h
am
ha
sen
he
Qu
me
rez
ren
xiv
la
les
ce
on
re
po
sou
por
ral
don
ge
dev
mo

rieur, ni à son habillement. Qu'on le louât, ou qu'on lui dît des injures, la chose lui étoit indifférente. Il ne croyoit pas qu'on dût faire la moindre démarche pour s'acquérir de la réputation. Les hommes, disoit-il, ressembloient à des feuilles qui tournent au gré des vents, & qui séchent bien-tôt. Leur estime n'honore pas plus que leur mépris : leur amitié n'est pas plus à souhaiter que leur haine. On juge bien qu'avec de pareils sentimens, Pyrrhon attendoit la dernière heure, sans la désirer ni la craindre. Quelqu'un lui dit un jour : *Vous, qui Stob. méprisez tant la vie, pourquoi ne mou- Serm. 118. rez-vous point ? C'est qu'il m'est indifférent, répondit-il, de vivre ou de mourir.*

Cette indifférence pour la vie & pour la mort, si noblement exprimée dans les Ouvrages des Anciens, a été la source de tant d'actions extraordinaires qu'ils ont faites, & que nous admirons encore, sans les pouvoir trop imiter. Voici pourtant un trait que je ne sçaurois passer sous silence, & qui a beaucoup de rapport à la réponse de Pyrrhon. L'Amiral de Coligny, jeune encore, mais donnant déjà des marques de ce courage & de cette supériorité d'esprit où il devoit parvenir ; reçut un coup de mousquet qui le renversa, & dont ses

368 HISTOIRE CRITIQUE

amis furent sensiblement affligés. Comme ils pleuroient dans sa tente, où l'on l'avoit porté, il leur dit froidement : Le métier que nous faisons ne devoit-il pas nous avoir accoutumés à la mort comme à la vie ?

Pyrrhon eut peu de Disciples : mais ceux qui dans tous les siècles se sont fait un mérite de l'art de douter, ont été nommez Pyrrhoniens. Cet art est la confession la plus ingénue que nous puissions faire & de la foiblesse de notre esprit, & de cette profonde ignorance où nous sommes tous plongez. Quoi de plus propre à nous inspirer une juste défiance de nos foibles lumières ! Quoi de plus capable de tourner nos regards vers la Religion ! Elle seule ne se trompe point, & ne peut tromper personne. Je suppose qu'on l'examine en elle-même, & qu'on la dépouille de ce que les hommes y ont ajouté. Alors elle paroîtra aussi simple dans sa doctrine que pure dans sa Morale : *Christiana Religio absoluta & simplex.*

V. la Préface de l'Hist. des Variat. par Mr. Bosluet.

I V.

Extrait du Livre de Sextus l'Empirique, intitulé

Si l'on veut avoir une idée plus précise du Pyrrhonisme, on pourra consulter l'Ouvrage de Sextus l'Empirique qui est intitulé, *Pyrrhoniæ Hypotyposis*

posco

posseon Libri tres. Il régné dans tout cet Ouvrage un air judicieux & recueilli, un goût de discussion qui pénètre & approfondit les choses. Ne croyez pas, dit Sextus, que le Pyrrhonisme suppose la destruction de toutes les Sciences, & pour ainsi dire, un entier renoncement aux lumieres de son esprit. Quel homme voudroit s'avilir & se dégrader jusqu'à ce point ? Combien ne sentiroit-il pas de répugnances & de difficultez, avant que de rompre si durement avec lui-même ? Le véritable Pyrrhonien est donc celui qui examine les choses avec une attention scrupuleuse ; qui recherche la vérité, mais qui la voit toujours fuyante à ses yeux ; qui balance les raisons du pour & du contre ; qui ne décide jamais, crainte d'être obligé de retracter le soir ce qu'il a cru vrai le matin ; qui ne s'arrête point à de fausses lueurs ; qui se défie de ses sens toujours infidèles & trompeurs ; qui a sçu enfin se procurer le repos & la tranquillité si nécessaires à un homme d'esprit. J'avoue que le Pyrrhonien n'établit aucun dogme : mais pour cela il ne se soustrait point aux choses de goût & de sentiment. Il se plaint, quand la douleur l'accable : il fuit, quand un danger pressant le menace : il se livre aux transports les plus flatteurs, quand

tulé, les
Hypotyposés, ou
Institutions Pyrrhoniennes.

L. I.

Cic. de
Invent.

il est tems de se réjouir. Ce n'est que dans les matieres de science , dans les choses problématiques , qu'il hésite & qu'il refuse de prendre parti. Il sent alors les bornes étroites de sa raison : par un excès de prudence , il n'ose prononcer. *Non enim parum cognosse , dixit sensément un Ancien ; sed in parum cognito stultè & diù perseverasse turpe est.*

Sextus explique ensuite ce que c'est que les dix Moyens de l'Epoque , je veux dire les dix argumens sur lesquels s'appuye le Pyrrhonisme. Je doute qu'on puisse débiter une Dialectique plus fine & plus imposante. Toute la Nature , répète encore Sextus , n'offre que des incertitudes & des variations. L'unique réponse par conséquent des gens sensés devroit être celle-ci : *ἐπὶ τοῦ διανοῖα , συμβιβητὸν μὲν.* *Mon esprit ne consent point , j'arrête mon jugement.* Il est vrai que l'amour-propre n'est point flatté d'un pareil langage , lui qui aime toujours à décider : mais ce langage est le plus raisonnable , & puisqu'il faut le dire , le seul raisonnable.

Pour le prouver , Sextus fait un long détail des dix Moyens de l'Epoque. Je ne ferai ici que les effleurer , en rapportant simplement ce qu'ils ont chacun de plus piquant. Le premier Moyen est pris

pris des hommes en général. On doute avec raison si la prééminence qu'ils affectent dans le monde, leur appartient, s'ils ont droit de se mettre au-dessus des autres animaux, de se croire plus sages, plus raisonnables qu'eux : d'ailleurs sont-ils plus à plaindre, puisque ces animaux reçoivent de la Nature presque en naissant, tout ce qui est nécessaire à la vie qu'ils doivent mener. Le second Moyen est pris des hommes, entant qu'ils forment des Sociétez, entant qu'ils vivent sous des loix. Quelles bizarreries ! quelles disparates ! Non seulement ils se contredisent les uns les autres, une montagne, un simple ruisseau suffisant pour inspirer des mœurs & des inclinations toutes opposées, pour établir des haines irréconciliables : mais encore chaque homme se contredit lui-même ; il ne se reconnoît point du matin au soir ; il se cherche souvent sans se trouver ; il passe brusquement d'une extrémité à l'autre. On croiroit volontiers qu'il a plusieurs ames, & qu'elles le gouvernent, le maîtrisent tour-à-tour. Le troisième Moyen est pris des organes dont les hommes sont pourvus. Combien s'y trouve-t-il de dissonances ? Qui peut se flatter de saisir un objet tel qu'il est en lui-même, ou tel qu'un autre le saisit ! Pourquoi, ce que j'aime, ce que

m'intéresse si fort, déplaît-il à tant de gens ? Quand je me trouve à un concert, à un repas magnifique, je n'oserois presque répondre que ceux qui m'environnent ayent les mêmes sensations que moi. Il y a dans les plaisirs autant de variété, autant de dégradations, que dans les couleurs. Le quatrième Moyen se tire des différens plis que prennent les hommes, des différentes formes qu'ils revêtent, soit dans la jeunesse & l'âge avancé, soit dans la santé & la maladie, soit dans la bonne & la mauvaise fortune. Suivant que leur humeur change, suivant que le corps est plus ou moins appesanti, que l'ame est plus ou moins dépliée, ils approuvent, ils blâment, ils accordent, ils refusent. Tantôt la foule les attire, & ils se passionnent pour le grand monde : tantôt la solitude les enchante, & ils reviennent à eux-mêmes, ils ne peuvent plus se quitter. Toute la vie n'est qu'un combat perpétuel des passions & de la raison, de ce qui plaît & de ce qui est défendu. Le cinquième Moyen se tire des divers rapports que les objets ont avec les hommes. Ne changent-ils pas tous les jours, ces objets, suivant qu'ils sont près ou loin, trop hauts ou trop bas ; suivant qu'ils se montrent au grand air ou à l'ombre, dans l'eau

l'eau ou au-dessus de sa surface ? Le véritable point de vue est impossible à trouver : d'ailleurs ne le trouve-t-on que rarement. Le sixième Moyen est pris des objets qui font groupe, & qui mêlez les uns avec les autres, n'ont rien que de juste, de riant, d'agréable. Vient-on à les décomposer, à les réduire seul-à-seul, ils rebutent & ennuyent à la fin. Le septième Moyen est pris de la liaison qui devroit se trouver entre les parties d'un tout & le tout lui-même ; mais qui très-souvent ne se trouve point. Le tout, par exemple, a une certaine couleur, & ses parties en ont de différentes. Plusieurs filets jaunes & bleus exposez obliquement au Soleil, font un beau rouge. Le huitième Moyen se tire des passions qu'on ose blâmer dans les hommes lorsqu'elles se trouvent seules, & qu'on loue sans peine lorsqu'elles sont étayées d'autres passions. Leur nombre, ou leur vivacité, les rend respectables. On peut dire la même chose de la plupart des vertus : elles gagnent à être mises en regard avec certains vices éclatans. Daigne-t-on s'apercevoir de ceux dont tout le malheur est de n'avoir point de ces sortes de vices ? Le neuvième Moyen est pris des choses qui arrivent rarement, & de celles qu'on voit souvent arriver ; de ce qui est contre le fil ordinaire de
la

la Nature , ou de ce qui fuit ce même fil. Cela posé , Sextus s'écrie que rien ne doit surprendre dans le monde , rien ne doit paroître impossible. » Ce que » nos ancêtres , continue-t-il , traitoient » d'absurde & de ridicule , nous paroît » aujourd'hui très-sensé & très-raisonnable , est regardé comme des titres » d'honneur. Peut-être que notre postérité formera le même jugement de » ce que nous dédaignons aujourd'hui. » En effet , qui a combiné toutes les » manieres dont un événement peut » arriver ? Qui a prévu toutes les circonstances où le même homme peut » se trouver » ? J'ajouterai ici , que quelque idée qu'on ait de la foiblesse de notre Nature , on doit être toujours surpris de voir que cette idée ne s'épuise jamais. Si l'on se trompe , ce n'est qu'en voulant la resserrer dans des bornes trop étroites. Enfin le dixième Moyen est pris du peu de fond qu'il y-a à faire sur les loix , sur les usages , sur ses motifs de crédibilité , sur les opinions les mieux établies , sur les systêmes qui ont eu le plus de cours. Ne trouve-t-on pas tout cela démenti par d'autres préjugés d'une égale force , par d'autres pensées d'une égale réputation ? Ce qu'un peuple approuve , ou croit , un autre le condamne , ou le nie. Ce qui étoit vrai ou vraisem-

semblable dans un siècle, ne l'est plus dans ceux qui le suivent.

Les Moyens de l'Epoque ainsi passez en revue, Sextus les établit comme autant de Lieux Philosophiques, propres à fournir une infinité d'argumens aussi persuasifs qu'ingénieux, en témoignage du Pyrrhonisme. Il demande ensuite s'il y a quelque voye sûre pour découvrir la vérité, & quelque marque qui nous convainque que nous l'avons découverte : c'est ce qu'il appelle *Criterium Veritatis*. S'il y a un pareil *Criterium*, ajoutez-t-il, sans doute qu'il résideroit en quelque sujet, comme en l'homme. Or personne ne peut prouver qu'il y a des hommes, & en cas qu'on accorde qu'il y en ait, prouvera-t-on que les hommes soient capables de rien comprendre & de rien sçavoir; qu'ils ayent d'assez bons yeux pour voir un objet par toutes ses faces & tous ses biais, pour en pouvoir juger sollement? Je veux même, continue Sextus, qu'ils ayent cette faculté. Ne leur faut-il pas un organe pour en venir à bout? Et quel est-il cet organe? Les sens? On ne convient point encore s'ils ont besoin d'objets extérieurs pour être mus, ou s'ils ne pourroient point l'être, quand il n'y auroit rien dans l'Univers. L'imagination? A combien d'erreurs & de surprises n'est-elle point

L. 2.

point sujette? Comment fera-t-on voir que le Frénétique n'a pas le même droit de s'en rapporter à son imagination, que l'homme qui se croit en bonne santé? L'entendement? Sçait-on bien quelle est sa nature? Pour se connoître, il doit se replier sur lui-même, & dans cet état de contrainte & de sujettion, combien de phantômes le séduisent & l'égarent! Il ne voit rien de positif: il s'attache à des noms qui n'ont aucune réalité: il s'élève d'un vol rapide, pour retomber avec plus de honte. J'en appelle aux tristes épreuves que chacun en peut faire chaque jour. En effet, que sçavons-nous de notre ame, sinon qu'elle pense? Mais d'où lui viennent ses pensées, comment se succèdent-elles les unes aux autres, quel avantage le vrai a-t-il sur le faux? Le sçavons-nous? Peut-être que ce que nous appellons nos principes naturels, ne sont que nos principes accoutumez.

- L. 3. Sextus poursuit: Que deviennent donc toutes les démonstrations, toutes les preuves des Dogmatiques? Leur grand défaut est de conclure toujours du particulier au général; parcequ'ils trouvent quelque petit rapport, quelque liaison imparfaite, entre certains effets de la Nature; aussi-tôt ils assurent que ces effets leur sont entierement connus: ils bâaissent

bâtissent sur cela des systèmes , & se trompent d'autant plus qu'ils ne reviennent jamais sur leurs pas. Avec quelle confiance , par exemple , ne parlent-ils point de Dieu , lui , qui paroît avoir pris pour sa devise , qu'il est le Dieu caché , l'Etre invisible ? Ils lui attribuent des qualitez contradictoires : ils se flattent de comprendre celui qui est incompréhensible. Ils l'appellent la cause de tout , & à peine connoissent-ils le moindre de ses ouvrages. Prodigeux égarement ! systèmes frivoles ! C'est notre vanité seule qui nous déguise adroitement toute notre ignorance : nous nous faisons un art de n'en point rougir.

Je terminerai ce Chapitre par quelques réflexions empruntées de Sénèque. Chacun , observe cet ingénieux Auteur , De Vit. chacun s'en rapporte à ce qui est établi : beatâ. c. i. personne ne se met en fraix , pour s'assurer si ce qui est établi mérite qu'on le reçoive , ou qu'on le rejette. A quoi se passe la vie ? A croire sans examiner , à se soumettre aux opinions les plus répandues , sans s'embarrasser des plus vraies. Ainsi l'erreur s'accrédite , & coulant de main en main elle se joue , pour ainsi dire , des hommes qui s'abusent tous les uns sur les pas des autres. Que faire donc pour se guérir ? Le seul moyen,

moyen, c'est d'éviter ce qui se trouve au goût du plus grand nombre, c'est de penser & de vivre pour soi.

CHAPITRE XXVII.

- I. *Raisons pour excuser les Philosophes Grecs.* II. *Du tems qu'Athènes a été la plus florissante.* III. *Ce qui contribua à y ruiner la Philosophie.* IV. *Révolutions arrivées dans la Grèce.* V. *En quel tems finirent les Ecoles d'Aristote, de Platon & d'Epicure.*

I.

Raisons
pour excu-
ser les Phi-
losophes
Grecs.

J'Ai recueilli avec toute l'exactitude possible ce que j'ai trouvé de plus curieux & de plus instructif touchant les Philosophes Grecs. En écrivant leur Histoire, non avec une plume abreuvée de critique, je me suis principalement attaché à leur pénétration naturelle, à l'étendue de leurs connoissances, au tour d'esprit qui les portoit à la recherche de la vérité. Tout le reste m'a paru inutile, & je l'ai regardé comme hors d'œuvre, comme une véritable superfluité. Le caractère des Philosophes n'a rien de commun avec le

portrai t

portrait des autres Savans, qui ont moins besoin de génie , que de tems & de mémoire. Les premiers ne peuvent jamais s'abstenir de penser.

Ainsi , je me flatte qu'on regardera avec indulgence ceux d'entre les Grecs qui ont commencé hardiment à interroger la Nature. Leur mérite est tout-à-fait original , & s'ils ont commis des fautes , ces fautes mêmes sont d'utiles instructions pour les Modernes. C'est pourquoy on doit leur appliquer ce que Clitus disoit à Alexandre : *Tu as vaincu , mais c'est avec les soldats de ton pere.* En tous genres de Sciences , dans la pratique même des Arts , le succès n'est point le prix des premiers efforts qu'on ose tenter. Les coups d'essai sont toujours malheureux. Pour voir le bout d'une matiere importante , il faut l'avoir étudiée longtems , & l'avoir saisie par routes les faces qu'elle présente : il faut sçavoir combiner ce qu'elle a de curieux avec ce qu'elle a d'utile , ce qui lui appartient de droit avec les secours qu'elle emprunte d'ailleurs ; il faut encore être disposé aux interprétations favorables , & entendre souvent à demi-mot ; car tout ne s'offre point dans le même ordre , ni avec la même clarté. Et comment veut-on que les inventeurs emportent d'emblée tous les suffrages , qu'ils
arti-

arrivent d'abord à quelque chose de réglé & de parfait ? C'est beaucoup que de se mettre sur les bonnes voyes , & de montrer , quoiqu'en hésitant , le chemin qu'il faut tenir. *Si les Anciens n'ont pas tout vu* , disoit Quintilien , *ils ont vu beaucoup de choses : s'ils n'ont pas tout découvert , ils nous ont enhardis à suivre leur exemple.* Une premiere audace est assez récompensée , quand elle est suivie de quelque espérance de succès : n'importe que ces succez soient encore éloignez. Les graines & les semences n'ont-elles pas tout l'honneur des fleurs & des fruits ?

II.

Du tems
qu'Athènes
a été
la plus florissante,

Je ne répéterai point que la Grece encore barbare , & réduite à une extrême ignorance , dut ses premieres Loix & sa curieuse Littérature aux Philosophes. Ils établirent des principes d'où s'ensuivit une Morale assez pure , & ce qui est l'heureux effet de la Morale , l'amour de la Société. Ils enseignoient sans cesse qu'il falloit , ou se retirer des affaires publiques , ou n'y regarder que le bien public & l'intérêt commun. Des sentimens si généreux étoient absolument nécessaires dans un pays où il y avoit presque autant de Républiques que de Villes,

Villes, & presque autant de Souverains que chaque Ville comptoit d'habitans. On ne sçauroit croire avec quelle rapidité la Grece se polit, & s'éleva, non à cet empire d'autorité qui gêne toujours, mais à cet empire plus glorieux & plus sûr que donnent la vertu & les talens. Ceux qu'on admire sincèrement, sont ceux qu'on estime & qu'on aime. Mais la Philosophie, d'ailleurs celle qui en rendant les hommes plus habiles & plus éclairés, cherchoit à les rendre plus heureux, se fixa à Athènes & s'y naturalisa, pour ainsi dire. Ni Sparte, ni Thèbes, ni Corinthe, quoique si jalouses sur le point-d'honneur, n'osoient lui rien disputer de ce côté-là : elles avouoient humblement leur défaite. Quand j'envisage la Grece, dit Velleius Paterculus, je vois bien qu'il y avoit des hommes dans toutes les Villes qui la composoient; mais il me semble que les esprits s'étoient retirés à Athènes; car cette Ville a produit plus de Grands-Hommes que toutes les autres ensemble.

Rien aussi n'étoit plus propre à entretenir l'amour des Sciences, que le Gouvernement d'Athènes. Tout y rappelloit le bon goût, la politesse & la perfection des Arts. Les jours s'enchaînoient les uns aux autres par des plaisirs

&

Just. & des spectacles nouveaux. Le peuple
 Histor. L. 6. surtout aimoit à être flatté , & ce qui
 sub finem. pouvoit remplir le vuide d'une vie assez
 peu occupée , ce qui pouvoit rendre
 cette vie plus délicieuse , le touchoit
 infiniment. De-là le crédit immense
 qu'usurpèrent & les Poëtes, & les Ora-
 teurs, & les Philosophes. A l'envi les
 uns des autres, & sûrs de plaire dès qu'ils
 paroissoient en Public , ils comman-
 doient en maîtres, plutôt qu'ils ne par-
 loient. Leurs décisions étoient regar-
 dées comme autant d'Oracles. Dans cette
 espèce de séduction universelle, les Phi-
 losophes seuls maintinrent la sévérité de
 la Morale. Ils s'effoyoient long-tems
 dans le silence & la retraite , avant que
 de se montrer au grand jour. A leur sui-
 te & dans leurs Ecoles on apprenoit à
 changer les préceptes en exemples , les
 discours en actions.

Vell. Pa- Mais , il faut l'avouer sans déguise-
 terc. I. I. ment, les beaux jours de cette Philoso-
 phie magnanime durèrent peu. Il est
 certain , remarque un Connoisseur ha-
 bile , que les Génies supérieurs se for-
 ment non seulement les uns des autres ;
 mais encore qu'ils semblent destinez à
 vivre les uns avec les autres , & à dispu-
 ter de lumieres & de perfections. Un
 très-court espace de tems a vu fleurir
 les Héros de la Tragédie , Euripide ,
 Sophocle ,

Sophocle , Æschyle. Un pareil espace a vu s'élever l'ancienne Comédie sous Aristophane , Cratinus , Eupolis ; & la nouvelle sous Ménandre , Philémon & Diphile. Après cela , les Poètes d'une certaine trempe manquèrent à la Grece. De la même maniere dégénéra l'Ecole de Socrate , si brillante dans les commencemens. Les Philosophes qui suivirent Platon & Aristote , méritent - ils de leur être comparez ? Ainsi les tems heureux , & fertiles en esprits qui se sentent & se font sentir aux autres , ont des bornes très-étroites. L'ignorance & la rudesse leur succèdent bien-tôt. L'Age d'or de la Philosophie parmi les Grecs (je lui donne une juste étendue) commence à la LXXV. Olympiade, où le célèbre Anaxagore vint philosopher à Athènes , sous la protection de Périclès , & finit à la CXXV. où Cassander s'empara de cette Ville , & lui rendit la liberté qu'elle avoit perdue depuis la mort d'Alexandre : ce qui fait un peu plus de cent cinquante ans. On ne vit jamais J. Meurs. ensemble tant de Philosophes , dont la de Them. plupart étoient Chefs de Secte. L'ad- Atticâ. c. miration partagée ne leur nuisoit point :^{8.} chacun brilloit de sa gloire particuliere. Mais après la fuite précipitée de Démétrius Phaléréus, qui arriva dans la CXIX. Olympiade, les Sciences commencerent à dé-

décheoir & à se relever tour-à-tour ; à briller d'un certain éclat , & puis à s'obscurcir. Cette alternative leur fut infiniment préjudiciable ; car les Sciences veulent être filées sans aucune interruption ; & elle les perdit à la fin.

I I I.

Ce qui contribua à y ruiner la Philosophie.

On en peut rapporter plusieurs causes , dont la première sans doute fut la trop grande obéissance qu'on vouoit à celui dont par inclination on embrassoit tous les sentimens. Le Disciple respectueux n'osoit marcher que sur les pas de son Maître : dureste , il ne se permettoit aucune liberté. La seconde cause qui fit tomber la Philosophie parmi les Grecs , fut cette multitude de questions vaines , frivoles , dont on la surchargea. Je ne sçai quelle subtilité , dangereuse pour qui aime seulement à briller , prit la place du bon-sens. Les Ecoles s'éleverent bien-tôt les unes contre les autres ; & par un usage trop autorisé dans la République des Lettres , elles se traiterent réciproquement de folles & d'insensées. Etoit-ce le moyen de s'acquérir des Disciples ? La Philosophie devint la fable de cette espece de gens qui n'approfondissent rien , & qui cependant veulent parler de tout : gens d'au-

d'autant plus disposez à nuire , qu'ils payent de subtilitez & de hauteurs, quand ils ne sçauroient payer de raison.

I V.

Mais ce qui causa plus encore que Révolu-
tout le reste l'affoiblissement des Etu- tions arri-
des , ce furent les longues querelles , vées dans
où la Grece se trouva engagée. Il fal- la Grece.
loit & se défendre des ennemis du de- Just. ubi.
hors , & empêcher que des troubles plus supra.
pernicieux n'éclataissent au-dedans. D'ail-
leurs, le Gouvernement de la Grece chan-
gea plusieurs fois de face. Tantôt op-
primée par des Tyrans , tantôt gênée
par des Garnisons Macédoniennes, quel-
fois tranquille & goûtant une douce li-
berté, elle ne pouvoit favoriser les Scien-
ces qu'entretient une paix continue.
Toutes ces révolutions changerent peu-
à-peu les esprits. L'amour de la gloire
se tourna en une envie de se conserver :
& cette envie mêlée de paresse & de
crainte , fit taire les plus nobles senti-
mens. On oublia (ce qui est une suite
de la mésintelligence) que la Grece
renfermoit en son sein plusieurs Répu-
bliques , toutes aussi libres les unes que
les autres. On perdit de vue ces Assem-
blées solennelles , où l'on renouvelloit
d'amitié, & où l'on s'engageoit plus inti-

intimement à la partie. L'époque de ce changement est la fondation de la République des Achéens, qui se forma vers la CXXIV. Olympiade. Cette République grossit de jour en jour, & soit de gré, soit par force, elle attira plusieurs Villes dans son parti. Comme l'injustice la faisoit agir, elle commit d'abord de grandes hostilités, & y en ajouta de plus grandes encore dans la suite. Les malheureux se plaignirent : on n'eut aucun égard à leurs plaintes, on s'en fit même un prétexte spécieux pour les persécuter davantage. Tout cela donna lieu aux Romains, qui méditoient déjà la conquête du Monde, de détruire l'injuste Confédération des Achéens. Après quelques actions vives & sanglantes, les Romains victorieux supprimèrent les Assemblées de la Grèce, lui imposèrent un tribut, & ordonnèrent qu'un Préteur s'y rendroit tous les ans pour administrer la Justice. Alors toute la Grèce ou ruinée, ou suppliante, prit le nom de l'Achaïe : ce qui arriva dans la CLXXXVIII. Olympiade, fameuse aussi par beaucoup d'autres disgrâces, & surtout par l'embrasement de Corinthe.

Depuis ce tems-là, les Grecs dom-
tez & presque adorateurs de leurs nou-
veaux Maîtres, tomberent dans une sor-
te

re
su
Ho
re
la
nu
D'a
pre
chi
tion
la f
Co
dev
d'aj
éto
pou
le.
mar
noit
épro
Cet
fusa
main
il la
gran
suspe
Bibli
Ouv
& il
Histo
ordre
aux c

ne d'oubli. Ce n'est point qu'Athènes fût tout-à-fait dépourvue de Grands-Hommes ; mais les occasions de se faire valoir , une certaine faveur qui hâte la réputation , leur manquoient. Tout nuit , tout fait tort aux malheureux. D'ailleurs , Rome qui aspirait à être la première Cité du Monde , & qui s'enrichissoit des dépouilles des autres Nations , elle , qui fait encore aujourd'hui la surprise & l'étonnement de tous les Connoisseurs ou de ceux qui veulent le devenir ; Rome , dis-je , obscurcissoit déjà les autres Villes. Tous les yeux étoient tournés de son côté , & son vaste pouvoir faisoit plier l'Univers devant elle. Quand l'heureux Sylla se mit en marche contre Mithridate , qui gouvernoit impérieusement la Grece , Athènes éprouva toutes les rigueurs de la guerre. Cette Ville , défendue par Ariston , refusa d'ouvrir ses portes au Général Romain. Indigné d'une pareille résistance , il la prit d'assaut , & y exerça les plus grandes violences , la nuit seule ayant suspendu les coups. Il enleva surtout la Bibliothèque d'Apellicon , où étoient les Ouvrages d'Aristote & de Théophraste , & il la fit transporter à Rome. Un *Plut. in* Historien remarque , que parmi les des- Sylla. ordres que Sylla commit de sang-froid aux environs d'Athènes , le plus desho-

Jac. Aug.
Thuan. in
comment.
de vitâ suâ
l. 3.

norant pour lui fut de faire couper les arbres dont l'Académie étoit ornée. Il ruina aussi un Parc qui dépendoit du Lycée. Voilà les fruits de la guerre, s'écrioit Monsieur de Thou après la dispersion de la Bibliothèque de Corbie : voilà les désastres qui plaisent tant aux dangereux esprits, qu'un zèle indiscret de Religion rend furieux, & qui avides de meurtres & d'incendies, ruinent les plus célèbres monumens !

Quoique les exécutions militaires de Sylla eussent été très-préjudiciables à la Grece, il semble pourtant qu'elles servirent en quelque maniere à la relever, ou dumoins à la faire connoître aux Romains. Beaucoup de jeunes-gens vinrent à Athènes, & l'on compte parmi eux les plus grands noms. L'étude de la langue Grecque, & par conséquent des Originaux écrits en cette même langue, devint aussi plus commune que jamais à Rome. Les vaincus par ce moyen donnerent en quelque sorte la loi aux vainqueurs : les Sujets eurent l'avantage de rendre leurs Maîtres & plus polis, & plus dignes de les gouverner. Avant que les longues inimitiez de Pompée & de César eussent abouti à la guerre civile, Athènes se déclara en faveur du premier, & lui dit par une flatterie ingénieuse : *Tu ap-
proches*

*proches d'autant plus des Dieux , que
 tu te reconnois plus homme. Aussi-tôt
 elle rentra dans tous ses droits , & tous
 ses privilèges. Après la bataille de Phar-
 sale , César , devant qui tout plioit , se Plut. in
 vit les armes à la main en état de pren- Pomp.
 dre sa revanche , & on l'en sollicitoit
 avec les plus vives instances. Mais il
 aima mieux faire grace , & il prononça
 ces paroles remarquables : » Les Athé-
 » niens méritent d'être châtiés ; mais je
 » pardonne aux vivans en faveur des
 » morts.*

Les Empereurs qui succéderent à J. Meurs.
 César , succéderent aussi à ses vues no- de Fort.
 bles & généreuses. Auguste , qui aimoit Atticâ.
 les Sciences & étoit lui-même très-sça- c. 8.
 vant , honora Athènes d'une protection
 particuliere. Claudius renvia encore sur
 Auguste , & un jour qu'il étoit venu au
 Sénat , pendant qu'on faisoit l'élection
 d'un Préteur pour l'Achaïe : *Messieurs* , Suet. in
 dit-il à ceux qui étoient présens , je vous Claud.
*recommande cette Province. Elle m'est
 extrêmement chere , par l'application que
 j'ai toujours donnée aux Lettres Grec-
 ques.* Néron , par une de ces saillies
 qui lui étoient ordinaires , voulut voir
 l'Achaïe , & vint en pompe à Athènes.
 Là , pour se distinguer des Romains
 qui formoient sa Cour , il s'habilloit à
 la Grecque , & couroit les rues & les

places publiques , en provoquant à la dispute tous ceux qu'il rencontroit. Des repas somptueux , & où le vin n'étoit pas épargné , terminoient des exercices , trop dignes d'une pareille fin.

V.

En quel
tems fini-
rent les E-
coles d'A-
ristote , de
Platon &
d'Epicure.

Cependant ce fut sous son règne que les trois principales Ecoles de Philosophie , sçavoir , celles d'Aristote , de Platon & d'Epicure , tomberent tout-à-fait. Le Lycée , comme je l'ai déjà observé , n'avoit jamais été fort en vogue ni en réputation , & la cause d'un tel obscurcissement , c'est que la doctrine d'Aristote ne s'y enseignoit que par tradition. Le dernier Professeur qu'on y vit , & encore très-peu de tems , fut Andronic de Rhodes. Las de cet emploi , & se trouvant presque seul , il se retira dans sa patrie , en répétant plusieurs fois ce Vers d'Homère : *Qu'un autre se saisisse de l'arc d'Ulysse , & qu'il le tende ; je ne puis en venir à bout.*

V. Athen.
l. 10.

Pour l'Académie ou l'Ecole de Platon , elle finit à Antiochus , dans la CLXXV. Olympiade. Cicéron & Atticus , pendant tout le séjour qu'ils firent à Athènes , alloient souvent entendre ce Philosophe , qui à beaucoup de pénétration d'esprit , joignoit des mœurs

mœurs civilisées & adoucies par de bonnes Etudes. Au-reste , le titre même d'Académicien que les Disciples de Platon avoient toujours recherché , cessa d'être en usage vers la naissance de Jesus-Christ. Sa doctrine ne fut pas moins négligée. Mais un siècle & demi après , elle se releva , & reparut à Alexandrie plus brillante que jamais. Ceux qui l'embrassèrent , prirent le nom de Platoniciens , & dans la suite on les nomma les jeunes Platoniciens. Peu curieux des sentimens d'Arcésilas & de Carnéade qui leur paroissoient hors d'usage , ils s'attachèrent uniquement à certains dogmes que Platon avoit touchez , comme les Démons & les Génies , les Dieux intermédiaires , les secrets Théurgiques , & les différentes purgations de l'ame.

Pendant que Cicéron étudioit à Athènes sous Antiochus , il étudia aussi sous Zénon & sous Phédre , comme il l'avoue à Torquatus. Ces deux Philosophes montroient avec succès la doctrine d'Epicure , & ajoutoit à un fin & sûr discernement , une exacte probité. L'Orateur Romain conçut dès-lors une grande estime pour les Epicuriens : il affecta même de la témoigner en plusieurs rencontres , & surtout dans l'affaire de Patron. Ce fut le dernier

L. r. de
Finib.

Cic. epist.
1. 1. 13.

Professeur de l'Ecole d'Epicure , & on croit qu'il commença à y enseigner la III. année de la CLXXVII. Olympiade. Memmius commandoit alors dans l'Attique : il avoit choisi l'ancien jardin d'Epicure que le tems & les guerres avoient presque ruiné , afin de s'y bâtir un Hôtel. Patron , zélé pour la gloire du Fondateur de sa Secte , redemandoit ces mazes , dont le souvenir lui étoit encore si précieux. Cette résistance irrita Memmius : car les gens en place s'irritent de tout , & veulent qu'on se plie aveuglément à leurs désirs. Cicéron se donna la peine de lui écrire , & le pria en même tems de rendre à Patron ses bonnes grâces. » Ce qu'il a » fait , dit-il à Memmius , n'a été que » pour soutenir l'honneur d'Epicure , » pour défendre les droits sacrés de son » Testament , & pour conserver la demeure de tant de Grands-Hommes. » Si nous desapprouvons sa vivacité , » nous devons auparavant , vous & moi , desapprouver sa conduite & l'application qu'il a donnée à l'étude de » la Philosophie » . Le reste de la Lettre de Cicéron est plein de tours délicats & insinuans. Il finit enfin par dire à Memmius : » Si vous persistez dans » votre dessein , Patron n'en rejettera » point sur vous la faute : mais il aura » lieu

» lieu de croire que je ne l'ai point servi
 » avec toute la chaleur que je dois à un
 » ami si est imable.

La chute de ces trois fameuses Ecoles entraîna celle des autres , qui étoient moins considérables , & qui apparemment en recevoient le ton. Les esprits se refroidirent à Athènes , tout y garda un profond silence, jusqu'à la quinziesme année du règne de Marc-Antonin. A-Spart. in près que la révolte de Cassius fut tout-Adr. à-fait éteinte par la mort qu'il se donna courageusement ; cet Empereur jugea à propos de faire un voyage en Orient , pour empêcher que les semences de la guerre civile ne germassent dans la suite. Ayant parcouru plusieurs Villes, moins en Prince qui punit , qu'en citoyen qui aime & qui récompense, il se rendit à Athènes pour se faire initier aux Mystères de Cérès. » Là , dit Aristide , cet Orat. 9. » Empereur Philosophe releva par de » nouveaux honneurs la Grece , & les » Sciences des Grecs qui étoient tombées dans une sorte de mépris & » d'engourdissement » . Pour cela , il fit Tillem. revivre les anciens privilèges, les droits Hist. des attribuez aux Gens de Lettres : il étoit Emp. . 12. blit des Professeurs pour enseigner les diverses parties de la Philosophie, & il leur assigna des revenus fixes. Quand un de ces Professeurs venoit à mourir ,

sa place étoit incontinent remplie par l'Empereur lui-même, qui ne dédaignoit point d'entrer dans ces sortes de détails, qu'ennoblissoit son goût pour le bien public. Ainsi, la Philosophie recommença à Athènes, elle, qui ne s'y étoit point montrée pendant près d'un siècle : & ce fut par les libéralitez de Marc-Antonin, à qui toutes les Sciences étoient d'ailleurs si redevables de l'application constante qu'il leur donnoit, & des sublimes Ecrits qui sortoient quelquefois de sa plume. Son nom pare la liste peu nombreuse des Princes Auteurs.

Le nouveau lustre qu'Athènes venoit de recevoir, ne dura point long-tems. L'Empereur Sévère, curieux par ostentation, se trouvant près de cette Ville, ne put se dispenser d'y entrer, pour admirer, disoit-il, les beautez qui lui restoient encore, & qui avoient échapé aux différentes révolutions de la Grece. Mais ces beautez, il les vit, & ne les admira point, parcequ'il manquoit de ce goût qui fait les véritables connoisseurs. De là coulerent les railleries des Athéniens, d'autant plus piquantes qu'elles étoient personnelles. L'Empereur s'en ressentit durement, & leur ôta une partie de leurs privilèges : vengeance basse, & qui marque un vice du cœur, plus flétrissant encore qu'un défaut de goût. Les guerres

guerres continuelles dont l'Europe fut ensuite troublée, engagerent Valérien à faire réparer les murs d'Athènes, & à y ajouter de nouveaux ouvrages, pour la mettre hors d'insulte. Mais les meilleures fortifications ne purent empêcher que cette Ville malheureuse ne fût prise par un essain de Barbares venus des marais de la Scythie, & altérez de meurtres & de pillages. Elle fut reprise bien-tôt après; mais elle demeura toute ouverte & démantelée. Constantin se fit un mérite de la tirer de ses ruines, & pour rappeler ses principaux habitans qui s'étoient enfuis & dispersez dans tout le reste de la Grece, il leur accorda beaucoup de droits utiles & de prérogatives. Constance son fils grossit & enfla les revenus d'Athènes, de ceux de la plupart des Isles de la Mer Egée. Mais Julien surnommé l'Apostat, ou plutôt l'Athée, les surpassa tous deux. Plein d'un agréable ressouvenir pour le tems de sa jeunesse qu'il avoit employé à Athènes, & pour les Etudes qu'il y avoit faites, il donna au Gouverneur de cette Ville le titre de Grand-Duc. Mais enfin toute la Grece fut envahie, subjuguée, détruite par les Goths & les autres Barbares qu'Alaric traînoit à sa suite. On ne vit plus que des desordres, une confusion extrême: les mœurs se corrompi-

rent , le goût se déprava. On n'entendit plus que plaintes , que pleurs , que cris : le vainqueur insolent se réjouissoit encore des maux qu'il causoit. Athènes subit le sort général , & le subit sans ofer s'y opposer. Il n'y resta plus rien de mémorable , suivant la remarque de Synésius Evêque de Ptolémaïde , que les noms des Edifices que la fureur des Barbares avoit abbatrus & rasez. Cette Ville presque déserte ressembloit à ces victimes que le feu a consumées , & dont on ne se ressouvient que parcequ'on en a gardé les cendres. A l'égard de ceux de ses habitans qui survécurent à son ancienne splendeur , au-lieu des Sciences qu'ils cultivoient avec tant de succès , ils s'adonnerent au Commerce , & firent surtout le trafic de miel & d'huile. Sort déplorable , & qui rabbaissa aux besoins du corps , un peuple qu'occupoient auparavant les besoins plus nobles de l'ame !

CHAPITRE. XXVIII.

- I. *De la Théologie des Grecs.* II. *Origine de la Secte des Stoïciens.* III. *Abrégé de la Vie de Zénon.* IV. *Abrégé de sa Morale.* V. *Ce qu'il pensoit de la Liberté.* VI. *De la Physiologie des Stoïciens ,*

DE LA PHILOSOPHIE. 397
ciens , & de leur système du Monde.
VII. De quelques fameux Ssoiciens.

I.

JE ne croi point que les Grecs , ni les De la
Barbares qui ont précédé les Grecs , Théologie
aient eu aucune Science sous le nom res- des Grecs.
pectable de Théologie. Une pareille
Science tient nécessairement à la vraie
Religion , à celle qui est révélée de Dieu ,
& elle ne peut subsister sans son secours
immédiat. En effet , quelques efforts
que nous faisons , un poids invincible
nous ramène toujours vers la terre. Nous
languissons tristement , & nos chaînes ,
déjà si pesantes par elles-mêmes , s'appesantissent encore chaque jour. Il faut
une grace particuliere , une sagesse plus
qu'humaine , pour nous élever vers les
choses intellectuelles , vers cette Cité per-
manente où tout est lumière & clarté.
Or c'est ce qui a manqué aux Payens ,
& généralement à tous ceux qui ont pré-
cédé la venue du Messie. Abandonnez S. Ambros.
à eux-mêmes , semblables à des plantes in Ps. prim.
qui séchent & manquent de nourriture ,
ils n'ont reconnu que les véritez où l'es-
prithumain peut atteindre naturellement : v. la Theol.
ou s'ils en ont reconnu d'autres , ils y de Mr.
étoient douteux & chancelans , faute d'a- Leibnitz
voir quelque grande autorité qui les fixât.

Socrate

Socrate ayant discoursu sur l'immortalité de l'ame & sur la certitude d'une autre vie, se reprend en ces termes : " Vous
 " traiterez peut-être mes discours de con-
 " tes puériles : je le ferois comme vous,
 " si après y avoir bien pensé je trouvois
 " quelque chose de plus raisonnable & de
 " plus spécieux à vous proposer. Vous-
 " mêmes, qui êtes trois des plus beaux es-
 " prits de la Grece (il parloit à Calliclès,
 " à Polus & à Gorgias) vous ne sçauriez
 " rien imaginer qui l'emporte sur mes
 " suppositions, rien qui plaise davantage.

A l'égard des vérités qui dépendent de la Révélation, & qui sont d'un ordre supérieur, elles ont toujours échappé aux foibles regards des Grecs. Et comment auroient-ils apperçu ces vérités importantes & sublimes ? Comment auroient-ils acquis une intelligence surnaturelle ? Celui qui devoit être la lumière du Monde, le Dieu fort, le Pere du siècle futur, dont le nom seul produit tant de merveilles, ne s'étoit pas encore montré. A lui commence un nouvel enchaînement, un nouvel ordre de choses. Tous les peuples de l'Univers ne forment plus qu'un seul peuple, & la vérité jusques-là couverte d'épaisses ténèbres, est répandue sans aucun choix & sans aucunes bornes. Non que la Révélation soit opposée à la Raison, il y auroit de l'aveuglement

glements à le penser : mais c'est qu'elles forment deux sortes d'empires, dont les droits sont nettement séparés. Chacun de ces empires est distinct & indépendant de l'autre : on peut assigner leurs limites, sans s'y méprendre, & avec la dernière exactitude. La Raison s'offre à tout homme déprévenu & exempt de passions, qui pense, qui se replie sur lui-même : au-lieu que la Révélation n'est due à personne, & elle appartient seulement à ceux que Dieu en a voulu gratifier. Il suit de cette double prérogative accordée à l'homme, qu'il y a deux excès également dangereux : exclure la Raison, & n'admettre que la Raison.

Cela posé, je tomberai d'accord qu'il n'y a eu de Philosophie proprement dite que depuis la naissance de Jesus-Christ. Lui-même nous en assure par ces paroles remarquables : *Je perdrai la sagesse des sages, & je rejetterai la science des sçavans.* Ce qui ne peut convenir, au sentiment de tous les saints Peres, qu'à la Philosophie des Barbares & à celle des Grecs. Quoiqu'elle fût infiniment relevée au-dessus des opinions populaires, ce n'étoit cependant encore qu'une ébauche, une préparation à la vérité. Le genre-humain commençoit à se réveiller, & déjà il entrevoyoit, quoiqu'au-travers de mille nuages, cette lumière brillante qu'il
ne

ne pouvoit se procurer. De quel droit ose-t-on donc christianiser les anciens Philosophes , & mettre leur Morale en parallèle avec celle que Jesus-Christ nous a enseignée ?

Louons ces Philosophes de ce qu'ils ont découvert par la pénétration de leur esprit , un pareil éloge leur est dû , & j'y souscris avec plaisir. Mais ne cherchons la vérité qu'où elle est sûrement. Que de fausses conformitez ne nous trompent point : Qu'un amour peu éclairé de la vertu , ne nous en fasse pas prendre l'ombre pour le corps. Sans la Révélation personne ne peut sçavoir que le desordre & la corruption , où la nature humaine est plongée , viennent de la chute du premier homme ; que cette corruption nous rabaisse malgré nous vers le sensible ; qu'elle a changé toute l'œconomie du plan que Dieu s'étoit proposé. Nos pensées peuvent-elles s'étendre au-delà de ce que les lumieres naturelles sont capables de nous inspirer ? Et combien encore cette Raison , qui fait le principal trésor de l'homme , est-elle fautive & incertaine ! A combien d'obscuritez & de ténèbres n'est-elle pas sujette ! Celui-là se connoît bien peu lui-même , qui ne connoît point qu'il y a une infinité de choses qui surpassent sa capacité , la puissance qu'il a de concevoir

voir, d'arranger des idées. Ce qu'Arnobé disoit de l'Antiquité profane, je puis le dire de l'esprit humain laissé à sa propre disposition : *errorum plenissima mater.*

I I.

J'ai cru devoir m'arrêter à ces réflexions préliminaires, avant que d'éclaircir la doctrine des Stoïciens. Plusieurs Modernes en ont été éblouis, jusqu'à dire qu'il y a peu de différence entre cette doctrine & l'Ecriture sainte; paroles téméraires & impardonnables, quelque adoucissement qu'on y apporte! Ciceron a mieux jugé des Stoïciens, lorsqu'il a dit que toute leur vie n'étoit qu'orgueil, que vain déguisement, & qu'idolâtre amour de soi-même. En effet, quand on n'a pas des idées droites de la Divinité, on ne peut être véritablement vertueux, & d'ordinaire on n'a d'autre vertu qu'une profonde dissimulation de ses vices. Donnons-en des preuves convaincantes.

I II.

Zénon fut le Chef & le Fondateur de l'Ecole Stoïcienne. Il étoit de l'Isle de Chypre, & fils d'un riche Marchand qui entretenoit d'étroites liaisons avec les Phéniciens.

Phéniciens. On croit que Zénon passa en Grece à l'âge de vingt-deux ans, pour y continuer les exercices. Un jour qu'il se promenoit par les rues d'Athènes, on lui vint dire qu'un des vaisseaux de son pere avoit fait naufrage. Etonné d'une perte si considérable, il entra brusquement dans la boutique d'un Libraire, & ouvrit le premier Volume qui tomba sous sa main. C'étoit un Traité de Xénonphon. Cette lecture fit tant de plaisir au jeune Etranger, qu'il oublia tous ses chagrins, & dit au Libraire d'un air riant: *Où trouverai-je quelqu'un de ceux qui enseignent une doctrine si consolante ?* Le Libraire apperçut alors Cratès, & le montrant à Zénon, *Survez cet homme-ci,* lui répondit-il, *vous ne pouvez prendre un meilleur guide.*

Cratès étoit un Philosophe Cynique, vertueux sans aucune mesure, & qui avoit vendu tout son patrimoine pour pouvoir dire, *Je suis libre.* Les leçons de Cratès plurent d'abord à Zénon, qui aimoit naturellement les graces austeres: mais après tout, il se lassa des disputes perpétuelles & de la pauvreté des Cyniques. Il voulut philosopher par lui-même, & tomba dans d'autres excez où il y a certainement plus de faste & d'ostentation; mais dont le ridicule ne s'en decouvre pas moins à qui se donne le loisir

lois
Qu
de l
con
il r
reb
loit
pass
dan
un
pla
qui
cla
aut
vie
har
ses
s'é
à t
de
sa
on
Co
sça
lui
tai

qu
pa

loisir d'y faire une attention sérieuse. Quoiqu'il en soit, Zénon étoit l'homme de son siècle le plus difforme & le plus contrefait, un véritable Therfite. Mais il réparoit cet extérieur désagréable & rebutant, par un art continuel. Il parloit peu, & toujours du ton qui fait passer la vérité. Quoiqu'il fût réservé V. Just. dans toutes les manieres, & peut-être contra un peu trop froid, il ne laissoit pas de Tryph. plaire à ce petit nombre d'honnêtes-gens V. etiam Tertull. qui préfèrent le choix à la foule & à l'éclat. in Apol. Ceux qui veulent divertir tous les autres, fatiguent à la fin. Etant fort vieux & fort infirme, Zénon tomba par hazard, & se cassa un doigt. Comme ses amis s'empressoient à le relever, il s'écria froidement : *O Mort, je suis prêt à te suivre ; tu pouvois t'épargner la peine de m'en avertir.* Aussi-tôt il rentra dans sa chambre & prit du poison. Quand on a vécu quatre-vingts ans, disoit le Connétable de Montmorenci, on doit sçavoir mourir un quart-d'heure. Il étoit lui-même renversé sur le champ de bataille, près de rendre le dernier soupir.

I V.

L'envie de se distinguer, je ne sçai Abrégé de quelle jalousie d'austérité, étoient les sa Morale. passions favorites de Zénon. Il se condamna

Phil. apud
Laërt. in
Zenone.

Plut. ad-
vers. Stoi-
ces.

damna par un triste & pénible orgueil , à ne boire que de l'eau & à ne manger que des légumes. Il mouroit de faim , suivant la remarque d'un Poëte Comique , & cela même lui fit un grand nom : tant le peuple applaudit aux singularitez vaines & meurtrieres. Il ébaucha l'idée de ce Sage qui ne se trouve point , de ce Vertueux insensible que les maladies & la douleur ne peuvent affliger , de cet homme de fer qui se roidit contre les charmes de la volupté , qui se refuse aux mouvemens les plus naturels , & en qui l'orgueil contrepèse & les miseres & les afflictions de la vie. Tout le reste de la Morale Stoïcienne est sur le même ton. Le triste & l'outré s'y font uniquement sentir , sans aucun art qui les régle & les modifie. Le vrai moyen de décréditer la vertu , c'est de la représenter d'une maniere sèche & rembrunie. Peut-on embrasser , peut-on suivre ce qu'on ne peut aimer ?

J'ajouterai cependant , que les idées Stoïciennes imposent de loin , & par une espece de contre-coup. Mais vues de près , qu'elles doivent paroître fausses & chimériques ! Effectivement , à se conduire par les seules lumieres de la Nature , rien n'est plus doux ni plus flatteur que de passer sa vie au milieu de la joye & des agrémens ; rien n'est plus

dur

dur
reno
Il j
chaq
dre
nob
tien
dan
cun
l'au
il
fuy
dev
de
Ph
pe
co
le
de
ch
un
de
ra
po
ni
à
se
li
m
fi
p
l'

dur que de se gêner sans cesse , & de renoncer à ses plus chères inclinations.

Il faut , observe Sénèque , apprendre V. le 2. vol. chaque jour à se quitter , il faut appren- des Essais
dre à mourir. Ce sentiment , qui est si de Morale
noble & si relevé dans une bouche Chrétienne , me paroît tout-à-fait ridicule où sont les
dans celle d'un Stoïcien. Il n'avoit au- Réfl. sur le
cune crainte ni aucune espérance pour Trait. de
l'autre vie. Pourquoi donc s'imposoit- Sénèque de
il une peine si rigoureuse ? Pourquoi brev. vita,
fuyoit-il les plaisirs attirans , lui , qui
devoit à la mort rentrer dans le sein
de la Divinité ? Quel avantage avoit le
Philosophe obscur , toujours rempli de
pensées funestes , toujours forcé à se
contraindre ? Quel avantage avoit-il sur
le Libertin aimable & aimé , satisfait
de son bonheur , ingénieux dans la re-
cherche des voluptez ? Le même sort ,
une égale condition , les attendoit tous
deux. La vie des hommes s'envole trop
rapidement , pour être employée à la
poursuite d'une vertu farouche & opi-
niâtre : nous ne pouvons trop chercher
à être heureux , & le présent est le
seul moyen qui nous conduise à la fé-
licité, dumoins à celle dont nous som-
mes capables ici-bas. Domter ses pas- Pascal.
sions , corriger ses erreurs , veiller scru- pensées sur.
puleusement sur toute sa conduite ; c'est la Relig.
l'emploi d'un homme qui perce au-de-
là

là de cette vie , qui sçait par la Révélation , qu'il survivra à la perte de son corps , qui achete par des souffrances passageres une félicité durable & solide. Mais les Payens n'avoient point les mêmes motifs de se flatter. Jamais un avenir obscur ne leur a tenu lieu du présent , & le présent étoit toute leur richesse , l'objet de tous leurs desirs. Aussi les Philosophes Grecs , qui parloient suivant leur cœur , avoient-ils une Morale douce & accommodée aux différens besoins de la Société. Car toute sagesse qui ne procure point l'avantage d'autrui , qui ne tend point à rendre les hommes plus indulgens les uns envers les autres , ne mérite pas ce titre. Le Portique seul se distingua par une sévérité exacte , mais déplacée. Trop de confiance en la Raison , l'abus de ses forces , un courage mal entendu , le per-

De repugn. dirent entierement. C'étoit-là , dit Saint
Stoïc. Jérôme , éviter une chute par une autre chute : c'étoit-là se procurer la guérison d'un mal , en tombant dans un autre plus dangereux.

Ce que je viens de dire n'est qu'un échantillon de la Morale des Stoïciens.
Epist. 94. Plutarque les comparoit à ces enfans qui tâchent de sauter par-delà leur ombre , & dont tous les efforts sont inutiles. *Ne croyez pas* , ajoute-t-il en
 riant ,

riant, que ces Stoiciens se regardent comme isolez, & qu'ils veulent jouir en secret de leur bonheur. Suivant Zénon, tous les Sages se soutiennent & s'étayent les uns les autres. La distance des lieux & la diversité des caractères n'empêchent pas ces secours réciproques, cette propagation de vertu. Les Stoiciens l'appellent *ὁπεία*, & ils avouent unanimement que c'est la correspondance la mieux établie qui soit dans la Nature. Ils la poussent même jusqu'à dire que, si un Sage ressent quelque plaisir, tous les autres Sages y participent dans le même instant, & de la même manière. Je consentirois volontiers à la pensée des Stoiciens, s'ils s'étoient contentez de dire que tous les gens-de-bien sont amis, parce que la vertu leur sert de premier mobile; que tous les gens-de-bien s'estiment, parce qu'il y a de l'impossibilité que ce qui est conforme à la droite raison ne soit estimé, aussi-tôt qu'il est connu; encore, que tous les gens-de-bien sont de la même Religion, quoiqu'ils paroissent de différens sentimens, parcequ'ils sont tous dévouez à la vérité, & ne demandent qu'à la connoître pour la suivre sincèrement.

V.

Ce qu'il pensoit de la Liberté. J'ai avancé que les Stoïciens n'avoient aucune crainte ni aucune espérance pour l'autre vie, & cela fondé sur deux raisons décisives. La première, qu'ils croyoient que tout arrive par un entraînement nécessaire, que les événements se succèdent les uns aux autres sans que rien puisse changer l'étroite chaîne qu'ils forment entr'eux; enfin, que l'homme n'est point libre. » La Liberté, ajoutoient-ils, est une chimère d'autant plus flatteuse, que l'amour-propre s'y prête tout entier. Elle consiste en un point assez délicat, en ce qu'on se rend témoignage à soi-même de ses actions, & qu'on ignore les motifs qui les ont fait faire. Il arrive de-là, que méconnoissant ces motifs, & ne pouvant rassembler les circonstances qui l'ont déterminé à agir d'une certaine manière, chaque homme se félicite de ses actions, & se les attribue. Mais quoi ! peut-il penser qu'il ait véritablement le pouvoir de se déterminer ? Ne sont-ce point plutôt les objets extérieurs combinés de mille façons différentes, qui le poussent, le déterminent ? Sa volonté est-elle une faculté vague & in-

Aul. Gell.
l. 6.

Marc. Anton.
passim.

„ indépendante , qui agisse sans choix
 „ & par caprice ? Elle agit , soit en
 „ conséquence d'un jugement , d'un Ac-
 „ te de l'entendement qui lui représen-
 „ te que telle chose est plus avantageu-
 „ se , plus convenable à ses intérêts que
 „ toute autre ; soit parcequ'indépen-
 „ damment de cet Acte , les circonstan-
 „ ces où un homme se trouve , l'incli-
 „ nent , le forcent à se tourner d'un
 „ certain côté , & il se flatte de s'y
 „ être trouvé librement , parcequ'il n'a
 „ pu vouloir se tourner d'un autre.

De pareils discours se réfutent d'eux-
 mêmes. Je conviendrai pourtant qu'il
 y a des choses dans le monde , qui ,
 comparées à ce qui les a précédées &
 à ce qui les a suivies , paroissent l'effet
 de quelque fatalité. Pourquoi un tel
 événement est-il arrivé , demande Ta-
 cite ? Tout y répugnoit , tout y sembloit *Annal. 1.*
 opposé & contraire , encore une fois ,
 pourquoi est-il arrivé ? C'est , répond-il ,
 parcequ'il devoit arriver. Je trouve cer-
 te pensée de l'Historien Latin bien dé-
 velopée dans le Proverbe suivant , qui
 a grand cours parmi les Orientaux : *Les*
Sages se troublent , quand le décret abso-
lu de la Providence s'est fait connoître.

La seconde raison sur laquelle je m'ap-
 puye , c'est que les Stoïciens pensoient
 que le mal moral & le mal physique ne

sont pas moins nécessaires à la beauté , à la perfection de l'Univers , que le bien physique & le bien moral ; que les vicièux , les esprits de travers & sans cesse au-delà du vrai , servent autant à former le caractère du genre-humain , que les vertueux , les esprits portez au bon ordre & toujours d'intelligence avec la raison ; en un mot , qu'il n'y a rien qui n'ait besoin d'être contrasté , rien qui ne reçoive un nouveau jour , un nouvel éclat , de ce qui lui est opposé. Ce-

Sen. Epist.
18.

la étant , les Stoïciens concluent qu'on ne doit ni s'applaudir ni se plaindre de sa destinée , ni se sçavoir gré de ses vertus , ni se dédaigner pour ses vices. *O Jupiter ! s'écrioit Cléanthe , ô vous qui êtes toutes choses , ordonnez de mon sort ! Je vous suivrai aveuglément. Que je sois taché de mille crimes , ou que je sois brillant de mille vertus , je me trouve également nécessaire à la perfection de vos Ouvrages. O Jupiter , ô Tout , vous ne pouvez vous passer de moi ! Je le comprends , & je subis volontairement ma destinée. Rien n'étoit plus dévot que cette priere , au goût des Stoïciens , même des plus relâchez.*

Sénèque en rapporte une autre de Demétrius , dont voici à-peu-près la fin. » Je n'obéis point aux Dieux , je me range seulement de leur avis ; & ce-
» la

» la d'autant plus volontiers , que je ſçai
 » que tout arrive par des loix immuables
 » & éternelles. La destinée nous entraî-
 » ne , le premier instant de la vie en
 » régle absolument la ſuite. Toutes les
 » cauſes dépendent les unes des autres :
 » un même nœud lie les affaires particu-
 » lieres aux générales. Il faut donc ſ'ar-
 » mer de patience , parceque rien n'arri-
 » ve au hazard ; mais avec ordre & me-
 » ſure. Il eſt décidé au commencement
 » quel jour nous nous réjouirons , quel
 » jour nous pleurerons. Quoique les vies
 » paroiffent infiniment diverſifiées , au
 » fond pourtant elles ſe reſſemblent.
 » Nous qui devons mourir , nous n'a-
 » vons reçu de la Nature que des choſes
 » périffables.

Je ferai ici une remarque importante,
 & qui peut ſ'appliquer à toutes les Re-
 ligions. Ceux qui outrent la Morale ,
 & ſe parent d'une grande exactitude de
 conduite , dégradent inſenſiblement la
 Liberté , & exagerent la dépendance où
 la créature eſt de Dieu , dépendance
 qu'ils portent juſqu'à la ſervitude. Ceux
 au-contre qui ont des opinions plus
 douces & plus modérées , favorifent
 l'homme , & relevent le pouvoir qu'il a
 de ſe déterminer. Ils étendent même
 trop un pouvoir ſi glorieux , perſuadez
 que les efforts naturels ne ſont jamais

sans quelque fruit, & de-là, sans quelque récompense. Généralement parlant, nous naissons tous Pélagiens : c'est-à-dire, que nous comptons assez sur nos propres forces pour nous croire en état de vaincre les différens obstacles qui se présentent, & d'atteindre sûrement à la vertu. Si l'homme n'est point entraîné comme un vil esclave, disons-nous, il doit avoir en lui-même un secours prévenant & proportionné à ses besoins ; il doit, en faisant tout ce qui est soumis à son pouvoir, agir d'une manière louable, & éviter l'erreur. Mais le langage de la Religion est bien différent. Elle nous enseigne que depuis le péché, tout l'homme s'est corrompu ; que toutes ses perfections se sont affoiblies ; que toutes ses pensées, tous ses desirs le portent au mal ; enfin, qu'il tombe d'abîmes en abîmes sans pouvoir se relever. Qui lui présentera une main prompte & secourable ? Dieu, & encore Dieu seul. C'est-là tout le Christianisme : c'est-là l'unique dénouement des Mystères de la Grace & de la Nature. Les Payens, qui n'en étoient point instruits, devoient s'en tenir à ce que la Raison leur découvroit. Et que pouvoit-elle leur découvrir, sinon des choses flatteuses à l'homme ? Que pouvoit-elle leur ordonner, sinon un usage modéré &

&
vo
ra
ra
séq

A
qu'
Lip
pre
des
pen
poin
non
Nat
ce q
Or
font
sées
prin
me
pou
tant
cont
soien
ce.
les E
me c
tes p
infin

& réfléchi des facultez dont ils se trouvoient pourvus? Et quand les Stoïciens raisonnoient autrement, certes ils ne raisonnoient point d'une maniere conséquente.

V I.

Al'égard de leur Physiologie, qu'elle fût très-compiquée, & que Juste-Lipse ait eu beaucoup de peine à la comprendre en deux Volumes tout pleins des louanges du Portique, je croi cependant qu'on peut la rappeler à trois points principaux. Premièrement, Zénon & ses Disciples croyoient que la Nature est ce qui renferme le Monde, & 3. ce qui le défend, ce qui le conserve. Or Dieu & la Nature, disoient-ils, sont la même chose. Toutes les pensées des hommes ont pour cause & pour principe Dieu, entant qu'il pense; comme tous les mouvemens des corps ont pour cause & pour principe Dieu, entant qu'il est étendu: n'y ayant aucune contradiction que la pensée & l'étendue soient les attributs de la même substance. Cela posé, ils faisoient couler tous les Etres de la même origine, & comme ces Etres parsemez dans les différentes parties du monde sont douez d'une infinité de perfections, ils concluoient

De la Physiologie des Stoïciens, & de leur Systême du monde. V. ejus Physiol.

Stoïc. l. 1.

414 HISTOIRE CRITIQUE

que rien n'est plus parfait que le monde même. Car le tout s'embellit de ce que les parties dont il est composé ont de beau & de curieux , surtout quand les parties concourent par un ordre réglé & immuable à perfectionner leur existence , & à conserver le même rapport qui doit être entre elles du repos au mouvement ; & ce rapport est proprement ce qui fait l'ordre & la symétrie de l'Univers. Il suit de-là , que le monde pense , qu'il a du sentiment , & que ce que la Raison est à l'homme , Dieu ou la Nature l'est à la Matière. Aussi le Monde est-il le composé de ces deux choses , de la Matière , & de la Nature ou de Dieu. Il suit encore de-là , que tous les Etres travaillent de concert & pour un même but , les uns sans le sçavoir , & les autres le sçachant ; que chaque corps a besoin de tous les corps , pour se conserver dans une sorte d'équilibre. En effet , ce qui constituë chaque corps est une certaine quantité de mouvement qu'il reçoit d'ailleurs , & qui lui conserve sa forme essentielle. Il rend en revanche une autre quantité de mouvement , qui sert aux corps qui l'environnent. Ce qui est modifié de beaucoup de manieres différentes , modifie également. Si cette communication cessoit ou se dérangeroit fortuitement ,
alors

Marc. Anton. l. 8.
V. etiam
Sen. de Benef. l. 6.

alors tous les corps perdroient leurs figures constituantes , & ils pourroient se métamorphoser les uns dans les autres , sans passer par les degrés par où ils passent aujourd'hui.

Secondement , les Stoïciens prévenus que la Nature anime , vivifie , entretient tout , pensoient en conséquence que la Divinité est répandue partout , qu'effectivement tout est Dieu. Gardez-vous bien , ajoûtoient-ils , de soutenir qu'il y ait dans le monde quelque chose de vil , quelque chose de méprisable , quelque chose de mauvais. Tout est lié d'une chaîne invisible & sacrée , tout concourt au même but ; & par conséquent tout est également nécessaire au Système général de l'Univers. Quand on pressa Caton d'aller consulter l'Oracle de Jupiter , & de lui demander quel seroit le succès de la Guerre Civile : Luc. de Bello Civ. li, l. 9.

Que servent , répondit-il , que servent toutes ces recherches ? Tous les hommes ne sont-ils pas immédiatement unis à Dieu ? Malgré la réponse des Oracles , peuvent-ils rien faire sans sa participation ? L'Etre Suprême a-t-il besoin de truchement pour se faire entendre ? N'a-t'il point réglé dès notre naissance tout ce qui doit nous arriver dans la suite de la vie ? Qui croira que Jupiter se soit renfermé dans les sables de la

416 HISTOIRE CRITIQUE

Libye, & qu'il ne révele la vérité qu'à ce petit nombre de gens qui viennent l'y consulter ? Croyez-moi : Dieu n'a point d'autre demeure que la Terre, que la Mer, que l'Air, que le Ciel, que la Vertu. Pourquoi l'allons-nous chercher ailleurs ? Tout ce que nous voyons, tout ce qui frappe nos sens, c'est Dieu. Laissons les Oracles aux ignorans & à ceux qui doutent de leur sort. Il faut qu'un homme de courage sçache vivre & mourir de lui-même, qu'il se présente à sa destinée, soit qu'il la connoisse, soit qu'il l'ignore.

Cic. de
Nat. Deor.
l. 2.

En troisiéme lieu, les Stoïciens, pour expliquer les effets de la Nature, supposoient un feu dispersé dans toutes les parties de l'Univers : feu actif & durable, qu'ils regardoient comme l'Architecte, l'ordonnateur de toutes choses. Entant que ce feu brille dans le Soleil & les Etoiles fixes, ils le nommoient Jupiter, Apollon : entant qu'il pénètre la terre, prépare & affine la sève dont les arbres, les plantes se doivent nourrir, ils le nommoit Cérès, Proserpine : entant qu'il s'insinuë au-travers des eaux de la mer, & leur imprime le double mouvement du flux & reflux, ils le nommoient Neptune, &c. Ainsi les plus merveilleux effets de la Nature étoient représentés allégoriquement par les Stoïciens.

ciens. Ils ajoutaient que dans tous les corps, quel que fût leur caractère, il y a des parties de feu emprisonnées, qui ne cherchent qu'à se développer; & que ce sont ces parties agitées & mues sans relâche, qui forment toutes les métamorphoses, tous les changemens dont ces corps sont susceptibles.

Mais le même feu qui conserve & entretient le Monde, sera à la fin cause de sa perte. Et cela arrivera, dit Pa- Apud Cicer. ubi su-
nétius, lorsqu'il ne recevra plus sa nour- præ.
riture accoutumée; lorsque l'air natu-
rellement humide se desséchera; lorsque la terre devenue une espèce de bucher ardent, réfléchira de toutes parts la lumière & la chaleur. Alors, les élémens se fondront, & la Divinité sera réduite en un seul principe. *Alors*, comme Epist. 6.
l'explique Sénèque, *Jupiter se rendra à V. Orig. l.*
lui-même, la Nature prendra ses vacan- 6. cont.
ces, & le Souverain Etre ne sera plus Celsum.
occupé que de lui-même, de ses pensées se-
crettes. C'est cet état de trouble & de confusion, qu'Ovide décrit si bien au premier Livre de ses Métamorphoses.

Esse quoque in fatis reminiscitur affore V. etiam
tempus, Luc. l. 1.

Quo mare, quo tellus, correptaque Regia
cæli,

Ardeat, & mundi moles operosa laboret.

Je remarquerai ici que dans l'ancienne Rome, le nom de *Vesta* signifioit également & la terre & le feu. C'étoient deux choses qui subsistoient ensemble, qui jouoient l'une avec l'autre pour périr au même tems. Mais à cet embrasement devoit succéder une renaissance entiere, une résurrection parfaite & assemblée de tous points. Quand la grande année des Stoïciens est finie, observe agréablement Eusebe, toutes les choses reprennent l'ancien train, & la Nature se revêt de ses premiers ornemens, de ceux qu'elle avoit reçus d'abord. Il ne reste plus aucun vestige de l'incendie universel. Tout reparoit dans le même état, dans la même place où il étoit auparavant. Ainsi l'Univers est un grand corps qui meurt pour revivre, qui renaît de ses propres cendres.

Cette opinion des Stoïciens avoit été adoptée par les Disciples d'Epicure. Le Monde vieillit, observe l'un d'entre eux, lorsqu'il cesse de prendre la nourriture qui lui est propre; c'est-à-dire, lorsque de nouvelle matiere ne vient plus se mouler à la place de celle qui s'exhale & s'évanouit. Alors les corps, moins mus & moins pressés qu'à l'ordinaire, se détruisent peu-à-peu, tombent dans une espece de langueur: & la destruction des parties entraîne celle du tout.

VII.

Ex Num.
l. 15.

Lucret. de
rerum nat.
l. 1.

VII.

L'Ecole Stoïcienne, ou, comme on De quel-
l'appelloit, le Portique jouit d'un grand ques fa-
éclat sous Zénon, dont la superbe vertu ineux Stoï-
ne se démentit jamais. Le peuple ap- ciens.
plaudit volontiers à ce qui est rare &
singulier. Mais après la mort de son
fondateur, le Portique souffrit beau-
coup, tant par les guerres intestines
qui s'y éleverent, que par les transfuges
qui en sortirent, rebutez de son austé-
rité, pour aller embrasser d'autres Phi-
losophies plus douces & plus amusan-
tes. Aussi les railleurs disoient-ils alors
finement : *Les Stoïciens deviennent vo-*
luptueux, lorsque les autres hommes
mieux conseillez cessent de l'être. Ils don-
nent au plaisir le tems qui pour l'ordinaire
se donne au repentir.

Quand par une sévérité mal enten-
due on prive la jeunesse des plaisirs
qui lui sont dûs, ou qu'elle se pardonne
aisément, on est sujet à les rechercher
dans l'âge avancé, & quelquefois avec
une ardeur qui deshonore. Par-la. se
dérange l'ordre des choses, & l'on ne
se souvient plus que *la nuit est déjà pro-* Malherbe
che à qui passe midi. Il y a dans Cicé- l. 2.
ron un trait assez plaisant d'un de ces
transfuges du Portique. C'étoit Denys

Tusc. l. 2. d'Héraclée. Il avoit appris à dire avec les Stoïciens, que la douleur n'est point un mal, & que le vice seul mérite ce nom. Mais une maladie cruelle lui fit changer de langage. » Tout ce que » j'ai dit, crioit-il à haute voix, tout » ce que j'ai dit jusqu'ici contre la douleur, est faux. Je reconnois que quand » on souffre, on est véritablement malheureux. La moindre inquiétude suffit pour corrompre le plus grand état de bonheur ». Cléanthe qui étoit assis au chevet de son lit, tâchoit de l'encourager, & appelloit Zénon à son secours. » Non, répondoit Denys, ne » me parlez point. Après avoir tant » philosophé sur le mépris de la douleur, je ne puis aujourd'hui la souffrir. Donc la douleur est un mal. » Que m'ont servi tant d'années employées constamment à l'étude ? Encore une fois, la douleur est un mal. Lorsqu'il fut guéri, il se jeta dans la Secte des Cyrénaïques, & se vengea bien de l'austérité Stoïcienne, de l'abstinence où il avoit vécu des plaisirs.

L. 5. de
Finib.

Sur cela l'Orateur Philosophe fait les réflexions suivantes. Combien les sentimens qu'on enseigne au Lycée sont-ils plus conformes à la raison que ceux qu'on enseigne au Portique ! Les Disciples d'Aristote avouent ingénument que
la

la douleur est un mal, qu'elle importune, qu'elle perce l'ame; mais ils conviennent en même tems qu'on la doit souffrir, sinon avec courage, dumoins avec patience. Les Stoïciens, au contraire, veulent que la douleur ne soit point un mal, parceque la douleur n'est point un crime, & qu'elle n'attire aucun reproche dont on doive rougir. Quoi de plus absurde que cette équivoque! Quoi de plus frivole qu'un pareil jeu de mots! Il est vrai qu'on définit la douleur, en disant qu'elle n'est point un vice, ni un crime. Mais l'ôte-t-on à celui qui en est vivement attaqué? Le soulage-t-on même par cette définition?

Pindare, usant de la liberté qui est donné aux Poëtes, avoit avancé que pour un bonheur que les Dieux envoient aux hommes, ils leur envoient par une espece de contrepoids deux disgraces: qu'à la vérité les Philosophes balancent les choses de maniere qu'elles sont toujours dans une sorte d'équilibre; mais que les fous, incapables de ces ménagemens délicats, s'enorgueillissent du bonheur qu'ils éprouvent, autant qu'ils se laissent abattre par les disgraces qu'ils ne peuvent éviter.

Après qu'on eût rendu les derniers devoirs à Zénon, tout le Portique d'intelli-

422 HISTOIRE CRITIQUE

Laërt. in
Cléant.

telligence jetta les yeux sur Cléanthe, homme dur, infatigable, & d'un travail obstiné : ce qui lui mérita le titre de nouvel Hercule. A Cléanthe succéda Chrysippe, qui par ses argumens capiteux, par le grand nombre de ses Ouvrages, par un genre de vie tout extraordinaire, s'attira une haute considération. Les autres Philosophes le redoutoient, au point même de l'accabler souvent d'injures atroces. Pour lui, sans se décontenancer il leur répondoit en badinant ; & plus ses adversaires se fâchoient, plus il aff étoit un air tranquille, & par-là même plus piquant. Quelqu'un lui reprochoit un jour la singularité de ses opinions : *Hé quoi ! reprit-il, pour penser comme les autres, & pour suivre la foule, est-il besoin d'être Philosophe ?* Les Athéniens lui envoyèrent offrir le droit de Bourgeoisie dans leur ville. *Serois-je deshonoré*, leur répondit-il, *pour avoir pris naissance à Solos, ville de Cilicie ? Ce qui ne dépend point de nous, peut-il nous décrédir ? Quel nouveau mérite gagnerois-je à me faire Grec par adoption ?*

Les autres Professeurs qui enseignèrent au Portique (quoique Diogène Sen. de Irâ, Laërce n'en parle point) furent Zénon de Tarse, Diogène de Séleucie qui alla à Rome avec Carnéade & Critolaüs, Anti-

Antipater aussi de Tarse, Panétius de Cicer. de
Rhodes, & Posidonius d'Apamée. Ces ^{Offic. l. 3.}
deux derniers Philosophes entretenrent ^{Suidas in}
d'étroites liaisons à Rome, où leur ré- ^{Panatio.}
putation étoit parvenue avec éclat : &
même Pompée passant par Rhodes, après
avoir vaincu Mithridate, & renversé
cet ancien ennemi de la gloire Romaine, ne crut pas s'avillir en y allant ^{Cic. Aca-}
voir Posidonius. Ce Philosophe étoit ^{dem.}
alors vivement tourmenté de la goutte ; ^{Quæst.}
mais voyant arriver le Général Romain, ^{l. 4.}
il se composa, & par un effort médité
de courage, il se mit à lui prouver qu'il
n'y a rien de bon ni d'utile que ce qui
est honnête. Les douleurs suspendues
reprenoient de tems en tems le Philo-
sophe malade ; mais lui, sans pâlir ni
changer de visage, répétoit autant de
fois : *O douleur ! ô douleur ! tu ne l'em-*
porteras point. Je n'avouerai jamais que
tu sois un mal. Pompée admira la fer-
meté de cet homme, à mon avis, plus
vain que constant. Car la constance
n'ôte point le sentiment ; elle fait seule-
ment qu'on souffre, sans se donner en
spectacle, ce qu'on ne peut s'empêcher
de souffrir. Et réellement, il n'y a point
pour l'homme de vrai mal que la dou-
leur : tout le reste peut passer pour des
maux d'opinion.

Autant que la vanité de Posidonius

est

424 HISTOIRE CRITIQUE

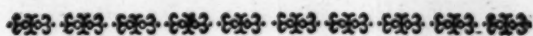
Cont. Ap-
pion, l. 1.
& 2.

est peinte dans le trait que je viens de rapporter de lui, autant sa malignité paroît-elle dans le reproche que lui fait Joseph d'avoir calomnié les Juifs, en les accusant faussement d'adorer une tête d'âne. Cette calomnie, ajoute-t'il, est d'autant plus honteuse, que jamais il n'est permis de railler de ce qui forme l'objet du culte de quelque Nation que ce soit. L'ignorance & l'aveuglement mêmes de cette Nation méritent une sorte de respect; car il est raisonnable de penser qu'elle a fait tout ce qui a dépendu d'elle pour s'éclairer, pour parvenir à la vérité. Et si elle se trouve encore dans l'erreur, on doit la plaindre, & jamais lui insulter par des satyres ameres; on doit travailler noblement à la convaincre, & jamais employer le fer & le feu pour la reconduire. Les hommes se trompent si ordinairement, qu'ils ne peuvent marquer trop d'indulgence pour leurs pareils. Et à cette occasion je ferai usage d'une remarque très-judicieuse de Cicéron. La méchanceté des Grecs, dit-il, est si grande, qu'ils surchargent d'injures, qu'ils maltraitent même ceux qui ont d'autres pensées que les leurs propres.

HISTOIRE



HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE.



LIVRE SIXIÈME.

DES PHILOSOPHES QUI ONT
FLEURI A ALEXANDRIE,
SOUS LES PTOLOMÉES.

CHAPITRE XXIX.

- I. *Fondation de l'Empire des Lagides.*
II. *De la Ville d'Alexandrie, & du*
caractère de ses Habitans. III. *Des*
secours

416 HISTOIRE CRITIQUE

secours qu'on y trouvoit pour les Sciences. IV. Défauts des Sçavans qui y ont fleuri. V. Des Juifs d'Alexandrie. VI. Des Chrétiens de la même Ville. VII. Que le Christianisme a été pris dans les commencemens pour une Secte de Philosophie.

Fondation
de l'Empire
des Lagi-
des.

Plut. in
Alex.



A fortune d'Alexandre le Grand, si merveilleuse dans toutes ces circonstances, ne fut pas d'une longue durée.

Il mourut au milieu de la gloire la plus flatteuse & la plus brillante, sûr en quelque maniere de la conquête du Monde, & déjà regardé comme un Dieu. Ses Généraux qu'enhardissoit une longue suite de combats, plus encore de victoires, célébrèrent ses funérailles avec du sang & des meurtres. Alexandre l'avoit annoncé lui-même, & il frémit en voyant combien l'Univers alloit être troublé par des Soldats devenus Rois.

Tout le monde sçait que du débris de ses conquêtes, il se forma enfin trois grands Empires; celui de Syrie, celui de Macédoine, & celui d'Egypte. Ptolomée fils de Lagus fonda le dernier, l'année même que mourut Alexandre. Il ne prit cependant le titre de Roi que long-tems après, & avec une modestie affectée, Je ne lui refuserai point les éloges

éloges que méritent sa profonde dissimulation, son amour pour les Sciences, & le talent qu'il avoit de séduire les Peuples, & de les attirer à une obéissance aveugle. Ces qualitez, qui peuvent faire des Héros & des Triomphateurs, ne font point, à mon avis, un grand Roi, dont le principal titre doit être celui de Pere des Peuples.

II.

Par les soins & la complaisance des De la Ville
Ptolomées, Alexandrie devint la Capi- d'Alexan-
tale de leur Empire, & avec cela, le drie, & du
séjour du monde le plus délicieux. Tout caractère
y contribuoit : l'avantage de sa situation, de ses Ha-
bitans,
la fertilité de son terroir, la magnificen-
ce de ses bâtimens, & la commodité de
son port. D'ailleurs, les Alexandrins
étoient fort vifs & fort hardis, capables
de tout entreprendre, & plus capables
encore de soutenir par honneur ce qu'ils
avoient commencé sans réflexion. Ils
mêloient assez adroitement l'esprit aus-
tere des Grecs avec les mœurs effémi-
nées des Asiatiques : ils ajoûtoient au
luxue & à la débauche je ne sçai quoi de
bizarre, qu'on prenoit aisément pour
de la vertu. Plutarque & Dion Chry-
sostome trouvent beaucoup de rapport
entre le génie des Athéniens & celui
des

428 HISTOIRE CRITIQUE

des Alexandrins. Ces deux Peuples naturellement portez au plaisir, & qu'on ne pouvoit reffasier de jeux & de fêtes, devenoient implacables envers leurs ennemis, & souvent envers leurs voisins. Jaloux du mérite étranger, ils s'en offensoient comme d'une injure cruelle & préméditée. Les Alexandrins surtout se distinguèrent par leurs Satyres, & leurs railleries continuelles. Rien n'échappoit à leur malignité : ceux mêmes qui peuvent proscrire, & qui proscrivent assez facilement, y étoient plus sujets que tous les autres. L'ennemi du Peuple s'attiroit le nom d'*Evergete* ou de Bienfaiteur : ceux qui avoient assassiné leurs parens, en violant les droits les plus respectables, en se mettant au-dessus des remords, se voyoient honorez des titres de *Philopator* & de *Philométor* ; titres d'autant plus insultans qu'ils paroissent renfermer une sorte de louange, & blâmoient en effet.

Il y a une Lettre de l'Empereur Hadrien adressée au Consul Servianus son beaufrere, laquelle peint sans fard toute la Ville d'Alexandrie. » J'y ai trouvé » le peuple, écrit l'Empereur, tel que » vous me l'aviez annoncé, très-séditieux, très-inconstant, très-satyrique. » La Ville est puissante & riche : personne ne n'y est oisif, personne n'y mendie.

» Chacun

» Chacun s'applique à quelque art , &
 » veut y réussir , ou dumoins se le per-
 » suade. Les estropiez & les aveugles ,
 » ceux mêmes à qui la goutte a ôté l'usa-
 » ge des mains , trouvent dequoi s'y oc-
 » cuper , &c. Ce qui avoit piqué Ha-
 » drien contre la Ville d'Alexandrie , c'est
 que l'ayant honorée de plusieurs beaux
 privilèges pendant le séjour qu'il y avoit
 fait , à peine en fut-il sorti , qu'on lui
 rapporta que le peuple ne le ménageant
 plus depuis son départ , ne cessoit de le
 plaisanter , de le tourner en ridicule.
 On peut remarquer en passant , que
 lorsqu'on fonda par un trait d'héroïsme
 le nouveau l'Hôtel Royal des Invalides ,
 on chercha à y établir des machines ,
 pour faire travailler les soldats privez de
 leurs bras , ou de leurs jambes. Mais
 ces machines , dont la description se lit
 dans les Journaux des Sçavans de l'année
 1678. n'ont jamais eu d'exécution , se
 trouvant trop compliquées , & d'un usa-
 ge peu commode pour des travailleurs
 réduits à la moitié d'eux-mêmes. On
 voit par-là , que si à tout prendre nous
 surpassons les Anciens dans les connois-
 sances mécaniques , ils avoient cepen-
 dant quelques secrets , quelques inven-
 tions aussi utiles qu'ingénieuses , qui nous
 manquent , & qui selon les apparences
 nous manqueront encore long-tems.

III.

Des se-
cours
qu'on y
trouvoit
pour les
Sciences.

Je reviens à Ptolomée fils de Lagus. A peine se crut-il affermi sur le Trône, (& il n'épargna rien pour s'y affermir) que ses bienfaits allèrent chercher tout ce qu'il y avoit de gens habiles & éclairez, répandus dans la Grece, à Rhodes, à Mitylène. Il regarda comme un des principaux devoirs de la Royauté, de contribuer à la perfection des Arts & des Sciences : mais ce qu'il avoit au-dessus de la plupart des Rois qui sont obligez de s'en rapporter à leurs Ministres, c'est qu'il s'y connoissoit parfaitement. Aussi sa Cour fut-elle bien-rôt remplie d'un grand nombre de Musiciens, de Peintres, d'Astronomes, de Géometres & de Philosophes, qui tous, suivant la remarque d'Athénée, excelloient à l'envi les uns des autres. Et comme les talens, lorsqu'ils trouvent par bonheur un terroir qui leur est propre, qu'ils respirent un air qui leur est favorable, aiment à fructifier & à s'étendre, à mesure des espérances qu'on en avoit conçues; on vit aussi les talens que le premier des Ptolomées s'efforça de naturaliser à Alexandrie, s'y conserver sous ses Successeurs, y devenir même plus utiles & plus brillans.

Deux

Deux choses surtout concoururent à cet effet. La première fut une Bibliothèque magnifique, & augmentée jusqu'au nombre de sept cens cinquante mille volumes. Les Égyptiens par respect la nommoient le Trésor des remèdes de l'ame. Cette Bibliothèque mon-
Strab. l. 13.
Aul. Gell. l. 6.
 troit en même tems & le pouvoir étendu & l'intelligence des Ptolomées. D'abord ils acquirent tous les livres qui se trouvoient en Egypte : ils envoyèrent dans la suite des hommes affidés pour traduire ceux qui étoient répandus chez les Ethiopiens, les Indiens, les Perses, les Elamites, les Phéniciens, les Syriens, les Grecs, & particulièrement les Grecs d'Italie. Ils n'oublierent pas les Juifs dans ces recherches sçavantes eux qui passaient pour avoir des Traitez rares & d'une antiquité reconnue, tant sur la création du Monde, que sur l'origine des hommes : ce qui produisit enfin la Version qu'on nomme aujourd'hui des septante, & que j'attribue, non à soixante & dix Traducteurs attirés en Egypte, ainsi que l'avance le fabuleux Aristée ; mais au Corps même des Juifs établi à Alexandrie, & qui vouloit par là se faire honneur aux yeux des Ptolomées.

Je ne parlerai point du papier d'Egypte que fournissoit une espèce de ro-
 scau,

seau , très-commun sur les bords du Nil. Ce papier ne fut en usage que vers la fin du règne d'Alexandre le Grand : & il semble que la Nature attentive prévoyoit le besoin qu'on en alloit avoir pour former la Bibliothèque d'Alexandrie. A quoi serviroit en effet qu'elle donnât certains goûts particuliers, si elle ne donnoit en même tems les moyens d'y satisfaire ?

La seconde chose dont s'enorgueillissoit cette Ville , c'étoit une Académie célèbre & divisée en deux parties, dont l'une portoit le nom de Sérapis & l'autre celui d'Isis. Tous ceux qui composoient cette Académie , exempts & dégagés des soins importuns de leur subsistance , demeuroient & mangeoient ensemble. Un Prêtre, que son âge & sa doctrine rendoient vénérable, en gouvernoit l'intérieur. Il jugeoit du mérite & partageoit les travaux littéraires, plus en Maître éclairé, qu'en Censeur incommode. Outre un logement agréable pour chaque Académicien, il y avoit encore un Jardin commun & une Salle d'exercices. On s'y rassembloit à certaines heures, & on exposoit avec modestie les matieres qui avoient besoin d'éclaircissement. Les disputes n'altéroient jamais la bonne intelligence ; & on s'estimoit sincèrement, quoiqu'on fût

Philost.
Soph. l. 1.

Strab. ubi
suprà.

fût d'opinion différente. Il est triste que les contestations des Gens de Lettres, loin d'écarter le voile ténébreux qui cache la vérité, dégèrent toujours en querelles & en une longue suite d'injures. La politesse & la discrétion, si nécessaires pour le repos de la Société, n'engageront-elles jamais les hommes à se tolérer mutuellement dans la variété d'opinions, où ils se trouvent sur les Arts & les Sciences?

Les Ptolomées eurent toujours un soin extrême de l'Académie & de la Bibliothèque, qui faisoient le principal ornement de leur Capitale. Ils ne rougissoient point même de s'y trouver quelquefois, & de joindre à leurs titres ceux de Philosophe & de Sçavant. Ptolomée fils de Lagus leur en avoit donné l'exemple, en composant un Recueil Historique des plus belles actions du Vainqueur de l'Asie. Sous lui, & sous les Rois qui remplirent son Trône, les Gardes de la Bibliothèque Alexandrine furent les plus habiles hommes de l'Egypte. On compte parmi eux un Démétrius Phalereüs, un Zénodote d'Ephèse, un Eratosthène, un Apollonius de Rhodes, un Aristonyme, &c. Mais enfin cette Bibliothèque, Trésor le plus considérable de l'antiquité, fut brulée par des soldats qui marchaient à la suite de

Suid. in
Zenod. Id.
in Eratosth.
Id. in Apol.

434 HISTOIRE CRITIQUE

Jules -César. Le Capitaine Romain , qui respectoit la vertu jusques dans ses ennemis , se courroussa extrêmement d'une si grande perte , & il punit sans délai tous ceux qui l'avoient causée. Pour l'Académie, elle se soutint plus longtemps , & avec distinction. Après la sanglante défaite de Cléopatre & de Marc-Antoine , les Empereurs Romains s'en déclarerent les Oeconomés & les Protecteurs : plus charmez du pouvoir qu'ils acquéroient sur les esprits , que du gain avantage ux qu'ils faisoient d'un grand Royaume. Toutes les pensions furent conservées aux Académiciens , & ce qui rendoit ces pensions plus honorables , c'est qu'on ne les donnoit qu'au mérite , ou dumoins à quelque apparence de mérite. L'Empereur Claudius ajouta à l'ancienne Académie de Sérapis & d'Isis , une nouvelle , qu'il appella de son nom l'Académie Claudienne , & il enjoignit à ceux qui la composoient , de réciter tour - à - tour quelque Ouvrage utile au Public. Hadrien , qui favorisa toute sa vie les Gens de Lettres , lui-même très-profond dans la Littérature Grecque & Romaine , ne pouvoit manquer de favoriser la ville d'Alexandrie. Pendant tout le tems qu'il y séjourna , il se plut à faire une infinité de questions aux Membres des deux Académies , de l'an-

Suet. in
Claud.

Spart. in
Adrian.

l'ancienne & de la nouvelle , & il étoit charmé qu'on lui répliquât d'une manière vive & pressante , afin de se parer en revanche de tout son esprit. On trouve qu'Hadrien , & les Princes qui comme lui se piquerent de génie & de connoissances , furent tous infiniment jaloux de ne donner en Egypte le droit de l'Académie qu'à des hommes recommandables. Ils y étoient logez & nourris , sans avoir d'autre occupation que celle d'étudier. Mais un droit si noble s'avilit peu-à-peu , & il n'y eut plus que des Poètes & des Rhéteurs , accoutumés en parlant beaucoup à ne rien dire , qui l'ambitionnerent. Il s'éteignit enfin sous le règne de Théodose le Grand , & l'Histoire n'en fait plus aucune mention.

J'oubliois de dire que la fameuse Académie d'Isis & de Sérapis étoit dans la même enceinte que le Palais des Rois d'Egypte. Plus les Muses s'approchent du Trône , & plus le Trône semble acquérir de réputation. Quel appas pour les grandes ames , que la louange donnée à propos ? Et cette louange , ne sont-ce pas les Muses qui la préparent & qui le distribuent ?

IV.

Avec des secours si prévenans & si Défauts
T 2 avan-

des Sçavans qui y ont fleuri, avantageux, la Philosophie n'eut pas de peine à s'établir & se naturaliser à Alexandrie. Mais occupé du seul soin d'éclaircir ce que les Grecs avoient imaginé, elle ne tira rien de son propre fonds, elle n'acquiesça aucun nouveau dogme. Tous les travaux des Sçavans d'Alexandrie se bornèrent donc à des explications, des paraphrases & d'autres productions semblables : ce qui devoit les faire prendre pour des Commentateurs, des Historiens de Philosophie, plutôt que pour des Philosophes. Tels furent Callimaque, d'ailleurs excellent Poëte, qui composa un Dictionnaire des mots obscurs & difficiles que Démocrite avoit répandus dans ses Ouvrages; Erastothène qui le premier porta le titre de Philologue & de Critique; Hermippe de Smyrne cité si souvent par Diogene Laërce; Sotion qui écrivit une Histoire des Philosophes & de leurs diverses Sectes; Philocore qui écrivit celles des plus fameuses Pythagoriciennes; Asclépiade qui s'attacha à remarquer les fautes & les erreurs, que la négligence des Copistes & des Libraires avoit introduites dans les Ouvrages des Philosophes Grecs; Apollonius de Tyr qui composa un Catalogue exact des Stoïciens & de leurs principales opinions, &c. Tout cela demande plus de connoissances que de discernement.

cernement, & plus de travail que de goût: quoique le discernement & le goût y soient encore nécessaires. Aucun ouvrage, de quelque matiere qu'il traite, peut-il s'en passer?

Trop d'accès à la Cour est souvent un écueil. On reproche aux Philosophes d'Alexandrie d'avoir eu quelquefois trop de complaisance pour les Princes qui les honoroient de leurs bienfaits, & d'avoir même payé par des bassesses le tranquille loisir où l'on les laissoit vivre. L'un s'habilloit de pourpre, afin de plaire au Maître ambitieux qui aimoit cette couleur: l'autre entroit dans tous les plaisirs des Bacchanales, & se mettoit un masque sur le visage pour imiter la folie des autres Courtisans. Sur cela, Plutarque s'échauffe & s'écrie avec raison: „ Quoi de plus lâche que de voir
 „ des Sçavans pousser jusques-là une in-
 „ digne & aveugle complaisance! Ceux
 „ qui entretiennent les Princes de chan-
 „ sons & de petits traits d'Histoire, ceux
 „ qui leur proposent des difficultez de
 „ Grammaire, les trompent effective-
 „ ment. La vraie maniere de les ser-
 „ vir, c'est de leur reprocher haute-
 „ ment leurs vices & leurs travers: c'est
 „ de leur répéter sans cesse, qu'il sied
 „ mal à un Souverain de passer les jours
 „ au milieu des danfes & des divertisse-

438 HISTOIRE CRITIQUE

Plut. de
Amico &
Adulat.

» mens. Voilà le seul langage qui soit
» digne des vrais Philosophes. Jamais
» le mensonge ni la flatterie ne doivent
» se trouver sur leurs lèvres.

Nous avons huit Livres d'une espece
d'Astrologie Politique , publiez sous le
nom de Jul Firmicus Maternus. L'Au-
teur de cet Ouvrage qui avoit long-tems
demeuré à Alexandrie , pour empêcher
que les Astrologues qu'il affectionnoit ,
ne s'avilissent malgré eux par des flatte-
ries indécentes, leur donne l'avis suivant.
» Quand les Princes actuellement sur
» le Trône vous prieront de tirer leur
» horoscope , dites-leur que vous n'ose-
» riez le tenter , parcequ'en consultant
» le Ciel sur leur Chapitre, il se brouille
» sans retour , & que les calculs Astro-
» logiques ne donnent rien de décidé. De
» la même maniere , les Prêtres habiles
» font entendre aux Princes qui les in-
» terrogent sur l'événement des sacrifi-
» ces , que les entrailles des animaux
» égorgés se font tout-à-coup flétries ,
» & que le cœur a disparu. Par - là
» ils se sauvent de la double peine , ou
» de déguiser leur pensée , ou de dire
» aux Princes des choses desagréables.
Ces sortes de subtilitez conviennent par-
faitement à des Prêtres & des Astrolo-
gues , vrais séducteurs par goût autant
que de profession; mais, j'ose le dire ,
elles

elles ne conviennent point à des Philosophes.

V.

Le premier des Ptolomées avoit trop Des Juifs d'esprit, pour ne point démêler les Juifs, d'Alexandre dans les différentes expéditions qu'il fit d'Alexandrie. à la suite d'Alexandre le Grand, & il leur témoigna dès-lors une estime d'autant plus rare, que les autres Princes & Rois les dédaignoient, à cause de la singularité de leur Religion. Pour lui, élevé au-dessus de ces sortes de préjugés, il les attira dans sa Capitale, & leur permit d'y vivre suivant les coutumes immémorables, & les loix de leurs Ancêtres. Mais ce qui devoit donner un nouveau lustre aux Juifs, leur causa dans la suite un extrême préjudice, puisque le Commerce qu'ils eurent avec les Egyptiens, leur apprit à expliquer allégoriquement toute l'Ecriture. On ne se fit plus de scrupule parmi eux, & de s'écarter de la lettre, & de recourir à des interprétations métaphysiques: genre d'étude qui flatte l'orgueil de l'Esprit-Humain, & qui lui donne lieu de débiter les chimères dont il est rempli, comme si c'étoient des vérités constantes. De-là s'ensuivit une étrange révolution parmi les Juifs, & qui passa du Sanctuaire

440 HISTOIRE CRITIQUE

au gros de la Nation, pervertie, comme il arrive ordinairement, pas ceux mêmes qui doivent la sauver de l'erreur. La Loi de Moïse, ainsi tournée, parut en peu de tems méconnoissable aux vrais enfans d'Abraham, d'Isac, de Jacob; & de modeste, de simple qu'elle étoit auparavant, elle devint pointilleuse, elle se chargea d'une infinité de questions inutiles. On ne se ressouvint plus de ce que Moïse avoit dit, ou plutôt, chacun l'expliqua à sa maniere, *que le Seigneur Dieu susciteroit un Prophète comme lui, du milieu de la Nation, & qu'on devoit seul l'écouter.*

Philon Juif se familiarisa plus que tous les autres, avec les explications allégoriques & métaphoriques, dont les Egyptiens avoient toujours paru si avides: & comme il étoit en même-tems très-versé dans la Philosophie des Grecs, de maniere qu'on le nommoit le second Platon, il tira de nouveaux secours de cette Philosophie, plus brillante encore que solide. On ne peut lire les Ouvrages de Philon, sans appercevoir partout des traces du double esprit qui l'animoit, avec je ne sçai quel penchant à l'Idôlatrie, dont il parle toujours avantageusement: ce qui feroit croire que ces Ouvrages V. Joncl. 5. ont été interpez, & qu'une main étrangere y a ajoûté beaucoup de traits que

que je soupçonne avec raison. La plupart des Ecrits, qui nous sont venus des Juifs & des premiers Chrétiens, ont été traitez de la même maniere : c'est pourquoy on ne peut trop s'en défier, on ne peut trop prendre de précautions pour séparer l'ajouté de l'essentiel.

V I.

Quand la foi en Jesus-Christ fut annoncée aux hommes afin qu'elle servît de la
 de supplément à la Raison, la ville d'Alexandrie en reçut les premières influences ; elle vit heureusement, le jour qui ne faisoit encore que de se montrer.
 Saint Marc y alla répandre l'Evangile, Hieron. qui devoit anéantir toutes les superstitions de Script. Payennes : & comme il sentit bien qu'il Eccles. avoit à ménager un peuple curieux & difficile à persuader, on assure qu'il fonda à Alexandrie une Ecole pour y expliquer la Religion ; c'est-à-dire, l'Ecriture sainte où toute la Religion est comprise. Cette Ecole devint très-célèbre, comme on le voit par l'Histoire Ecclésiastique, & elle eut toujours à sa tête quelque homme également pieux & savant : deux qualitez tout-à-fait nécessaires à celui qu'on charge d'instruire les autres ; mais qui par malheur ne se trouvent que trop souvent desunies, la piété manquant

442 HISTOIRE CRITIQUE

quant de science, ou la science n'étant point soutenue d'une certaine piété.

Simon,
Hist. Crit.
du vieux
Test. l. 3.

De quelque lumiere cependant que brillât l'Ecole d'Alexandrie, on ne peut s'empêcher de la blâmer d'avoir trop suivi l'exemple des Juifs, en quittant le sens littéral de l'Ecriture, pour y chercher je ne sçai quel sens allégorique; en abandonnant les preuves directes, pour en proposer d'arbitraires, plus ingénieuses peut-être & plus brillantes; mais toujours arbitraires, & par-là même sans force, sans autorité. Ce reproche tombe sur les Peres Grecs des quatre premiers siècles de l'Eglise, & en particulier sur Origène, le plus habile homme qui soit sorti de l'Ecole d'Alexandrie; mais en même tems le plus excessif, le plus outré de tous les Allégoristes. Et l'on peut dire de lui, que malgré toute son érudition, il s'est dépouillé sans retour de la plus noble qualité que puissent avoir les anciens Peres, je veux dire, de celle de témoin de la Foi, & de conservateur de la Tradition Apostolique.

V I I.

Que le
Christia-
nisme a été
pris dans

Tout cela séduisit un peu les Payens,
& leur fit regarder le Christianisme,
non comme un présent céleste accordé
libé-

libéralement aux hommes, mais comme les hommes
 me une Secte distinguée, un système mence-
 nouveau de Philosophie. *Non utique* mens pour
divinum negotium existimat, dit Tertul- une Secte
 lien, *sed magis Philosophia genus.* (Sur de Philo-
 cela il ne manque point de faire tou- sophie.
 tes les réflexions que lui inspire un zè- In Apolog.
 le éclairé : & il finit par établir irrévo-
 cablement la différence qui se trouve
 entre un Chrétien, & un Philosophe;
 entre un Disciple aveugle de la Nature,
 & un Disciple sensé de la Grace; entre
 un esprit amoureux de la gloire qui se
 perd avec la vie, & un esprit occupé
 d'un bonheur interminable; entre un
 homme qui n'est vertueux qu'en paro-
 les, & un homme qui l'est en actions.
 Mais le Christianisme se développant
 de jour en jour, & gagnant à être connu,
 ainsi qu'il arrive à toutes les choses ex-
 cellentes, les Chrétiens eux-mêmes con-
 sentirent qu'on lui donnât le nom de
 Philosophie : nom qui lui convenoit
 d'autant mieux, au rapport d'Origène,
 de Saint Jean Chrysostome, de Saint
 Grégoire de Nyse, d'Eusébe de Césarée,
 de Saint Augustin, qu'elle renferme
 éminemment & les principes de bien
 penser, & les principes de bien vivre.
 Quels plus grands Philosophes en effet,
 que les véritables Chrétiens!

J'avoue qu'ils s'oublièrent peu-à-peu,

&

& que, fermes au milieu des plus rudes persécutions, ils tombèrent dans le relâchement, à mesure que l'Eglise vint à jouir d'une douce tranquillité, & alors on ne donna plus ce beau nom qu'à ceux qui, touchez de la plus haute perfection, renonçoient aux avantages du monde, & embrassoient la vie Cléricale, ou Monastique. Saint Grégoire de Nazianze écrivant à un des principaux Fermiers de l'Empereur, le supplie d'épargner dans les rôles d'imposition qu'il étoit obligé de faire, & les Prêtres & les Moines. » Je vous recomman-

» de, lui dit-il, l'assemblée des Philo-

» sophes qui sont si fort détachés des

» choses de la Terre ; qui n'ont pour

» tout bien que leurs veilles, leurs prie-

» res, leurs larmes ; qui ne réservent

» rien pour le lendemain, & se dé-

» vouent tout entiers au service de

Collat. IV. » Dieu ». Cassien faisant l'éloge d'un Moine respectable par la pureté de ses mœurs, ajoute, qu'on doit le mettre au nombre des plus fidèles & des plus rigides observateurs de la Philosophie ; & le célèbre Abbé Nil appropria le même nom au Recueil qu'il avoit composé des Institutions & des austérités Monastiques. Il est vrai que ces austérités étoient bien grandes, & à mon avis, d'autant plus grandes, qu'elles n'avoient rien

rien de singulier, & par conséquent de flatteur pour l'amour-propre. Les premiers Moines & s'habilloient & se logeoient & se nourrissoient, comme les gens de la campagne, sans aucune différence, sans y chercher aucune distinction particuliere, ainsi que le démontrent les Annales de l'Ordre de Saint Benoît, le plus ancien, le plus riche de tous les Ordres Religieux, & de surcroît le seul qui soit véritablement sçavant. Mais enfin le titre de Philosophie ne fut plus appliqué qu'à cette Science qui cultive la Physique, les Arts, l'Histoire naturelle. C'est-là proprement son appanage, c'est-là son domaine.

Au-reste, c'est moins aux allégories que je m'attaque ici, qu'à l'abus, toujours reprehensible, qu'on en a fait; car je vois clairement qu'un usage modéré de ces allégories étoit nécessaire aux premiers Chrétiens, environnez de tant d'ennemis, observez de toutes parts: & cela pour deux raisons importantes. La premiere, pour convaincre les Juifs qu'ils entendoient l'Ecriture aussi finement qu'eux, qu'ils étoient aussi spirituels: la seconde, pour relever la simplicité apparente des Livres saints, & faire voir aux beaux-esprits du Paganisme, que sous cette simplicité ils renfermoient les plus grands Mystères, & cachotent

cachotent un sens profond. C'est - là aussi ce qui engagea les premiers Ecrivains du Christianisme à citer si souvent & les Oracles , & les Sibylles , & les Philosophes , & les Poètes profanes ; à les citer , dis-je , en preuve du Péché originel , de la Trinité , de l'Essence divine. Leur but étoit de s'insinuer avec adresse dans l'esprit des Payens , en leur montrant que le Christianisme avoit des droits incontestables sur tout ce qu'ils estimoient davantage ; & qu'à proprement parler , ce n'étoit rien de nouveau , mais seulement une nouvelle publication de la plus ancienne Religion du monde. Je croirois aussi que nos premiers Ecrivains n'avoient point du Verbe fait chair une idée aussi sublime qu'ils devoient l'avoir , idée qui ne fut représentée sous ses termes propres qu'au Concile de Nicée , & qui fait la base de notre foi.

Je ne sçai si je dois encore remarquer ici , que Pythagore & les premiers Pythagoriciens ont été mis au nombre des Moines qui suivoient les observances de la Règle fondée par le Prophète Elie. Et pour donner quelque couleur à cette supposition , on a ajouté que Pythagore étoit Juif , & qu'il avoit long-tems demeuré sur le Mont-Carmel , où cette Règle lui fut expliquée
dans

dans tout son détail. Voilà une partie des extravagances que renferme la fameuse Thèse imprimée & soutenue à V. les Not. Beziers en 1682. & dont se glorifient velles de la encore sérieusement des Religieux, qui Rép. des d'ailleurs paroissent sages & sensez. Les Lett. an. Jesuites d'Anvers, qui consacrent toute 1684. leur vie à ramasser avec une patience inconcevable les Actes des Saints, suspects ou non suspects, à quoi plusieurs gros Volumes ont été déjà sacrifiez; les Jésuites d'Anvers, dis-je, n'ont point manqué de répandre sur la Thèse de Beziers le sel de leurs bons-mots. Ces vaines prétentions d'antiquité, nées à l'ombre des Monasteres & des Cloîtres, ressembloit assez aux traditions fabuleuses & chimériques, dont se van-toient les anciens Grecs & Romains pour se faire descendre de Jupiter, de Mars ou de Vénus. Une origine sérieuse, mais commune & de niveau avec beaucoup d'autres, ne les auroit point touchés.

Fin du Tome I I.

AS THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

OF THE FINEST OF THE

